



HOME, Francis.

PRINCIPES
DE MEDECINE
DE M. HOME,

TRADUITS DU LATIN EN FRANÇOIS;
par M. GASTELLIER, D. M.

AUXQUELS on a joint un Extrait d'un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé *EXPÉRIENCES ET OBSERVATIONS DE MÉDECINE;* traduit de l'Anglois.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M DCC LXXII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



A MONSEIGNEUR

PERRIN

DE CYPIERRE,

Chevalier, Baron de Chevilly, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Maître des Requêtes honoraire de ſon Hôtel, Intendant de Juſtice, Police & Finances, en la Généralité d'Orléans, &c.

MONSEIGNEUR,

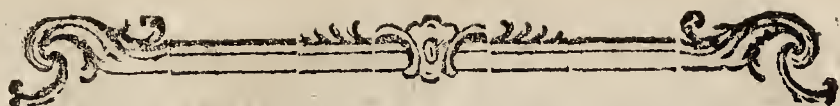
TÉMOIN de tout ce que vous entreprenez pour le bien de l'Humanité, pourrois-je préſenter au Public cette Traduction ſous des Auſpices plus favorables que les vôtres? Mon

travail, j'ose le dire, répond à vos vues bienfaisantes; c'est ce qui m'engage à vous l'offrir avec plus de confiance, & me donne lieu d'espérer que vous voudrez le recevoir avec bonté. S'il en résulte quelqu'utilité, je confesse qu'elle vous appartient toute entiere: en effet, s'il est louable de suivre les bons exemples, quelle gloire ne mérite pas celui qui les donne?

Je saisis cette occasion pour publier les sentimens de la reconnoissance la plus vive, & du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur GASTELLIER, *D. M.*



AVERTISSEMENT.

M. HOME a eu pour but de raſſembler les principaux & les plus utiles principes de la Médecine, de les expoſer d'une maniere claire & préciſe, de tracer le Tableau fidèle de chaque maladie, &, ſans ſe perdre dans de vains raiſonnemens qui le plus ſouvent égarent ſans inſtruire, d'indiquer pour le traitement de chacune les moyens dont une longue expérience a confirmé l'efficacité. L'on peut aſſurer que ſon Ouvrage répond parfaitement aux vues utiles qu'il s'eſt propoſées.

Tout ce que je pourrois ajoûter ici pour en faire l'éloge ſeroit ſuperflu, mon entrepriſe ſeule ſuffit pour faire connoître le cas que j'en fais. D'ailleurs je ne m'en ſuis pas fié à mon propre jugement, & ce n'eſt qu'après avoir trouvé celui de pluſieurs perſonnes éclairées conforme au mien, que j'ai réſolu d'en-

TROISIEME PARTIE.

De la Guérison des Maladies.

LIVRE SECOND.

Des Maladies fébriles.

PREMIERE PARTIE.

Des différentes Divisions des Maladies.

SECONDE PARTIE.

Des Fiévres qui paroiſſent avoir leur ſiége dans tout le corps.

TROISIEME PARTIE.

Des Fiévres qui s'élevent dans les Parties.

QUATRIEME PARTIE.

Des Maladies qui exiſtent d'abord dans tout le Corps, & enſuite dans une partie.

LIVRE TROISIEME.

Des Maladies non fébriles.

PREMIERE PARTIE.

Des Maladies de tout le Corps.

SECONDE PARTIE.

Des Maladies du Cerveau & des Nerfs.

TROISIEME PARTIE.

Des Maladies des Viſceres.

QUATRIEME PARTIE.

Des Maladies des Parties génitales, & de la Matrice.

CINQUIEME PARTIE.

Des Maladies des Nouveaux-nés & des Enfans.

OBSERVATIONS ET EXPÉRIENCES DE MÉDECINE.

PREMIERE PARTIE.

Épidémies.

SECONDE PARTIE.

Hiſtoires de cas particuliers.

TROISIEME PARTIE.

Expériences.

Fin de la Table.

PRINCIPES



PRINCIPES DE MÉDECINE.



LIVRE PREMIER.

De la Santé, & des Maladies.

PREMIERE PARTIE.

De la Santé.

SECTION PREMIERE.

Définition, Fondemens, & Division de la Médecine pratique.

1. A médecine pratique est l'art de conserver la santé du corps humain, ou de la rétablir par des remèdes convenables, lorsqu'elle est dérangée. Celui-là seul mérite donc le nom de Médecin, qui a une

parfaite connoiſſance de tout ce qui concerne la conſervation de la ſanté, & la curation des maladies.

2. Comme la médecine a pour ſujet le corps humain, ceux qui veulent s'y appliquer doivent connoître la diſpoſition extérieure de la tête, du tronc & des membres; la poſition, le rang, le nombre, la grandeur, la figure, la dureté, la molleſſe, la ſtructure des viſceres; les mouvemens des parties tant ſolides que fluides. Il eſt donc néceſſaire, pour s'adonner à la médecine, d'être inſtruit de l'anatomie.

3. Il n'eſt pas poſſible d'avoir une idée exacte de la ſanté ou de la maladie, ſans une parfaite connoiſſance de toutes les fonctions du corps dans l'état de ſanté. Les connoiſſances phyſiologiques doivent donc préceder l'étude de la médecine.

4. L'anatomie & la phyſiologie démontrent clairement que le corps humain eſt une machine méchanico-hydraulique, conſtruite avec le plus grand art, compoſée de ſolides doués d'une puiſſance motrice, & de fluides mus par cette puiſſance; & qui, en conſéquence, eſt ſoumiſe, dans ſes mouvemens, aux loix des corps ſolides ou fluides. Que le corps humain doive être conſidéré com-

me un automate ou non, peu importe: il résulte toujours de ce qui vient d'être dit, que la ſcience de la méchanique a ſes uſages relativement à la médecine.

5. Les parties ſolides & fluides du corps ſont un composé de différens principes ou élémens; & elles éprouvent des mutations internes, auxquelles donnent lieu leur propre compoſition, & les forces naturelles des parties les plus ſubtiles qui les conſtituent; mutations dont les ſeules loix chymiques peuvent donner l'explication. La chymie doit donc auſſi être appellée au ſecours de la médecine.

6. Dans tous les arts, certains moyens ſont néceſſaires pour produire l'effet que l'on attend; dans celui de la médecine, ces moyens ſont les médicamens. C'eſt la matiere médicale qui en enſeigne la compoſition & les vertus.

7. Il eſt clair par les principes que nous venons d'établir, que l'exercice de la médecine exige non-ſeulement l'expérience, mais encore la conſidération des corps & des choſes naturelles, & leur application à la pratique. La médecine eſt donc appuyée ſur le raiſonnement & l'expérience.

8. La diviſion la plus convenable de la médecine pratique eſt en deux par-

ties. La premiere donne les préceptes néceſſaires à la conſervation de la ſanté: elle s'appelle *hygiène*. L'autre, qui s'occupe de la guériſon des maladies, ſe diviſe encore en *pathologie* & en *thérapeutique*. La pathologie explique les cauſes, les différences & les effets des maladies: la thérapeutique apprend à les guérir. Je traiterai par ordre chacune de ces parties.

Section II.

De l'Hygiène, ou de la Conſervation de la Santé.

1. La ſanté eſt le plein exercice des fonctions, tant du corps que de l'ame; dépendant du mouvement libre, égal & modéré des ſolides & des fluides. Tout ce qui entretient un pareil mouvement, peut être regardé, avec raiſon, comme le plus ferme ſoutien d'une bonne ſanté.

2. Pour la conſerver long-tems & la fortifier de plus en plus, il faut ſur-tout faire attention à l'état de l'ame; aux ſubſtances qui ſe prennent intérieurement, comme la nourriture & la boiſſon; aux choſes qui agiſſent extérieurement ſur notre corps, comme l'air, le vêtement, & le bain froid; aux excrétions, comme les excrémens, l'urine,

la tranſpiration inſenſible, les menſtrues, les hémorrhoïdes, la ſemence; à l'exercice; au ſommeil; enfin à quelques variétés relatives aux hommes & aux choſes.

3. Les facultés de l'ame ſont actives ou paſſives: l'imagination, les paſſions, la raiſon, ſont de la premiere claſſe; le corps ne peut donc être affecté que par elles ſeules.

La contemplation journaliere des merveilles ſorties des mains du Créateur, les arts imitateurs de la nature, une agréable variété d'objets, les aſſemblées compoſées d'amis ou de perſonnes des deux ſexes, tous les plaiſirs de la ſociété; voilà des cauſes capables de faire travailler l'imagination; cependant il ne faut pas lui permettre de ſe fixer trop opiniâtrement ſur un ſeul objet. Il ſeroit également dangereux, relativement à la ſanté, de la laiſſer trop long-tems languiſſante, & ſans aucun objet qui l'occupe.

Les paſſions de l'ame ſe diviſent en deux claſſes. Celles qui ſont compriſes dans la premiere, telles que la colere, l'indignation, la fureur, le deſir, l'amour, &c. portent à l'action. Celles qui ſont compriſes dans la ſeconde, telles que la crainte, la terreur, le chagrin, le dé-

ſeſpoir, &c. détournent de l'action. Les paſſions de la premiere claſſe, appellées *incitatives*, rendent le cours du ſang plus rapide, reſſerrent les fibres, atténuent les humeurs, & augmentent les ſécrétions. Les paſſions de la ſeconde claſſe, nommées *répreſſives*, détournent de l'action celui qui les éprouve, & rendent le calme aux humeurs échauffées par les autres paſſions, ou réparent leur épuiſement. Parmi toutes ces paſſions, l'eſpérance & la joie tiennent le premier rang à cauſe des effets ſalutaires qu'elles produiſent. Les paſſions tournent à l'avantage du corps, ſi elles ſont ſagement modérées.

La raiſon elle-même, à laquelle l'eſprit & le corps obéiſſent, a beſoin d'être gouvernée ; car elle eſt nuiſible au corps, & détruit la ſanté, ſi-tôt qu'elle s'abandonne entiérement, & ſans frein, aux profondes méditations, à l'étude trop opiniâtrement ſoutenue, & aux ſpéculations abſtraites de la métaphyſique ou des mathématiques. Il faut interrompre les penſées ſérieuſes par d'autres plus riantes & plus amuſantes.

4. On doit avoir égard à deux choſes, par rapport aux alimens, ſçavoir à la quantité & à la qualité.

Il vaut mieux prendre de la nourri-

ture deux ou trois fois par jour, que de n'en prendre qu'une ſeule fois; & la quantité doit être telle que l'eſtomac la digére aiſément. Il n'eſt jamais avantageux de trop manger : il n'eſt pas ſans inconvénient de s'abſtenir trop long-tems de nourriture. Au reſte la trop grande abſtinence eſt plus dangereuſe que la trop grande réplétion : c'eſt relativement aux forces digeſtives de ſon eſtomac que chacun doit meſurer la quantité de ſes alimens.

Les alimens doux & ſans ſel, qui contiennent beaucoup de mucilage, & qui ne ſont ni trop fermes ni trop tendres, ſont les meilleurs pour la nutrition; ainſi les ſubſtances aqueuſes, terreſtres, ſalines, ou graſſes, ne ſont point propres à cet uſage. Par la même raiſon toutes les ſubſtances durcies, enfumées, ſalées & épicées doivent être rejettées; & cela pour deux raiſons, 1° parce que l'eſtomac les digere beaucoup plus difficilement; 2° parce que leur ſaveur forte ſollicite à en prendre une plus grande quantité.

Il eſt à propos de commencer ſes repas par les ſubſtances plus dures, afin qu'impregnées d'une grande quantité de ſalive, elles ſe digerent mieux. Le ſouper ne doit être compoſé que d'alimens

d'une facile digeſtion, afin que le ſommeil ſoit paiſible, & que les ſécrétions qui en dépendent ne ſoient point troublées.

Le ſel marin ordinaire, les acides tirés des végétaux, & les aſſaiſonnemens pris avec modération, aident la digeſtion, en ſtimulant les fibres de l'eſtomac, en favoriſant le mêlange des ſubſtances graſſes avec les aqueuſes, & en fondant les mucoſités. Sur la fin de la digeſtion, on peut faire uſage d'une boiſſon faite avec des plantes légérement ameres, comme le thé, le café, &c; mais il ne faut point la prendre trop chaude: Son effet, eſt de délayer & de chaſſer les reſtes des alimens. On évitera le chaud & le froid après le repas. Le travail ſur-tout eſt nuiſible lorſque l'eſtomac eſt rempli d'alimens. Si, pour quelque cauſe que ce ſoit, on eſt obligé de faire diéte, il faut éviter toute eſpece de travail.

5. L'eau froide, ſans goût, ſans odeur, legere, & parfaitement pure, c'eſt-à-dire exempte de particules ſalines, putrides ou terreſtres, eſt, de toutes les boiſſons, celle qui mérite la préférence; & l'habitude d'en boire un verre le matin & le ſoir, lorſque la digeſtion eſt achevée, ne peut que beaucoup contribuer à la conſervation de la ſanté.

Les perſonnes fortes & robuſtes s'accommodent d'une boiſſon plus nourriſſante, telle que la bière bien fermentée, faite avec du houblon & une eau bien legere. Lorſque la fermentation n'eſt pas encore achevée, il faut s'en abſtenir; ou elle produit une très-grande quantité de vents : elle eſt d'autant plus legere, qu'elle eſt plus ancienne, à moins qu'elle ne ſoit aigre. Le vin & l'eau mêlés enſemble rétabliſſent les forces de l'eſtomac des perſonnes foibles ; celles qui menent une vie ſédentaire ſe trouvent très-bien de l'uſage abondant d'un vin généreux, pourvu toutefois qu'elles n'en prennent point lorſque leur eſtomac eſt chargé d'alimens & qu'elles obſervent des intervalles convenables. Le danger qui réſulte d'une boiſſon immodérée eſt moins grand que celui qui ſuit l'intempérance dans le manger. La chaleur du lit, l'équitation & l'élixir de vitriol, ſont des remèdes sûrs contre les rapports & les nauſées qui ſuivent l'yvreſſe récente.

L'uſage modéré de l'eſprit-de-vin peut être permis aux perſonnes d'un tempérament pituiteux, & à celles qui habitent des pays humides, parce qu'il augmente la chaleur de l'eſtomac ; mais ſon uſage immodéré eſt pernicieux : il affoi-

blit l'eſtomac ; il énerve le corps & l'ame : il abolit toutes les forces ; & une vieilleſſe prématurée en eſt la ſuite funeſte.

6. Il faut, autant qu'il eſt en ſoi, reſpirer un air élaſtique qui ait une peſanteur modérée ; ſec, tempéré, plutôt froid que chaud ; pur, qui ne ſoit imprégné d'aucunes vapeurs végétales, animales, ou minérales ; pénétré par les rayons bienfaiſans du ſoleil ; point variable, & expoſé à l'action des vents qui l'agitent & le nettoient. La nature du terrein contribue beaucoup à la bonté de l'air. Un terrein ſec & ſablonneux mérite la préférence, parce que l'air qu'on y reſpire eſt plus pur : il n'en eſt pas de même d'un terrein marécageux, parce que les vents ſurchargent l'air de particules humides. L'air de la campagne eſt préférable à celui des villes : c'eſt donc mal pourvoir à ſa ſanté, que de ſe condamner à reſpirer un air trop chaud, imprégné de vapeurs animales, & tellement renfermé, qu'il n'a point de circulation. La vie ne peut ſubſiſter ſans l'air extérieur : il ne faut donc pas s'en priver.

7. C'eſt au ſentiment qu'éprouve le corps, plutôt qu'à la raiſon, à régler l'uſage des vêtemens. Suppoſé que l'air

ſoit inconſtant, froid, ou humide, il faut alors ſe munir de vêtemens plus chauds : la même précaution eſt néceſſaire ſi le corps eſt dans un état de foibleſſe. On commet tous les jours des fautes en ſe hâtant trop de changer d'habit. Il ne faut ni prendre trop tôt, ni quitter trop tard les habits d'été : rien ne ſert mieux à entretenir la propreté du corps, &, par conſéquent, à favoriſer la tranſpiration, que de changer tous les jours de linge.

8. Le bain froid eſt de la plus grande utilité pour ceux qui vivent dans les climats froids : il fortifie la peau ; il reſſerre les fibres : il atténue les humeurs ; il excite la chaleur & il augmente les ſécrétions ; effets qu'il produit par le froid ſubit qu'il imprime, par la preſſion qu'il exerce ſur toute la ſurface du corps, & par la propreté qu'il procure.

9. Que les évacuations, comme les excrémens, l'urine, la tranſpiration inſenſible, les menſtrues & les hémorrhoïdes ſoient modérées ; car il eſt également dangereux qu'elles ſoient en trop petite, ou en trop grande quantité. Dans le premier cas, les vaiſſeaux ſont ſurchargés & irrités par un fluide ſurabondant qui ne peut qu'être préjudiciable à la ſanté, & même à la vie ; dans le

ſecond cas, le corps tombe en langueur, & ſes forces dépériſſent.

10. L'uſage rare de l'acte vénérien donne au corps une nouvelle vigueur; mais il l'abbat, s'il eſt trop ſouvent répété. Au reſte, pour juger qu'il eſt trop fréquent, il faut avoir égard à l'âge & à l'état du corps de celui qui s'y livre; &, en général, il faut ſçavoir qu'il ne peut être eſtimé nuiſible, tant qu'il n'eſt ſuivi ni de douleur ni de foibleſſe. Ceux qui s'appliquent trop opiniâtrement à l'étude doivent s'en abſtenir conſtamment, auſſi-bien que les vieillards, les gens infirmes, & ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté. Les veilles, l'inanition, la crapule, l'yvreſſe, le travail aſſidu, & toutes les choſes enfin qui affoibliſſent le corps, ſont autant de raiſons pour ne pas s'y livrer. Mais auſſi, on n'y eſt jamais plus propre, que lorſqu'on jouit d'une parfaite tranquillité, que lorſque la digeſtion eſt bien accomplie, & qu'on s'y ſent ſollicité par la nature.

11. L'Auteur de la nature a deſtiné le corps humain au mouvement; & il l'a conſtruit en conſéquence. La ſanté eſt donc inſéparable de l'exercice : il réveille l'appétit; fortifie les fibres; atténue les humeurs; aide la circulation;

augmente toutes les ſécrétions : enfin il rend l'eſprit plus propre au travail, & il répand dans tout le ſyſtême nerveux une ſenſation agréable.

L'exercice doit toujours précéder le repas, en obſervant cependant de ne point le pouſſer juſqu'à la fatigue. Il faut conſeiller aux gens épuiſés de mettre fin à leurs travaux, & de paſſer preſque tout le jour dans leur lit, en même tems qu'ils feront uſage des bains chauds, d'une nourriture humectante, & de vin tempéré par de l'eau tiéde. Celui qui a le corps couvert de ſueur ne peut, ſans un très-grand danger, boire de l'eau froide, ou s'expoſer à l'action d'un air froid.

Parmi les exercices, les uns ſont violens ; les autres ſont doux & modérés. Les premiers, comme la courſe, le jeu de paume, la danſe, & les autres de cette eſpece, ne ſont pas ſans danger à cauſe du mouvement rapide qu'ils donnent aux humeurs, & de la chaleur exceſſive qui s'empare de toutes les parties du corps ; chaleur d'autant plus dangereuſe, qu'elle peut être ſuivie d'un refroidiſſement ſubit.

Les exercices plus doux ſont la promenade en voiture, la promenade à pied, & l'équitation. La promenade en voi-

ture eſt plus utile aux perſonnes infirmes, qu'à celles qui jouiſſent d'une bonne ſanté. Elle eſt ſouvent en pure perte, ſi la voiture eſt fermée. La promenade à pied eſt plus avantageuſe, ſur-tout ſi le corps ſubit différens mouvemens en deſcendant & montant alternativement, pourvu toutefois qu'il ne ſoit pas trop foible; mais cet exercice épuiſe les forces, & il leur faut du tems pour ſe rétablir : il n'en eſt pas de même à l'égard de l'équitation qui, par les ſecouſſes répétées qu'elle procure, porte ſon action ſur la tête, ſur les poumons, & principalement ſur les viſceres du bas-ventre.

Les anciens mettoient ſur-tout, peut-être ſans raiſon, le chant au nombre des exercices ſalutaires. On doit lui préférer les frictions qui, loin d'affoiblir les forces, les augmentent & favoriſent ſingulierement la tranſpiration.

12. Les humeurs que le travail diſſipe & atténue ſont réparées & épaiſſies par le ſommeil : il eſt donc très-favorable à la ſanguification & à la nutrition. Le tems le plus propre pour s'y livrer eſt la nuit : l'air moins ſalutaire, les ténébres & le profond ſilence y invitent alors. Il n'y a point de régle poſitive pour déterminer la durée du ſommeil : elle doit être relative aux fati-

gues qui ont précédé, & au recouvrement actuel des forces. Une chambre vaste, & où règne un air tempéré, est celle qu'il faut choisir pour dormir : un lit un peu dur est meilleur pour la santé. Que les enfans & les veillards fassent la méridienne, cela leur est avantageux, mais jamais ailleurs que dans leur lit.

13. Il faut aussi avoir égard aux différences d'âges, de tempéramens, d'habitudes, de sexes, de saisons & de climats. Ces variétés, relatives aux hommes & aux choses, méritent beaucoup d'attention.

14. Donnez aux petits enfans une nourriture très-légère, & en petite quantité, mais répetée plusieurs fois : entretenez leur ventre libre ; faites ensorte qu'ils dorment le plus long tems qu'il est possible; baignez-les dans l'eau froide : ce regime est celui qui leur convient le mieux. Evitez, comme ce qui leur est le plus contraire, de leur laisser souffrir la faim, de leur administrer des purgatifs trop forts, & de les laisser user à volonté, ou de vin, ou de viande surtout épicée.

Les adultes qui jouissent d'une bonne santé ne doivent s'astreindre à aucunes loix, mais mener tantôt un genre de vie, tantôt un autre ; car ils sont dans

cet âge où le choix des alimens, comme de la maniere de ſe gouverner, eſt bien moins important.

Les viandes blanches, le vin pur, les frictions & le bain chaud, ſont propres aux vieillards : on peut auſſi leur permettre de boire un peu plus, à condition qu'ils mangeront moins.

15. Avant tout, il faut bien connoître les tempéramens, car chacun a ſes propriétés particulieres ; & il s'en faut bien qu'ils veuillent être tous gouvernés de la même maniere. Les paſſions de l'ame que nous avons appellées *répreſſives*, l'abſtinence, la diéte humectante & rafraîchiſſante, les boiſſons abondantes & aqueuſes conviennent aux tempéramens ſanguins & colériques ; tandis que les tempéramens mélancoliques & phlegmatiques ſe trouvent mieux des ſtimulans & des échauffans, tels que les paſſions de l'ame que nous avons appellées *incitatives*, le mouvement, le vin, les viandes épicées, les aromates, & le bain froid. Il eſt peu de perſonnes qui n'aient quelque partie du corps moins ſaine que les autres, ſoit par l'effet d'un vice héréditaire, ſoit par celui de quelque maladie antécédente : cette partie foible exige de grandes précautions, même dans l'état de ſanté.

16.

16. L'habitude eſt une diſpoſition à répéter les mêmes mouvemens qu'on a déja ſouvent exécutés : c'eſt donc une ſeconde nature qui procede, dans ſes opérations, comme la véritable. Une choſe faite contre l'habitude devient nuiſible, ſans cependant l'être par elle-même. Lorſqu'on voudra donc changer quelque choſe dans ſa maniere de vivre, il faudra s'y accoutumer peu-à-peu. La vie oiſive n'eſt pas utile, en ce qu'elle peut être ſuivie de la néceſſité du travail.

17. On doit avoir égard à la diverſité des ſexes ; car le corps des femmes étant d'une texture plus délicate, douée d'une plus grande ſenſibilité, & aſſujetti à une vie ſédentaire, il a beſoin de ſtimulans, de corroboratifs, d'alimens ſecs & d'une facile digeſtion.

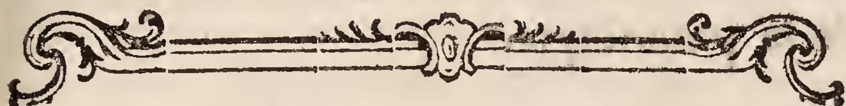
18. Il faut encore faire attention à la ſaiſon. Il faut en hiver manger un peu plus, & boire du vin moins trempé : il eſt plus utile alors de préférer les alimens ſecs aux humides, les échauffans aux rafraîchiſſans, & les viandes aux légumes. Le printems exige qu'on mange un peu moins, qu'on uſe davantage des boiſſons délayantes, des légumes, & des plaiſirs de l'amour. En été la nourriture doit être très-legere : on doit en prendre peu à la fois, & y revenir ſouvent.

Une boiſſon très-délayante, & capable d'appaiſer la ſoif, ſans exciter de chaleur, eſt celle qu'il faut préférer : c'eſt le tems de faire uſage des ſubſtances froides & rafraîchiſſantes. En automne, mangez davantage : buvez en moindre quantité, & que le vin ſoit moins trempé ; mais ſur-tout ne vous expoſez à l'air de la nuit, que couvert de vêtemens chauds.

19. La maniere de vivre doit varier ſuivant les climats. Dans les plus chauds, l'uſage des acides végétaux, du vin, ou des eſprits fermentés extrêmement délayés, & un régime de vie humectant ſont très-utiles pour la ſanté : dans les climats les plus froids, au contraire, le vin pur, ou les eſprits fermentés très-peu délayés, & l'uſage de la viande & des aromates, conviennent très-fort.

20. Dans les tems lourds, il faut ſoutenir ſa ſanté par les courſes, les voyages, s'il eſt poſſible, ou au moins par un leger exercice, l'uſage modéré du vin, par une diéte reſtaurante & fortifiante, & par le bain froid, ayant ſoin d'éviter tous les aqueux, les rafraîchiſſans, l'air de la nuit, la chaleur du ſoleil, le froid, la fatigue, les crudités, toutes les eſpeces d'évacuations, particuliérement celle de la ſemence, & toutes les choſes qui ſont

contre l'habitude. Au renouvellement de l'hiver, il vaut mieux passer d'un air salubre dans un air pesant : c'est le contraire au commencement de l'été ; il vaut mieux passer d'un air pesant dans un air salubre.



SECONDE PARTIE.

Des différentes Parties des Maladies.

SECTION PREMIERE.

Des Maladies.

1. LA maladie est la lésion des fonctions, tant du corps que de l'ame, due au mouvement empêché, inégal & immodéré des solides ou des fluides.

2. La partie de la médecine qui traite des maladies s'occupe toute entiere de leur connoissance & de leur traitement ; ce qui l'a fait diviser en *pathologie* & en *thérapeutique*. La pathologie a le pas sur la thérapeutique, parce qu'il faut connoître une maladie avant de la traiter. Il faut établir, sur ces deux parties, des principes généraux, afin de rendre plus faciles l'histoire, & le traitement des maladies, à ceux qni l'entreprendront.

3. Pour bien connoître les maladies, il faut avoir une juste idée des causes morbifiques, du lieu affecté, des symptomes, de la crise, du diagnostic & du pronostic. Telles sont toutes les choses dont la connoissance conduit à celle des maladies, & qui sont autant de parties de la pathologie.

SECTION II.

Des Causes morbifiques.

1. Comme il ne se fait aucun changement de mouvement sans cause, toute maladie suppose nécessairement des causes morbifiques qui l'ont précédée, & que le médecin a le plus grand intérêt à connoître; car, pour bien traiter la maladie, il doit ne pas prendre le change sur la premiere origine de la cause.

2. On appelle *cause morbifique* celle qui, par ses propres forces, dérange les mouvemens naturels, & contribue à la naissance de la maladie.

3. Il ne faut pas attribuer entiérement aux causes morbifiques les mouvemens qui s'observent dans les maladies, mais seulement leurs vices en plus ou en moins, relativement aux mouvemens qui s'exercent dans l'état de santé; car deux mouvemens concourent ensemble à former

les mouvemens contre-nature, ſçavoir les mouvemens qui ont lieu en état de ſanté, & ceux qui s'obſervent en état de maladie. Un médecin ſage doit donc avoir une égale connoiſſance de l'état ſain, & de l'état morbifique.

4. Les anciens médecins reconnoiſſoient avec raiſon trois eſpeces de cauſes morbifiques; les cauſes éloignées, les cauſes prédiſpoſantes, & les cauſes prochaines. Les cauſes éloignées, externes, procathartiques, préparantes, ou occaſionnelles, ſont celles qui, venant à agir ſur le corps humain déja diſpoſé, produiſent les maladies. Les cauſes prédiſpoſantes, antécédentes, ſont celles qui diſpoſent à contracter la maladie, dans le cas où les cauſes éloignées viendroient à agir. Les cauſes prochaines, continentes, formelles, cachées ou internes, ſont les léſions du corps qui produiſent immédiatement les ſymptomes des maladies: elles doivent leur origine aux deux cauſes précédentes; mais une fois exiſtantes, elles ſubſiſtent par elles-mêmes.

5. On ne doit point confondre ces différentes cauſes des maladies; car, tantôt l'une, tantôt l'autre, exige une attention particuliere de la part du médecin. Il faut donc en traiter ſommairement.

SECTION III.

Des Causes éloignées des Maladies.

1. Les violentes passions de l'ame méritent, avec raison, le premier rang, parce qu'il n'en est point qui trouble plus promptement les mouvemens paisibles des solides & des fluides : nos sens découvrent les effets qu'elles produisent. Quant à la maniere dont elles agissent, c'est ce qu'on ignore encore, & ce que peut-être on ignorera toujours.

La colere resserre les fibres, rend le cours du sang plus rapide, le détermine vers les parties supérieures; fait naître des palpitations, & excite des constrictions spasmodiques dans l'estomac, le conduit cholédoque & les intestins. De-là la sécrétion abondante de la salive, l'amertume de la bouche, le vomissement de la bile, le *volvulus*, l'apoplexie, la phrénésie & la fiévre.

Les profonds soupirs, les tremblemens du cœur & des arteres, la rougeur & la pâleur qui se répandent alternativement sur le visage, la voix éteinte, les yeux obscurcis, les sueurs froides, & la privation entiere du sommeil, malgré les efforts que l'on fait pour s'y livrer, tels sont les effets de l'amour violent; de-là le trouble des sécrétions, la con-

ſomption, la perte d'appétit, la mélancolie & la folie.

Celui dont le cœur éprouve l'amertume du chagrin voit ſes fibres ſe relâcher, le mouvement de ſes humeurs ſe ralentir, ſa ſanté, & la beauté de ſes traits l'abandonner. Son eſtomac & ſes inteſtins diſtendus par les vents s'affoibliſſent chaque jour. Il exhale de profonds ſoupirs; la pâleur s'empare de ſes joues: ſes yeux s'enfoncent; & bientôt tout ſon corps reſſemble plutôt à celui d'un cadavre qu'à celui d'un homme vivant: de-là la petiteſſe du pouls, la perte totale de l'appétit, la foibleſſe, la ſuppreſſion de la tranſpiration, le froid des extrémités, la conſomption, les polypes, & toutes les maladies qui proviennent de la foibleſſe des ſolides. De toutes les paſſions, il n'en eſt point qui ſoit plus ennemie du corps que le chagrin.

Dans la crainte & dans la terreur, les ſolides ſont affoiblis; le mouvement des fluides eſt arrêté; le tremblement s'empare des membres, tout le corps ſe couvre d'une ſueur froide; le cœur & le poumon ſont ſurchargés par le ſang qui s'y accumule; les excrémens & l'urine coulent involontairement; enfin toute la machine tombe dans le plus grand relâchement, de-là les palpitations du cœur,

la foiblesse, l'anxiété, la difficulté de respirer, la léthargie, les défaillances, la manie & la mort.

La pudeur a quelqu'affinité avec le chagrin, & participe à quelques-uns de ses effets Dans cette passion, le cours du sang est déterminé vers la tête, peut-être aussi y a-t il de la part des petits vaisseaux de la face & du col, des oscillations plus fortes qu'à l'ordinaire : de-là la legere rougeur qui colore les joues, le trouble des sens internes & externes, & l'apoplexie.

L'envie est une passion composée du desir, de la colere & du chagrin : elle tient de cette derniere, par la foiblesse qu'elle occasionne, & des deux autres par l'agitation fébrile qu'elle excite : de-là la fiévre hectique qui consume les forces.

La joie elle-même, qui dissipe si heureusement les inquiétudes de l'esprit, si elle est subite & immodérée, accable tellement les forces qu'on a vu quelquefois la folie, ou la mort subite, en être la suite.

2. Les travaux de l'esprit trop soutenus, les spéculations abstraites enlevent au cerveau & aux nerfs leur énergie; au corps, ses forces; à l'estomac, sa faculté de digérer; aux organes sécrétoires, le pouvoir de remplir leurs fonc-

tions, & éloignent des plaiſirs de l'amour. C'eſt pour cela que les hommes ſtudieux ſont maigres, tourmentés de vents, & ſujets à l'hypochondriaciſme & à la paralyſie.

3. La nature nourrit dans ſon ſein des ſubſtances qui, malgré leur petit volume, produiſent les effets les plus contraires au bon état du corps : ces ſubſtances s'appellent *poiſons ;* &, à cauſe de la maniere prompte dont elles agiſſent, elles méritent de tenir place immédiatement après les paſſions de l'ame. Les poiſons ſont tirés des règnes végétal, animal, ou minéral. Parmi les premiers on compte l'opium, la ciguë aquatique, la juſquiame, la belladone, la pomme épineuſe du Pérou, & l'aconit, ou napel. Ces poiſons agiſſent immédiatement ſur les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, par leurs parties phlogiſtiques. Parmi les ſeconds, on compte la morſure du chien enragé, de la vipere, des ſerpens, & de la tarentule. Quant à leur nature, elle nous eſt encore inconnue. Enfin, au nombre des derniers, on met les acides purs, le cobolt, les différentes eſpeces d'arſenic, le mercure ſublimé corroſif, & le verre d'antimoine : ces ſubſtances agiſſent par le ſel cauſtique qu'elles contiennent, & qui corrode les premieres voies.

4. Il faut rapporter à la classe des poisons quelques médicamens qui, dans certains cas, deviennent poisons, comme le tartre-émétique, la scammonée, la résine de jalap, la gomme-gutte, l'ellébore blanc & noir, la coloquinte, les graines d'épurge, & les mercuriaux. Ces médicamens donnent quelquefois lieu aux mêmes symptomes que les poisons, c'est-à-dire aux anxiétés, à la débilité & à la fréquence du pouls; au hoquet, aux spasmes, aux convulsions, aux inflammations, & à la gangrene de l'estomac &des intestins. Il faut donc les employer le moins qu'il est possible. Les remèdes tirés du plomb doivent être encore administrés avec précaution, sur-tout intérieurement, parce qu'ils agissent comme les poisons, d'une maniere plus lente à la vérité, mais non moins sûre. Il en est de même des cantharides, à cause du sel caustique qu'elles ont en abondance & dont, en conséquence, on ne doit faire usage intérieurement, qu'avec la plus grande circonspection.

5. Les différentes qualités de l'air, & ses différentes mutations, sont la cause d'un grand nombre de maladies.

L'air trop lourd accélere le cours du sang, dilate trop les poumons; &, par la compression qu'il exerce sur les vaif-

ſeaux cutanés, il détermine une trop grande quantité de ſang vers le cerveau; effets qui donnent naiſſance à la pleuréſie, à la péripneumonie, au mal de gorge, aux douleurs de tête, aux étourdiſſemens & à l'apoplexie. L'air trop leger, au contraire, en ralentiſſant la circulation du ſang, & en oppoſant extérieurement moins de réſiſtance aux humeurs qui ſont contenues dans les vaiſſeaux du poumon, devient la cauſe ordinaire de l'hémoptiſie, de la paſſion hyſtérique, du rhumatiſme, de la goutte, enfin des fiévres intermittentes & nerveuſes.

L'air trop chaud, faiſant entrer dans le corps des particules ignées, relâche les fibres, augmente la maſſe des humeurs, rend plus rapide le cours du ſang, & augmente la tranſpiration inſenſible: delà la diſſipation de la partie la plus fluide du ſang, l'épaiſſiſſement de celle qui reſte, la foibleſſe, la multiplication & l'acrimonie des ſels, la ténuité & la corruption des huiles. Si cet état de l'air perſiſte long-tems, ou s'il arrive un froid ſubit & imprévu qui s'oppoſe à la ſortie des particules nuiſibles, il ſurvient alors des fiévres ardentes, bilieuſes, &c.

L'air trop froid donne lieu aux inflammations locales, & ſur-tout aux ſqui-

nancies, aux pleuréſies, aux péripneumonies, en diſtendant trop les poumons par ſa peſanteur, en reſſerrant les fibres, condenſant les humeurs, & diminuant la tranſpiration; effets qu'il produit par l'introduction des particules frigorifiques. L'exiſtence de ces particules eſt prouvée par la maſſe augmentée de l'eau convertie en glace; les qualités particulieres à l'eau dégelée; la difficulté ſi grande de faire geler de l'eau dans la machine pneumatique; les méthodes que l'art met en uſage pour former de la glace; enfin par la variation des degrés du froid d'où dépend la gelée ou le dégel dans les différens pays. La raiſon & les expériences ſemblent prouver que ces particules frigorifiques ont une nature ſaline.

La trop grande ſéchereſſe de l'air deſſéche les ſolides, épaiſſit les humeurs & diſpoſe aux fiévres; mais ces accidens n'arrivent guères que dans les climats où règne la plus grande aridité.

De toutes les qualités de l'air, la plus pernicieuſe eſt la trop grande humidité qui, agiſſant extérieurement ſur la peau & ſur les poumons, pénétrant dans l'intérieur par tous les vaiſſeaux abſorbans, & ſe jettant ſur toutes les parties internes, relâche & affoiblit les fibres, diminue la tranſpiration, & rend les flui-

des trop aqueux, de-là la peſanteur, la toux, l'aſthme, la phthiſie, l'hydropiſie, & les fiévres intermittentes, rémittentes & nerveuſes. Ce que nous venons de dire fera aiſément comprendre les différentes complications, & les effets de ces qualités de l'atmoſphere. Le froid humide eſt plus ennemi de la ſanté que le ſec, parce qu'il s'oppoſe davantage à la tranſpiration ; mais l'air qui eſt en même tems chaud, humide & leger, eſt le plus contraire de tous à la ſanté, parce que, par ſa nature, il jette les ſolides dans ledernier relâchement, & diſpoſe les fluides à la pourriture.

6. On voit par-là clairement pourquoi certaines maladies ont coutume de régner dans certaines ſaiſons; car celle de l'hiver eſt ſéche & froide ; celle du printems, froide & humide ; celle de l'été, chaude & ſéche ; enfin celle de l'automne, chaude & humide. On comprend encore pourquoi les vents contribuent beaucoup à la production des maladies, en ce que les uns apportent un air leger, les autres apportent un air lourd : ceux-ci ſoufflent un air chaud ; ceux-là ſoufflent un air froid ; enfin tel vent qui ſurvient fait régner un air ſec : tel autre qui lui ſuccede fait régner un air humide. Il n'eſt pas difficile de pro-

noncer ſur la nature des vents qui règnent dans un endroit, ſi on a égard à ſon étendue, à ſon expoſition & à ſa ſituation, relativement aux eaux.

7. Outre ces qualités évidentes de l'air, il en eſt encore d'autres non moins ennemies de la ſanté, quoiqu'elles ne tombent pas ſous les ſens, & qu'on ne puiſſe pas les découvrir par les moyens ordinaires: telles ſont les particules morbifiques, appellées *miaſmes*, qui flottent dans l'air.

Celles qui méritent le premier rang ſont les exhalaiſons putrides qui naiſſent des animaux ou des végétaux putréfiés, ou des eaux ſtagnantes & marécageuſes. Ces particules compoſées d'un ſel piquant, & d'une huile très-fétide, tâchent d'exciter dans notre corps la même fermentation putride, autant que le permettent le mouvement des humeurs, l'introduction d'un nouveau chyle, & les ſécrétions. Le commencement de cette fermentation dans un corps vivant eſt déclaré par les ſymptomes de la fiévre putride & de la peſte.

Les foſſiles qui ſe trouvent dans les entrailles de la terre, tels que ſont les différens ſels, les huiles, les métaux, & d'autres corps encore inconnus, ſoit ſimples, ſoit compoſés, exhalent des particules morbifiques de différens genres.

Cette expérience de ceux qui travaillent aux mines eſt confirmée par les vapeurs nuiſibles qui s'exhalent de quelques endroits, & par la naiſſance d'un grand nombre de maladies. Il faut rapporter ici la vapeur du ſoufre enflammé, & des murs nouvellement conſtruits avec la chaux.

Quelques miaſmes morbifiques, comme ceux de la petite-vérole & de la rougeole, paſſent d'un pays dans un autre par le moyen de l'air, s'introduiſent dans le corps, s'y multiplient; & leurs forces augmentées ſe manifeſtent bientôt par la propagation des mêmes maladies. Ils agiſſent, tantôt plus, tantôt moins, relativement à la diſpoſition de l'air & des corps; mais ils ne ſont jamais entiérement ſubjugués.

On peut bien ſe former une idée des différentes mutations de l'air auxquelles donnent lieu des particules ſalines, huileuſes & aqueuſes, combinées entr'elles, & qui tendent peut-être quelquefois à la corruption; mais on ne peut les démontrer. Il ne paroît pas contraire à la ſaine philoſophie d'attribuer pluſieurs maladies à l'attraction du ſoleil & de la lune, ainſi qu'à la matiere ſubtile & nuiſible que ces aſtres nous apportent avec les rayons de la lumiere.

Ces particules morbifiques répandues dans l'air, agissent sur la surface du corps, suivant leur quantité, leur subtilité, leur activité, leur mouvement & leur figure; & elles sont portées dans la masse du sang, 1° par les premieres voies, à la faveur d'une salive visqueuse, & qui excite la fermentation; 2° par les pores de la peau; 3° sur-tout par les vaisseaux absorbans du poumon, parce qu'ils offrent une surface plus étendue, parce que le mucus dont ils sont enduits arrête les miasmes, enfin, parce que l'effort qu'ils font contre l'air dans l'expiration, favorise leur introduction.

8. Les évacuations naturelles, diminuées ou supprimées, sont une cause très-fréquente de maladies. Le séjour trop long des excrémens dans les intestins est suivi de vents, de crudités, du gonflement de la région épigastrique, de douleurs de tête & d'estomac. La rétention de l'urine produit l'hydropisie, l'anasarque, & les fiévres. La suppression de la transpiration donne lieu aux engourdissemens, aux pesanteurs, à la toux, au rhumatisme, aux fiévres, & à presque toutes les maladies; celle des menstrues, à la phthisie, au vomissement, au crachement de sang, aux pâles-couleurs, à l'affection hystérique, à la cachexie,

à

à la fiévre hectique, &c; celle des hémorrhoïdes, à l'asthme, au mal hypochondriaque, à la pleurésie & à la péripneumonie; enfin celle des lochies, aux affections hystériques, aux douleurs de ventre, aux inflammations, aux fiévres, & au pourpre. Ces maladies doivent leur origine ou à la pléthore, ou aux particules âcres retenues dans les humeurs, ou à l'une & à l'autre de ces deux causes.

9. De même qu'il se fait des évacuations salutaires, dans l'état de santé, il s'en fait aussi dans les maladies, telles que la teigne, la goutte, le rhumatisme, la gale, l'érysipèle, la petite-vérole, la rougeole, & les bubons pestilentiels. Si ces évacuations se suppriment, les particules morbifiques plus rapprochées, deviennent plus nuisibles : leur corruption augmente par le séjour; d'où l'on voit alors se manifester des symptomes plus cruels qu'auparavant.

10. Les fautes que l'on peut commettre, à l'égard des alimens, sont relatives à la quantité & à la qualité.

La trop grande réplétion distend l'estomac, s'oppose au mouvement vermiculaire, & comprime les parties voisines : de-là les crudités, les vents, la fermentation acide ou putride selon la

nature des alimens, le vomiſſement, la diarrhée, la peſanteur, la douleur de tête, & la pléthore; mais la trop grande abſtinence eſt ſuivie de maux plus graves, tels que la foibleſſe d'eſtomac, le vomiſſement, la ſuppreſſion des évacuations, l'acrimonie, la pourriture des humeurs, & les fiévres les plus dangereuſes.

Les acides pris ſans modération affoibliſſent l'eſtomac, reſſerrent le ventre, coagulent le chyle & les humeurs, & troublent toutes les ſécrétions. Les ſubſtances douces s'aigriſſent facilement, rendent les humeurs viſqueuſes, engendrent les vers, & gâtent les dents. Tous les farineux, le pain non fermenté, les ligamens & les tendons des animaux, la viande ou le poiſſon durci, enfumé, ou ſalé; le fromage nouveau & la pâtiſſerie, donnent trop de viſcoſité au chyle; ce qui donne naiſſance aux maladies des premieres voies, telles que les obſtructions, & la cachexie; à la leucophlegmatie, & au ſcorbut. Les eſprits fermentés ſont ſouvent la cauſe des ſquirrhoſités de tous les viſceres, mais ſur-tout de l'eſtomac, de l'hydropiſie, de l'atrophie, de la paralyſie, de l'apoplexie, & de la fiévre hectique, parce qu'ils agiſſent en excitant la contraction des ſolides, en augmentant la maſſe des humeurs, & en les coagulant.

11. Les veilles trop soutenues attaquent les nerfs, empêchent la transpiration, relâchent les fibres, & rendent les humeurs acrimonieuses : de-là la plûpart des maladies chroniques.

12. Ces causes morbifiques & toutes les autres, agissent sur les vaisseaux & sur les humeurs, ou par des forces méchaniques, en tant que corps solides : ou par des forces chymiques, en tant qu'elles possedent certaines qualités relatives à notre corps.

Les forces méchaniques agissent par le nombre, la finesse, la figure, & le poids des particules. Il faut rappeller à cette classe les sels caustiques & empoisonnés des animaux ou des végétaux : les exhalaisons minérales, les esprits acides minéraux ; les vapeurs du charbon, du soufre, des murs récemment construits avec la chaux, & les poisons minéraux, ou les médicamens qui ont la force du poison.

Les forces chymiques agissent de différentes manieres, principalement, 1° en épaississant & en coagulant les humeurs, comme les particules frigorifiques, les esprits fermentés, tous les acides, la matiere de la transpiration arrêtée, & quelques miasmes fébriles ; 2° en séparant & en dissolvant leurs principes,

comme les particules chaudes, aqueuſes, ſcorbutiques; quelques eſpeces de ſels & de venins; quelques miaſmes fébriles, & preſque toutes les choſes peſtilentielles ; 3° en excitant une fermentation acide dans les premieres voies, comme les végétaux aigres, toutes les ſubſtances douces, le vin dur & les acides; 4° en produiſant une fermentation putride dans les vaiſſeaux, comme les exhalaiſons putrides ; 5° en provoquant dans le ſang d'autres mouvemens de fermentation, qui multiplient les cauſes morbifiques, comme il arrive dans la rage, la vérole, la goutte, la petite-vérole, la rougeole, & toutes les maladies contagieuſes.

SECTION IV.

Des Cauſes prédiſpoſantes.

1. Les cauſes éloignées ont un effet plus ou moins conſidérable, ſelon la nature du corps ſur lequel elles agiſſent. Il eſt donc néceſſaire de connoître les cauſes prédiſpoſantes.

2. La délicateſſe du corps le rend ſujet à toutes ſortes de maladies : ſa complexion forte & vigoureuſe l'en exempte.

3. La figure extérieure du corps le diſpoſe encore à certaines maladies. Ainſi le col long, la poitrine étroite &

applatie diſpoſent à la phthiſie; le col court, à l'apoplexie; le trop grand embonpoint, à l'aſthme; & la maigreur, aux douleurs de côté.

4. Le corps eſt diſpoſé aux inflammations, à la pleuréſie, au rhumatiſme, & aux fiévres aiguës inflammatoires, lorſque ſes fibres trop tendues & trop élaſtiques rendent le cours des fluides trop rapide, excitent une grande chaleur, rapprochent les principes du ſang, augmentent la quantité & l'inflammabilité de ſes globules rouges, produiſent la pléthore, & rendent la ſéroſité viſqueuſe. Au contraire, la partie ſéreuſe du ſang trop abondante s'arrête-t-elle dans les vaiſſeaux, & les ſécrétions ſe font-elles imparfaitement à cauſe du trop grand relâchement des fibres? Alors craignez les cachexies, les hydropiſies, les tumeurs œdémateuſes; les fiévres intermittentes, remittentes; enfin les fiévres lentes appellées *nerveuſes :* de-là l'on tirera la connoiſſance des maladies propres à chaque tempérament.

5. La texture délicate des nerfs, & leur ſenſibilité exquiſe, ſont ſouvent la cauſe de l'hémoptyſie, & de la phthiſie pulmonaire.

6. Un ſang diſſous, dont les principes ſont mal unis, livide, qui tombe

promptement en putréfaction, & qui ne se divise pas, comme un sang bien constitué, en partie épaisse ou rouge, & en partie séreuse, donne lieu au scorbut, aux hémorrhagies abondantes, à la dyssenterie maligne, & aux fiévres putrides.

7. Les enfans héritent des maladies de leurs parens, comme de leurs biens; car, par une certaine structure héréditaire des solides & des plus petits vaisseaux, leur corps est disposé à l'hystéricisme ou à l'hypochondriacisme, à la gravelle, à la phthisie, à l'épilepsie, aux écrouelles, au rhumatisme, & à la goutte.

8. Quelques maladies préparent à d'autres, comme l'asthme, à l'hydropisie; les fiévres intermittentes ou rémittentes, au mal hystérique ou hypochondriaque, au gonflement de la rate & à l'hydropisie; la colique, à la paralysie; la petite-vérole & la rougeole, à l'ophthalmie & à la phthisie. Lorsque l'état sain de quelque partie du corps a été troublé, ou affoibli par quelque maladie, il suffit toujours, par la suite, d'une cause legere pour le troubler encore.

9. Chaque âge a ses maladies particulieres. La dentition, les vers, le rachitis, les convulsions, les écrouelles sont celles de l'enfance. Les maladies aigues sont celles de l'adolescence. Enfin les

chroniques, telles que la toux, la gale, l'hydropiſie, l'aſthme, & les obſtructions, appartiennent à la vieilleſſe.

10. Les femmes ſont diſpoſées aux pâles-couleurs, à l'hyſtériciſme, à la pléthore, aux mouvemens convulſifs, aux maladies nerveuſes, & aux violentes paſſions de l'ame.

SECTION V.

Des Cauſes prochaines des Maladies.

1. La connoiſſance des cauſes prochaines & immédiates des maladies eſt de la derniere utilité pour le médecin, en ce qu'elle le conduit à la connoiſſance entiere & parfaite de la maladie préſente, & des remèdes qui lui conviennent.

2. Les anciens médecins ont eu une ſi fauſſe idée des cauſes prochaines, que, s'abandonnant à la ſeule expérience, ils ont rejetté cette queſtion, comme au-deſſus de l'eſprit humain, &, par conſéquent, comme inutile; mais ces médecins ne connoiſſoient pas la circulation du ſang: d'ailleurs ils ne pouvoient tirer que très-peu de lumieres de l'ouverture des cadavres, à laquelle s'oppoſoit la ſuperſtition de leur tems; voilà la cauſe de leur erreur. Quant aux modernes, qui ont fait

dépendre les maladies d'un archée furieux ; du mouvement vagabond des esprits ; du défaut de chaleur innée ; de la qualité maligne des humeurs ; de l'alkali ou de l'acide circulant dans nos vaisseaux, quoiqu'aucune expérience ne nous ait encore démontré la présence des sels acides, ou alkalis, dans nos humeurs, soit saines, soit altérées ; enfin d'autres inepties pareilles ; ils n'ont pas contribué davantage aux progrès de la médecine.

3. Pour trouver les causes prochaines des maladies, il faut, 1° commencer par connoître la nature & les forces des causes éloignées ; 2° comparer entr'eux les différens symptomes de la maladie, qui, à l'aide d'un juste raisonnement, conduisent à la découverte de la cause ; 3° suivre l'effet des remèdes, soit pernicieux, soit salutaires, administrés pendant tout le cours de la maladie ; 4° ne pas négliger l'ouverture des cadavres. Ensuite il faut éviter de prendre les effets des causes, pour les causes elles-mêmes.

4. Avouons cependant qu'il est souvent difficile, & quelquefois impossible, de découvrir les causes immédiates des maladies, tant à cause de leur nature si cachée qu'elle échappe à toutes nos re-

cherches, qu'à cauſe de leur inconſtance & de l'enchaînement des effets dépendans des cauſes éloignées : c'eſt pourquoi les médecins ne les connoiſſent pas toujours, mais ne font ſouvent que les préſumer. Au milieu de l'incertitude & de l'obſcurité qui environnent la connoiſſance de ces cauſes, nous devons, vu la foibleſſe de nos lumieres, nous défier de nos opinions, loin de les défendre avec opiniâtreté. Toutefois une expérience conſtante nous a inſtruits ſur pluſieurs cauſes générales.

5. Les ſtaſes ou les ſtagnations des différentes humeurs tiennent avec raiſon le premier rang parmi ces cauſes, parce qu'il n'en eſt pas de plus fréquentes. La ſtaſe, ou ſtagnation du ſang, produit les fiévres inflammatoires, qui diffèrent, à raiſon des parties affectées. Celle du *ſerum* produit les ſpaſmes, les rhumatiſmes aigus & chroniques, les hydropiſies, l'anaſarque, la lippitude, la toux, & les douleurs de dents : celle de la lymphe donne lieu aux hydropiſies, aux tumeurs des glandes ; enfin celle du fluide nerveux, aux étourdiſſemens, à l'apoplexie, & à la paralyſie.

6. La trop grande quantité de ſang, produite par les alimens trop nourriſſans, le repos, & la ſuppreſſion des évacua-

tions, diſtend & embarraſſe les vaiſſeaux de tout le corps, mais principalement ceux des viſceres du bas-ventre, dans leſquels la circulation eſt plus lente : de-là la foibleſſe, la peſanteur, la douleur de tête, l'inſomnie accompagnée d'agitation, la reſpiration gênée, l'hyſtérycisme, l'hypocondriaciſme, les concrétions polypeuſes, les inflammations & les fiévres.

7. Les ſels âcres, trop abondans dans la maſſe du ſang, ſels qui proviennent de l'uſage des alimens ſalés, des liqueurs fermentées, des médicamens échauffans, & de la ſuppreſſion des évacuations, ſont la cauſe de pluſieurs maladies, telles que les éruptions cutanées, le rhumatiſme, la goutte, les écoulemens de matieres acrimonieuſes, les coliques, le maraſme, & la fievre hectique. Le ſéjour des ſels acides dans les premieres voies engendre les vents, les diſtentions, les coliques, les anxiétés, les déjections d'excrémens de couleur verte, la foibleſſe, la teigne, & la diarrhée chez les enfans ; tandis qu'au contraire, le ventre ſe reſſerre ordinairement chez les adultes.

8. Pluſieurs cauſes éloignées, ſurtout les cauſes fébriles, agiſſent ſur le corps, en rapprochant ou en déſuniſſant

les principes du ſang : ſes principes, trop rapprochés, ſont la cauſe des obſtructions, des douleurs, des inflammations, des concrétions polypeuſes, de la diminution des ſécrétions naturelles, & des fiévres inflammatoires. Ses principes, trop déſunis, occaſionnent le divorce de la partie rouge & de la partie ſéreuſe, les taches pourprées, les fréquentes hémorrhagies, les ſymptomes ſcorbutiques, & les fiévres malignes putrides.

9. Les tumeurs internes, dures, ſquirrheuſes, en aboliſſant les fonctions des différens viſceres, en corrompant le ſang de la partie malade, & en comprimant les vaiſſeaux voiſins, produiſent les hydropiſies, les aſthmes, les vents, & différens ſymptomes, à raiſon du lieu affecté.

10. Les ſuppurations internes donnent naiſſance à pluſieurs maladies, telles que les fiévres hectiques avec redoublement, les ſueurs nocturnes, la langueur, & la perte d'appétit.

11. Les pierres dans la véſicule du fiel, ou dans le conduit cholédoque, excitent les nauſées, la jauniſſe, le vomiſſement, la douleur de l'hypocondre droit, la conſtipation, & la difficulté de reſpirer. Celles qui ſont logées dans

les reins excitent des douleurs dans les ureteres & dans la veſſie, les inflammations, les vomiſſemens, les ulceres, le piſſement de ſang, & la ſuppreſſion de l'urine.

12. Les polypes, qui occupent très-ſouvent les ventricules du cœur, l'artere pulmonaire, les vaiſſeaux de la matrice, & les ſinus du cerveau, occaſionnent les palpitations ſubites, une douleur fixe dans la poitrine, les inégalités & les intermittences du pouls, l'anxiété, la difficulté de reſpirer, & les lipothymies.

13. La préſence des vers dans les premieres voies donne lieu aux coliques, aux fievres erratiques, aux convulſions, à l'augmentation de la faim, & aux éroſions des inteſtins.

SECTION VI.

Du Siége des Cauſes morbifiques.

1. Le médecin doit tâcher de découvrir les parties du corps humain, qui, dans chaque maladie, ſont principalement affectées par les cauſes morbifiques, s'il veut concevoir le rapport des ſymptomes, bien aſſurer ſon pronoſtic, & appliquer plus ſûrement ſes remèdes.

2. Toutes les cauſes propres à pro-

duire les maladies agiſſent, ou ſur les parties ſolides, ou ſur les parties fluides.

3. Les maladies lentes, chroniques, héréditaires, & toutes celles qui doivent leur origine à des cauſes méchaniques, comme aux poiſons, aux alimens âcres, aux piquures, aux éroſions, & à la trop grande replétion, ont principalement leur ſiége dans les parties ſolides.

4. Mais les maladies fébriles, qui ſe terminent en très-peu de tems, & qui ſont dûes aux qualités de l'air dépravées, ou à la contagion, ont principalement leur ſiége dans les fluides & dans les humeurs : ainſi la partie rouge du ſang eſt le ſiége des fiévres inflammatoires & putrides ; la partie ſéreuſe, celui des fiévres lentes, du rhumatiſme & de la goutte ; la lymphe & les glandes lymphatiques, celui de la vérole & de quelques cauſes peſtilentielles, comme il paroît évidemment par la tuméfaction des glandes lymphatiques ; le fluide nerveux, celui des fiévres malignes nerveuſes, de pluſieurs pertes ; & c'eſt ſur lui qu'agiſſent principalement les odeurs, auſſi-bien que pluſieurs poiſons tels que l'opium, la juſquiame, & la belladone. Comme c'eſt le fluide nerveux, qui diſtribue les forces à tout le corps,

nulles maladies n'entraînent après elles autant de dangers que celles qui y ont leur ſiége.

5. Les parties nerveuſes & membraneuſes, qui ſervent immédiatement au mouvement & au ſentiment, ſont le ſiége de pluſieurs autres maladies : le cerveau eſt celui de l'épilepſie, de la folie, des affections ſoporeuſes, de l'apoplexie ; & les nerfs, celui des ſpaſmes, des convulſions, du tétanos, des palpitations, de l'aſthme convulſif, du vomiſſement, du mal hyſtérique & hypochondriaque, & de la paralyſie.

6. Il n'eſt aucune partie du corps, qui ſoit le ſiége d'un auſſi grand nombre de maladies, que ce long canal membraneux, compoſé de l'eſtomac & des inteſtins. Ces maladies ſont la cardialgie, les angoiſſes, les vents, les ſpaſmes, les coliques, la paſſion iliaque, la diarrhée, la dyſſenterie, les douleurs de tête, & les étourdiſſemens ; ce qui ne paroîtra plus étonnant, ſi l'on conſidere que ce canal a pluſieurs plis, & pluſieurs courbures propres à retenir les cauſes morbifiques ; que la circulation s'y fait d'une maniere particuliere, & plus lente ; qu'il reçoit l'air, ſouvent chargé de particules morbifiques, & tous les alimens, tant ſolides que fluides, qui ſouvent tour-

nent trop promptement à la fermentation, ſoit acide, ſoit putride; qu'en outre il eſt arroſé par différentes liqueurs, telles que la ſalive, le ſuc pancréatique, la bile, ſoit cyſtique, ſoit hépatique, & pluſieurs autres qui, par leur nature, ſont fort portées à la fermentation; & qu'enfin la partie fibreuſe des alimens y entre ſouvent en corruption.

SECTION VII.

Des Symptomes des Maladies.

1. Les effets contre nature, qui ſe manifeſtent, dans le cours de la maladie, s'appellent *ſymptomes.* Leur enchaînement conſtitue la maladie; &, ſoit dit ſans offenſer Galien, je crois que le ſymptome ne diffère de la maladie, que comme la partie diffère du tout.

2. Ces ſymptomes des maladies, ou ſont connus par la ſenſation des malades, ou ſe manifeſtent aux ſens des aſſiſtans, ou ſont découverts par l'inſpection des cadavres. Il faut prendre garde, dans cette inſpection, de confondre les cauſes avec les ſymptomes.

3. Les effets, qui naiſſent immédiatement des cauſes morbifiques, s'appellent *ſymptomes de la cauſe.* Ces ſymptomes deviennent, à leur tour, cauſes d'autres

ſymptomes, qui ſont appellés *ſymptomes* de *ſymptomes*.

4. Tout ſymptome eſt la léſion de quelque fonction vitale, naturelle, ou animale.

5. Ces ſymptomes doivent être décrits exactement, entiérement, ſans aucun raiſonnement, & dans le même ordre où ils ſe ſont très-ſouvent manifeſtés; car il faut faire attention qu'ils ne ſe manifeſtent pas toujours dans un ſeul & même ordre, & cela, à cauſe des différens tempéramens.

6. Les différens procédés qu'on ſuit dans la curation excitent différens ſymptomes dans la même maladie. Ces phénomenes accidentels doivent être diſtingués, avec le plus grand ſoin, des ſymptomes propres à la maladie, & qui l'accompagnent conſtamment; ou l'on portera ſur les maladies un jugement incertain.

Section VIII.

De la Généalogie & du Rapport des Symptomes.

1. Après la deſcription ſimple & fidele des ſymptomes, c'eſt leur origine & leur rapport qu'il faut examiner, parce que la connoiſſance de l'une & de l'autre

ſert

ſert au médecin pour aſſurer ſon pronoſtic, & pour modérer, ou dompter la violence des ſymptomes.

2. L'origine de tous les ſymptomes doit ſe tirer de l'action de la cauſe prochaine, & de la réaction des parties affectées, pour détruire cette cauſe ; car notre corps eſt conſtruit avec tant d'art, & ſa nature eſt telle, qu'en même tems qu'il s'apperçoit de tout ce qui peut lui nuire, il fait tous ſes efforts pour s'en débarraſſer.

3. Par conſéquent, pour expliquer les ſymptomes, il eſt néceſſaire de connoître les qualités méchaniques ou chymiques de la cauſe prochaine, & les fonctions naturelles du corps humain : c'eſt ſur cette connoiſſance, & non pas ſur de vaines hypothèſes, qu'eſt fondée la vraie ſymptomatologie.

4. Mais il y a un grand nombre de ſymptomes qui ne ſe manifeſtent pas dans le lieu primordialement affecté, mais dans un autre avec lequel il a quelque ſympathie : c'eſt pourquoi ces ſymptomes s'appellent *ſymptomes par ſympathie*. Une certaine correſpondance eſt établie entre les différentes parties du corps, par le moyen des tendons, des ligamens, & des nerfs. La ſituation & la diſtribution de ces nerfs, principa-

lement de la cinquieme, de la huitieme paire, & du nerf intercoſtal, expliquent ces ſympathies.

Section IX.

De la Criſe.

1. La criſe eſt un changement de la maladie, qui ſe fait ordinairement d'une maniere ſubite. Ce changement eſt en bien ou en mal; d'où, à raiſon de l'évènement, on diſtingue la criſe en *bonne*, & en *mauvaiſe*. Quand les médecins de nos jours parlent de criſe, c'eſt la premiere qu'ils entendent.

2. Les criſes accompagnent les maladies aiguës & fébriles, très-rarement les maladies chroniques. Il eſt cependant vrai qu'on les obſerve auſſi quelquefois dans ces dernieres; car l'hydropiſie ſe juge par la diarrhée ou la rupture de la peau; l'apoplexie, par la ſueur; & la jauniſſe, par le relâchement du ventre. Outre cela, la criſe n'eſt pas ſenſible dans toutes les fiévres, ſur-tout dans les fiévres longues & lentes.

3. Dans les maladies aiguës, la criſe eſt ordinairement précédée d'un grand trouble, & du redoublement de tous les ſymptomes, auxquels ſuccedent, ſi la criſe eſt heureuſe, des ſueurs abon-

dantes; des urines chargées; la liberté du ventre; le vomiſſement; la ſalivation; la ſécrétion augmentée du *mucus* des narines, de la trachée-artere, ou des poumons; l'hémorrhagie du nez, de la matrice, ou des vaiſſeaux hémorrhoïdaux; les puſtules, les tumeurs, les aphthes, ou les bubons, qui moderent ou enlevent la fiévre.

4. On voit donc comment on peut diſtinguer les évacuations vraiment critiques, des évacuations morbifiques; car ces dernieres, loin de diminuer la force de la maladie, comme les autres, la rendent ordinairement plus dangereuſe.

5. Le trouble critique naît de l'action puiſſante des cauſes morbifiques ſur les vaiſſeaux, & de la réſiſtance forte de ceux-ci contre cette action. Si les particules fébriles réſiſtent aux forces réunies des vaiſſeaux, la criſe eſt mauvaiſe. Mais, ſi elles ſont altérées par le mouvement, ou diſſoutes par la force de la chaleur, ou ſi leur action eſt émouſſée par la combinaiſon d'autres particules, au point de ne pouvoir plus être nuiſibles, alors la fiévre & ſes ſymptomes diminuent; les ſpaſmes ceſſent; les voies excrétoires deviennent plus libres; & bientôt telle ou telle évacuation augmentée em-

porte la matiere morbifique, déja propre à la sécrétion, ou, comme disoient les anciens, dont la coction est bien faite. Les évacuations donc, soit naturelles, soit excitées par l'art, qui n'enlevent pas les causes de la maladie, ne sont d'aucune utilité.

6. Les médecins Stalhiens ne sont pas d'accord, à ce sujet, avec les médecins méchaniciens. Les premiers attribuent la crise, & l'expulsion des causes morbifiques, à l'ame; les autres, à des loix purement méchaniques, sans la coopération de l'ame. Dans cette querelle, comme dans presque toutes les autres, l'opinion qu'il faut adopter est celle qui tient le milieu entre les deux opinions contraires; car l'ame, quoique sans un consentement exprès, accélere nécessairement le mouvement des vaisseaux; & le mouvement augmenté fait tout le reste.

7. Mais les anciens médecins agitoient autrefois entr'eux une question plus importante, qu'agitent encore aujourd'hui les modernes. Y a-t-il des jours critiques fixes, ou non? Hippocrate & ses sectateurs ont soutenu que la crise se fait, en commençant à compter depuis le frisson de la fiévre, dans les jours quartenaires, c'est-à-dire, le quatrieme, le septieme, le onzieme, le quatorzieme, le dix-sep-

tieme, le vingt-unieme, &c ; que telle crise, qui se fait dans ces jours, est plus salutaire que celle qui se fait dans d'autres ; enfin, que le quartenaire qui précede, indique ce qui doit arriver dans un autre qui vient après, & que c'est en conséquence qu'on l'a appellé *jour indicateur.* Mais ceux qui ont été d'un sentiment opposé à celui d'Hippocrate ont rejetté cette doctrine, comme futile, & ont soutenu que tel jour ne promettoit ni plus ni moins de danger que tel autre. Au milieu de cette variété d'opinions, ce n'est pas à la raison, mais à l'expérience à nous décider ; & nous devons consulter tout ce que nous ont transmis les différens auteurs sur l'histoire des maladies : or les Livres des anciens & des modernes attestent que les crises arrivent plus souvent dans ces jours quartenaires que dans les autres. Un médecin prudent doit donc sur-tout y faire attention.

8. Ceux qui font dépendre les jours critiques de la perfection des nombres, ou des conjonctions du soleil & de la lune, sont dans l'erreur. Le tems n'est autre chose que la mesure des mouvemens par lesquels les crises s'accomplissent ; &,comme un nombre déterminé de mouvemens est nécessaire pour l'expulsion des causes morbifiques, le tems est

aussi déterminé : c'est par la volonté de Dieu, qui astreint cette suite de choses aux loix éternelles, qu'une répétition déterminée de mouvemens peut produire cet effet.

9. Plusieurs circonstances peuvent avancer ou retarder la crise. Celles qui l'avancent sont la jeunesse, la chaleur ou la sensibilité du corps, la force de la maladie, la chaleur ou la sécheresse du climat, & les médicamens stimulans. Celles qui la retardent sont le tempérament phlegmatique, la vieillesse, le froid ou l'humidité du climat, la nourriture forte, & les évacuations trop considérables.

SECTION X.

Du Diagnostic.

1. Le diagnostic est cette partie de la pathologie, qui traite de la nature & de la différence spécifique des maladies semblables. Sans elle, le médecin ne peut ni établir un pronostic sûr, ni administrer les remèdes convenables, & il devient souvent un objet de risée & de mépris.

2. Le diagnostic est fondé sur la connoissance de tous les symptomes, mais sur-tout de ceux qui accompagnent toujours la maladie, & qu'on doit appeller,

par cette raiſon, *caractériſtiques*, ou *pathognomoniques*. Il faut toujours faire l'énumération de ces ſymptomes dans le diagnoſtic.

SECTION XI.

Du Pronoſtic.

1. Le pronoſtic eſt la ſcience des ſignes par leſquels on prévoit ce qui doit arriver au malade. Rien ne contribue davantage à la guériſon des maladies, ou des ſymptomes, que de les prévoir, en même temps que rien ne fait plus d'honneur au médecin, & à juſte titre, parce qu'il eſt impoſſible qu'il prédiſe ce qui doit arriver, ſans un jugement ſain, & une très-grande expérience.

2. Hippocrate s'eſt acquis, de la part de tous les médecins, ſoit anciens, ſoit modernes, les louanges les plus méritées, relativement à cette partie de la pathologie; &, quoiqu'ils aient fait quelques changemens à ſa doctrine ſur les curations, ils avouent qu'il prédiſoit très-heureuſement les évènemens des maladies. Cependant il ne faut pas toujours ajoûter une foi aveugle à tous ſes pronoſtics; car il en eſt pluſieurs qui jettent dans l'erreur, ſoit à cauſe de la différence des climats & des tempéra-

mens, ſoit à cauſe du petit nombre d'expériences qui leur ont ſervi de baſe.

3. L'art de pronoſtiquer eſt réellement conjectural ; & la conjecture eſt telle, qu'elle trompe quelquefois, après avoir très-ſouvent réuſſi ; ce que ne peut éviter la foibleſſe de notre eſprit, attendu l'étonnante variété des tempéramens : c'eſt pourquoi, lorſque l'évènement a très-ſouvent répondu à notre conjecture, s'il arrive quelquefois qu'il n'y réponde pas, ce n'eſt point une raiſon pour ceſſer d'y ajoûter foi.

4. Il ne ſe fait aucune mutation dans le corps humain, ou pour la ſanté, ou pour la mort, ſans une cauſe antécédente. Cette cauſe, agiſſant par degrés, produit toujours des effets conformes à ſes forces. L'art de pronoſtiquer eſt appuyé ſur ces effets bien conſidérés ; & ce ſont eux qui font naître l'eſpérance ou la crainte du médecin.

5. Avant de pronoſtiquer, voici ce qu'il faut ſur-tout examiner, 1° quel ſera l'évènement futur de la maladie ; 2° dans quel temps elle aura une criſe ; 3° par quelle voie la nature ſe débarraſſera de la cauſe morbifique.

6. On peut juger de l'évènement heureux ou malheureux de la maladie, 1° par les obſervations faites dans une

maladie ſemblable ; 2° par les maladies ſemblables, dont le même corps a été attaqué précédemment ; 3° par la connoiſſance des forces de la vie actuelles, & comparées avec les forces de la cauſe morbifique.

7. On eſtime la force de la vie, par l'habitude du corps foible ou robuſte, par l'âge, le ſexe, la maniere de vivre qui a précédé, le climat, le tems de la maladie, & l'état préſent des fonctions animales, naturelles, & ſur-tout des vitales.

8. La force de la maladie ſe manifeſte par la malignité plus ou moins grande de la cauſe morbifique, par la violence des ſymptomes, mais ſur-tout des ſymptomes pathognomoniques ; par le tems de la maladie où ces ſymptomes exiſtent ; par le ſiége des cauſes morbifiques ; enfin par la méthode curative.

9. Plus il y a d'indices du même évènement, plus le pronoſtic eſt certain ; moins il y en a, plus il eſt incertain.

10. Les ſignes ſemblables n'annoncent pas des effets ſemblables dans les maladies aiguës & chroniques, à cauſe de leur différente nature ; d'où les mêmes régles ne conviennent pas à ces deux eſpeces de maladies.

11. Les ſignes ſemblables ne promet-

tent pas le même danger dans chaque période de la maladie : ainſi les convulſions, qui ſont ordinairement d'un heureux préſage dans le premier tems de la petite-vérole, ſont ſouvent funeſtes dans le dernier.

12. Les ſignes de ſanté, ou de mort, ſont plus trompeurs dans les maladies aiguës, que dans les chroniques.

13. Il faut toujours avoir égard aux forces, & à l'âge du malade ; car telles maladies qui aſſomment les perſonnes délicates, & les vieillards, mettent à peine en danger celles qui ſont d'une complexion forte & robuſte.

14. Le médecin, après avoir examiné mûrement chacune de ces choſes, & comparé les bons ſignes avec les mauvais, peut ordinairement prédire l'évènement futur de la maladie, pourvu toutefois qu'aucun agent nouveau & extérieur ne vienne changer l'état du malade.

15. Le pronoſtic de la durée de toutes les maladies, qui n'ont point de périodes fixes, & ſur-tout des chroniques, eſt incertain. En général, plus les forces des vaiſſeaux l'emportent ſur les cauſes morbifiques, ou plus celles-ci ſont ſupérieures aux forces des vaiſſeaux, plus la maladie ſe termine promptement. Mais plus il y a d'égalité entre ces cauſes, &

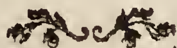
les forces des vaiſſeaux, plus la maladie eſt longue. Le jugement du médecin eſt encore facilité par la juſte conſidération des cauſes qui avancent ou retardent la criſe.

16. Les anciens ont remarqué quelques ſignes qui ſervent à déterminer par quelle voie la nature ſe ménage une criſe prochaine : ainſi l'hémorrhagie du nez eſt annoncée par la rougeur des yeux, l'égarement de la vue, la douleur aiguë de l'occiput, la peſanteur des tempes, la pulſation des arteres temporales, l'écoulement involontaire des larmes, & ſur-tout la démangeaiſon des narines; la ſueur, par la ſuppreſſion ſubite de l'urine, le friſſon, le pouls ſouple & ondulant, la chaleur des parties externes, & la molleſſe de la peau; le vomiſſement, par les titillations de l'eſtomac, les étourdiſſemens, les nauſées, l'excrétion abondante d'une ſalive claire, & le tremblement de la lévre inférieure; la diarrhée, par les vents, le grouillement des inteſtins, & le gonflement du ventre : enfin la criſe par les urines eſt annoncée par la peſanteur des hypochondres, le gonflement de la veſſie, la quantité de l'urine augmentée, & un ſentiment d'ardeur.

17. Parmi les modernes, Solano a

donné d'autres ſignes pour prédire les évacuations critiques. Le pouls dicrote, ou qui frape deux fois le doigt, annonce l'hémorrhagie du nez; & la criſe eſt d'autant plus prochaine, que ce pouls, ainſi caractériſé, ſe repéte plus ſouvent. Le pouls intermittent, ſi les forces ne manquent pas, annonce la criſe par les inteſtins. Si l'intermittence du pouls eſt compliquée avec ſa dureté, c'eſt que le vomiſſement ſe joindra à la diarrhée. La molleſſe du pouls annonce la criſe par les urines; enfin le pouls *inciduus*, où quelques pulſations ſucceſſives s'élevent par degrés au-deſſus des autres, chacune au-deſſus de la précédente, eſt le pouls de la ſueur critique. Mais l'uſage & l'expérience n'ont pas encore prononcé ſur la certitude de ces ſignes.

18. En général, un médecin prudent, dès qu'il craint pour les jours de ſon malade, doit avertir ſes parens & amis qu'il eſt en danger, de peur que, ſi la maladie vient à triompher de l'art, on ne l'accuſe d'ignorance ou d'erreur. Mais il ne convient qu'à un vil charlatan de ſonner l'alarme, lorſqu'il n'y a rien à craindre, dans l'intention de ſe faire valoir, & de paroître avoir éloigné un grand malheur.





TROISIEME PARTIE.

De la Guérison des Maladies.

SECTION PREMIERE.

De la Thérapeutique.

1. L'AUTEUR de la nature a tellement construit le corps humain, que les parties nerveuses sont irritées par la plûpart des causes morbifiques. Cette irritation porte dans les fibres motrices une plus grande quantité d'esprit vital, accélere le mouvement des solides & des fluides, & augmente l'action contre les causes morbifiques : par-là les humeurs superflues & nuisibles sont poussées au dehors; leur qualité vicieuse est corrigée ; leurs stases sont dissipées ; les obstructions des visceres sont détruites, & les maladies sont guéries.

2. Les anciens, ne connoissant pas encore la circulation du sang, & ne comprenant point les mouvemens méchaniques qui en dépendent, attribuoient tout l'ouvrage à la nature ; mot dont on n'a pas une idée bien distincte. Par ce mot, *nature*, il faut entendre les mouvemens qui se passent dans les maladies, & qui

s'operent dans le corps, ſans aucun ſecours de l'art. La nature eſt vraiment le médecin des maladies.

3. Ces mouvemens, qui ſe paſſent dans les maladies, ſont ou univerſels, ou particuliers. Ils ſont univerſels, quand le mouvement eſt augmenté dans toute l'étendue du ſyſtême vaſculaire, par l'effet d'une très-forte irritation. Ils ſont particuliers, quand, par l'effet d'une irritation legere, le mouvement n'eſt augmenté que dans quelque partie, comme il arrive dans les douleurs, les ſpaſmes, les hémorrhagies, &c.

4. Les cauſes morbifiques ne ſont pas domptées promptement; car ces mouvemens méchaniques doivent obſerver un certain ordre : d'ailleurs ils ont beſoin d'un tems déterminé pour conſommer leur ouvrage ; enfin il faut qu'il y ait certaines voies diſpoſées à laiſſer ſortir la matiere.

5. Lorſque ces mouvemens ſont exactement proportionnés aux maladies qu'ils ont à combattre, les ſecours de la médecine ſont inutiles ; car la nature ſe charge de leur guériſon entiere & parfaite, & l'on juge avec raiſon que ſes efforts auront la plus grande efficacité : alors le médecin doit plutôt s'occuper à la voir agir, qu'à agir lui-même.

6. Mais la nature s'éloigne ſouvent de ſon but ; car nul mouvement n'eſt excité dans pluſieurs maladies chroniques, comme la vérole, l'affection hyſtérique & hypochondriaque, le rachitis, la gale, &c ; en conſéquence, nulle guériſon à attendre. Dans d'autres, ces mouvemens ſont languiſſans ou déſordonnés : ainſi, ou ils ne rempliſſent pas les vues de la nature, ou ils les corrompent. Dans quelques-unes, ſur-tout dans celles où la cauſe a ſon ſiége hors des vaiſſeaux irrités, comme dans la gravelle, les vers, l'extravaſation des liqueurs, &c. non-ſeulement les mouvemens ne ſont pas ſalutaires, mais ils ſont pernicieux. Concluons donc que la nature eſt bienfaiſante dans certains cas, & nuiſible dans d'autres : d'où il ne faut pas la laiſſer faire toujours, & dans toutes les circonſtances.

7. Ainſi le ſecours de l'art doit être imploré pour corriger ſes écarts. Excitez le mouvement, s'il n'y en a aucun : augmentez-le, ſous les auſpices de la nature, s'il eſt trop languiſſant, & écartez tous les obſtacles qui s'oppoſent au mouvement naturel. Modérez-le, s'il eſt déſordonné, en diminuant les cauſes irritantes, & la ſenſibilité du corps : travaillez enfin à le faire ceſſer tout-à-fait, s'il

eſt nuiſible ; ou , ſi cela n'eſt pas en votre pouvoir, détournez-le des parties plus importantes à la vie : voilà le devoir de la nature ; voilà auſſi celui de l'art : il faut faire de chacun d'eux le cas qu'il mérite. Tout cela bien compris , on ne peut plus entendre s'élever cette diſpute ſi fréquente : Sçavoir , ſi le retour de la ſanté eſt dû aux ſecours de la médecine, ou à la bonté du tempérament.

8. Tout ce qui s'obſerve dans le corps, ſoit favorable , ſoit contraire à la ſanté , & qui indique au médecin ce qu'il faut faire pour la conſervation de la ſanté , ou pour la guériſon de la maladie , s'appelle *indicateur.* La connoiſſance de ces mutations , que demande l'*indicateur* , s'appelle *indication :* enfin un médicament *indiqué* eſt celui qui eſt indiqué pour obtenir tel évènement , & qui eſt conforme à l'*indicateur.*

9. L'indication ſe tire, 1° des cauſes prochaines de la maladie , bien examinées , & bien compriſes , leſquelles manifeſtent à la raiſon ce qu'il faut faire ; 2° de l'expérience & de l'hiſtoire des maladies qui , malgré les ténèbres dont ſont environnées les cauſes éloignées & prochaines , ont cependant confirmé l'excellence de pluſieurs remèdes , appellés *ſpécifiques* , dont la nature & la

maniere

maniere d'agir ſont encore ignorées, & le ſeront peut-être toujours; 3° des lumieres que donnent la raiſon & l'expérience réunies : voilà la meilleure & la plus ſûre méthode de guérir.

SECTION II.

Des Vertus des Médicamens.

1. Tout art, pour parvenir au but qu'il ſe propoſe, a beſoin d'inſtrumens. L'art de la médecine a les ſiens, & on les appelle *ſecours*, ou *remèdes*. Ils ſont de trois genres différens : le premier, qui s'appelle *pharmacie*, guérit par le ſecours des médicamens ; le ſecond, qui s'appelle *diététique*, par le régime : le troiſieme, qui s'appelle *chirurgie*, par l'opération de la main. Nous ne traiterons pas ici de la chirurgie, parce qu'elle eſt ſéparée aujourd'hui de la pharmacie & de la diététique, & abandonnée aux chirurgiens.

2. Tout ouvrier doit être inſtruit de la nature & des propriétés des inſtrumens dont il ſe ſert : il en eſt de même du médecin qui doit connoître le pouvoir des remèdes qui ſont appliqués, avec certaines conditions, au corps humain conſtitué de telle façon.

3. Le corps ne peut être vicié que par la quantité des ſolides, ou des fluides, trop diminuée ou trop augmentée,

ou par leur mauvaiſe qualité, ou enfin par l'action des corps étrangers irritans. En conſéquence tout remède ne peut agir qu'en ajoûtant, ou en retranchant, ou en changeant quelque matiere, ou enfin en chaſſant ou détruiſant les corps qui agiſſent méchaniquement. Quelques-uns peuvent non-ſeulement produire un de ces effets, mais même deux non opposés l'un à l'autre. Les vertus des médicamens ne s'étendent pas au-delà.

4. La quantité de la matiere eſt très-bien augmentée par les alimens, tant ſolides que fluides. Leur nature eſt ferme & nourriſſante, ou délicate & legere, ou elle tient le milieu. Quelques alimens ſont particuliérement propres à augmenter la quantité de certains fluides: de-là les haimatopés, les galactopés, les ſpermatopés.

5. La matiere ſuperflue eſt enlevée par l'abſtinence, les frictions, l'exercice, la ſaignée, les ventouſes, les ſang-ſuës, les cauteres, les épiſpaſtiques, le vomiſſement, les laxatifs ou purgatifs, les lavemens, les lotions, les diaphorétiques ou les ſudorifiques, les diurétiques, les emménagogues, les expectorans, les errhines, & les apophlegmatiſans.

6. La matiere eſt changée, 1° par les médicamens altérans, tels que les abſorbans, les délayans, les tempérans,

les atténuans ou les incisifs, les anti-septiques, & les adoucissans ou les émolliens; 2° par les remèdes fortifians, tels que les analeptiques ou les cordiaux, les balsamiques, les stomachiques, les intestinaux, les astringens, & les vulnéraires; 3° par les remèdes sédatifs, tels que les anodins, les anti-spasmodiques, les anti-épileptiques, les hypnotiques, & les narcotiques; 4° enfin, par les remèdes spécifiques.

7. Les corps étrangers qui agissent méchaniquement, sont chassés ou détruits par les remèdes carminatifs, alexipharmaques, anthelmentiques, & lithontriptiques.

8. Ces alimens & ces médicamens n'attaquent pas les maladies, par leurs qualités propres & particulieres, mais par des forces composées des mouvemens naturels, & des mouvemens excités par l'art. L'observation & l'expérience dévoilent leurs effets.

9. Les vertus des médicamens ne sont pas parfaitement connues, 1° parce que toutes les circonstances de la maladie ne sont pas exactement observées, & décrites avant de les administrer; 2° parce qu'on ignore encore plusieurs causes de maladies qu'ils viennent à bout de dompter; 3° parce que les principes dont leurs

vertus dépendent, ne ſont ni aſſez connus, ni clairement expliqués par les loix méchaniques ou chymiques; 4° parce qu'on ſe ſert plus ſouvent des remèdes compoſés que des remèdes ſimples, de ſorte que le médecin ne ſçait ſi l'effet qu'il a obtenu n'eſt pas abſolument différent de celui qu'euſſent produit les remèdes ſimples, dont réſultent les compoſés, ou qu'il ne peut décider au moins, auquel des remèdes ſimples il doit ſurtout attribuer l'effet qu'il obſerve.

SECTION III.

Des Loix de l'Art dans le Traitement des Maladies.

1. Quoique l'art de la médecine admette à peine quelques préceptes applicables à toutes les circonſtances, il eſt cependant quelques régles générales, ou quelques axiomes relatifs au traitement des maladies; régles dont le médecin ne doit preſque point s'écarter pour obtenir plus ſûrement de ſes remèdes les effets qu'il deſire.

2. Pour conduire à une heureuſe guériſon un corps attaqué de maladie, il faut connoître ſes propriétés, non-ſeulement dans ſon état de maladie actuel, mais encore dans l'état de ſanté; car il y a des corps où la même choſe ſe paſſe

autrement que dans d'autres : c'eſt pourquoi, en ſuppoſant les connoiſſances égales, il vaut mieux avoir pour médecin un ami qu'un étranger.

3. Il eſt rare de rencontrer quelqu'un qui n'ait quelque partie du corps plus foible que les autres. Cette partie ſe reſſent ſur-tout du mauvais état du corps : c'eſt à elle qu'il faut donner les plus grands ſoins.

4. Quelquefois le médecin eſt plus utile à ſon malade, en reſtant oiſif qu'en agiſſant.

5. Il doit obſerver, & ſuivre de près l'ordre, le tems, & la ſucceſſion des mouvemens par leſquels la nature procede à l'ouvrage complet de la guériſon.

6. Il faut s'oppoſer aux maladies dans leurs premiers inſtans, dans leurs remittences, ou leurs intermittences, mais jamais dans le fort de l'accès, ſi ce n'eſt pour diminuer les ſymptomes, parce qu'alors les parties nerveuſes ſont dans des contractions ſpaſmodiques.

7. Dans l'accès, il faut s'efforcer de faire durer la maladie juſqu'au tems plus favorable pour travailler à la guériſon.

8. Les médicamens doivent toujours être relatifs à la nature du corps : ainſi ceux qui ont une foible action conviennent aux perſonnes délicates ; ceux qui

ſont puiſſans, aux perſonnes robuſtes. Il ne faut jamais tenter avec les médicamens plus actifs, ce qu'on peut faire avec ceux qui le ſont moins. Enfin on ne doit jamais exciter un changement ſubit dans le corps, quand on peut l'opérer par degrés, & auſſi ſûrement.

9. Cependant on ſe conduit avec raiſon dans un danger très-preſſant, comme on ne ſe conduiroit pas dans une autre occaſion : auſſi, pour s'oppoſer à un mal violent, il faut un ſecours violent.

10. Uſez d'un petit nombre de médicamens dont vous aurez bien étudié la nature. Celui qui en emploie un grand nombre indiſtinctement n'en connoît bien aucun.

11. Ne changez pas ſouvent & ſans cauſe, dans les longues maladies, les applications dont l'excellence eſt confirmée par une longue expérience ; car une telle conduite annonce l'ignorance de l'indication ou des remèdes.

12. Mais, comme les mêmes choſes ne peuvent convenir à tous, il eſt quelquefois d'un homme ſage de renouveller, d'augmenter la maladie, & d'allumer la fiévre, parce que ce qui exiſtera ſera ſuſceptible de la guériſon dont n'eſt pas ſuſceptible ce qui exiſte actuellement : de-là la témérité eſt preſqu'utile

à ceux qui ne ſe rétabliſſent pas par les moyens que ſemble indiquer la raiſon.

13. Dans l'application des remèdes, ayez égard à la ſaiſon; car toutes les maladies qui viennent d'obſtructions ſe guériſſent plus facilement dans le printems & dans l'été, que dans l'automne & dans l'hiver.

14. Ayez pareillement égard au tems de la journée. Les évacuans & les ſtomachiques ſont très-bien adminiſtrés le matin; mais, en général, les opiats le ſont mieux le ſoir.

15. Rien n'eſt plus avantageux que de chaſſer la cauſe de la maladie, par la premiere voie qui y eſt diſpoſée, parce qu'elle ſouille moins les humeurs, & abbat moins le corps.

16. Il eſt du devoir du médecin de détourner la violence de la maladie d'une partie plus importante, vers une autre qui l'eſt moins.

17. N'excitez jamais les évacuations par les inteſtins, la peau & les reins, que lorſque la matiere morbifique eſt diſpoſée à l'excrétion, & lorſque les voies propres ſont auſſi diſpoſées à la laiſſer ſortir.

18. Quand les ſymptomes deviennent plus graves, penſez uniquement à les modérer, négligeant pour cet inſtant la cauſe de la maladie. Ces ſymptomes in-

diquent ſouvent des remèdes qui entretiennent cette cauſe. Dans cette contre-indication allez toujours au devant du danger le plus preſſant.

19. Ne ralentiſſez pas les évacuations critiques, mais au contraire excitez-les, ſur-tout ſi la nature s'affoiblit. Il eſt d'un médecin prudent de reſter tranquille dans les jours deſtinés aux criſes.

20. Ne ſouſcrivez point lâchement aux deſirs de votre malade, ni ne vous armez point contre lui d'une rigueur outrée.

21. Soyez d'autant plus ſevère ſur le régime, que la maladie eſt plus courte. Soyez d'autant plus indulgent, qu'elle eſt plus longue.

22. Au commencement des fiévres ou des douleurs, défendez toute nourriture, parce qu'il ne ſe peut faire alors aucune nutrition, & que les alimens ſe corrompent ordinairement.

23. Plus les forces ſont abbatues, plus vous devez préférer les ſubſtances les plus legeres, & en régler en même tems l'uſage : qu'il ſoit modéré, mais plus fréquent. Au contraire, plus les forces ſont en vigueur, plus les ſubſtances doivent être nourriſſantes & abondantes. Ainſi la nature & la quantité des alimens doivent être déterminées par l'état des forces.





LIVRE SECOND.

Des Maladies fébriles.

PREMIERE PARTIE.

Des différentes Divisions des Maladies.

SECTION PREMIERE.

De la Division des Maladies en différens genres.

1. APRÈS avoir achevé ce qui regarde tous les genres de maladies, traitons de la guérison de chacune en particulier. Mais il est à propos, pour mettre plus d'ordre dans notre ouvrage, de ranger auparavant toutes les maladies, par classes distinctes & séparées, afin que l'on comprenne plus aisément leur distribution & leurs propriétés générales.

2. Les maladies se distinguent en *sim-*

ples & *composées :* les maladies simples existent par elles-mêmes, mais les composées sont jointes à d'autres maladies, comme les fiévres compliquées avec la vérole, le scorbut ou les vers.

3. En *idiopathiques* & *symptomatiques :* quand une maladie ne dépend point d'une autre, on dit qu'elle est idiopathique; quand elle tire son origine d'autres maladies, on dit alors qu'elle est symptomatique, comme les convulsions qui dépendent des vers ou de la dentition; la céphalalgie, de l'affection du ventricule, &c : cette distinction est de la plus grande utilité dans la pratique.

4. En *contagieuses* & *non contagieuses :* les maladies contagieuses, telles que les fiévres, la petite-verole, la rougeole, la peste, la dyssenterie, la galle, la lépre, la vérole, sont ainsi appellées, parce que la matiere morbifique passe d'un corps dans un autre, ce qui arrive par le contact, ou par le moyen de l'air.

5. En *continues* & *intermittentes :* les premieres, telles que les fiévres continuës, la phthisie, la galle, &c. existent sans interruption, depuis le moment où elles se sont emparées du corps jusqu'à ce qu'elles cessent entiérement; les autres,

telles que les fiévres intermittentes, l'épilepsie, la goutte, &c. disparoissent pendant un intervalle de tems plus ou moins long pour revenir ensuite : le retour des maladies intermittentes est régulier ou irrégulier, d'où on les divise encore en *maladies intermittentes périodiques*, & *maladies intermittentes irrégulieres*.

6. En *bénignes* & *malignes* : les premieres se guérissent très-aisément; les autres, telles que les fiévres malignes, le cancer, le sphacèle, &c. se guérissent avec beaucoup de peine.

7. En *héréditaires* & *accidentelles* : les premieres sont transmises aux enfans par leurs parens; les autres surviennent dans un corps qui n'y a aucune disposition héréditaire : on obtient la guérison de ces dernieres plus facilement.

8. En *salutaires* & *mortelles* : la diarrhée ou le vomissement causé par la présence d'une matiere âcre dans les premieres voies, les fiévres intermittentes vernales, les hémorrhoïdes, l'écoulement du *mucus* âcre des narines, &c. sont de la premiere classe; les fiévres qui dépendent des passions de l'ame, les vers, les poisons, les lésions des nerfs, &c. sont de la seconde : il est avantageux pour

le malade, que le médecin ſçache faire la diſtinction de ces maladies.

9. En *guériſſables* & *incurables* ; la paralyſie ancienne, la manie invétérée, l'aſthme des vieillards, le polype, l'hydropiſie, le ſquirrhe des viſceres, la gravelle, &c. ſont au nombre des dernieres. La connoiſſance de ces maladies eſt très-néceſſaire pour établir le pronoſtic.

10. En *ſujettes* & *non ſujettes* à revenir ; les premieres ſont les ophthalmies, les fiévres intermittentes, les hydropiſies, &c : les autres ſont la petite-vérole, la rougeole, la peſte, la vérole, &c.

11. En *endémiques, épidémiques,* & *ſporadiques :* enfin en *aiguës* & en *chroniques.*

SECTION II.

Des Maladies endémiques, épidémiques & ſporadiques.

1. On appelle *maladie endémique*, une maladie familiere à un climat ou à certaines contrées de ce climat, qui y règne plus ou moins dans des ſaiſons marquées, & qui eſt dûe à des cauſes ordinaires au pays.

2. Ces cauſes peuvent être tirées, 1°. des différentes expoſitions du pays, re-

lativement au ſoleil & aux vents ; 2° de ſon voiſinage de la mer, des lacs ou des marais ; 3° de ſa ſituation trop baſſe ou trop élevée ; 4° de la nature différente de ſon ſol, ou bourbeux, ou marécageux, ou ſablonneux ; 5° de la différence de ſes eaux imprégnées de différentes particules minérales, ou ſalines, ou huileuſes, ou terreſtres ; 6° enfin de la maniere de vivre particuliere.

3. La phthiſie & la conſomption ſont endémiques en Angleterre ; les fiévres intermittentes, dans la Flandre ; l'hydrocèle & le ſarcocèle, dans la Gaule Narbonoiſe ; les engelures, dans les contrées ſeptentrionales ; les vers de la peau, dans la Guinée ; le plica l'eſt en Pologne ; la mélancolie hypochondriaque, en Eſpagne ; l'épilepſie, en Toſcane ; le goëtre, au haut des Alpes ; le ſcorbut, chez ceux qui habitent les bords de la mer Baltique ; la peſte, en Egypte ; l'eſpece de paralyſie, appellée *beriberi*, dans les contrées chaudes de l'Aſie ; le tétanos, dans l'Inde ; & la vérole, dans le Pérou.

4. On appelle *maladie épidémique*, celle qui ſe manifeſte dans un pays, y règne pendant un certain tems parmi le peuple, & diſparoît enſuite.

5. Une maladie épidémique de même

conſtitution, eſt preſque toujours accompagnée des mêmes ſymptomes, quelle que ſoit la différence des tempéramens, & eſt enlevée par les mêmes remèdes; mais elle diffère entiérement, quant aux ſymptomes & à la guériſon, des maladies épidémiques d'une conſtitution différente.

6. Les maladies épidémiques ſe manifeſtent dans tous les tems de l'année, mais ſur-tout dans le printems & dans l'automne : d'où on les diviſe en *vernales* & *automnales*. Les vernales, comme la petite-vérole, la rougeole, la pleuréſie, &c. ſurviennent au mois de Janvier, exercent leurs plus grands ravages dans le printems, & ceſſent vers le ſolſtice d'été. Les automnales, au contraire, telles que les fiévres quartes, la peſte, le choléra-morbus, la dyſſenterie, &c. commencent où les autres finiſſent, cauſent leurs plus grands maux en automne, & diſparoiſſent à l'arrivée de l'hiver.

7. Ordinairement toutes les autres maladies ceſſent, lorſque l'épidémie eſt ſur le point d'atteindre toute ſa force, pour ſe manifeſter de nouveau, auſſi-tôt que l'épidémie ſera paſſée. Si une autre maladie accompagne la maladie épidémique, elle en prend le caractere.

8. Les maladies épidémiques ſont dûes à une cauſe générale & commune à tous ceux qui vivent où règne l'épidémie, c'eſt-à-dire à l'air. Ce qui prouve que les qualités ſenſibles de l'air donnent lieu aux épidémies, c'eſt qu'en général certaines maladies épidémiques ont coutume de règner dans certaines ſaiſons de l'année. Mais les qualités ſenſibles de l'air ſemblables ne ſont pas toujours accompagnées de maladies ſemblables : il faut donc encore compter parmi les cauſes très-fréquentes des maladies épidémiques les qualités de l'air qui ne tombent pas ſous les ſens, telles que les particules putrides, ou les vapeurs émanées des entrailles de la terre.

9. Comme la maniere de guérir diffère dans les différentes maladies épidémiques, au point que tel remède, qui eſt propre à telle épidémie, eſt abſolument contraire à telle autre, il ne faut penſer à appliquer des remèdes que tard, & avec les plus grandes précautions. Celui qui agit autrement ne remplit pas les devoirs d'un médecin ; &, loin de travailler à la conſervation de ſes malades, il avance leur deſtruction.

10. On parvient à connoître quelle eſt la méthode la plus ſalutaire pour guérir une maladie nouvelle & inconnue,

1° par la reſſemblance qu'elle a avec d'autres maladies connues; 2° par la recherche exacte des cauſes prochaines & prédiſpoſantes; 3° par l'attention la plus ſcrupuleuſe à la nature, aux ſymptomes, & à la criſe de la maladie; 4° par l'obſervation des médicamens ſalutaires & nuiſibles.

11. Les maladies ſporadiques ou *intercurrentes* ſont celles qui arrivent en tout tems, qui attaquent peu de perſonnes, & qui diffèrent des maladies épidémiques ou endémiques. Elles ſont dûes à des cauſes propres à celui-là ſeul qui en eſt attaqué, ſçavoir aux fautes relatives au régime, au repos ou à l'exercice, au ſommeil ou à la veille, aux paſſions de l'ame, & aux humeurs évacuées ou retenues.

SECTION III.

Des Maladies aiguës & chroniques.

1. La diviſion des maladies en *aiguës* & en *chroniques* eſt plus importante. Les maladies ſont appellées *courtes* ou *aiguës*, quand elles ſe terminent promptement, ſoit que le malade meure, ſoit qu'il revienne à la ſanté : elles ſont appellées *chroniques* ou *longues*, quand elles durent un tems conſidérable.

2. Les maladies aiguës proviennent de quelque

quelque matiere âcre ennemie du corps, mêlée aux humeurs ou engendrée par elles; ou de l'obstruction des vaisseaux produisant l'irritation; d'où les mouvemens spastiques ou fébriles sont ordinairement excités, pour finir promptement par la santé ou par la mort.

3. Mais il n'en est pas de même des maladies chroniques; car les plus petits vaisseaux du corps, où la circulation des humeurs est lente, & où le sentiment est foible, sont embarrassés peu-à-peu par une matiere épaisse qui n'est ni trop abondante ni trop acrimonieuse, engendrée ordinairement par la foiblesse des solides, sur-tout celle des forces digestives, & qui ne peut passer par les canaux sécrétoires: d'où il n'y a aucune irritation, &, par conséquent, aucune fiévre. Sur la fin de la maladie, quand les vaisseaux & les humeurs stagnantes se corrompent, souvent il s'éleve un mouvement de fiévre, mais inutilement; car s'il vient à bout de chasser au-dehors les particules corrompues, d'autres ne tardent pas à succéder, & enfin la nature succombe, affaissée & accablée par les vains efforts qu'elle a faits. Quant à ce que nous avons dit que la plûpart des maladies chroniques provenoient du relâchement des solides, cela paroîtra en-

core plus vrai, ſi l'on conſidere que les vieillards y ſont le plus ſujets, qu'elles règnent ſur-tout dans l'hiver, & qu'on les guérit par l'exercice.

4. Les maladies aiguës, ſur-tout les intermittentes, dégénerent en chroniques ; & quelques maladies chroniques, comme les paralyſies, les épilepſies, & les obſtructions, ſont ſouvent guéries, ſi la fiévre ſurvient : d'où quelques-uns ont établi une analogie entre les cauſes des aiguës & celles des chroniques. Mais ils ſe trompent ; car les chroniques ne reconnoiſſent pas les cauſes des aiguës pour leurs cauſes prochaines, mais bien leurs effets ; & la maladie aiguë ne naît point de la cauſe de la maladie chronique miſe en liberté ; mais elle délivre la maladie chronique de ſa cauſe, par ſes forces méchaniques ou chymiques. Les accès de quelques chroniques paroiſſent plus propres à cela, parce que, nés d'une cauſe ſtimulante, ils ſont en effet des efforts de la nature pour exciter une maladie aiguë.

5. Comme la nature opere rarement la guériſon des maladies chroniques, à cauſe de la foibleſſe des ſolides, de l'inſenſibilité des nerfs, & des obſtructions dans les parties où la force de la circulation n'a preſqu'aucun effet, c'eſt à l'art

à tout faire. Il doit avoir pour but de rendre les humeurs fluides, de les évacuer, & de fortifier les fibres.

6. Quand une maladie chronique est profondément enracinée, en général on la guérit plus difficilement qu'une maladie aiguë, au moins dans les contrées septentrionales, quoique la durée d'une maladie aiguë soit courte, durée pendant laquelle le malade meurt, si aucun secours ne réussit; tandis que, dans la maladie chronique, sa durée plus longue laisse le tems & de délibérer & de changer de remèdes. Mais ordinairement, dans la maladie aiguë, les seuls fluides sont gâtés. Dans la maladie chronique, les vices des fluides sont joints à ceux des solides : de plus, cette derniere est combattue par l'art seul, l'autre l'est par la nature & par l'art.

7. Cette division des maladies en *aiguës* & en *chroniques*, est, avec raison, regardée comme imparfaite & difficile, quand il s'agit de donner un ordre aux maladies; car, 1° plusieurs maladies sont tantôt aiguës, tantôt chroniques, telles que les fiévres continuës & intermittentes, la fiévre hectique, l'épilepsie, la paralysie, &c. 2° Le médecin ne sçait, lorsqu'une maladie commence, si elle doit être rangée parmi les aiguës, ou

parmi les chroniques. 3° Lorſque la maladie eſt ceſſée, il n'eſt pas toujours évident à quelle claſſe elle appartient, parce que le tems qui détermine les genres n'eſt pas encore fixé. 4° Des maladies entiérement oppoſées, telles que celles où le pouls eſt vîte, & celles où il eſt lent, ſont rangées dans la même claſſe. 5° Quelques maladies comme les douleurs de rhumatiſme, la toux, l'odontalgie ou mal de dents, la colique, &c. ne peuvent être appellées *aiguës*, parce qu'elles ne tuent point, ni chroniques, parce qu'elles ſont ou promptement terminées, ou facilement guéries.

8. C'eſt par ces raiſons que je crois pouvoir rejetter avec juſtice cette ancienne diviſion des maladies, quoiqu'elle le ſoit plus qu'Hippocrate, quoiqu'elle ait été ſur-tout célébrée par Cælius Aurélianus & Arétée, enfin quoiqu'elle ait été admiſe par la plûpart des praticiens qui ont vécu juſqu'à nos jours.

SECTION IV.

Des Maladies fébriles & non fébriles.

1. Mais il eſt plus conforme à la nature & à l'uſage, de diviſer les maladies en *fébriles* & *non fébriles*. On appelle *maladies fébriles* celles qui ſont toujours

accompagnées de fiévre : *non fébriles*, celles qui existent ordinairement sans fiévre.

2. Cette division des maladies l'emporte de beaucoup sur l'autre, parce que, 1° il y a très-peu de maladies qui soient tantôt fébriles, tantôt non fébriles, pendant toute leur durée, quoiqu'il y en ait quelques-unes, telles que le rhumatisme, la toux, la phthisie pulmonaire, &c. Mais tel est l'ordre que l'Auteur de la nature a établi dans ses ouvrages. Il a rapproché les genres éloignés par des especes intermédiaires, afin qu'ils composent un tout, & que rien ne paroisse hors de rang. 2° Le médecin ne peut jamais douter, au commencement d'une maladie, s'il doit la ranger dans la classe des maladies fébriles, ou dans celle des non fébriles. 3° Le pouls détermine exactement les limites entre les maladies fébriles, & non fébriles. 4° Il n'y a nulle contrariété entre les maladies fébriles; nulle, entre les maladies non fébriles; mais, au contraire, elles se ressemblent en plusieurs choses. 5° Enfin il ne peut y avoir aucune maladie qui ne puisse être rappellée à la classe des maladies fébriles, ou à celle des non fébriles.

3. C'est par ces raisons qu'il faut con-

ſerver cette diviſion générale des maladies, en *fébriles* & *non fébriles* parce qu'elle a tous les avantages de la diviſion précédente, auxquels elle en joint encore pluſieurs qui lui ſont particuliers; car elle ſert beaucoup pour le pronoſtic & la curation.

4. Je commencerai par les maladies fébriles, 1° parce que l'idée de maladie fébrile, c'eſt-à-dire du mouvement augmenté des fluides, eſt plus ſimple que l'idée de maladie non fébrile, c'eſt-à-dire du vice réuni des ſolides & des fluides; 2° parce que la nature guérit très-ſouvent les maladies fébriles, ſans le ſecours de l'art, comme on le voit chez les payſans; 3° parce qu'ordinairement il eſt plus aiſé de modérer le mouvement que de l'exciter.

SECTION V.

De la Fiévre en général.

1. Je traiterai, ſuccintement, de la fiévre en général, parce qu'elle accompagne toutes les maladies aiguës, & la plûpart des chroniques, vers leur fin, de ſorte qu'il eſt vrai de dire que preſque perſonne ne meurt ſans fiévre, & parce qu'on a formé un grand nombre d'opinions différentes ſur ſa nature ſi peu connue.

2. Pour découvrir la vérité dans une queſtion ſi épineuſe, ſi obſcure, & ſur laquelle on a formé tant d'opinions différentes, je ſuivrai la méthode mathématique, qui conduit à la connoiſſance de la nature inconnue des corps, à la faveur de leurs qualités connues, avérées, & qui les accompagnent par-tout & toujours.

3. Il ſera évident pour celui qui conſidérera les ſymptomes différens & ſans nombre des fiévres, que, dans chacune, il y a par-tout, & toujours, fréquence du pouls & augmentation de chaleur, avec léſion d'une ou de pluſieurs fonctions naturelles, animales ou vitales. Voilà les ſeuls ſymptomes qui accompagnent tous les genres de fiévres. La fiévre donc eſt bien définie par ces ſymptomes.

4. Sylvius comptoit la fréquence du pouls parmi les ſymptomes pathognomoniques des fiévres. Mais il faut y compter auſſi l'augmentation plus ou moins grande de la chaleur, parce qu'elle s'obſerve dans toute eſpece de fiévre, & dans chaque tems de la fiévre, même dans le friſſon. La léſion des fonctions eſt encore placée, avec raiſon, parmi les ſignes pathognomoniques des fiévres, parce qu'elle a toujours lieu; & elle diſtingue la fiévre du mouvement

du ſang accéléré par la courſe ou l'effet du vin ; mais cette léſion n'eſt marquée par aucuns ſymptomes certains : ce n'eſt donc que par les premiers ſymptomes qu'il faut expliquer la nature des fiévres.

5. La vîteſſe & la fréquence du pouls ſont dûes au mouvement accéléré du ſang. Le mouvement accéléré du ſang eſt dû aux contractions plus fréquentes du cœur ; la contraction plus fréquente du cœur, à l'abord plus prompt du fluide nerveux dans les fibres contractiles. Enfin le mouvement plus prompt du fluide nerveux eſt déterminé néceſſairement par l'ame, à l'occaſion de la ſenſation excitée par la préſence de quelqu'aiguillon dans toute la maſſe du ſang, & qui affecte le cœur & les vaiſſeaux, ou les nerfs de quelque partie, & enſuite le cœur, par ſympathie.

6. Les cauſes irritantes fébriles ou naiſſent dans le corps, ou y ſont portées, ou agiſſent extérieurement. Elles naiſſent dans le corps des paſſions violentes de l'ame, ſur-tout de la terreur & de la colere, de l'exercice immodéré, de la chaleur extérieure, des bains trop chauds, de la tranſpiration interceptée, du pus & des exanthêmes répercutés, des matieres mauvaiſes, bilieuſes, &

corrompues des premieres voies. Elles ſont portées dans le corps, par les poiſſons, les alimens ou les boiſſons âcres, les miaſmes & la contagion. Celles qui agiſſent extérieurement ſont les compreſſions, les médicamens corroſifs & cauſtiques, les inſtrumens tranchans, déchirans ou piquans, qui bleſſent les nerfs & les parties nerveuſes.

7. Il paroît évident que ces cauſes fébriles agiſſent en irritant & en excitant des contractions ſpaſmodiques, quand on fait attention aux premiers ſymptomes des fiévres, ſçavoir à la conſtriction & à la ſéchereſſe de la peau, au friſſon, à la conſtipation, à la limpidité de l'urine, à la rétention des vents, à la douleur des lombes, au vomiſſement, à la dureté & à la petiteſſe du pouls.

8. Il ne faut pas croire, avec Etmuler, que ces cauſes prochaines des fiévres ſoient d'une nature acide; ni, avec Baglivi, d'une nature alkaline, parce qu'il n'eſt pas encore conſtant, par de bonnes expériences, qu'il y ait des acides ou des alkalis dans nos humeurs, ſoit ſaines, ſoit altérées. Cependant l'on connoît la nature de quelques-unes de ces cauſes. Quant à l'eſſence de la plûpart, elle eſt encore en queſtion, & peut-être le ſera-t-elle toujours, à cauſe de la foibleſſe de

l'eſprit humain qui ne lui permet pas de la pénétrer.

9. Ces cauſes ennemies du corps venant à agir, la fiévre s'éleve par une ſorte de néceſſité phyſique; fiévre qui, aidée de l'augmentation du mouvement tant progreſſif qu'inteſtin, diviſe les particules cohérentes, atténue celles qui ſont viſqueuſes, évacue celles qui ſont ſuperflues, détruit les obſtructions, débouche les émonctoires, tempere & corrige les humeurs intempérées, & enfin les chaſſe du corps, comme il paroit par les criſes de toutes les fiévres, mais ſur-tout de celles où la matiere cauſtique eſt pouſſée des parties internes vers les externes.

10. Mais la fiévre n'agit pas par le mouvement ſeul; elle eſt encore accompagnée de chaleur. Cherchons donc l'origine & les effets de cette chaleur, d'autant plus qu'on ne les connoît pas bien encore.

11. La chaleur qui accompagne les fiévres a une double origine. Car elle naît 1° du frotement des fluides contre les vaiſſeaux, ſur-tout les plus petits, & contre les fluides eux-mêmes; 2° du penchant continuel des humeurs à la putréfaction.

12. La chaleur naît du frotement, parce que, 1° le frotement des corps

élastiques produit la chaleur. 2° La chaleur est d'autant plus considérable, toutes choses d'ailleurs égales, que la vîtesse est plus grande. 3° Elle est d'autant moindre, que la vîtesse est plus petite, jusqu'à ce que, tout mouvement cessant, le corps revienne à l'état de l'air environnant. 4° Tous les stimulans, quoique non chauds en eux-mêmes, augmentent la chaleur.

13. La chaleur ne reconnoît pas seulement pour cause le frotement, parce qu'elle ne répond pas exactement à l'augmentation ou à la diminution du mouvement dans l'homme, en état de santé, ou attaqué de maladie, comme il est évident par les expériences faites avec le thermometre. Il faut donc recourir à une autre cause, sçavoir au penchant des humeurs à la putréfaction, sur-tout dans les fievres putrides; parce que, 1° la chaleur suit toujours la putréfaction; 2° elle est d'autant plus grande, que la maladie a un caractere de putridité plus marqué; 3° elle subsiste pendant quelques jours après la mort; 4° elle survient quand les humeurs se putréfient dans l'hydropisie; 5° & la putréfaction seule ne suffit pas pour expliquer la chaleur, parce qu'elle est toujours excitée par le vin & les esprits fermentés qui doivent

être regardés comme des remèdes puissamment anti-septiques.

14. Le frotement, & le penchant à la putréfaction, sont donc les causes de la chaleur animale. Le frotement plus grand naît de la vîtesse ou de la densité plus grande des fluides ; la putréfaction plus considérable, de l'état particulier des fluides, ou de la cause même de la fiévre, mais non pas du mouvement accéléré du sang ; car le mouvement est un obstacle à la putréfaction. La chaleur augmente ou diminue dans la même proportion que le frotement ou le penchant à la pourriture, ou l'une & l'autre de ces deux causes.

15. La chaleur augmentée dompte très-heureusement les causes fébriles, en atténuant les humeurs visqueuses & glutineuses, en divisant les particules cohérentes, & en retranchant celles qui sont superflues ; en relâchant les fibres roides, & en leur donnant de la fléxibilité ; en débarrassant les émonctoires obstrués, en chassant par les pores les sels & les huiles incapables de circuler, en dissolvant le sang & les humeurs épaissies, ou en les convertissant en pus.

16. La fiévre donc, c'est-à-dire le pouls plus vîte & la chaleur augmentée, eu égard à la cause morbifique, est toujours

ſalutaire ; car l'effet de la cauſe morbifique eſt très-propre à enlever cette cauſe: d'où l'illuſtre Sydenham a bien défini la fiévre : *l'effort de la nature qui raſſemble toutes ſes forces pour ſauver le malade, en chaſſant au dehors la matiere morbifique ſi contraire au bon état du corps.*

17. Par conſéquent, la fiévre qui répond toujours aux cauſes morbifiques ne doit point être anéantie, s'il eſt poſſible ; mais elle doit plutôt être entretenue pour opérer l'entiere expulſion de ces cauſes.

18. Mais celle qui eſt accompagnée d'un pouls trop fort ou trop foible, s'écarte de ſon but, & ruine entiérement le corps qu'elle s'efforce de ſauver. Si au mouvement accéléré ſe joint un pouls très-fort, le frotement devient conſidérable, la chaleur eſt augmentée, les fluides ſe raréfient, les vaiſſeaux ſont comprimés, les ſécrétions ſont empêchées, les humeurs languiſſent ſans mouvement dans les plus petits vaiſſeaux, & forment bientôt des concrétions viſqueuſes inflammatoires. D'où ſuivent les inflammations, les abcès, la gangrene & la mort. Si au mouvement accéléré ſe joint la débilité du pouls, l'action des fluides n'eſt pas capable de dompter les

causes morbifiques, & le malade meurt en peu de tems.

19. L'effet de la chaleur trop augmentée est l'expulsion de la partie aqueuse des humeurs; le desséchement des solides; l'atténuation & l'acrimonie des sels; la liquéfaction des huiles, leur absorption dans les veines, leur atténuation, & leur disposition à devenir rances. Delà la roideur des fibres, la réunion des plus petits vaisseaux, la sueur, les urines colorées & fétides, l'irritation & l'érosion des vaisseaux les plus tendres, les douleurs, les convulsions & la mort. J'ai souvent observé que la chaleur montoit jusqu'au 107e degré du thermometre de Farenheit, sans aucun danger.

20. Les effets de la chaleur qui n'a pas assez d'intensité, ce qui arrive très-rarement dans les fiévres, sont les obstructions dans les parties les plus éloignées du cœur, les frissons poussés au plus haut degré, les obstructions de la matiere de la transpiration, la détermination des humeurs des parties externes vers les internes, l'insuffisance des forces pour détruire la cause morbifique ou exciter la suppuration.

21. C'est à corriger ces excès ou ces défauts des fiévres, que l'art, dont on im-

plore le ſecours, s'applique ordinairement. Rarement il connoît bien la nature des cauſes fébriles; mais plus rarement encore il eſt en ſon pouvoir de les enlever, ou de les chaſſer immédiatement. Quelquefois cependant il vient à bout de détruire certaines cauſes morbifiques, comme les léſions externes, les poiſons, les mauvaiſes matieres bilieuſes, le pus, les vers, &c. ou d'en pouſſer d'autres vers la ſurface du corps, comme les éruptions répercutées: voilà la guériſon de la fiévre la plus ſûre & la plus prompte.

22. Mais lorſque, ce qui arrive ordinairement, la cauſe fébrile doit être détruite par les ſeules forces de la chaleur & du mouvement augmenté, le devoir du médecin eſt de les modérer, de peur qu'elles ne deviennent trop fortes ou trop languiſſantes. C'eſt l'expérience ſeule, & non le raiſonnement, qui apprendra quel eſt l'état des forces, qui tient un juſte milieu entre ces deux excès.

23. Si le mouvement & la chaleur ſont modérés, comme ils le doivent être, le médecin ne doit penſer qu'à ſoutenir les forces, & à rendre au corps les particules ſubtiles, qui ſont diſſipées, par une nourriture & une boiſſon convenables, & dont il réglera ſagement la quantité.

24. Une nourriture humectante, d'une nature très-legere, & préparée avec les acides végétaux, convient très-bien aux fébricitans. Il vaut mieux ne donner de la nourriture au malade qu'en petite quantité, & après des intervalles convenables, de crainte de ſurcharger le corps par une matiere ſuperflue.

25. Les anciens diſputoient beaucoup ſur le tems où il eſt permis de donner de la nourriture pour la premiere fois. La plûpart d'entr'eux n'en permettoient que tard, ſçavoir le quatrieme, le cinquieme, ou le ſixieme jour. On ne peut donner là deſſus aucun précepte applicable dans toute circonſtance, à cauſe des différences qu'apportent la maladie, l'âge, le climat, la ſaiſon, l'habitude. Il faut donner de la nourriture aux enfans & aux vieillards, plutôt qu'aux adoleſcens ; en été, plutôt qu'en hiver; dans la maladie qui accable davantage les forces, plutôt que dans celle qui les accable moins ; à celui qui a coutume de vivre ſplendidement, plutôt qu'à celui qui mene une vie tempérée ; enfin dans un climat où ſe fait bien la digeſtion, plutôt que dans celui où elle ſe fait plus difficilement. Suivez toujours & par-tout l'avis de Celſe. Que le médecin, ne quittant point ſon malade, obſerve de près ſes forces,

pour

pour insistter sur la diéte, tant qu'elles subsistent, & pour permettre de la nourriture, dès qu'il commence à craindre la foiblesse.

26. La fiévre est presque toujours accompagnée de la soif qui indique le défaut de la partie séreuse du sang, ou son acrimonie. On blâmera donc avec raison presque tous les anciens médecins qui, d'après la fausse opinion que l'eau est contraire à tous les fébricitans, ne leur donnoient aucune boisson, les premiers jours, & leur faisoient ainsi souffrir des maux incroyables, loin de remplir, à leur égard, les devoirs des vrais médecins. Une boisson aqueuse, tiéde, imprégnée de quelque suc végétal acide, & prise par intervalles convenables, afin de ne pas surcharger l'estomac, est très-bonne pour appaiser la soif.

27. Si le pouls est trop fort, il faut le modérer; s'il est trop foible, il faut l'exciter. Il en est de même de la chaleur. Contre le pouls trop fort & trop plein, on met en usage l'abstinence, la saignée, & les lavemens, autant que les forces peuvent le supporter.

28. Le pouls trop foible est animé par une diéte plus nourrissante, & plus restaurante; par des bouillons très-legers, par le vin & les médicamens cardiaques,

ayant ſoin d'éviter toutes les évacuations.

29. La chaleur trop augmentée eſt diminuée, 1° par le repos de l'ame, & du corps, 2° la fraîcheur de l'air extérieur, 3° le petit nombre de vêtemens, 4° la boiſſon d'une eau un peu froide, 5° les médicamens anti-ſeptiques qui n'excitent pas le mouvement des humeurs, comme les acides végétaux & minéraux ou le ſel de nître.

30. La chaleur trop foible eſt excitée, 1° par le mouvement ou les frictions, 2° l'air échauffé au moyen du feu, 3° la chaleur du lit, 4° les corps chauds appliqués extérieurement, 5° enfin par toutes les choſes qui donnent de la vigueur au pouls.

31. Il faut encore veiller à l'état de l'ame, de peur que le corps ne reçoive quelque dommage de la force des paſſions. Ainſi, s'il arrive quelqu'évènement capable d'aigrir l'eſprit des fébricitans, il faut leur en dérober la connoiſſance, tant qu'ils ſont malades.

SECTION VI.

Des Genres des Fiévres.

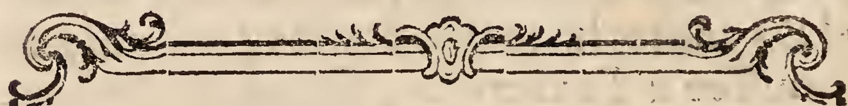
1. Ce qui vient d'être expoſé ſur la nature & la guériſon des fiévres en

général, ſuffit pour comprendre la nature & la guériſon des fiévres particulieres. Ces dernieres ſont très-bien diſtinguées, 1° en fiévres qui ont leur ſiége dans toute la maſſe du ſang; 2° en fiévres inflammatoires ſymptomatiques, qui naiſſent dans les parties; 3° en fiévres accompagnées de ſécrétion critique, dans leſquelles la cauſe auparavant inhérente dans toute la maſſe du ſang eſt enſuite pouſſée à l'extérieur, & qui ſont tantôt ſemblables aux premieres, tantôt aux ſecondes.

2. Les fiévres aiguës, ayant leur ſiége dans toute la maſſe du ſang, ſe diſtinguent en *continuës*, qui, pendant toute leur durée, ſuivent une marche continuë, & égale; en *rémittentes* ou *intermittentes* qui ont des rémittences ou des intermittences, & en *hectiques*.

3. Les anciens diſtinguent quelquefois les fiévres aiguës continuës, par leur durée, en *éphémere* ou *fiévre d'un jour*, & en *ſynoque ſimple*, qui ne s'étend pas au delà du quatrieme ou du cinquieme jour; mais plus ſouvent, par quelque ſymptome particulier, comme le *typhodes* ou la fiévre ſudorifique; l'*aſſodes*, ou la fiévre anxieuſe; le *lyngodes*, ou la fiévre *ſingultueuſe*; le *phricodes*, ou la fiévre horrifique; la bilieuſe.

4. Mais les fiévres continuës, toute la complication des ſymptomes & le traitement bien examinés, ſont mieux diſtinguées en trois eſpeces, ſçavoir les inflammatoires, les nerveuſes ou lentes, & les putrides. Toutes les eſpeces de fiévres ſont compriſes ſous celles-ci. J'en vais donc traiter par ordre.



SECONDE PARTIE.

Des Fiévres qui paroiſſent avoir leur Siége dans tout le Corps.

SECTION PREMIERE.

Fiévre inflammatoire.

1. LA fiévre continuë inflammatoire tire ſon nom de l'état enflammé des humeurs, & eſt décrite par Hippocrate, parmi les différentes eſpeces de fiévres ardentes. Galien l'appelle *ſynoque.*

2. Cette fiévre attaque plus fréquemment les jeunes gens dans la fleur de l'âge, les payſans, les perſonnes robuſtes, ſanguines, qui vivent ſplendidement, & tous ceux enfin qui ont la fibre roide, élaſtique, & les humeurs épaiſſes. Elle

règne dans toutes les ſaiſons de l'année, mais ſur-tout au commencement du printems & de l'été, parce que les principes des humeurs ſont alors plus rapprochés, par l'effet du froid qui a précédé.

3. Les cauſes éloignées ſont la chaleur du ſoleil, la tranſpiration arrêtée par l'action ſubite du froid, la fatigue, la colere, l'excès du vin ou d'autres liqueurs fermentées, les veilles trop ſoutenues, l'eau froide priſe lorſque le corps eſt échauffé, & les bains trop chauds.

4. La cauſe prochaine eſt-elle un ſang âcre & épais, qui obſtrue dans différentes parties du corps les plus petits vaiſſeaux lymphatiques & ſanguins? Les cauſes éloignées, le ſang tiré des veines par la ſaignée, les ſymptomes, le traitement, & l'ouverture des cadavres, confirment cette opinion.

5. La fiévre inflammatoire ſe manifeſte premiérement par la laſſitude, la briſure univerſelle du corps, le tremblement, la foibleſſe, le froid & la chaleur alternatifs, les douleurs univerſelles, mais ſur-tout aux épaules, au dos, aux genoux & à la tête. A ces ſymptomes ſuccedent une chaleur exceſſive & brûlante, une ſoif que les boiſſons ne peuvent appaiſer, l'inflammation des yeux, la rougeur & l'enflure du viſage, les nau-

ſées, le vomiſſement, l'anxiété, le malaiſe univerſel, & l'aridité de la peau. Le pouls eſt grand & fort; les urines ſont rouges, mais quelquefois aqueuſes; la langue eſt rude, aride, brune ou noire, & couverte d'une croûte; le ſang tiré des veines eſt épais, & couvert d'une croûte viſqueuſe & gluante; la reſpiration eſt difficile; le ventre eſt reſſerré; enfin ſurviennent la toux, l'inſomnie, le délire, la ſtupeur, le coma, les tremblemens & les ſoubreſauts, les tendons, les hoquets, l'émiſſion involontaire des excrémens & de l'urine, & la mort.

6. Si on ouvre le cadavre, on trouve les viſceres enflammés & gangrenés.

7. La laſſitude & la foibleſſe proviennent de la pléthore & de la viſcoſité du ſang qui empêche la ſécrétion du fluide nerveux.

Le froid eſt une véritable perception de l'ame: il ne dénote donc pas l'abſence de la chaleur. Il eſt très-certain d'après les expériences faites par d'autres & par moi, avec le thermometre, que la chaleur eſt réellement plus grande dans un corps, dont le froid fébrile s'eſt déjà emparé, que dans ce même corps en état de ſanté. Le ſentiment de froid vient alors des humeurs ſtagnantes dans les vaiſſeaux qui ſont ſous la peau, parce que, 1° ce ſentiment a coutume d'être

excité par toutes les choſes capables de reſſerrer les vaiſſeaux qui ſont ſous la peau, comme le froid extérieur, les alimens pour leſquels nous avons de la répugnance, ou leur ſeule idée; & tout ce qui affoiblit la force du cœur; 2° parce que les ongles deviennent livides, preuve certaine de la ſtagnation du ſang. Les humeurs ſont ſtagnantes, à cauſe de leur trop grande viſcoſité, & de la cauſe irritante, qui reſſerre les vaiſſeaux.

Les tremblemens & les friſſons ſont dûs à l'irritation des humeurs ſtagnantes dans les vaiſſeaux qui ſont ſous la peau; irritation qui rend le mouvement de l'eſprit vital, dans les muſcles, involontaire & inégal. Ils ſont donc ſalutaires & n'ont beſoin d'aucun ſecours, parce qu'ils domptent la matiere viſqueuſe, & font revivre la circulation.

Les humeurs viſqueuſes ſéjournent très-aiſément dans les parties membraneuſes & ligamenteuſes: de là les douleurs des genoux, des épaules & du dos.

L'anxiété naît de la trop grande quantité de ſang qui ſurcharge le cœur, à cauſe du défaut de circulation dans les plus petits vaiſſeaux, ou de l'oppreſſion de l'eſtomac par l'action d'une matiere irritante.

La ſoif a lieu, parce que la partie aqueuſe n'abonde pas aſſez dans le ſang pour modérer ſon acrimonie, diminuer ſa viſcoſité, & relâcher les fibres trop roides. D'où elle eſt établie par la nature pour la guériſon de la fiévre.

C'eſt le frotement violent provenant de la grande élaſticité des vaiſſeaux, de l'abondance & de la denſité des humeurs, qui donne naiſſance à la chaleur brûlante.

Les nauſées & le vomiſſement ſont excités par une matiere âcre, viſqueuſe, acide, ou bilieuſe, qui irrite l'eſtomac; ou par la trop grande quantité du ſang qui ſurcharge & obſtrue les vaiſſeaux.

Le pouls fort & grand eſt excité par la force des vaiſſeaux & la ſécrétion du fluide nerveux augmentée, parce que les humeurs viſqueuſes ſont fondues par les friſſons, la vîteſſe du pouls & la chaleur.

L'urine eſt rouge parce qu'elle contient plus d'huile unie à des ſels. Si, au contraire, elle eſt aqueuſe, elle dénote le ſpaſme des vaiſſeaux, des reins, ou un ſang abondant en principes huileux, qui refuſent de ſe mêler avec l'eau que l'on fait prendre au malade.

La partie ſupérieure de la langue eſt aride, & couverte d'une croûte noire,

à cauſe de l'aridité des glandes muqueuſes, & de l'épaiſſiſſement du *mucus*, mais la partie inférieure eſt rendue plus molle par la ſécrétion continuelle de la ſalive.

Les expériences ont aſſez prouvé que la croûte blanche, qui couvre la ſurface du ſang, eſt dûe à quelque matiere volatile & ſeptique, qui porte les particules ſéreuſes vers la partie la plus haute & les unit enſemble. Cette matiere eſt elle celle de la tranſpiration retenue? Cela paroît aſſez vraiſemblable.

La gêne de la reſpiration vient du paſſage difficile du ſang par les poumons.

L'aridité des inteſtins & la privation des alimens, ſont les cauſes de la conſtipation.

Les inſomnies & le délire dépendent de l'inflammation, & de la tenſion des vaiſſeaux du cerveau & des méninges. Ces ſymptomes dégénerent en ſtupeur, & en *coma* ſi les nerfs ſont plus comprimés à leur origine. Le cerveau irrité par l'inflammation, ou les nerfs ſtimulés par les humeurs devenues plus âcres, envoient l'eſprit vital dans les muſcles, en trop grande abondance, & ſans la volonté du malade; de-là les tremblemens & les ſoubreſauts des tendons. Le

hoquet est une convulsion du diaphragme qui tire en haut l'œsophage & l'estomac.

8. Cette maladie se juge ordinairement, vers les jours critiques, par l'hémorrhagie, les sueurs, la diarrhée, & des urines qui déposent une matiere blanche & égale.

9. On la distingue de la fiévre nerveuse par la grande force du pouls, l'aridité & la noirceur de la langue, la grande soif, la chaleur vive, l'intensité plus grande des douleurs, & la maniere dont a vécu le malade précédemment. On la distingue de la fiévre putride & maligne, par la grande force du pouls, les frissons, la densité du sang & la croûte visqueuse qui couvre sa surface, enfin par le régime antérieur.

10. Le pronostic n'est ni si funeste, ni si infidèle dans cette fiévre, que dans la nerveuse ou putride, à cause de la grande force du pouls. Elle a d'autant plus d'intensité que les frissons sont plus considérables. Il y a d'autant moins de danger que la rougeur des yeux ou du visage est moindre, que la vivacité des yeux est moins obscurcie, & que tous les symptomes, du côté de l'estomac & des intestins, sont plus modérés. Le manque de soif joint à l'aridité de la langue, l'urine rouge qui prend une couleur pâle,

la voix glapiſſante, les inſomnies continuelles, le délire opiniâtre, l'occupation du malade à ramaſſer les flocons, ſa négligence à cacher les parties que la pudeur ordonne de voiler, le *coma*, le froid des parties externes tandis que les internes ſont dévorées par la chaleur, la ſueur autour de la poitrine & du front, ſont de mauvais ſignes. La grande difficulté de reſpirer, les ſoubreſauts des tendons, le hoquet, l'excrétion involontaire de l'urine & des excrémens, ſans même que le malade s'en apperçoive, préſagent le plus grand danger. Les yeux tout-à-fait obſcurcis, le pourpre blanc, & l'excrétion d'excrémens fétides accompagnée de grandes coliques, annoncent une mort prochaine & inévitable.

11. L'indication curative, conforme à la raiſon & à l'expérience, eſt de réprimer la violence effrénée du ſang, & de le délayer pour diminuer ſa denſité; ce qui s'obtient 1° par la ſaignée répétée juſqu'à ce que le pouls n'ait plus que la force qu'il doit avoir; mais que le médecin prenne garde d'être trompé par un pouls qu'accable une trop grande replétion, car un tel pouls devient plus fort par la ſaignée; 2° par les ſubſtances tiédes, aqueuſes, données pour boiſſon &

en grande quantité, ou introduites dans le corps par le *rectum* & les pores de la peau, pour délayer le ſang viſqueux & relâcher les fibres trop tendues; 3° par les acides végétaux & le nître mêlés aux potions pour réprimer la chaleur; 4° par les emplâtres épiſpaſtiques appliqués après les évacuations néceſſaires, leſquels ont la faculté de diſſoudre la viſcoſité du ſang, de détruire les obſtructions internes, & d'enlever la dureté du pouls; 5° par la diéte la plus ſévere, tant que les forces ſubſiſtent, & par des bouillons très-legers, ſi elles manquent; 6° par l'air d'une très-grande chambre, ſouvent renouvellé & frais, ſur-tout dans les ſaiſons chaudes, & les climats chauds, & par des vêtemens très legers, ayant ſoin d'éviter tout ce qui eſt capable d'échauffer & d'exciter la force du pouls.

12. Les anciens donnoient l'eau froide comme médicament, le quatrieme jour, ou les autres jours critiques ſuivans, quand une grande ſoif avoit précédé, & ils en faiſoient prendre au malade une ſi grande quantité, qu'une ſueur abondante couloit de tout ſon corps. Je crois ce moyen trop incertain, & je conſeille à tout médecin prudent de l'éviter : à coup ſûr, il ſera funeſte au ma-

lade, s'il y a quelqu'inflammation de viſceres.

13. Quelques ſymptomes doivent être modérés. L'anxiété s'enleve par la ſaignée & les délayans, ſi elle dépend d'une trop grande quantité de ſang qui ſurcharge le cœur; par le vomiſſement, ſi elle dépend de l'oppreſſion de l'eſtomac. Les nauſées & le vomiſſement ſe guériſſent par les vomitifs très-legers, & les médicamens appellés *ſtomachiques*. Si l'eſtomac ou quelques viſceres ſont enflammés, évitez les émétiques, comme ce qu'il y a de plus pernicieux.

Si la douleur de tête, le délire, les inſomnies ou le *coma* ſont trop conſidérables, les ſang-ſuës ou les épiſpaſtiques appliqués ſur les tempes, les grands épiſpaſtiques, ou quelques portions chaudes des poumons d'un agneau récemment égorgé, & les lavemens relâchans, ſoulagent merveilleuſement. Il faut éviter de donner les opiats. Le tems, ſans aucuns ſecours, fait ordinairement diſparoître ces ſymptomes; & ils ceſſent avec la fiévre dont la durée eſt bornée.

Le muſc, & les médicamens que j'ai déja nommés, qui calment l'inflammation du cerveau, ſont bons contre le hoquet & les ſoubreſauts des tendons.

SECTION II.

Fiévre lente ou nerveuſe.

1. La fiévre lente ou nerveuſe, s'appelle ainſi, à cauſe de ſon progrès lent, ou du ſyſtême nerveux qui eſt principalement affecté. Les anciens auteurs l'appellent *maladie pituiteuſe*, ou *cardiaque.*

2. Les cauſes éloignées ſont le relâchement des fibres, & la foibleſſe du ſyſtême nerveux; les évacuations trop grandes; les ſalivations mercurielles répétées; les plaiſirs de l'amour immodérés; la triſteſſe qui accable l'ame; les veilles & les méditations nocturnes; l'humidité & la corruption de l'air des priſons ſouterraines; les alimens cruds & trop peu nourriſſans, ſur-tout les fruits ou les végétaux aqueux ou froids; les potions aqueuſes & viſqueuſes, les saiſons pluvieuſes, les hivers mols & humides.

3. Sa cauſe prochaine paroît être la viſcoſité du *ſerum*, de la lymphe & du ſuc nerveux, jointe à une acrimonie qui reconnoît pour cauſe la contagion ou l'obſtruction. Les cauſes éloignées, le ſang tiré des veines, la pituite rejettée par l'eſtomac, & la conformité de cette

fiévre avec les maladies nées d'un amas de sérosités, rendent cela évident.

4. Par conséquent, la fiévre lente ou nerveuse produit sur-tout ses méchans effets dans les derniers vaisseaux du corps, sçavoir les vaisseaux séreux, lymphatiques, & nerveux. Bien plus, elle agit sur le cerveau même, & le cervelet, comme le dénotent la couleur un peu livide, la pâleur, le desséchement des ulceres, la dépravation de tous les sens, la foiblesse extrême, tout ce qui se passe dans le cours de la maladie, & les suppurations trouvées dans le cerveau & le cervelet des cadavres qu'on a ouverts.

5. Cette maladie s'annonce par l'abbatement du courage, la perte d'appétit, l'oppression, l'insomnie, les fréquens soupirs, les gémissemens involontaires, la terreur de l'ame, le froid & la chaleur alternatifs, & une lassitude extraordinaire après l'exercice. Quelques jours se passent, & d'autres symptomes plus graves se manifestent; les étourdissemens, ou la douleur de tête; les nausées, & le vomissement d'une pituite insipide; l'accablement extrême des forces. La chaleur n'est pas vive; il n'y a point de soif; le pouls est fréquent, débile, & quelquefois intermittent; la

langue eſt humectée, blanche, & couverte d'un *mucus* viſqueux ; la région épigaſtrique eſt oppreſſée, & la reſpiration gênée ; l'urine eſt pâle, aqueuſe, & reſſemble quelquefois à du petit-lait ; l'inſomnie reſſemble beaucoup au ſommeil ; le viſage eſt rouge & plein de chaleur, tandis que les extrémités inférieures ſont roides de froid ; l'eſprit eſt legérement troublé par de vaines idées, & il s'en occupe ſans ceſſe, mais ſans fureur. Les ſens, tant internes qu'externes, ſont engourdis, il ſurvient une ſueur immodérée ou une diarrhée colliquative, des anxiétés, & des défaillances. Déja la nature eſt accablée par la longueur de la maladie ; la langue eſt tremblante ; les extrémités ſont froides ; les ongles ſont livides ; les ſens de la vuë & de l'ouïe ſont entiérement abolis ; le délire ſe change en *coma ;* les excrémens & les urines ſortent ſans que le malade s'en apperçoive ; on obſerve des ſoubreſauts dans ſes tendons, & il meurt.

6. La fiévre lente ou nerveuſe, ſe guérit par degrés, à la faveur d'une ſalivation, d'une ſueur legere, d'une diarrhée, & d'une excrétion d'urines troubles, mais ordinairement ſans aucune criſe évidente.

7. Les plus petits vaiſſeaux, & le ſyſtême

tême nerveux, ſont obſtrués par le *ſerum* épaiſſi : de-là la foibleſſe, les terreurs, la douleur de tête, le délire, le pouls débile & vîte, l'engourdiſſement des ſens, & les défaillances, &c. La chaleur modérée, l'abſence de la ſoif, la pâleur de l'urine, les ſécrétions de la pituite, la ſueur, la diarrhée, ſont dûes à la partie ſéreuſe qui abonde dans le ſang. Les humeurs qui forment les obſtructions, ſe corrompent, & gâtent les autres : de-là les ſymptomes funeſtes, qui annoncent la mort.

8. La fiévre inflammatoire attaque ſur-tout les perſonnes robuſtes. Elle eſt accompagnée du mouvement fort des arteres, d'une chaleur brûlante, d'urines rouges, & d'un ſang épais. D'ailleurs elle parcourt promptement ſes périodes : dans la fiévre nerveuſe, il arrive tout le contraire. Quoique la fiévre nerveuſe, & la fiévre putride maligne, ſe reſſemblent en pluſieurs points, on diſtingue cette derniere de l'autre, par la chaleur antécédente de l'air, ou par la diéte échauffante qui l'a précédée, par la diſſolution du ſang, les urines très-rouges, la grande ſoif, les pétéchies, & les moyens différens que l'on emploie pour obtenir la guériſon.

9. Le pronoſtic eſt heureux, ſi le dé-

lire eſt leger ; ſi les forces ne ſont pas extrêmement abbatuës ; ſi le pouls, avec le ſecours des cardiaques, devient plus plein ; s'il ſurvient une legere ſueur, ou une legere diarrhée, mais ſur-tout une ſalivation ſans aphthes, vers la fin de la maladie ; ſi des tumeurs ſe manifeſtent autour des oreilles ; enfin, s'il vient une éruption miliaire, ſans être précédée d'une ſueur abondante. Je mets au nombre des mauvais ſignes la ſurdité que quelques-uns placent parmi les bons ; &, en cela, j'ai l'expérience pour guide. Le pronoſtic eſt funeſte, ſi le délire paſſe le quatrieme jour ; ſi les évacuations ſont grandes ; s'il coule une ſueur extraordinaire par ſa quantité & ſa durée, du thorax, du col, & de la tête, tandis que les pieds ſont ſecs & froids, auſſi-bien que les cuiſſes. S'il y a ſoubreſauts de tendons, tremblemens des mains ou de la langue, inſomnies, diarrhée colliquative jointe à la débilité du pouls, aveuglement ; ſi la déglutition eſt empêchée, ſur-tout le hoquet exiſtant ; ſi les mains deviennent froides ; ſi le goſier devient livide ; ſi le ſang s'échappe de ſes vaiſſeaux, ou ſi les pétéchies paroiſſent, il n'eſt preſqu'aucun ſecours qui puiſſe ſouſtraire le malade au danger qui le menace.

10. Dans la guérifon de cette maladie, 1° la faignée nuit toujours, fi ce n'eft dans le cas où l'état du fang eft inflammatoire; ce qui arrive dans quelques conftitutions épidémiques. 2° Les premieres voies doivent être nettoyées par un leger vomitif, par la rhubarbe, & les lavemens répétés tous les trois jours, quand le ventre eft refferré. 3° Les épifpaftiques appliqués fucceffivement, pendant tout le cours de la maladie, diffolvent l'humeur vifqueufe, & l'évacuent. 4° La diaphorèfe doit être excitée par les legers cardiaques atténuans, pourvu qu'elle ne foit pas pouffée jufqu'à la fueur. 5° Les forces doivent être foutenues par le vin, l'eau de poulet, & la diéte reftaurante.

11. Si la maladie paroît fe relâcher, ou fi les fueurs épuifent le malade, le quinquina produit les meilleurs effets; car, fi, par fon ufage, on peut diminuer la fueur & prolonger la vie, le tems qu'on obtient eft déja un avantage. 2° La diarrhée colliquative doit être modérée par la rhubarbe & les opiats. 3° La refpiration gênée & l'anxiété cédent aux épifpaftiques.

12. Pourquoi la fiévre nerveufe fait-elle plus de ravages aujourd'hui qu'autrefois?

SECTION III.

Fiévre maligne, putride, ou pétéchiale.

1. La fiévre maligne, putride, ou pétéchiale, est ainsi appellée, à cause de la malignité des humeurs putrides, & des taches livides qui l'accompagnent. La description des pétéchies a été ébauchée par les anciens médecins ; mais elle est mieux faite par ceux de nos jours.

2. Ceux qui ont une complexion lâche, un tempérament phlegmatico-sanguin & l'esprit triste ; ceux dont le corps est affoibli par des alimens de mauvais genre pris en grande quantité, par les plaisirs de l'amour, l'abstinence trop longue, les travaux & les veilles, sont très-facilement attaqués de cette maladie, & s'en tirent avec la plus grande peine.

3. Les causes éloignées sont l'usage excessif de la viande, ou du poisson mangé sans pain ; les alimens dont on use sur mer, tels que les viandes salées & à demi-pourries, & les eaux corrompues ; le trop grand usage du sel alcalin fixe ou volatil & de l'aloës, des fruits gâtés par les pluies ou l'humidité des lieux où on les conserve ; les tems humides australes, accompagnés ou plu-

tôt précédés d'une grande chaleur; les exhalaiſons des eaux corrompues, ou des marais preſque deſſéchés, ou des animaux & des végétaux putréfiés; l'air des hôpitaux, des vaiſſeaux, des priſons, air mal-ſain faute de circulation, &, de plus, gâté par la mal-propreté qui règne dans tous ces endroits; enfin la contagion.

4. La cauſe prochaine eſt la diſſolution putride des humeurs, comme l'apprennent l'effet des fermens putrides, l'haleine puante, le ſang diſſous & ſe putréfiant promptement, l'urine très-rouge & dépoſant un ſédiment noir, les ſueurs puantes & ſanguinolentes, les pétéchies, la prompte putréfaction des cadavres, enfin la reſſemblance avec les fiévres produites par l'abſorption de l'ichor gangreneux.

5. Les ſymptomes ſont une chaleur vive, brûlante & remittente; la tenſion, la petiteſſe, la fréquence & l'inégalité du pouls; la pulſation des arteres carotides & temporales; l'accablement extrême & la débilité des forces; l'anxiété, l'abbatement de l'ame occupée par les preſſentimens les plus funeſtes; les nauſées, le vomiſſement d'une bile noire; la douleur de la tête & des tempes; l'inflammation des yeux, & leur douleur

vers le fond de l'orbite ; la couleur noirâtre ; le tintement des oreilles ; la respiration laborieuſe & entre-coupée par des ſoupirs ; l'haleine puante ; les douleurs de l'eſtomac, du dos & des membres ; la difficulté de ſe tenir couché ; le tremblement ; le délire ; la blancheur de la langue dans les premiers tems, enſuite ſa noirceur & ſon aridité ; les dents & les lévres couvertes d'une matiere ſale & viſqueuſe ; le ſang livide, diſſous, dont les principes ſont à peine unis, & qui ſe putréfie bientôt ; une ſoif inextinguible, accompagnée de l'amertume de la bouche ; l'urine pâle, dans le commencement, mais qui devient très-rouge, à meſure que la maladie augmente, & même quelquefois noire, avec un ſédiment reſſemblant à de la ſuie ; les ſueurs fétides & ſouvent ſanguinolentes ; les déjections très-puantes, livides, noires, ou ſanguines ; les taches livides & petites comme des morſures de puces, qu'on appelle *pétéchies*, ou *vibices*, ſi elles ſont plus larges ; les hémorrhagies, les aphthes, l'altération du goſier, & le hoquet.

6. On a trouvé dans les cadavres le cerveau & les viſceres, ſur-tout l'eſtomac & les inteſtins, enflammés & ſouvent ſphacélés.

7. Le miaſme nuiſible, introduit par les

narines, affecte d'abord le cerveau & les nerfs : de-là les ſymptomes nerveux. Porté avec la ſalive dans l'eſtomac, il produit le vomiſſement, l'anxiété de la région épigaſtrique, &c. Admis dans les veines, il produit la pourriture & la diſſolution du ſang : de-là le délire, la grande chaleur, la ſoif inextinguible, les diarrhées, les urines ainſi que les ſueurs ſanguines & fétides, les pétéchies & le ſphacèle.

8. Ce qui diſtingue cette maladie de la fiévre inflammatoire, c'eſt la petiteſſe du pouls, l'accablement de l'ame, la diſſolution du ſang, les pétéchies & la putréfaction des excrémens. Ce qui la diſtingue de la fiévre nerveuſe, c'eſt la chaleur, la très-grande rougeur de l'urine, la ſoif, les pétéchies, & la putréfaction. C'eſt moins la différence des ſymptomes, que leur force mitigée, qui la diſtingue de la peſte.

9. Le pronoſtic eſt toujours incertain ; mais il y a moins de danger, ſi les ſymptomes ſont modérés, ſi une diarrhée ou une ſueur fétide ſe manifeſte vers la fin de la maladie, ou ſi les pétéchies deviennent moins noires. Les ſignes funeſtes ſont le grand nombre de taches noires, leur déliteſcence ſubite, les aphthes noirs, l'abſence de la ſoif, l'inflam-

mation du gosier, la respiration laborieuse après l'éruption, l'enflure du ventre jointe à la diarrhée, les déjections très-fétides & ichoreuses, le froid des extrémités & les convulsions.

10. S'il y a des signes de pléthore ou d'inflammation, 1° faites une seule saignée; une seconde sera le plus souvent nuisible: 2° nettoyez les premieres voies par le vomissement, les legers laxatifs, les lavemens réitérés tous les trois jours, si le ventre est resserré: 3° excitez la diaphorèse avec les diaphorétiques très-doux, & sur-tout avec ceux qui sont un peu acides: 4° prévenez la putridité des humeurs, ou corrigez-la par les anti-septiques, dont les principaux sont les acides végétaux, fermentés ou minéraux, le camphre & le quinquina: 5° soutenez la force de la vie par une diéte acescente, par l'usage de quelque vin âpre rouge ou du vin du Rhin, & en conseillant au malade de se tenir couché sur le dos: 6° corrigez l'air corrompu.

11. Si le pouls manque, si le délire survient, ou si les pétéchies rentrent, c'est alors, & non pas auparavant, qu'il faut employer les épispastiques.

12. Les personnes saines se garantissent de la contagion, en évitant l'air cor-

rompu, ou en le corrigeant par un bon feu, par les anti-ſeptiques & la ventilation; en mâchant de la gomme de myrrhe, lorſqu'elles ſont dans les lieux infectés, pour rejetter la ſalive; en évitant la triſteſſe, les inquiétudes, les crudités, la fatigue, la chaleur & le libertinage; enfin, en ſe permettant de boire juſqu'à exciter la gaieté.

13. Pourquoi y a-t-il eu ſi peu de fiévres putrides malignes dans les dernieres années.

SECTION IV.

Des Complications de ces Fiévres.

1. Ces trois eſpeces différentes de fiévres ſont ſouvent merveilleuſement compliquées entr'elles. Ainſi la fiévre inflammatoire eſt ſouvent compliquée avec la maligne, la maligne avec la nerveuſe, & la nerveuſe avec l'inflammatoire. J'ai fréquemment rencontré ces complications.

2. Elles exigent, de la part du médecin, un jugement ſain, & une expérience conſommée; car il faut que, ſans négliger tout-à-fait l'eſpece qui ſe manifeſte par des effets moins redoutables, il oppoſe ſes ſecours à celle qui domine, & qui, par conſéquent, menace d'un danger plus preſſant.

SECTION V.

Fiévre intermittente.

1. La fiévre eſt intermittente, lorſqu'entre les accès fébriles il y a apyrexie parfaite, ou intermittence. Sydenham n'eſt pas exact dans la deſcription des ſymptomes; mais, quant aux diſtinctions, à la nature, à la curation de cette fiévre, & aux maladies qui la ſuivent, ce médecin l'emporte ſur tous les autres.

2. La premiere diſtinction de la fiévre intermittente eſt en vernale & automnale; la ſeconde, en quotidienne, tierce, quarte, &c. & irréguliere; la troiſieme en double-tierce, ſemi-tierce, double-quarte, triple-quarte; la quatrieme, en épidémique & endémique.

3. La cauſe éloignée eſt l'humidité trop grande de l'air; car, 1° les fiévres intermittentes viennent dans les tems humides de l'année; 2° elles s'en vont dans les tems ſecs; 3° elles font d'autant plus de ravage que le tems eſt plus humide; 4° elles règnent toujours dans les endroits aqueux, marécageux; 5° quand la conſtitution y diſpoſe, elles ſuivent l'humidité de l'air meſurée par l'hygrometre.

4. L'humidité agit-elle en relâchant les fibres? Cela paroît être ainsi: car, 1° l'eau rend les fibres animales plus longues & moins élastiques; 2° ceux qui ont les fibres tendues sont moins sujets aux fiévres intermittentes; 3° ceux qui boivent du vin ou de l'esprit-de-vin n'y sont point du tout sujets; 4° le pouls est en effet plus lent dans les tems humides que dans les tems secs; 5° la fiévre intermittente se guérit par les remèdes chauds & astringens.

5. La force des fibres relâchée donne lieu à la diminution de la transpiration: donc la transpiration empêchée & le relâchement de la fibre sont les causes prochaines de la fiévre intermittente. Tout ce que les médecins ont imaginé sur l'origine de cette maladie est destitué de fondement: ainsi la fermentation du sang qui corrige l'acidité du chyle, comme l'a pensé Willis; la fermentation de la bile & de la lymphe dans le *duodenum* & dans le cœur, comme l'a cru Sylvius; le retour & la fermentation du fluide vital arrêté dans les vaisseaux lymphatiques à son passage par les nerfs & les glandes, comme l'a avancé Borelli; les particules crues & acides du sang, fixées à la surface du corps & y titillant les fibres, comme Jones l'a affirmé; enfin

l'acidité du ſang par laquelle le fluide vital eſt corrompu, comme l'a prétendu Bezanſon ; ſont autant d'opinions qui tombent d'elles-mêmes.

6. L'accès a trois tems ; celui du froid, celui de la chaleur, celui de la ſueur.

Le premier commence par les bâillemens, la pandiculation, & une certaine ſenſation qu'on ne peut exprimer, laquelle a ſon ſiége au dos & aux extrémités des doigts : viennent enſuite le friſſon, le tremblement, le craquement de dents ; le froid extrême, quant au ſentiment, quoique réellement la chaleur du corps ſoit augmentée ; le vomiſſement ; la douleur des articulations, du dos, de la tête ; la gêne très-grande de la reſpiration ; les urines limpides ; la vîteſſe, la débilité, la petiteſſe, la contraction du pouls dont on peut à peine compter les pulſations à cauſe du tremblement. Ce tems dure pendant une, deux, trois, ou quatre heures. Il eſt accompagné du plus grand danger.

Le froid diminue par degrés, & fait place à une chaleur vive & à peine ſupportable. Les arteres ſe dilatent & frapent le doigt avec impétuoſité ; la reſpiration eſt forte & libre ; la tête eſt douloureuſe, & quelquefois le délire s'éleve ; la ſoif eſt très-grande ; la lan-

gue eſt blanche; une grande chaleur ſe fait ſentir au ſcrobicule du cœur; la région de l'eſtomac eſt douloureuſe & quelquefois enflée; l'urine eſt un peu rouge; le ſang tiré des veines a communément plus de denſité qu'à l'ordinaire, ſur-tout dans le printems : quelquefois dans les tems lourds & dans les endroits où l'air eſt peſant, il eſt rouge à ſa ſurface, & noir par-deſſous, avec une petite portion de ſéroſité & une cohérence moindre que dans l'état de ſanté. Voilà ce qui ſe paſſe dans le ſecond tems.

Enfin le troiſieme commence, lorſque le malade eſt preſque deſſéché par la chaleur, & tout ſon corps ſe couvre d'une ſueur abondante. Alors tous les ſymptomes s'appaiſent & diſparoiſſent entiérement lorſque la ſueur a duré trois ou quatre heures; l'urine rouge dépoſe un ſédiment briqueté; le ſommeil s'empare du malade : il entre alors dans l'intermittence.

Entre les accès, il y a foibleſſe, diſpoſition à la ſueur, & perte d'appétit.

7. Tous ces ſymptomes ſont abſolument dûs au relâchement de la fibre & à la tranſpiration retenue. Le ſang enflammé & viſqueux s'arrête dans les derniers vaiſſeaux : de-là le ſentiment de froid. Les obſtructions ſont détruites par

les tremblemens répetés. La fiévre s'allume par l'inflammation du ſang. Les vaiſſeaux cutanés relâchés ne peuvent ſoutenir une ſi grande violence : de-là la ſueur abondante qui enleve la fiévre. L'accès revient parce que le même relâchement des fibres ſubſiſte encore. Les différentes eſpeces de fiévres intermittentes dépendent des différences relatives à l'inflammabilité du ſang, ou à la quantité de la matiere de la tranſpiration, ou au relâchement des fibres.

8. Les fiévres ſe guériſſent tantôt plutôt, tantôt plus tard, ſelon la conſtitution épidémique : elles perſiſtent quelquefois opiniâtrement pendant pluſieurs mois.

9. Les douleurs de rhumatiſme, la fiévre hectique, l'hydropiſie, la leucophlegmatie, le ſcorbut, la jauniſſe, la dureté & l'enflure de la rate, le rachitis, le diabètes & la démence ſuivent ſouvent les fiévres intermittentes.

10. Il eſt très-difficile de diſtinguer la fiévre intermittente de la fiévre continue, au commencement du premier accès. Le fort tremblement & le grand froid perſiſtant pendant trois ou quatre heures ſans aucune chaleur, indiquent plutôt la premiere. Les petits tremblemens, le froid & la chaleur alternatifs

indiquent plutôt l'autre. La connoiſſance de l'épidémie régnante aſſure le diagnoſtic. Quant aux différentes eſpeces de fiévres intermittentes, on ne peut les bien reconnoître qu'après deux accès.

11. Le pronoſtic eſt heureux quand il paroît des puſtules ſur les lévres. La fiévre intermittente promet d'autant moins de danger qu'elle parcourt plus réguliérement ſes trois tems. Les épidémiques, les quartes & les automnales ſont plus dangereuſes que les ſporadiques, les tierces, &c; les vernales. L'hydropiſie rend le pronoſtic douteux; mais elle annonce la mort, ſi elle eſt dûe au ſquirrhe des viſceres. L'inflammation des amygdales eſt mortelle. Le premier tems fait quelquefois périr les infirmes & les vieillards. La fiévre intermittente dégénere en maladies aiguës pleurétiques par le trop grand exercice, le froid, la ſuppreſſion de la ſueur, & les médicamens chauds.

12. Elle ſe guérit, 1° en tirant un peu de ſang, ſi la plénitude du pouls ou quelqu'autre ſymptome l'exige, ce qui arrive ſouvent dans les fiévres intermittentes vernales; 2° par les ſudorifiques; 3° par le vomiſſement excité de façon qu'il ſecoue fortement tout le corps avant l'accès; 4° par les médicamens échauffans pris intérieurement; 5° ou appliqués ex-

térieurement ſous forme d'huile, de liniment; 6° par les apéritifs ſalins; 7° par les aſtringens; 8° par le quinquina; 9° en rétabliſſant le corps par les frictions, l'équitation, une nourriture reſtaurante & priſe long-tems avant l'accès futur, le vin & le changement d'habitation. Que celui qui vient d'être guéri d'une fiévre intermittente n'oublie de long-tems ni le jour ni l'heure où l'accès avoit coutume de le prendre, car il revient aiſément, ſi la crainte de ſon retour, après avoir recouvré la ſanté, ne fait pas mettre en uſage les précautions néceſſaires pour le prévenir.

Pendant l'accès l'indication eſt de donner beaucoup de boiſſon délayante, acidule, & d'entretenir une chaleur modérée.

13. 1° Le rhumatiſme ſe guérit par les frictions, la chaleur & les onguens déſopilatifs. 2° La fiévre hectique eſt difficile à guérir : cependant les petites ſaignées faites dans l'état inflammatoire du ſang, les épiſpaſtiques répétés, & le mouvement doux ſont utiles. 3° La leucophlegmatie & l'hydropiſie ſont guéries par les remèdes purgatifs & corroboratifs : les mouchetures faites aux pieds donnent une iſſuë à l'eau. 4° Le ſcorbut demande rarement des médicamens,

mens : on l'enleve par les laxatifs & les désopilatifs. 5° Les aperitifs savonneux guérissent la jaunisse & la dureté de la rate ; 6° les purgatifs & les corroboratifs, le rachitis ; 7° les corroboratifs, le diabètes ; 8° les échauffans, les restaurans & les corroboratifs, la démence.

14. Y a-t-il des moyens sûrs pour préserver le corps des fiévres intermittentes, & quels sont-ils ? Pourquoi la fiévre intermittente vernale promet-elle la santé ? Peut-on purger après la maladie ? Pourquoi arrive-t-il quelquefois que le premier tems, celui du froid, ou celui de la sueur, ou l'un & l'autre n'ont pas lieu ? Pourquoi les malades ont-ils si souvent des rechutes, quand l'air favorise cette maladie ? Pourquoi la quarte est-elle, de toutes les fiévres intermittentes, la plus difficile à guérir ?

SECTION VI.

Fiévre rémittente.

1. On appelle *fiévre rémittente* celle où il y a rémittence entre les redoublemens, soit que cette rémittence arrive dans des tems marqués, soit qu'elle arrive tantôt dans un tems, tantôt dans un autre.

2. On l'a distingue, 1° en *quotidienne*

& *tierce ;* 2° en celle qui ſuit la même marche juſqu'à la criſe, & celle qui ſe change en intermittente.

3. Elle a la même cauſe éloignée que la fiévre intermittente, mais beaucoup plus puiſſante ; ce qui eſt prouvé par les mêmes argumens. Il faut auſſi, ſi l'expérience ne me trompe point, que la chaleur, tant paſſée que préſente, ait une plus grande intenſité.

4. La chaleur & l'humidité agiſſent ſur le corps en rendant les humeurs plus âcres, en relâchant les fibres, en empêchant la tranſpiration, & en excitant un changement trop conſidérable dans le ſang.

5. La fiévre rémittente a deux tems ; celui de l'accès, & celui de la rémittence.

6. Elle commence par le bâillement, la pandiculation, la foibleſſe de la tête, la chaleur & le froid alternatifs. La fiévre & la chaleur continue ne tardent pas à s'élever. Quelquefois le délire a lieu dès la premiere invaſion de la maladie. La ſoif, le vomiſſement de bile, la douleur de tête, du dos & des articulations, l'inſomnie tourmentent beaucoup le malade ; la région de l'eſtomac eſt enflée & douloureuſe ; le ſang eſt tantôt épais & tantôt diſſous ; la langue

eſt blanche & humide ; la peau & les yeux ſont jaunes ; le pouls eſt quelquefois un peu dur, rarement il eſt plein ; le ventre eſt tantôt reſſerré, tantôt relâché. Vers le ſecond, le troiſieme, le quatrieme, le cinquieme, le ſixieme, le ſeptieme, ou le huitieme jour, très-rarement plus tard arrive la rémittence de la fiévre, précédée ordinairement d'une petite ſueur. Alors tous les ſymptomes diminuent. Quelques heures ſe paſſent ainſi ; &, le ſoir communément, la fiévre recommence avec une nouvelle force. Le froid précede preſque toujours ce redoublement : quelquefois il ne le précede point.

Le malade meurt ſouvent dans l'accès. Le cerveau eſt affecté immédiatement ; le ſentiment & la parole ſont perdus ; la reſpiration eſt accélérée ; la déglutition eſt empêchée ; la diarrhée ſurvient. Le pouls, qui eſt au commencement ſouple & à peine foible, n'annonce pas un péril éminent ; mais en peu de tems il devient petit & profond. Les ſueurs froides couvrent le corps du malade, & il meurt. Quelquefois, l'accès ceſſant pendant huit heures, l'intermittence eſt complette, mais infidele, comme je l'ai obſervé deux fois.

Tout le tems que dure la fiévre ré-

mittente eſt ainſi partagé entre les redoublemens & les rémittences juſqu'à ſa fin, où elle ſe change en intermittente; quelquefois auſſi elle dégénere en fiévre continue, par l'effet de la chaleur de l'air augmentée ou des remèdes trop chauds.

7. On explique très-facilement ces ſymptomes par le relâchement de la fibre, & l'état inflammatoire du ſang.

8. La criſe arrive ſelon le caractere de la fiévre, depuis le ſixieme, ſeptieme jour, &c. juſqu'au quatorzieme, terme au-delà duquel cette maladie s'étend rarement. Cette criſe ſe fait ou par une ſueur abondante, ou par la ſalivation, ou par une jauniſſe univerſelle, ou enfin par l'hémorrhagie du nez. Celle qui ſe fait par les deux dernieres voies eſt en même tems la plus deſirable & la plus rare.

9. Après la maladie, il reſte ſouvent une douleur de tête aiguë, ou une ſi grande foibleſſe que les malades ne peuvent marcher, ou des douleurs de rhumatiſme, ou l'hydropiſie, & les autres maux qui ſuivent les intermittentes.

10. Le diagnoſtic eſt aiſé d'après ce que nous venons de dire.

11. Il n'eſt pas de maladie dont l'événement ſoit plus douteux : elle n'eſt jamais ſans danger. Au reſte, il eſt d'autant moindre qu'elle approche davantage de

la fiévre intermittente, ou qu'il reste moins de fiévre dans la rémittence : il est d'autant plus grand qu'elle approche plus de la fiévre continuë, que la rémittence est plus courte, & que l'accès est plus violent. Si l'urine rouge auparavant devient claire, il y a beaucoup à craindre. Si la fiévre rémittente se change en continue, la vie du malade est en danger. Si le cerveau est affecté, & si les autres symptomes décrits ci-dessus surviennent, sa mort est prochaine.

12. Tout ce que le médecin a à faire pour guérir la fiévre rémittente, est de changer la rémittence en intermittence; ce qui s'obtient, 1° par la saignée; 2° le vomissement; 3° les purgatifs legers, & les lavemens pour lâcher le ventre; 4° la boisson abondante, aqueuse & délayante, les acides végétaux, les rafraîchissans; 5° les épispastiques qui satisfont au mieux à cette indication; 6° les bouillons & les alimens rafraîchissans. La diéte plus desséchante convient aux convalescens.

Quand l'intermittence est parfaite la maladie se guérit avec le quinquina. Si elle ne se change pas en intermittente, on la combat par les médicamens sudorifiques non échauffans, & bien administrés dans les sueurs critiques.

13. Les symptomes doivent être modérés : ainsi, 1° les opiats sont bons contre l'insomnie ; 2° les sang-sues & les épispastiques appliqués sur les tempes, contre la douleur de tête ; 3° la rhubarbe & les astringens avec les sudorifiques, contre la diarrhée symptomatique ; 4° les opiats, contre la foiblesse de tête qui succede à la maladie ; 5° enfin les remèdes que j'ai assignés en parlant de la fiévre intermittente, contre les autres symptomes.

14. La médecine prophylactique consiste à corriger l'humidité de l'air par le feu, les aromatiques, &c ; à éviter l'air du matin, à user d'alimens exquis, & du vin rouge ; à faire de l'exercice, à prendre les bains froids, à faire usage des amers, à fumer du tabac. Ces moyens sont également bons pour prévenir les fiévres intermittentes.

15. Pourquoi la fiévre rémittente se change-t-elle souvent en continue par les sudorifiques ? Pourquoi, lorsque l'air devient chaud, se rapproche-t-elle davantage de la fiévre continue ? Pourquoi le danger est-il moindre dans la récidive ?

SECTION VII.

Fiévre hectique, ou Marasme.

1. La fiévre qui fait ses progrès petit-

à-petit, affoiblit les forces, & cauſe la conſomption, s'appelle *hectique*.

2. On la diſtingue en *idiopathique* & *ſymptomatique*. Les fiévres hectiques ſymptomatiques doivent leur origine aux embarras ſquirrheux & aux ulceres de tous les viſceres, mais ſur-tout du poumon & du méſentere; car le poumon eſt expoſé aux injures de l'air extérieur, & à l'action de tout le ſang qui paſſe par ſes vaiſſeaux; & le méſentere eſt léſé par la compreſſion des alimens dans les premieres voies, le chyle viſqueux, & le mouvement du ſang qui circule plus lentement dans les inteſtins. La deſcription & la curation de ces fiévres doivent être renvoyées aux maladies dont elles dépendent.

3. Y a-t-il quelque fiévre hectique qui dépende primordialement & immédiatement de quelqu'acrimonie du ſang? Il eſt sûr que j'en ai obſervé pluſieurs dans leſquels aucun viſcere, pendant tout le cours de la maladie, n'étoit affecté plus que les autres. Les obſtructions des viſceres qu'on obſerve ſouvent dans les cadavres n'empêchent pas qu'on n'ajoûte foi à cette opinion; car elles ſont les effets, auſſi-bien que les cauſes des fiévres hectiques.

4. Ce qui favoriſe encore cette opi-

nion, c'eſt la conſidération des cauſes éloignées qui excitent les fiévres hectiques, telles que les paſſions de l'ame immodérées, le chagrin invétéré, la colere, les inquiétudes ou les veilles ; les évacuations trop conſidérables du ſang, du lait, de la ſalive, de la ſemence, du pus, de la ſueur ou des excrémens ; les médicamens trop âcres, comme les préparations mercurielles, les purgatifs âcres ; la foibleſſe des premieres voies par laquelle un chyle crud, ou gâté par la fermentation, eſt porté dans le ſang ; les maladies précédentes, comme les fiévres intermittentes, la petite-vérole, l'hydropiſie, le ſcorbut, les écrouelles ; les évacuations ſupprimées ; l'yvreſſe fréquente.

5. Cette acrimonie eſt-elle de nature ſaline & alcaleſcente ? Il paroît que cela eſt ainſi par les cauſes éloignées qui ont coutume de précéder, & par le traitement curatif dans lequel les ſucs mucilagineux & les acides produiſent de bons effets.

6. Les ſymptomes ſont preſque les mêmes que dans la phthiſie. La chaleur eſt contre nature, continuelle & accompagnée d'une grande ſéchereſſe ; l'appétit eſt perdu ; le pouls eſt foible, petit, & fréquent, mais, après le repas, plus

fort & plus plein : le malade a ſoif ; il n'éprouve aucun ſentiment de douleur ; il rend des urines rouges & couvertes d'une pellicule graiſſeuſe ; ſes joues ſont rouges après qu'il a mangé. Bientôt ſes yeux s'enfoncent ; ſon ventre ſe retrécit ; ſa peau devient dure ; le ſommeil ne lui rend plus ſes forces ; il a le dévoiement ; ſon corps maigrit, & la mort arrive à pas lents.

7. Ces ſymptomes ſont dûs à l'âcreté des fluides, & à la fiévre qui mine le corps.

8. Le progrès lent de la fiévre hectique la fait diſtinguer très-aiſément de toutes les autres.

9. Elle peut être guérie, ſi l'on s'y prend de bonne heure, mais c'en eſt fait du malade quand ſes forces ſont très-abbatuës, quand ſes cheveux tombent, quand la diarrhée eſt colliquative, quand il a des ſueurs nocturnes, les pieds enflés, les urines oléagineuſes, & la face hippocratique.

10. On remédie à cette acrimonie du ſang, 1° par les remèdes adouciſſans & incraſſans, comme les émulſions faites avec les amandes douces ; les décoctions des plantes mucilagineuſes, telles que l'orge, la guimauve, le tuſſilage, &c ; les bouillons faits avec la

chair des jeunes animaux, les gelées & les huitres, si l'estomac peut les supporter; 2° par le lait, sur-tout celui de femme ou d'ânesse, & par le petit-lait, sur-tout celui de chévre; 3° par les remèdes corroboratifs & legérement astringens, comme la conserve de roses rouges, la teinture de roses, l'élixir de vitriol, le quinquina, les eaux ferrugineuses, &c; 4° par l'exercice du cheval long-tems continué & les voyages; 5° par le vomissement modéré, & la rhubarbe, pour nettoyer les premieres voies; 6° par une attention continuelle aux causes éloignées, qui ont donné naissance à cette acrimonie, comme l'yvresse, la suppression des évacuations, la répercussion de quelque matiere, & autres.





TROISIEME PARTIE.

Des Fiévres qui s'élevent dans les Parties.

SECTION PREMIERE.

De l'Inflammation en général, & de sa Terminaison par Résolution, Abcès, Gangrene, ou Squirrhe.

1. IL faut à présent passer aux maladies qui s'élevent dans les parties, après que nous aurons fait précéder quelques réflexions sur les inflammations en général, & sur leurs terminaisons, pour rendre l'intelligence de ce qui suit plus facile.

2. L'inflammation prend différens noms selon son espece, ou selon les parties affectées : ainsi l'érysipèle, le phlegmon, le furoncle, sont différentes especes d'inflammation ; & la pleurésie, l'ophthalmie, &c. sont des inflammations qui tirent leur nom de la partie qu'elles attaquent.

3. Toutes les différentes especes d'inflammation, sans en excepter une seule, viennent de la stase ou de la stagnation

des particules rouges du ſang, qui s'arrêtent dans les petits vaiſſeaux ſanguins ou ſéreux, empêchent le paſſage des fluides, & produiſent l'irritation.

4. Ces inflammations ſont excitées, 1° par tout ce qui retrécit les vaiſſeaux artériels au point de rendre leur diametre plus petit que le diametre d'un globule rouge du ſang quoiqu'allongé, comme le ſpaſme, l'irritation, les bleſſures, les contuſions, les luxations, les fractures, les ligatures, la brûlure, &c; 2° par tout ce qui épaiſſit le ſang, & rapproche ſes parties, tellement qu'il ne puiſſe plus paſſer par les arteres, comme le froid, la boiſſon froide, les eſprits fermentés, le mouvement violent, & les médicamens ou les poiſons incraſſans; 3° par tout ce qui eſt capable de pouſſer les particules rouges du ſang dans les vaiſſeaux ſéreux, comme le mouvement violent, les rayons du ſoleil & la pléthore.

5. Dans toutes les inflammations, la partie eſt enflée, rouge, douloureuſe, ordinairement reluiſante, & l'on y ſent une pulſation; le pouls eſt accéléré, il y a ſoif; & leſang tiré des veines eſt viſqueux, & preſque toujours couvert d'une pellicule coëneuſe.

6. La partie eſt enflée, parce que les

arteres apportent plus de ſang que les veines n'en reportent. Il y a chaleur, parce que le frotement eſt plus grand dans les vaiſſeaux par l'effet de la circulation accélérée. Elle eſt reluiſante, parce qu'un plus grand nombre des rayons de la lumiere ſont réfléchis par ſa ſurface plus égale. Elle eſt douloureuſe, parce que ſes fibres ſont diſtendues : la fiévre & la denſité du ſang dépendent auſſi de cette cauſe. Enfin il y a pulſation, à cauſe de l'obſtacle qui réſiſte à la force impulſive du ſang.

7. L'inflammation ſe termine par la réſolution de la matiere épaiſſie & arrétée, ou la ſuppuration, ou la gangrene, ou le ſquirrhe.

8. Les globules rouges du ſang épaiſſis ſont atténués, & rentrent dans le torrent de la circulation, 1° en diminuant l'impétuoſité du ſang qui aborde ſans ceſſe à la partie, par la ſaignée, la diéte ſévere & la liberté du ventre; 2° en vuidant les vaiſſeaux mêmes où eſt le ſiége de l'inflammation, ou les plus voiſins, par les ſcarifications, les ſang-ſuës; 3° en relâchant les vaiſſeaux externes par les fomentations & les cataplaſmes émolliens, mucilagineux & huileux, & par la chaleur; 4° en atténuant le ſang épaiſſi, & dont les principes ſont ſi fort rappro-

chés, par les boiſſons abondantes, tiédes & délayantes, & par les médicamens atténuans & non ſtimulans; 5° en enlevant les cauſes éloignées.

9. Si l'on n'obtient pas avant le quatrieme jour la réſolution de la matiere qui forme l'obſtruction, alors les humeurs ſe corrompent par la ſtagnation & par la chaleur: les vaiſſeaux déja amollis ſe diſſolvent & forment une matiere liquide, blanchâtre, qu'on appelle *pus*.

10. Si les ſymptomes de l'inflammation, loin de ſe modérer, prennent plus d'intenſité, il faut exciter, le quatrieme jour paſſé, la ſuppuration par les médicamens gras & huileux qu'on nomme *maturatifs*, par la chaleur de la partie malade, par une diéte plus exacte, & par l'uſage intérieur des cardiaques, s'il y a foibleſſe. Dans l'état pléthorique, la ſuppuration eſt excitée par la ſaignée. On prépare une iſſue à la matiere purulente par le ſecours de la chirurgie.

11. L'inflammation dégénere ſouvent en gangrene ou ſphacèle; celui-ci ne diffère de l'autre qu'à raiſon du degré. La gangrene annonce une putréfaction qui commence; le ſphacèle, une putréfaction déjà formée. Les anciens l'ont appellé *cancer*.

12. La gangrene eſt occaſionnée, 1° par tout ce qui comprime & reſſerre les vaiſſeaux au point d'empêcher entiérement le paſſage des humeurs, comme les médicamens corroſifs, les brûlures conſidérables, le froid extrême, les aſtringens, & tout ce qui a excité primordialement l'inflammation; 2° par tout ce qui affoiblit le corps ou la partie malade, au point de ne lui pas laiſſer aſſez de forces pour pouſſer le ſang, comme la vieilleſſe, les paſſions dont l'effet eſt de relâcher les ſolides, l'hydropiſie, l'humidité trop grande, & les applications externes huileuſes; 3° par tout ce qui produit une ſi grande acrimonie dans les humeurs qu'elles ſont atteintes de la putréfaction auſſi-tôt que leur ſtaſe eſt formée, comme les mauvais alimens, le ſcorbut, la phthiſie, l'éryſipèle, les fiévres malignes & peſtilentielles, & quelques poiſons.

13. La cauſe prochaine eſt la fermentation putride des parties tant ſolides que fluides, excitée par la ſtagnation du ſang dont le mouvement eſt tout-à-fait empêché, & inhérente ſur-tout aux particules phlogiſtiques.

14. Voici les progrès de la gangrene. D'abord le ſommet de la tumeur jaunit; la douleur eſt plus modérée, & la cou-

leur devient obſcure. La peau ſe relâche, elle retient l'impreſſion du doigt ; elle perd preſqu'entiérement le ſentiment, & elle devient livide. La partie ſe bouffit, & la bouffiſſure gagne auſſi les parties voiſines. Il s'éleve des puſtules remplies d'une matiere ichoreuſe, jaunâtre, & noirâtres à leur baſe. Alors la peau & les parties qui ſont deſſous n'ont plus de vie ; elles ſont froides, ſe corrompent, deviennent noires, perdent tout ſentiment, & tombent en une ſanie fétide & puante. La gangrene s'étend & corrompt les parties voiſines : enfin les friſſons, la fiévre, les ſueurs froides, la petiteſſe & la débilité du pouls, & la ſyncope ſont, en très-peu de tems, ſuivies de la mort.

15. La partie attaquée de gangrene devient plus ou moins noire par la diſſolution de l'huile épaiſſe qui forme le lien de ſes dernieres particules. Elle devient molle par la disjonction & la ſéparation de ces mêmes particules. Elle s'enfle par l'effet de l'air qui ſe débarraſſe, & qui recouvre ſon élaſticité. Elle n'éprouve aucune douleur, parce qu'elle n'a plus aucune communication avec les parties ſaines. La gangrene gagne les parties voiſines, parce que le ferment putride excite dans les parties ſaines le

même

même mouvement inteſtin dont l'effet eſt également funeſte. Enfin les parties putrides, abſorbées par les veines, ſouillent les humeurs & cauſent la mort.

16. Le pronoſtic varie beaucoup à raiſon du lieu affecté. La gangrene des parties externes ſe guérit ſouvent ; celle des parties internes, très-rarement ou jamais. Elle eſt beaucoup plus dangereuſe quand elle eſt dûe à des cauſes internes, que quand elle naît de cauſes externes. Il faut encore avoir égard au malade ; car on peut eſpérer de le guérir, s'il eſt jeune, vigoureux, & s'il n'eſt attaqué d'aucune autre maladie ; mais le pronoſtic devient beaucoup plus douteux, s'il eſt vieux, délicat, ſujet à d'autres maladies, ou s'il a les humeurs mal-ſaines. La ſuppuration une fois commencée annonce une terminaiſon heureuſe. Le ſphacèle ne céde qu'à l'amputation.

17. On remédie à la gangrene, 1° en enlevant les cauſes éloignées qui l'ont occaſionnée ; 2° en faiſant de profondes ſcarifications juſqu'aux parties ſaines pour donner iſſue à la ſanie ; 3° en mettant en uſage les fomentations faites avec les herbes ameres ſtimulantes, les médicamens chauds & ſpiritueux ; 4° en appliquant des cataplaſmes faits avec les médicamens très-chauds, comme la

thériaque, les herbes ameres, & les ſpiritueux; 5° en adminiſtrant intérieurement le quinquina, tant que l'eſtomac peut le ſupporter.

18. La deſcription du ſquirrhe eſt renvoyée aux Maladies chroniques.

SECTION II.

La Phrénéſie, ou l'Inflammation du Cerveau & de ſes Membranes.

1. La phrénéſie eſt une fiévre aiguë inflammatoire née de la congeſtion du ſang dans le crâne, & accompagnée d'une douleur de tête très-cruelle & de l'égarement de l'eſprit.

2. Elle ſe diſtingue, 1° à raiſon des parties primordialement affectées, qui ſont la dure-mere, ou la pie-mere, ou le cerveau lui-même; 2° en *idiopathique* & *ſymptomatique*. La premiere ſe manifeſte très-rarement dans les pays froids; l'autre ſe joint à preſque toutes les fiévres, mais ſur-tout aux fiévres malignes, aux petites-véroles, & aux fiévres d'armées.

3. Les perſonnes jeunes, colériques, d'un eſprit vif, qui ont la tête foible & qui étudient beaucoup ſont principalement diſpoſées à cette maladie. Elle règne ſur-tout dans les étés très-chauds.

4. Les cauſes éloignées ſont l'yvro-

gnerie, les veilles, l'impreſſion des rayons brûlans du ſoleil ſur la tête nuë & expoſée long-tems à leur action, la colere, la trop longue méditation, le chagrin & l'inquiétude, le deſir violent, la vie ſédentaire, les coups, la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal ou des lochies.

5. Les cauſes éloignées, les ſymptomes & l'ouverture des cadavres prouvent que la cauſe prochaine eſt la ſtaſe du ſang dans la ſubſtance même du cerveau, ou dans ſes membranes, ou dans l'une & l'autre de ces parties.

6. La phrénéſie commence par les friſſons qui ſont ſuivis de la chaleur, de la douleur de la tête, & de la pulſation de ſes arteres; du trouble du ſommeil, du tintement des oreilles & d'un retentiſſement au dedans du crâne. Les yeux ſont enflammés, douloureux, & ne peuvent ſoutenir la lumiere; le viſage eſt enflé; l'entendement eſt aigu, & le plus leger bruit l'irrite; le pouls eſt très-ſouvent débile, quelquefois dur, toujours bas & profond; l'urine eſt aqueuſe; l'inſomnie eſt continuelle, & dure juſqu'au huitieme jour: la pulſation de l'artere carotide eſt ſenſible; le ſang diſtille par les narines; la foibleſſe eſt grande, elle eſt accompagnée d'anxiétés & de ſoupirs; la langue eſt tantôt blanche &

muqueuſe, tantôt noire & aride; la colere eſt extraordinaire; le délire eſt furieux; enfin le malade a des convulſions. Quand il eſt guéri, il eſt encore longtems tourmenté par les étourdiſſemens, la foibleſſe & la douleur des yeux, l'irritation du ſens de l'ouïe, & la peſanteur de la tête.

7. Cette maladie ſe termine par criſe entre le ſeptieme & le quatorzieme jour. La réſolution des humeurs qui forment l'obſtruction s'opere, & elles ſortent du corps par une hémorrhagie, ou une diarrhée, ou des urines qui dépoſent. Si cette réſolution des humeurs ne ſe fait pas, la maladie ſe termine par ſuppuration ou par gangrene. Souvent elle dégénere en d'autres maladies, ſçavoir la manie, la léthargie, la mélancolie ou la démence perpétuelle.

8. La vivacité des ſens externes augmentée, les inſomnies, la foibleſſe, le délire & les autres ſymptomes ſont dûs à l'inflammation & à l'obſtruction des vaiſſeaux du cerveau. Les arteres de ce viſcere n'ont point de tuniques élaſtiques, ou celles qu'elles ont, ſelon quelques anatomiſtes, ſont plus minces que celles des autres parties du corps; d'ailleurs leur marche tortueuſe & leurs ſinuoſités multipliées par leſquelles elles

s'entrelacent de différentes manieres, briſent l'impétuoſité du ſang & diminuent, par conſéquent, ſon action : voilà pourquoi la ſuppuration ſe fait fort lentement dans cette maladie.

9. Les anciens auteurs n'ont pas exactement diſtingué la phrénéſie de la manie. Dans cette derniere maladie il n'y a point de fiévre, ou, s'il y en a, elle eſt au moins très-legere. On diſtingue la phrénéſie de la léthargie par la couleur vive, la reſpiration plus prompte & le pouls bas ; du délire, par les ſymptomes qui démontrent que le cerveau eſt affecté originairement. La dureté du pouls indique l'inflammation des méninges ; ſa ſoupleſſe, celle du cerveau.

10. Cette maladie eſt d'autant plus dangereuſe que la partie qu'elle attaque eſt plus néceſſaire à la vie. Elle épargne moins les hommes que les femmes qui s'en tirent moins difficilement. Plus les malades ſont audacieux, plus ils ſont éloignés de leur naturel, & plus eſt grand le danger qui les menace. L'hémorrhagie des narines eſt avantageuſe. Le changement de la phrénéſie en léthargie eſt d'un mauvais préſage. L'aphonie, les convulſions, le hoquet, la voix tremblante ſont les ſignes les plus funeſtes.

11. L'indication curative eſt de répri-

mer l'impétuosité du sang dans ses vaisseaux, & de dissoudre les humeurs épaissies ; ce qui s'obtient, 1° par la saignée de la jugulaire ou de l'artere temporale répétée tant que les forces le permettent : si le pouls ne permet pas de mettre en usage cette saignée, ce qui arrive souvent, sur-tout après le troisieme jour, il faut alors tirer du sang des tempes par les ventouses ou les sang-suës, ou scarifier l'intérieur des narines ; 2° par les purgatifs très-doux & les lavemens pour lâcher le ventre ; 3° par les enveloppes humides & tiédes dans lesquelles on met les pieds, ou par les cataplasmes émolliens ; 4° par le nître pris intérieurement avec un peu de camphre ; 5° par les acides végetaux ; 6° par les emplâtres épispastiques appliqués sur la tête après les évacuations nécessaires ; 7° par les boissons délayantes, la diéte sévere & humectante ; 8° par le grand repos du malade, l'obscurité de sa chambre, la température de l'air, & le silence des assistans.

SECTION III.

L'Ophthalmie.

1. L'ophthalmie est l'inflammation des membranes qui revêtent l'œil, sur-tout de la tunique albuginée.

2. On la diſtingue, 1° en *legere*, en *grave*, & en *très-grave* ou *chémoſis*. La legere ne s'étend pas au-delà de la conjonctive & de la ſclérotique; celle qui eſt grave attaque, outre ces parties, les paupieres qui ſont voiſines, & cauſent à l'œil une ardeur & une douleur très-fortes; le chémoſis pénetre juſqu'au fond de l'œil & juſqu'à la retine elle-même, & eſt accompagné de délire, de ſuppuration, & d'un écoulement d'humeurs. 2° On la diſtingue encore en *vraie*, qui dépend plutôt d'une cauſe interne; & en *fauſſe*, qui dépend plutôt d'une cauſe externe. 3° En *humide*, où il coule de l'œil beaucoup de ſéroſité âcre; & en *ſéche*, où il en coule peu, ou point du tout. 4° En *périodique*, qui a coutume de régner dans un certain tems, ſur-tout vers l'équinoxe; & en *épidémique*, qui dépend de la conſtitution de l'air froide & permanente. 5° En *idiopathique* & jointe à d'autres maladies, comme la vérole, les écrouelles, & quelques fiévres. 6° En *continuë* & *intermittente*. On a obſervé la derniere eſpece, lorſque les fiévres rémittentes & intermittentes régnoient.

3. Les cauſes éloignées agiſſent extérieurement ou intérieurement. Les coups; la pouſſiere; l'air froid du nord auquel on s'expoſe trop; la ſuppreſſion ſubite

de la ſueur; fixer trop ſouvent la vue ſur la neige, le feu, le ſoleil & les couleurs éclatantes; s'expoſer à l'air frais & obſcur du matin, lequel, vers les heures qui précedent le midi, devient chaud & éblouiſſant; les fumées âcres & métalliques; l'opération de la cataracte; voilà les cauſes qui agiſſent extérieurement. Celles qui agiſſent intérieurement ſont les excrétions ſalutaires ſupprimées, comme les menſtrues, la ſueur du matin, &c. la gale, la goutte-roſe ou la teigne répercutée, les fiſtules & les ulceres conſolidés, la crapule, le libertinage, les veilles trop ſoutenues, les travaux nocturnes, les ophthalmies précédentes & les autres maladies des yeux, la petite-vérole & la rougeole.

4. La cauſe prochaine de l'ophthalmie eſt l'obſtruction & la diſtenſion des vaiſſeaux de la tunique albuginée, qui dans l'état de ſanté charrie une liqueur tranſparente, mais qui ſont alors remplis par le ſang. La ſeule inſpection prouve que cette cauſe eſt la véritable. Elle eſt auſſi confirmée par l'expérience; car, ſi on injecte une liqueur rouge dans un rameau de la carotide, on voit la tunique albuginée de l'œil devenir rouge & enflammée.

5. Voici les ſymptomes qui accompa-

gnent l'ophthalmie : l'œil éprouve une ſenſation pareille à celle qu'occaſionneroit une mouche qui y ſeroit fixée, il eſt rouge, enflé, & vexé par une ardeur & une douleur aiguë, comme s'il étoit irrité par la préſence de quelqu'épine; il en découle une ſéroſité âcre & brûlante; ſon grand angle eſt rempli, ſur-tout après le ſommeil, d'une chaſſie viſqueuſe; il diſtingue moins bien les objets, ou il ne les diſtingue pas du tout, & il ne peut ſoutenir la lumiere; le pouls eſt vîte & un peu dur; les arteres battent; les paupieres & les parties environnantes ſont enflées. Lorſque le mal eſt plus grave, la conjonctive enflammée s'éleve au-deſſus de la cornée, le malade croit voir des mouches voltiger devant lui, ou de la pouſſiere, & autres choſes qui n'exiſtent pas davantage, paſſer & repaſſer devant ſes yeux. Viennent enſuite les ſuppurations, les taches dans la cornée, ſon épaiſſiſſement & celui des humeurs.

6. Si, outre les ſignes externes de l'ophthalmie, celui qui en eſt attaqué voit des mouches voltigeantes ſe préſenter devant ſes yeux, c'eſt un ſigne, ſelon Pitcarn, que la rétine participe à la maladie & au danger. Porterfield, qui s'eſt acquis une réputation juſtement mé-

ritée, par ſon ſçavoir ſur tout ce qui concerne les yeux, a réfuté cette opinion, & a démontré que les petits corps voltigeans qui empruntent la couleur des corps préſens, ſont dans l'humeur aqueuſe. L'impreſſion douloureuſe que la lumiere cauſe à l'œil, indique que l'iris & le nerf ſont affectés.

7. L'ophthalmie legere ſe diſſipe aiſément. Celle qui eſt très-grave, finit par la ſuppuration de l'œil & l'aveuglement. L'ophthalmie grave eſt opiniâtre, elle dure des mois entiers, elle laiſſe ſouvent des taches dans la cornée, elle affoiblit la vue, rend la cornée plus épaiſſe & déprave les humeurs. Le danger eſt plus grand, lorſque l'inflammation occupe les parties internes. La diarrhée eſt avantageuſe. Si l'œil a été affoibli auparavant par les écrouelles, l'inflammation dont il eſt attaqué s'en va avec beaucoup de peine. Les taches invétérées ſe guériſſent très-difficilement.

8. Le traitement conſiſte, 1° à détourner de la tête le ſang ou la ſéroſité âcre, 2° à diſſiper la ſtaſe inflammatoire.

On détourne de l'œil les humeurs, 1° par la ſaignée, ſur-tout celle de la jugulaire, & répétée autant de fois que le permettent l'âge, la pléthore & la vie paſſée du malade; 2° les ventouſes ſcarifiées

appliquées à la nuque du col; 3° les ſang-ſuës appliquées ſur les tempes & même ſur l'œil; 4° les doux laxatifs & les anti-phlogiſtiques; 5° les véſicatoires appliqués ſur le col, proche les oreilles, mais ſur-tout ſur la tête & les tempes, après avoir déſempli les vaiſſeaux; 6° les bains des pieds; 7° le thé & les diaphorétiques pris en boiſſon & abondamment pour déterminer vers la peau, ſur-tout ſi la féroſité eſt âcre & ſalée; 8° les ſétons & les cauteres dans l'ophthalmie ancienne.

On diſſipe la ſtaſe, 1° en corrigeant les ſucs âcres & ſalés par les boiſſons délayantes & adouciſſantes. 2° En appliquant la vapeur de l'eau chaude ſur l'œil, la tête étant couverte. 3° En faiſant boire du lait chaud. 4° En appliquant ſur l'œil un cataplaſme de mie de pain cuite avec le lait, & en le renouvellant ſouvent. 5° En faiſant uſage des linimens & des collyres legérement répercuſſifs & deſſéchans, lorſque l'inflammation diminue, mais jamais auparavant: car ſi on emploie trop tôt ces remèdes, ou s'ils ſont trop âcres, ils augmentent l'inflammation, loin de la diminuer. 6° En réglant le régime du malade: qu'il ſoit condamné à l'abſtinence au commencement, & qu'il uſe enſuite des

alimens d'une maniere très-modérée; qu'il ſe tienne en repos dans un lieu obſcur; qu'il couvre ſon œil avec un voile de couleur verte; qu'il évite les ſpiritueux, le vin, la fumée de tabac, les ſternutatoires, le vomiſſement, la vapeur des oignons & de l'ail, & l'agitation; qu'il ne parle point; qu'il ne veille point; enfin qu'il ne regarde ni le ſoleil ni les corps reluiſans.

Quelques-uns conſeillent la ſcarification des paupieres intérieurement, & même des yeux, pour préparer à propos une iſſuë au ſang qui s'eſt arrêté. Ils appellent cette opération *ophthalmoxe*. Ne l'employez jamais que dans les ophthalmies les plus rebelles & qui ont réſiſté à tous les autres remèdes, afin de ne pas paroître omettre un remède que quelques médecins ont vanté comme efficace.

9. L'ophthalmie ſcrophuleuſe a pour ſpécifique le quinquina, les mercuriaux & les eaux minérales ferrugineuſes purgatives. Les collyres qui contiennent un peu de mercure doux, ſont bons dans l'ophthalmie vénérienne.

10. On emploie avec ſuccès pour remédier aux taches de la cornée & à l'affoibliſſement de la vue, la graiſſe de vipere dont on verſe fréquemment quelques gouttes ſur l'œil; le ſel volatil ou

le ſel ammoniac imbu d'huile de marjolaine, dont on fait reſpirer ſouvent l'odeur ; la vapeur de la décoction de racine de valériane, des fleurs de ſureau, des ſemences de fenouil, conduite juſqu'à l'œil ; les bains d'eau douce, les déſopilatifs & les mercuriaux.

11. Les cauteres ſont bons pour prévenir cette maladie, auſſi-bien que la ſaignée vers le tems des équinoxes, les purgations & la diéte rafraîchiſſante : évitant de lire la nuit, ſur-tout les livres imprimés en petit caractere, & de s'expoſer à l'action des cauſes éloignées détaillées ci-deſſus.

SECTION IV.

L'Angine inflammatoire.

1. L'angine, ainſi appellée par les latins, *ſquinancie* en françois, eſt l'affection du goſier accompagnée de la déglutition empêchée & douloureuſe, ou de la difficulté de reſpirer, ou de l'une & l'autre.

2. Les praticiens la diſtinguent, 1° en *vraie* & *fauſſe*. Elle eſt vraie, quand la tumeur provient de la congeſtion du ſang ; elle eſt fauſſe, quand la tumeur provient de la congeſtion de la ſéroſité. 2° A raiſon du lieu affecté : ainſi elle at-

taque ſeulement la membrane muqueuſe ou la racine de la langue avec l'os hyoïde, le commencement de l'œſophage, les muſcles du larynx ou du pharynx, la trachée-artere, les glandes, les amygdales, le voile du palais, la luette, les muſcles moteurs de la mâchoire, les vaiſſeaux ſanguins, ſéreux, lymphatiques ou les nerfs. 3° En *idiopathique* & *ſymptomatique.* 4° En *inflammatoire* & *maligne.* Cette diſtinction convient d'avantage à la pratique. Je commencerai par la premiere qui, 5° ſe diviſe encore en *manifeſte* où il paroît une tumeur, & en *occulte* où l'on n'en voit aucune. La premiere eſt appellée par la plûpart des anciens, *ſunanche ;* & l'autre, *cunanche :* tous les auteurs ne ſont pas d'accord ſur ces noms.

3. La ſquinancie attaque ſur-tout les hommes ; les jeunes-gens ; les perſonnes ſanguines, pléthoriques, rouſſes, qui en ont déja été attaquées une fois, & qui ſe couvrent trop le col. En effet les femmes éprouvent rarement cette maladie ; elle règne ſur-tout pendant les gelées & dans le printems.

4. Les cauſes éloignées ſont la ſuppreſſion de la tranſpiration, ſur-tout de celle du col ; l'impreſſion d'un air froid ſur le goſier, ſur-tout ſi ſon action

ſur cette partie eſt augmentée par l'équitation ou un mouvement rapide ; la boiſſon d'eau froide ; la conſtitution épidémique de l'air ; les alimens & les boiſſons âcres ; les médicamens ou les poiſons ; les particules âcres des inſectes ; les vapeurs cauſtiques, telles que les vapeurs acides minérales, arſenicales, antimoniales, &c ; les corps durs & aigus arrêtés dans le goſier ; les évacuations naturelles ſupprimées ou les évacuations artificielles ceſſées. Enfin il faut encore mettre au nombre de ces cauſes de trop chanter, de trop crier, de trop jouer des inſtrumens à vent, &c. exercices dont l'excès fatigue exceſſivement les parties qui ſont le ſiége de la ſquinancie.

5. L'autopſie, les cauſes éloignées, les ſymptomes & l'ouverture des cadavres prouvent que la cauſe prochaine eſt l'inflammation des différentes parties du goſier qui ſervent à la déglutition ou à la reſpiration.

6. L'angine manifeſte qui occupe le pharynx, les amygdales, la luette & le voile du palais, ſe déclare par un ſentiment de froid ; par la rudeſſe du goſier ; la douleur qui accompagne la déglutition de la ſalive ; la fréquence, la force & la petite dureté du pouls ; la denſité du ſang, & la croûte blanche qui cou-

vre sa surface. Si l'on abbaisse la langue, on voit le gosier rouge, enflé, retréci, enflammé & couvert d'une grande abondance de *mucus* visqueux. L'enflure augmente, & la déglutition, de même que la respiration, devient beaucoup plus laborieuse. Le malade éprouve une douleur dans les oreilles. Ses yeux sont sanguinolens & saillans, son visage est rouge & enflé. Alors il se tient dans une situation verticale, la bouche ouverte; il a de fréquentes nausées; à peine peut-il mouvoir la mâchoire, tant la douleur est grande ! & il éprouve continuellement le sentiment d'une suffocation prochaine. Son col devient rouge, & souvent enflé extérieurement. Il rejette ce qu'il boit, par les narines. Enfin, la maladie faisant toujours des progrès, sa poitrine rend un son aigu, son visage devient livide, son pouls manque & il meurt suffoqué.

L'angine occulte, qui occupe le larynx ou la partie supérieure de la trachée-artere, est accompagnée de fiévre aiguë, & d'une douleur pungitive dans la partie affectée. La respiration est prompte & très-difficile; la déglutition n'est presque point lésée; la voix est aiguë & perçante; la bouche est ouverte; l'extrême anxiété de la poitrine est jointe

à

à un ſentiment de ſuffocation ; les veines qui ſont autour du col & du goſier ſont enflées ; le viſage eſt livide ; toutes les fonctions du cerveau ſont léſées ; & le malade périt ſubitement de ſuffocation le premier, le ſecond ou le troiſieme jour.

7. Ces deux eſpeces de ſquinancie ſe terminent par la réſolution de la matiere épaiſſie, & ſa ſécrétion par les urines ou les ſueurs ; par la ſuppuration de la tumeur, le quatrieme ou le cinquieme jour, & l'écoulement de la matiere purulente mêlée avec une quantité de ſang ; par l'induration des glandes qui deviennent ſquirrheuſes, & par la gangrene. L'angine occulte ſe termine très-rarement par la ſuppuration, à cauſe de la délicateſſe & de l'aridité des parties.

8. Dans la premiere eſpece de ſquinancie la déglutition eſt néceſſairement léſée, parce que les parties & les muſcles qui ſervent à cette fonction, actuellement enflés & roides, ne peuvent ſe mouvoir ſans douleur. L'enflure des parties environnantes bouche la fente de la glotte, de-là le ſentiment d'une ſuffocation prochaine. Les glandes ſont gonflées par les humeurs, de-là la grande quantité de *mucus* qu'elles répandent. Le conduit d'Euſtache qui va du goſier à

l'oreille interne eſt enflammé, de-là la douleur de l'oreille. Les veines qui ramenent le ſang ſont comprimées, & le trajet de ce fluide par les poumons eſt empêché, de-là l'enflure & l'inflammation des yeux & du viſage. Le goſier eſt irrité, de-là les nauſées. Enfin la mâchoire inférieure eſt preſqu'immobile, parce que les muſcles qui la font mouvoir ſont enflammés; & la matiere qui doit ſe précipiter par l'œſophage eſt rejettée par un mouvement convulſif par les narines, parce que le paſſage qui mene à ce canal eſt bouché.

Dans la ſquinancie occulte les ſymptomes dépendent de l'affection des parties membraneuſes de la trachée-artere & du larynx, & du retréciſſement de la fente de la glotte. En conſéquence, les poumons ne ſe développent pas aſſez, le trajet du ſang eſt interrompu, & il s'amaſſe autour du cœur & de la veine cave.

9. On diſtingue la ſquinancie de la vérole, parce que la premiere eſt accompagnée de fiévre & d'une grande inflammation qui atteint promptement ſon plus haut degré; au lieu que l'autre fait ſes progrès lentement, & ravage le goſier ſans une fiévre notable. On diſtingue la ſquinancie dont nous traitons actuelle-

ment de la ſquinancie maligne par les ſymptomes que nous détaillerons.

10. Si le pharynx ſeul eſt enflammé, & ſi le malade reſpire encore librement, quoique la déglutition ſoit empêchée, il n'y a point de danger. Mais ſi la grande léſion de la reſpiration eſt jointe à l'anxiété & au ſerrement extrêmes de la poitrine, le danger eſt très-grand. Dans la premiere eſpece de ſquinancie on doit deſirer la ſuppuration après le quatrieme jour. Dans l'autre on ne peut porter un pronoſtic avantageux qu'autant que la réſolution ſe fait promptement. La ſquinancie occulte eſt toujours dangereuſe, ſur-tout ſi le muſcle *thyréo-aryténoïdien*, deſtiné à fermer la glotte, eſt enflammé. L'enflure des parties externes eſt d'un bon augure; mais ſi elle diſparoît ſubitement, les ſymptomes prenant plus d'intenſité par le tranſport de la matiere ſur les parties internes, le danger eſt éminent. La ſquinancie qui attaque un corps affoibli, & qui doit ſon origine à d'autres maladies, eſt dangereuſe. Enfin l'écume de la bouche, la langue enflée & pourprée, le froid des extrémités, le pouls intermittent & convulſif annoncent une mort prochaine.

11. Les indications curatives ſont,

1° d'évacuer le ſang & de le détourner des parties affectées, 2° d'opérer la réſolution de l'humeur épaiſſie.

L'évacuation & la révulſion s'operent 1° par la ſaignée copieuſe & réitérée, ſur-tout celle de la jugulaire, ſi elle peut fournir une quantité ſuffiſante de ſang, 2° les purgatifs très-doux & les lavemens, 3° les épipaſtiques appliqués autour du col.

On produit la réſolution des humeurs épaiſſies, 1° par les médicamens nîtreux, 2° la gomme de gayac adminiſtrée après les évacuations néceſſaires, laquelle agit dans cette maladie comme ſpécifique, 3° la vapeur de l'eau chaude à laquelle on mêle un peu de vinaigre, dirigée vers le goſier par le moyen d'un entonnoir, 4° les gargariſmes réſolutifs & diſcuſſifs, 5° les cataplaſmes diſcuſſifs & relâchans appliqués ſur le col, 6° par un air un peu chaud: ayant ſoin d'ailleurs de tenir la tête du malade élevée, de le maintenir dans un repos parfait, de l'empêcher de parler, & d'écarter de lui tout ce qui eſt capable d'exciter les paſſions de l'ame.

12. Les émétiques & la bronchotomie ſont les moyens les plus efficaces pour prévenir la ſuffocation.

L'Angine maligne.

L'angine maligne, ou maladie ſtrangulatoire, ou affection peſtilentielle du goſier, eſt l'affection du goſier accompagnée d'une fiévre aiguë & d'ulceres qui ravagent cette partie. Elle a le nom d'*ulceres d'Egpyte* ou de *Sirie* dans Arétée, qui l'a exactement décrite. Cette maladie, qui par la ſuite fut inconnue, ou paſſée ſous ſilence par les auteurs de médecine, ſe manifeſta au commencement du dix-ſeptieme ſiécle en Eſpagne & en Italie accompagnée des plus cruels ſymptomes, & attira l'attention des médecins. Fothergill en a donné une deſcription exacte ; cet ouvrage le rend digne des plus grands éloges.

2. Les petits enfans, les petites filles, les infirmes & les leucophlegmatiques ſont plus ſouvent & plus ſérieuſement attaqués de cette maladie que les adultes, les petits garçons, les perſonnes qui jouiſſent d'une bonne ſanté & qui ſont d'un tempérament ſanguin. Elle ſe manifeſte ſur-tout en automne & au commencement du printems après les tems chauds.

3. La cauſe prochaine de cette maladie eſt quelque miaſme particulier communiqué au corps par l'air ou par les

autres corps qui en ſont déja affectés. Tous ceux qui approchent le malade contractent fréquemment ſon mal par ſon haleine ou la ſanie qui découle de ſa bouche, ce qui démontre que cette maladie eſt contagieuſe.

4. Le virus introduit dans le corps agit ſur toute la maſſe des humeurs, mais ſur-tout ſur le goſier & les liqueurs qui y ſont filtrées par les glandes, les forces naturelles diſpoſant à la putréfaction & à l'acrimonie. Cela eſt parfaitement prouvé par les ſymptomes, le traitement, & l'ouverture des cadavres.

5. La ſquinancie maligne s'annonce par le froid auquel ſuccedent la chaleur vive & brûlante, les étourdiſſemens, la douleur de tête, l'immobilité du col, un ſentiment déſagréable dans le goſier, les nauſées, le vomiſſement, la diarrhée, l'inflammation & l'humidité des yeux, l'enflure & la rougeur du viſage, le malaiſe, l'anxiété, la lypothimie, l'égarement de l'eſprit. Le pouls eſt prompt, & ordinairement débile, rare, fort & dur; le ſang a une couleur vive, il a peu de conſiſtance, il eſt diſſous, quelquefois inflammatoire dans le commencement; l'urine d'abord cruë & ſéreuſe eſt enſuite comme teinte par la bile; la langue eſt humide & ſouvent couverte

de *mucus;* la déglutition n'eſt pas beaucoup léſée; il exiſte dans le goſier une odeur déſagréable; l'haleine eſt puante & putride. La luette, les amygdales & le pharynx ſont enflés & ont une couleur vive, ſuivie de taches blanches qui ont leur ſiége près des amygdales, & qui couvrent un ulcere fétide & rempli de ſanie; l'intérieur des narines eſt rouge & excorié; le viſage, le col, la poitrine & les bras juſqu'aux extrémités des doigts, ſont enflés, ont une couleur d'écarlate, & ſont quelquefois éryſipélateux; quelques puſtules paroiſſent çà & là ſur les mains; les parotides ſont enflées & douloureuſes; le col eſt œdémateux; la voix eſt ſtrangulatoire; il ſurvient des hemorrhagies par la matrice, l'*anus*, ou les narines; la gangrene s'étend depuis l'œſophage juſqu'à l'eſtomac, & depuis la trachée artere juſqu'aux poumons. La maladie prend ordinairement plus d'intenſité à l'approche de la nuit; mais le matin, dès qu'une petite ſueur commence à couvrir le corps, elle ſe modere.

6. La ſquinancie maligne n'a ni jours critiques, ni criſe réguliere. Elle ſe termine heureuſement ou malheureuſement entre le ſecond & le ſeptieme jour. Lorſqu'elle veut ſe terminer heureuſement,

la chaleur ſe calme, la couleur de la peau diſparoît, l'épiderme ſe leve par écailles, l'expectoration eſt augmentée, le pouls ſe ralentit, l'enflure du col s'affaiſſe, & les ulceres ſe guériſſent.

7. Le vomiſſement & la diarrhée ſont dûs à la ſanie cauſtique qui tombe dans l'eſtomac & les inteſtins, & peut-être auſſi à la legere inflammation qui exiſte dans ces parties comme à la peau. Cette même ſanie putride donne lieu à l'odeur puante de l'haleine. L'enflure des parties internes & les puſtules naiſſent d'une portion de la matiere morbifique portée vers ces parties. Les hémorrhagies dépendent de la diſſolution du ſang & de l'éroſion des vaiſſeaux par l'effet de la ſanie.

8. On diſtingue la ſquinancie maligne de la ſquinancie inflammatoire par le vomiſſement & la diarrhée, la tumeur éryſipélateuſe, les ulceres du goſier fétides & couverts d'une croûte blanche, l'enrouement, le petit délire qui ſe manifeſte promptement, le défaut abſolu de criſe certaine, & l'intenſité plus grande des ſymptomes après les évacuations. D'ailleurs l'une attaque très-fréquemment les enfans & les perſonnes délicates; l'autre, les perſonnes robuſtes. Il n'eſt pas plus difficile de diſtinguer

la ſquinancie maligne des aphthes; elle n'a ſon ſiége qu'au goſier, les aphthes ont le leur au goſier & à la bouche, & ils ſont couverts d'une croûte blanche.

9. Cette maladie eſt très-trompeuſe par ſa nature. Elle eſt plus dangereuſe chez les enfans que chez les adultes, tant parce qu'ils ne peuvent cracher la ſanie, que parce qu'ils ſe refuſent aux ſecours qu'on leur apporte. L'enflure éryſipélateuſe eſt ordinairement d'un bon augure; tant que les yeux ſont brillans, il y a lieu d'eſpérer; mais lorſque ce ſigne favorable diſparoît, la mort eſt prochaine. Le danger eſt toujours en raiſon de la foibleſſe & de la défaillance. Les ulceres blancs ſont très-avantageux, ceux qui ſont de couleur cendrée ſont mauvais, ceux qui ſont livides ou noirs ſont les plus funeſtes. La diarrhée, le friſſon, la débilité & la petiteſſe du pouls, le corps œdémateux & cadavéreux ſont de mauvais augure. Les exanthèmes livides & le flux de ſang, ſur-tout par les narines, annoncent une mort prochaine.

10. Pour guérir la ſquinancie maligne il faut, 1° vuider l'eſtomac & les glandes du goſier par un leger vomitif; 2° reſtaurer les forces par les médicamens cardiaques & legérement diaphorétiques, le vin & la diéte reſtaurante &

anti-ſeptique ; 3° entretenir l'enflure des parties externes par la douce chaleur du lit, qui eſt auſſi très-bonne pour prévenir la diarrhée ; 4° adminiſtrer les anti-ſeptiques, parmi leſquels le quinquina tient le premier rang, & les acides minéraux & végétaux, pourvu toutefois qu'ils n'excitent point la diarrhée ; 5° appliquer les emplâtres épiſpaſtiques autour du col.

La ſaignée, la purgation, & les médicamens anti-phlogiſtiques nuiſent ordinairement. L'expérience a prononcé. Si la ſaignée peut être quelquefois utile, c'eſt chez les adultes & chez ceux qui ſont pléthoriques, ſur-tout lorſque la reſpiration eſt laborieuſe.

11. Il eſt bon de gargariſer les parties affectées au commencement de la maladie avec les médicamens legérement répercuſſifs & réſolutifs, comme l'infuſion de roſes rouges avec le vinaigre ou le vin rouge aſtringent. Les gargariſmes faits avec les déterſifs, tels que le miel, la teinture de myrrhe, le miel égyptiac, & l'eau de chaux, ſont meilleurs contre les ulceres blancs. Les gargariſmes ſouvent réitérés ſéparent très-bien la croûte blanche qui tient à l'ulcere & qu'on n'arrache jamais impunément ; car l'inflammation & la douleur

augmentent, & l'hémorrhagie s'ensuit souvent. Il faut employer contre l'hémorrhagie les astringens & les styptiques.

SECTION V.

La Toux ou Catarrhe, & la Toux convulsive.

1. La toux est l'expulsion forte & convulsive d'une matiere irritante versée dans les poumons par les artérioles ou les glandes qui arrosent la membrane du larynx, de la trachée-artere, des bronches & des vésicules pulmonaires.

2. On distingue la toux, 1° en *originaire* & *symptomatique*; 2° en *chaude* qui est accompagnée de symptomes fébriles, & en *froide* qui n'en a aucuns; 3° en *séche*, où le malade crache peu ou point du tout, & en *humide* où il crache beaucoup; 4° en *catarrhe* causé par une matiere déliée & âcre, & en *catarrhe* causé par une matiere épaisse & visqueuse. Il faut distinguer avec soin ces deux especes de catarrhe & les décrire séparément, parce que leur nature est différente, & même opposée. La premiere attaque ceux dont la fibre est roide; l'autre, ceux dont la fibre est molle.

3. Le catarrhe dans lequel la matiere est âcre, est excité par l'action subite du

froid ſur le corps ; les vents humides & froids, ſur-tout ceux du Nord & du Levant ; les changemens de tems ſubits ; le dégel ; l'air rempli de particules aqueuſes ; les vêtemens humides ; le refroidiſſement des pieds ; l'imprudence de ne point aſſez couvrir quelques parties du corps, mais ſur-tout la tête & la poitrine ; les maladies qui ont précédé, comme la petite-vérole & la rougeole ; & les particules âcres contagieuſes répandues dans l'air.

Le catarrhe dans lequel la matiere eſt épaiſſe, eſt excité par tout ce qui produit une trop grande quantité de ſéroſité, comme le tiſſu lâche du corps & des poumons ; la vie ſédentaire ; l'air trop humide & inſulaire ; les méditations nocturnes ; & l'uſage des alimens trop cruds, froids & aqueux.

4. La cauſe prochaine eſt l'irritation des poumons par une matiere étrangere, & le mouvement convulſif de preſque toute la machine excité par l'irritation, pour chaſſer cette matiere ; car tous les irritans appliqués ſur la ſurface externe des poumons, tels que les tubercules de ce viſcere, les corps étrangers, l'air rempli de particules âcres, excitent la toux. La toux eſt avec raiſon comparée au vomiſſement.

5. Le catarrhe dans lequel la matiere eſt déliée ſe manifeſte par le friſſon; la laſſitude; les larmes qui coulent des yeux ſouvent enflammés; la rougeur & l'enflure du viſage; la peſanteur douloureuſe de la tête; le ſerrement & la douleur de la poitrine; la titillation continuelle du goſier; un ſentiment importun qui excite le malade à touſſer, ſur-tout le ſoir, & ſes crachats ſont humides, peu abondans, ou il n'en rend aucuns; le refroidiſſement de pieds, la ſécrétion abondante de l'urine, la vîteſſe & ordinairement la dureté du pouls, la demangeaiſon des narines, l'éternument, l'enchifrenement, l'inflammation & l'excoriation de la membrane pituitaire, l'enrouement, la gêne de la reſpiration, l'hémoptyſie, & la phthiſie pulmonaire.

Dans le catarrhe où la matiere eſt épaiſſe, la reſpiration eſt laborieuſe; les poumons ſont remplis d'un *mucus* écumeux; la toux eſt fatiguante, ſur-tout le matin, & elle fait ſortir une matiere viſqueuſe, blanchâtre, ou jaunâtre, ou bleuâtre, & formant ſouvent des globules muqueux unis enſemble. Ce catarrhe eſt ſuivi des tubercules des poumons, des ſuppurations, de la conſomption, & de la phthiſie pulmonaire.

6. On voit aiſément que tous ces ſymp-

tomes dérivent de la matiere âcre & déliée, ou épaisse & visqueuse qui irrite les poumons. La membrane pituitaire est affectée à cause de sa communication avec celle qui tapisse l'intérieur des poumons. Toutes les parties tant internes qu'externes du thorax & de l'abdomen entrent en convulsion, parce qu'elles ont les mêmes nerfs que les poumons, sçavoir ceux de la huitieme paire & de l'intercostal.

7. La toux séche se change ordinairement en humide. La premiere est plus dangereuse à cause des inflammations & des ruptures de vaisseaux qui l'accompagnent; d'où le changement est plus avantageux, quand la toux séche dégénere en humide, que quand l'humide se convertit en séche, parce que cette derniere est souvent suivie des tubercules, & des fiévres putrides ou hectiques. La toux humide lése la digestion & conduit à la cachexie. L'une & l'autre font beaucoup de tort aux personnes qui ont les poumons foibles.

8. Ces différentes especes de toux exigent un traitement différent & presqu'opposé. Dans le catarrhe où la matiere est déliée, il faut, 1° désemplir les poumons par la saignée, lâcher doucement le ventre, & donner les plus doux

diaphorétiques; 2° corriger l'acrimonie de la matiere, l'épaiſſir, & relâcher les vaiſſeaux du poumon, par les huiles des végétaux tirées ſans feu, le blanc de baleine, les décoctions mucilagineuſes ou les ſyrops faits avec les herbes pectorales, comme le tuſſilage, la guimauve, la graine de lin; les remèdes legérement incraſſans, comme la conſerve de roſes rouges, le baume de Lucatelli, & le lait d'âneſſe; 3° calmer les mouvemens convulſifs par les opiats qui poſſedent auſſi à un haut degré la faculté d'épaiſſir; 4° donner au malade des alimens doux & très-legers, lui faire prendre le lait, le bien couvrir, le faire tenir en repos dans le commencement, & lui faire prendre enſuite un leger exercice.

Dans le catarrhe où la matiere eſt épaiſſe il faut, 1° détourner la matiere par les laxatifs, les emplâtres épiſpaſtiques, & les cauteres; 2° l'atténuer par le vomiſſement, les épiſpaſtiques, les remèdes inciſifs & déterſifs comme le ſavon, l'oignon de ſcille, l'ail, la gomme ammoniaque, les acides végétaux; 3° fortifier les poumons par les fumigations deſſéchantes, l'équitation continuée, les fortes frictions, ſur-tout celles de la tête, & faites avec quelques remèdes échauffans; les alimens reſtaurans, & les eaux

ferrugineuſes ; 4° défendre les opiats ; la bière, les œufs, les poiſſons, ſur-tout ceux qui vivent autour des rochers, parce que toutes ces ſubſtances ſont nuiſibles par leur nature incraſſante.

La Toux convulſive.

9. Il eſt une eſpece de toux plus atroce & plus invétérée qu'on appelle *toux des enfans*, ou *toux convulſive*, dans laquelle l'expiration continuée pendant quelques minutes à cauſe de la toux, eſt ſuivie de l'inſpiration qui ſe fait avec ſiflement, ronflement & un ſon aigu à cauſe du reſſerrement de la glotte. Cette toux chaſſe peu de matiere des poumons. L'eſtomac eſt ſouvent irrité juſqu'au vomiſſement. La fiévre ſurvient ; les ulcérations, l'hémoptyſie, la phthiſie ſuccedent.

10. Les praticiens diſputent beaucoup ſur le ſiége de cette maladie. Le plus grand nombre prétend qu'il eſt dans l'eſtomac, parce que les pectoraux relâchans ſont nuiſibles ; & les ſtomachiques amers, ſalutaires. D'autres prétendent qu'il eſt dans les poumons : quelques-uns enfin avancent qu'il eſt dans le pharynx & le larynx. Le ſentiment des premiers n'eſt point appuyé ſur des preuves ſolides ; car les huileux peuvent nuire, & les amers faire du bien aux poumons

poumons comme à l'eſtomac ; & les poumons ne paroiſſent pas ſouffrir par ſympathie, parce qu'il arrive ſouvent que l'eſtomac n'eſt pas irrité lorſque la toux eſt la plus cruelle. La toux convulſive me paroît dépendre de l'irritation plus forte des parties affectées dans le catarrhe ordinaire, & du relâchement & de l'irritabilité plus grande de tout le corps, ſur-tout de l'eſtomac.

11. Les toux convulſives ſont rarement dangereuſes : quelquefois cependant elles conduiſent à la ſuffocation ou à la phthiſie. Les médicamens font peu d'effet juſqu'à ce que les forces de la maladie ſoient épuiſées.

12. On guérit, 1° par la ſaignée copieuſe ; 2° par le vomiſſement réitéré, laiſſant les intervalles convenables ; 3° en purgeant avec la rhubarbe & le calomélanos ; 4° par les pectoraux atténuans ; 5° les épiſpaſtiques, pour détourner du poumon les humeurs âcres ; 6° les ſpecifiques vantés par pluſieurs auteurs, comme le muſc, le ſuc de pouliot ; 7° les onguens relâchans appliqués ſur le thorax ; 8° les amers & les corroboratifs, tels que le quinquina, pris après les autres remèdes.

13. J'ai obſervé une fois une toux rémittente, qui arrivoit à une heure mar-

quée, agitoit le malade, de même que la convulsive, pendant une heure ou deux, & cessoit ensuite pour revenir à la même heure de la nuit suivante. Après avoir employé en vain contre cette toux tous les pectoraux, je l'ai heureusement guérie par le quinquina dans l'espace de vingt-quatre heures.

SECTION VI.

La Péripneumonie.

1. La péripneumonie est l'inflammation des poumons, accompagnée de fiévre aiguë, de difficulté de respirer, de toux, & d'un pouls mol. Il faut que les médecins aient une idée bien claire de cette maladie, parce qu'elle survient dans presque toutes les aiguës avant la mort.

2. On la distingue, 1° à raison de ce qu'elle attaque un seul lobe du poumon, ou tous les deux; 2° à raison de l'espèce d'obstruction qui est ou sanguine ou pituiteuse. Dans le premier cas, la péripneumonie est vraie; dans l'autre, elle est fausse. Il est encore une autre espece de péripneumonie accompagnée d'un sang dissous & qui se putréfie en peu de tems: on l'appelle *maligne*. Traitons de ces différentes péripneumonies par ordre.

3. La péripneumonie inflammatoire

règne ſur-tout en hiver, & elle attaque principalement ceux qui ont le tempérament ſanguin, la fibre roide, le ſang épais, & la poitrine trop étroite ; ceux qui uſent d'alimens très-nourriſſans & de boiſſons ſpiritueuſes, qui ſont gras, aſthmatiques & avancés en âge.

4. Les cauſes éloignées ſont la ſuppreſſion de la tranſpiration ; le fort exercice ; l'air froid, doux, lourd, chargé de vapeurs âcres & aſtringentes, reçu dans les poumons ; le vent de biſe ; les boiſſons ſpiritueuſes ; l'eau froide bue lorſque le corps eſt épuiſé ; les bains trop chauds ; la pleuréſie & la ſquinancie ; les douleurs ſpaſtiques & les coliques ; les évacuations ſupprimées ; les exanthêmes répercutés ; quelqu'ancien ulcere fermé, la petite-vérole & la rougeole.

5. Les cauſes éloignées, les ſymptomes & l'inſpection réitérée des cadavres prouvent évidemment que la cauſe prochaine de cette maladie eſt une obſtruction inflammatoire dans les dernieres ramifications de l'artere pulmonaire, ou dans celles des bronches, ou dans les unes & les autres.

6. La péripneumonie commence par un ſentiment de froid auquel ſuccede la chaleur. Le pouls eſt vîte, grand &

mol ; la reſpiration eſt laborieuſe, accélérée & chaude ; la douleur n'eſt pas aiguë, mais gravative ; le viſage & les yeux ſont rouges ; il y a anxiété, mal-aiſe & foibleſſe ; le ſang tiré des veines eſt viſqueux & couvert d'une croûte blanche ; le malade ne peut ſe coucher ſur le côté affecté ; il a une toux ſéche ; il vomit ; il a la bouche & la langue arides ; il éprouve une douleur à l'épaule ; ſes urines rouges deviennent troubles en les laiſſant repoſer ; il eſt aſſailli par l'inſomnie & le délire. Enfin il reſpire avec ſiflement ; ſon pouls eſt formicant ; ſa vue s'obſcurcit ; ſon eſprit s'égare ; ſes extrémités deviennent froides ; ſes parties ſupérieures ſe couvrent de ſueur, & il meurt.

7. Cette maladie ſe termine dans les jours critiques par des crachats déliés d'abord, enſuite jaunes & ſanguinolens ; par des ſueurs abondantes, l'hémorrhagie du nez, le dévoiement & les urines qui dépoſent un ſédiment rougeâtre. Quelquefois la matiere ſe porte aux extrémités inférieures où elle fait naître des phlegmons, des éryſipèles, des tumeurs & des ulceres. Quand ces criſes ſalutaires n'ont pas lieu, la péripneumonie ſe termine malheureuſement par la ſuppuration, le ſquirrhe ou la gangrene.

8. On trouve toujours le pouls mol dans la péripneumonie, parce que la ſubſtance du poumon n'eſt point membraneuſe, mais pulpeuſe & cellulaire, d'où il n'a aucune ſympathie avec les tuniques membraneuſes des arteres, & n'excite pas leurs contractions ſpaſtiques. La reſpiration eſt fréquente & laborieuſe, parce que les poumons ſont obligés de compenſer par des efforts plus fréquens la petite quantité d'air qu'ils admettent; leurs véſicules ne pouvant pas, à chaque inſpiration, en recevoir la quantité ſuffiſante, à cauſe de la compreſſion qu'exerce ſur elles la congeſtion du ſang. La diſtention des vaiſſeaux donne lieu au frotement réciproque des parois des véſicules pulmonaires : de-là la toux & le ſiflement. Le ſang, qui ne trouve pas un paſſage libre par les poumons, s'arrête dans le ventricule droit & les veines : de-là l'anxiété, la rougeur des yeux & du viſage, le délire, l'inſomnie & la pleuréſie.

9. On diſtingue très-bien la péripneumonie de la pleuréſie par le pouls plein & mol, la reſpiration chaude, & la douleur non aiguë, mais gravative; de l'aſthme, par la forte fiévre qui la ſuit.

10. La péripneumonie n'eſt jamais ſans danger à cauſe de l'extrême impor-

tance du viſcere qu'elle attaque. Si l'obſtruction eſt petite, ſi les vaiſſeaux ſont flexibles, ſi la fiévre n'eſt pas trop forte, on doit eſperer la réſolution. Mais le malade eſt dans un danger éminent, ſi l'inflammation eſt grande; ſi les vaiſſeaux ſont extrêmement roides; ſi le ſang, même après pluſieurs ſaignées, eſt toujours viſqueux; ſi les éternumens ſont continuels; & la mort eſt prochaine, ſi les poumons rendent un ſon aigu, ſi les yeux s'obſcurciſſent: elle ne tarde pas à venir pour l'ordinaire quand les deux lobes du poumon ſont enflammés. La péripneumonie qui naît de la pleuréſie eſt d'un mauvais augure, comme l'a dit Hyppocrate. Cette maladie ſe juge très-bien par les crachats blancs, jaunes, où l'on voit quelques ſtries ſanguines, & qui ſortent ſans efforts. Le ſang d'une couleur vive, écumeux, livide & poreux comme une éponge, annonce un danger preſſant.

Si la matiere paſſée dans les vaiſſeaux eſt chaſſée par les urines, les excrémens ou les ſueurs, la maladie ſe termine heureuſement; mais ſi elle ſe jette ſur le foie, la rate ou le cerveau, il faut s'attendre à une terminaiſon funeſte. Il en eſt de même quand le dévoiement arrête les crachats, ou quand les urines de-

viennent aqueuſes. Si les ſymptomes perſiſtent juſqu'au quatrieme jour ſans diminution, la ſuppuration ſe fera, laquelle dégénere en phthiſie pulmonaire ou en empyême, maladies dont l'iſſuë eſt douteuſe. Si la matiere de l'inflammation ſe change en ſquirrhe, la maladie devient incurable; ſi elle dégénere en gangrene, le malade meurt en peu de tems.

11. L'indication eſt, 1° de diminuer l'abondance du ſang, & de réprimer ſon impétuoſité contre les vaiſſeaux pulmonaires obſtrués; 2° de relâcher les vaiſſeaux; 3° de délayer & d'atténuer les humeurs.

On diminue l'abondance du ſang, & l'on réprime ſon impétuoſité par les saignées abondantes & réitérées. Les ventouſes appliquées ſur les épaules ſont ſalutaires quand les forces ne peuvent plus ſupporter la ſaignée. Au reſte il ne faut pas la mettre en uſage après le quatrieme ou le cinquieme jour, à moins que de nouveaux ſymptomes ne l'exigent, parce qu'elle empêche la ſuppuration déjà commencée; 2° par les fréquens lavemens émolliens pour lâcher le ventre; 3° par les épiſpaſtiques après les évacuations convenables.

On relâche les vaiſſeaux, 1° par la

boiſſon tiéde, abondante & relâchante; 2° les vapeurs tiédes émollientes portées juſqu'aux poumons par l'inſpiration; 3° les lavemens émolliens nîtreux; 4° le repos & la chaleur du lit; 5° la douce température d'un air ni trop chaud ni trop froid.

On atténue les humeurs, 1° par une boiſſon abondante & délayante; 2° le nître uni à quelques grains de camphre; 3° les bouillons très-legers & atténuans.

12. Les vapeurs humides reçues par la bouche, les huileux mêlés aux ſyrops pectoraux, les décoctions émollientes pectorales, inciſives, & ſur-tout les épiſpaſtiques répétés, excitent les crachats. La ſaignée du pied, les médicamens mucilagineux & legérement aſtringens ſont bons pour arrêter le crachement de ſang pur.

Je traiterai ailleurs de l'empyême, & des ulceres ou du ſquirrhe des poumons.

La Péripneumonie maligne.

1. La péripneumonie maligne eſt bien plus dangereuſe que l'autre; elle attaque ſur-tout les ſcorbutiques & les matelots après une longue navigation. Elle eſt accompagnée de difficulté de reſpirer; d'inquiétude; de foibleſſe extrême; de défaillance à la ſuite du plus petit mouve-

ment; de douleurs univerſelles; de la molleſſe & de l'enfoncement du pouls; de ſueurs abondantes; de crachats d'une matiere déliée, ſanieuſe, ſanguine & fétide; d'urines très-rouges; d'un ſang diſſous & livide ſans croûte blanche; d'éruptions rouges ou de pétéchies livides.

2. Les acides végétaux ou minéraux, le vinaigre camphré, le vin rouge, la diéte nourriſſante & aceſcente, & les opiats prudemment adminiſtrés pour épaiſſir la matiere de l'écoulement, ſont ſalutaires dans cette eſpece de péripneumonie. Les épiſpaſtiques ſont nuiſibles, de même que la ſaignée, à moins que le pouls ne ſoit plein de force; à plus forte raiſon, ſi on la réitere.

La Péripneumonie fauſſe.

1. La péripneumonie fauſſe règne ſurtout dans les tems pluvieux, & elle attaque les vieillards, les perſonnes phlegmatiques, foibles, graſſes, & ceux dont la fibre eſt lâche. Elle eſt dûe à la nature trop viſqueuſe & trop glutineuſe du *ſerum* & de la lymphe qui obſtruent les poumons.

2. Les ſymptomes ſont la chaleur & le froid alternatifs; la fréquence, la débilité & la petiteſſe du pouls; le vomiſſement; l'anxiété; un ſentiment de pe-

ſanteur dans la poitrine, les étourdiſſemens, la douleur de tête, la toux, le ſang ſéreux, le reſſerrement des poumons, la pâleur des urines, & la chaleur du corps à peine augmentée.

3. On guérit cette maladie par la ſaignée, ſi les forces le permettent; l'application des ventouſes ſur les épaules; le vomiſſement; les épiſpaſtiques; les purgatifs très-doux, ſi le malade ne crache pas; & les remèdes atténuans, comme les boiſſons ſalines, le camphre, le vinaigre ſcillitique, la gomme ammoniaque. Il faut éviter les mucilagineux, les huileux, & les opiats.

SECTION VII.

La Pleuréſie.

1. La pleuréſie eſt une douleur aiguë de côté avec fiévre aiguë & léſion de la reſpiration.

2. On la diſtingue, 1° en différentes eſpeces, à raiſon des différentes parties de la plévre affectées; 2° en *vraie* où la plévre ſeule eſt affectée, & en *fauſſe* où les muſcles intercoſtaux le ſont; 3° en *humide*, où le malade crache; & en *ſéche*, où il ne crache point.

3. La pleuréſie reconnoît pour ſes cauſes prédiſpoſantes & éloignées celles qui

ont été détaillées ci-dessus, en traitant de la péripneumonie, auxquelles il faut ajoûter les lésions externes du thorax.

4. Tous les auteurs conviennent que la cause prochaine de cette maladie est l'inflammation de la plévre; mais ils ne sont nullement d'accord sur la partie de la membrane affectée. Quelques uns veulent que le siége de la pleurésie soit la tunique externe ou la surface des poumons. Ce n'est que par l'inspection des cadavres qu'on peut s'assurer de la vérité : en effet elle se manifestera à ceux qui l'y chercheront sans préjugés, & ils verront clairement que la pleurésie a souvent son siége unique à la surface externe des poumons, plus souvent à la plévre qui tapisse les côtes, & plus souvent encore à l'une & à l'autre qui sont enflammées en même tems; car il est bien difficile qu'un côté du thorax étant enflammée, les poumons restent sains & ne participent aucunement à l'inflammation, parce qu'ils sont revêtus de la même membrane, parce qu'ils adhèrent souvent au côté, & parce que leur inflammation est la suite nécessaire de l'impossibilité où ils sont de se développer suffisamment, les côtes ne s'élevant point assez à cause de la douleur. Ce qui té-

moigne encore que les poumons ſont affectés par la pleuréſie, ce ſont les crachats qui ſortent de ce viſcere.

5. La pleuréſie commence par le froid & le friſſon auxquels ſuccedent la chaleur; la ſoif; le mal-aiſe; la douleur de côté aiguë, pungitive & qui s'étend vers l'épine ou les clavicules. Le malade a le pouls dur & *ſerratile*, il ſe couche difficilement ſur le côté affecté, il a une toux ſéche qui aigrit les douleurs, ſes urines ſont très-rouges, le ſang tiré de ſes veines eſt fort épais & couvert d'une croûte viſqueuſe, il a mal à la tête, il a la reſpiration très-gênée, il crache après le troiſieme jour une matiere déliée, ſanieuſe, & ſouvent ſanguine: d'ailleurs il éprouve tous les ſymptomes de la péripneumonie.

On trouve dans les cadavres la plévre plus épaiſſe qu'à l'ordinaire & enflammée, quelquefois ſuppurée, quelquefois ſphacélée. Les poumons ſont affectés de la même maniere.

6. Cette maladie ſe juge vers les jours critiques par l'hémorrhagie; les crachats déliés, ſanieux & ſanguinolens au commencement, enſuite blancs & épais; la ſueur; la diarrhée; les abcès, & les urines qui dépoſent un ſédiment briqueté.

Si l'obſtruction ne ſe réſout pas, elle ſe termine par la ſuppuration, le ſquirrhe, ou le ſphacèle.

7. La douleur de côté s'étend juſqu'à l'omoplate & l'épine, parce que la plévre avoiſine ces parties. Le pouls dur & *ſerratile* dépend de la contraction ſpaſtique du ſyſtême artériel qu'excite la douleur violente de la plévre, par la ſympathie qui exiſte entre cette membrane & la tunique des arteres. Le malade ne peut ſe coucher ſur le côté ſouffrant, parce qu'en comprimant les vaiſſeaux gonflés, il augmente l'inflammation & la douleur. Quant aux autres ſymptomes, on les explique très-aiſément quand on ſçait que la péripneumonie ſe joint à la pleuréſie.

8. On diſtingue la pleuréſie de la péripneumonie par la douleur aiguë & la dureté du pouls; des douleurs de poitrine qui reconnoiſſent pour cauſe l'air retenu dans les inteſtins, par la fiévre & les autres ſymptomes.

9. La reſpiration aiſée & les crachats purulens, blancs, legers & égaux font eſpérer une terminaiſon heureuſe; mais la reſpiration difficile, la menace de ſuffocation, les urines abondantes & aqueuſes, & la toux ſéche, le troiſieme jour paſſé, ſont d'un mauvais augure. La dou-

leur & l'abcès des oreilles jugent la maladie. La cessation subite des crachats sans aucun sédiment dans les urines, la diarrhée trop fréquente, le siflement de la poitrine surchargée par la matiere des crachats surabondante, & le visage sombre menacent d'une mort prompte. La récidive de la pleurésie est ordinairement mortelle. Si, la douleur de poitrine cessant, la même fiévre persiste accompagnée d'un pouls débile & intermittent, & des sueurs, la gangrene est déja commencée.

10. L'indication curative est, 1° de diminuer l'action du sang contre les vaisseaux obstrués; 2° de relâcher les vaisseaux; 3° de délayer les humeurs.

On diminue l'action du sang, 1° par les saignées subites, copieuses, & souvent réitérées, autant que les forces du malade le permettent; 2° les ventouses appliquées sur le lieu douloureux, après y avoir fait une incision superficielle; 3° un large emplâtre épispastique appliqué sur la partie affectée. Ce remède diminue la douleur promptement & immanquablement.

On relâche les fibres, 1° par les fomentations émollientes ou les sachets remplis d'herbes cuites; 2° les médicamens huileux & les potions mucilagineuses prises intérieurement.

On délaye le ſang, 1° par une boiſſon abondante, tiéde & délayante; 2° les bouillons très-legers; 3° le nître donné avec un peu de camphre.

11. On peut, lorſque la douleur de côté eſt aiguë & lorſqu'on eſt forcé par l'extrême néceſſité, donner les anodins, mais avec prudence, & après avoir fait précéder les évacuations néceſſaires. L'expectoration doit être excitée, comme dans la péripneumonie, par les pectoraux. Les évacuations nuiſent alors.

12. L'inflammation du médiaſtin, qui eſt une duplicature des deux plévres, ſe manifeſte par une douleur aiguë entre le *ſternum* & l'épine du dos ou les clavicules, la reſpiration fréquente & accélérée, & les autres ſymptomes de la pleuréſie. Cette maladie eſt appellée *pleuréſie dorſale* par Hyppocrate & Arétée.

13. Si le péricarde, qui eſt composé d'une duplicature de la plévre, eſt attaqué d'inflammation, le malade ſent une douleur profonde, une peſanteur, une anxiété; il a la reſpiration fréquente & très-accélérée; il a une grande ſoif, des palpitations de cœur & des ſyncopes; ſa poitrine eſt dévorée par la plus vive chaleur; ſon pouls eſt dur & inégal.

SECTION VIII.

La Paraphrénésie.

1. La paraphrénésie, dont la cause prochaine est l'inflammation du diaphragme, ou de la plévre à l'endroit où elle s'attache au diaphragme, a une liaison étroite avec les maladies dont je viens de parler. Cette maladie cruelle & dangereuse est accompagnée d'une fiévre aiguë; d'une douleur aiguë entre les fausses-côtes & les dernieres vertébres du dos; d'une respiration accélérée, convulsive & sanglottante; mal-aise & d'anxiété; de hoquet; de délire; d'une toux séche; du retirement de l'hypochondre sous les côtes; & de l'immobilité du ventre dans la respiration. Elle se termine comme la pleurésie, & céde aux mêmes remèdes.

SECTION IX.

La Phthisie pulmonaire.

1. La phthisie pulmonaire est la consomption du corps dûe à l'ulcere des poumons, & accompagnée de fiévre hectique, de toux, & de crachats purulens.

2. On la distingue 1° en *originaire & symptomatique*, 2° en *phthisie avec ab-*

cès ou *avec vomique*, 3° en *aiguë* & en *chronique*.

3. C'eſt entre vingt & trente ans qu'on eſt le plus ſujet à cette maladie. Ceux qui ont les épaules ſaillantes, le col long & tendre, la poitrine étroite & applatie, la ſtature haute, & la ſubſtance des muſcles molle & lâche, y ſont le plus diſpoſés.

4. Les cauſes procathartiques ſont une matiere âcre ſéparée des poumons, & provoquant la toux; les fumées d'arſenic ou de charbon; l'air humide; les tubercules; l'hémoptyſie; les évacuations ordinaires diminuées ou ſupprimées, comme les menſtrues, les lochies, les ulceres, la ſueur des pieds, l'hémorrhagie du nez, les hémorrhoïdes, la gale, &c; les paſſions de l'ame déſordonnées; la nourriture ou la boiſſon exceſſive; la vie ſédentaire; la chute de quelques corps étrangers dans les poumons; les bleſſures; différentes maladies, comme le ſcorbut, les écrouelles, l'affection hyſtérique, la vérole, l'aſthme, les fiévres continuës & intermittentes, la pleuréſie, la péripneumonie, la ſcarlatine, la petite-vérole, la rougeole, la contagion, la diſpoſition héréditaire.

5. La cauſe prochaine eſt l'ulcération des poumons, ce que prouvent les cau-

ſes éloignées & l'inſpection des cadavres.

6. L'obſtruction ſe forme très-ſouvent dans les glandes diſperſées dans toute la ſubſtance du poumon, ou dans les artéres bronchiques : elle ſe forme auſſi quelquefois dans les plus petites ramifications de l'artere pulmonaire.

7. On diſtingue avec raiſon deux tems de la phthiſie pulmonaire, celui de l'inflammation & celui de la ſuppuration.

8. Les premiers ſymptomes qui ſe manifeſtent ſont la toux ſéche ; la voix glapiſſante ; l'augmentation de la chaleur ; la douleur, l'oppreſſion de la poitrine, ſur-tout après le mouvement ; le crachement d'un ſang écumeux & vermeil ; un goût de ſalure ; la perte de l'appétit ; la ſoif ; le vomiſſement de la nourriture peu de tems après l'avoir priſe ; la triſteſſe ; la peſanteur dans le lobe du poumon affecté ; le pouls accéléré, mol, petit, quelquefois plein & un peu dur. Voilà ce qui ſe paſſe dans le premier tems, celui de l'inflammation.

Enſuite le malade crache un pus verd, blanc, ſanguin, puant ou ſans odeur. Son corps s'exténue & gele de froid au milieu même de l'été. Il eſt miné par une fiévre qui vient le ſoir, & finit le

matin par des ſueurs colliquatives ; il eſt tourmenté par la diarrhée, la lienterie, la dyſſenterie ou le diabètes ; il eſt dévoré par la chaleur, qu'il reſſent ſur-tout dans la paume des mains ; ſa langue ſe couvre de petits ulceres ; ſes joues deviennent livides après le repas ; ſes doigts ſe rapetiſſant, ſes ongles ſe courbent ; ſes cheveux tombent ; ſes pieds s'enflent ; ſa reſpiration eſt très-haute ; il rejette en touſſant quelques portions des bronches ſéparées par la putréfaction ; toutes ſes fonctions languiſſent ; tout ſon corps devient aride, ſes yeux s'enfoncent & ſe cachent dans leur orbite. Enfin ſa déglutition eſt léſée, l'ulcere de ſes poumons ſe ſéche, le froid s'empare de ſon corps, ſes forces l'abandonnent entiérement, & il meurt au moment où l'on s'y attend le moins, lorſqu'au milieu de ſes maux il eſpere encore un meilleur ſort. Voilà ce qui ſe paſſe dans le ſecond tems, celui de la ſuppuration. Tous ces ſymptomes ont lieu dans la vomique, excepté le crachement purulent.

9. La toux ſéche, la chaleur, la douleur, la fiévre & les autres ſymptomes du premier tems dépendent de l'obſtruction & de l'inflammation des vaiſſeaux du poumon. Les vaiſſeaux & les fluides

entrent en ſuppuration, de-là le crachement purulent. Une partie du pus âcre & putride eſt abſorbée par les veines, de-là les humeurs tombent en colliquation; ſe putréfient; excitent les accès fébriles; ſont chaſſées du corps par la peau, les inteſtins ou les reins; ne ſont plus propres à la nutrition, & ſe retirent dans les vaiſſeaux latéraux où elles excitent des enflures hydropiques. Le ſang vermeil & diſſous, déterminé vers la tête par le gonflement de l'eſtomac après le repas, entre dans les vaiſſeaux où il ne pouvoit pénétrer auparavant, & excite la rougeur. Enfin le malade meurt à cauſe du défaut & de la putréfaction des humeurs, ſe flatant toujours d'une vaine eſpérance de revenir à la ſanté, eſpérance que font naître en lui la diminution apparente de la maladie & l'adouciſſement journalier de ſes ſymptomes.

10. On diſtingue le premier tems de la phthiſie pulmonaire du catarrhe, en ce qu'il y a un écoulement dans cette derniere maladie, au lieu que l'autre eſt accompagnée d'une toux aride & du poids de l'autre lobe du poumon, lorſque le malade eſt couché. La fiévre putride rémittente, le crachement purulent, la conſomption, les ſueurs nocturnes, &

la diarrhée colliquative, diſtinguent parfaitement le ſecond tems des autres maladies.

11. Le pronoſtic eſt heureux ſi la maladie eſt encore récente; ſi le pus eſt blanc, égal, & s'il ſort aiſément; s'il n'y a point de fiévre, ou au moins, ſi elle eſt petite; ſi la reſpiration eſt libre & la toux douce; ſi l'appétit n'eſt pas perdu; ſi le thorax eſt aſſez ample; ſi le ventre eſt libre; ſi tous les autres ſymptomes ſont très-modérés; enfin ſi le malade eſt jeune. Mais on perd toute eſpérance, ſi ſa phthiſie eſt héréditaire; ſi ſa toux eſt cruelle; s'il a une chaleur hectique le matin; ſi le ſommeil ne lui rend pas ſes forces; s'il a eu précédemment des maladies fébriles; ſi ſa conſomption eſt grande; s'il a la diarrhée, des ſuffocations, des ſueurs colliquatives, & ſi ſes pieds s'enflent. La phthiſie pulmonaire aiguë eſt plus dangereuſe que la chronique; l'originaire l'eſt plus que la ſymptomatique. L'automne nuit aux phthiſiques.

12. On guérit cette maladie, dans ſon premier tems, 1° par la ſaignée modérée, pour diminuer l'inflammation, mais répétée de tems en tems, en laiſſant des intervalles convenables; 2° les véſicatoires appliqués fréquemment ſur

le dos & les côtés; 3° les remèdes huileux & incraſſans pour épaiſſir les humeurs âcres & deliées; 4° le vomiſſement, ſi la phthiſie doit ſon origine à un catarrhe froid; 5° en détruiſant les cauſes ſpécifiques, comme l'hémorrhagie, le ſcorbut, les écrouelles, l'aſthme, l'affection hypochondriaque ou hyſtérique, ou les évacuations ſupprimées, par le régime & les médicamenspropres à ces maladies.

Il faut attaquer les tubercules cruds par les déſopilatifs très-doux adminiſtrés avec les plus grandes précautions.

On ſoulage les phthiſiques dans le ſecond tems, 1° par les remèdes déterſifs, incraſſans & agglutinatifs, 2° en donnant une iſſuë au pus par différentes voies, ſçavoir par la trachée-artere, s'il y a une vomique; ou par les cauteres, ou par les inteſtins, ou par les reins, ayant toujours ſoin de choiſir la voie indiquée par la nature; 3° en s'oppoſant aux effets du pus ſur le ſang par les antiſeptiques non-ſtimulans, les incraſſans, & les acides ſoit végétaux, ſoit minéraux, quand le devoiement ne le défend pas; 4° en nourriſſant & fortifiant le corps par les alimens faciles à digérer & reſtaurans, ſur-tout le lait d'âneſſe; par l'exercice modéré, ſur-tout celui du

cheval; par un air ſec, chaud, & point trop ſubtil; par le long ſommeil; par la privation abſolue des plaiſirs de l'amour; enfin en écartant tout ce qui peut exciter les paſſions de l'ame & les inquiétudes.

13. La rhubarbe & les aſtringens conviennent contre la dyſſenterie; les pectoraux & les opiats, contre la toux & l'inſomnie; les corroboratifs & les couvertures legeres pendant le ſommeil, contre les ſueurs nocturnes; les acides contre les nauſées & le vomiſſement. Il faut exciter quelqu'autre évacuation, ſi l'on peut, par ſon ſecours, faire ceſſer celle qui épuiſe les forces.

14. Ceux qui ont de la diſpoſition à la phthiſie s'en préſervent par la ſaignée répétée juſqu'à quatre fois dans l'année; par la maniere de vivre réguliére; par tous les ſoins poſſibles pour ne ſe pas enrhumer, pour éviter l'air de la nuit, & par l'exercice.

15. Pourquoi les Anglois ſont-ils plus ſujets à cette maladie que les autres peuples?

SECTION X.

Les autres Phthiſies purulentes.

1. L'empyême eſt un amas de pus entre la plévre & les poumons. On le re-

connoît par la fiévre hectique, la difficulté de respirer, la toux, les crachats, la fluctuation de la matiere, le sentiment de pesanteur & de mal-aise qui naît de la situation du corps changée, & les autres signes de l'inflammation & de la suppuration qui ont précédé.

La consomption dépendante de la vomique du foie se connoît par la douleur qui s'étend jusqu'à l'épaule, l'enflure de la partie malade & la douleur qu'on y excite en la touchant, les nausées, le vomissement & la diarrhée.

2. Celle qui dépend de l'abcès du ventricule se déclare par les rots fétides, la toux sans expectoration, le vomissement d'une matiere purulente, la défaillance, les sueurs, & la douleur que le malade éprouve en avalant, ou lorsqu'il a avalé; celle des intestins, par la mauvaise odeur des excrémens & le pus qui y est mêlé; celle du mésentere & de l'épiploon, par la tension, la pesanteur & la douleur plus profonde en tel endroit qu'en tel autre; celle des reins, par le sentiment de pesanteur dans la partie affectée, l'urine purulente, la dysurie, & parce que le malade ne peut se tenir couché que sur le ventre; celle de la matrice, par la douleur des lombes, & le pus qui sort du vagin.

3. On guérit ces phthisies par les remèdes qui ont le pouvoir de déterger & de consolider les ulceres, en secondant les efforts de la nature, en défendant le sang contre les méchans effets du pus, & en lui procurant une issuë, autant qu'il est possible, au moyen d'une ouverture pratiquée par l'art.

SECTION XI.

L'Inflammation de l'Estomac.

1. L'inflammation de l'estomac est excitée par les boissons froides, les liqueurs fermentées, les poisons corrosifs, les émétiques ou les purgatifs âcres; la répercussion de la petite-vérole, du pourpre, de la goutte; les humeurs bilieuses, & la déglutition des corps durs.

2. Elle se connoît par la douleur aiguë de la région épigastrique; la chaleur interne de l'estomac; la petite dureté, le resserrement & la fréquence du pouls; l'anxiété extrême; le vomissement continuel & douloureux; la grande soif; les veilles; le mal-aise; l'agitation du corps; le refroidissement des extrémités; la respiration difficile; les rots accompagnés de douleur très-vive, sur-tout après avoir pris des médicamens âcres; les lypothimies. On trouve dans les cadavres l'estomac sphacelé.

3. L'agitation continuelle du corps, le vomiſſement de la boiſſon, le hoquet, les défaillances, l'intermittence du pouls, le trouble de l'eſprit, & les convulſions des membres ſont d'un augure funeſte.

4. Les remèdes qu'il faut mettre en uſage ſont la ſaignée, tant que les forces le permettent; les ventouſes appliquées au-deſſus du lieu douloureux; les fomentations & les cataplaſmes appliqués extérieurement; les lavemens émolliens ſouvent réitérés, & le nître donné à l'intérieur avec un peu de camphre.

SECTION XII.

La Dyſſenterie, la Diarrhée & la Lienterie.

1. La dyſſenterie eſt un flux de ventre accompagné d'envie continuelle d'aller à la ſelle, de tranchées violentes, & ordinairement de déjections ſanguines.

2. On la diſtingue 1° en ſporadique & épidémique; 2° en bénigne & maligne: cette derniere eſt remarquable par l'accablement extrême des forces, les exanthêmes, &c; 3° en rouge, où les excrémens ſont ſanguinolens; & blanche, où ils ſont purulens & ſanieux.

3. Ceux-là ſont ſur-tout attaqués de la dyſſenterie, qui ont déjà éprouvé cette maladie, ou qui ont l'eſtomac & les in-

teſtins débiles; qui ont les premieres voies remplies de mauvaiſes matieres bilieuſes; qui ont fait uſage de mauvais alimens, de fruits verds & de liqueurs en fermentation; enfin qui ſe ſont expoſés à l'air froid & humide de la nuit, après avoir ſupporté l'ardeur du ſoleil. D'où la dyſſenterie eſt vraiment la maladie des ſoldats. Celle qui eſt épidémique attaque tout le monde indiſtinctement. Elle fait ſes plus grands ravages en été & en automne, quand les tems chauds & l'ardeur brûlante du jour ſont ſuivis de nuits froides & humides.

4. Sa cauſe prochaine eſt-elle une matiere âcre & cauſtique de nature putride? Voici des raiſons qui le prouvent: elle ſe manifeſte dans les ſaiſons qui favoriſent le plus la putréfaction, & qui donnent naiſſance à différens inſectes; elle attaque ſur-tout les ſcorbutiques; elle eſt excitée par les vapeurs du ſang putréfié; elle amollit & corrompt les parties qu'elle affecte principalement; elle développe une grande quantité d'air, & elle eſt accompagnée d'excrémens extrêmement putrides.

5. La dyſſenterie eſt contagieuſe, car elle eſt excitée par l'odeur des excrémens que rendent les dyſſentériques, par l'uſage du même vaſe où ils les ont dé-

posés, & par le lait des nourrices qui en sont attaquées. Voilà pourquoi elle fait ses ravages parmi les femmes qui servent les malades dans les hôpitaux, sur-tout les militaires.

6. Le siége de la dyssenterie n'est pas le même dans ses différens tems. Dans le commencement elle l'a sur-tout dans l'estomac & les intestins grêles, comme il paroît par les nausées, le vomissement, la cardialgie, &c. Ensuite elle exerce toute sa violence sur les gros intestins, & particuliérement sur le *rectum*, comme il paroît par la douleur, le ténesme & les bons effets des lavemens.

7. Les malades se plaignent pendant quelques jours de perte d'appétit, d'enflure du ventre, de lassitude & de frisson. Ensuite leur pouls est vîte, ils ont soif, ils sont dévorés par une chaleur violente & cuisante, à laquelle se joignent le mal-aise, les nausées, le vomissement, la cardialgie, les anxiétés à la région épigastrique ; ils sont vexés par les tranchées les plus violentes, suivies de déjections fréquentes & non-copieuses par le fondement; leurs excrémens sont sanguinolens, sanieux, muqueux, écumeux, & l'on y observe souvent de petites peaux & des filamens: ils rendent des vents par haut & par bas;

ils ont une envie continuelle d'aller à la ſelle, ce qu'on appelle *téneſme*. Enfin la ſtrangurie; la chute de l'*anus;* l'accablement extrême des forces; l'ardeur des parties internes, les extrémités étant froides; le hoquet; la ſueur froide ſont les autres ſymptomes qu'éprouvent les dyſſentériques. Mais quand leur mal eſt à ſon comble, la douleur ceſſe, leurs excrémens ſortent involontairement & exhalent l'odeur la plus fétide: ils n'ont plus de ſoif, leur pouls devient débile, & ils meurent tout d'un coup lorſqu'ils ſe flatent encore de revenir à la ſanté.

On obſerve dans les cadavres, les inteſtins, ſur-tout le colon & le *rectum*, épais outre meſure, diſtendus par l'air, enflammés, ulcérés & gangrenés; la tunique villeuſe comme raclée; une bile noire, porracée, viſqueuſe, & un ſang très-noir.

8. La dyſſenterie n'a ni criſe certaine, ni périodes fixes. Elle ſe termine ordinairement entre le ſeptieme & le quatorzieme jour.

9. Les particules âcres dyſſentériques accélerent, par leur préſence dans le canal inteſtinal, le mouvement périſtaltique, de-là les déjections plus fréquentes mais moins copieuſes. Par leur acrimonie elles excitent les ſpaſmes & les

inflammations, de-là les tranchées, le ténesme & les déjections sanguines. La fermentation putride développe l'air, de-là les vents par haut & par bas. Les douleurs des intestins sont cruelles, & la dépense des humeurs est excessive, de-là la foiblesse & le froid des extrémités. La gangrene commence, de-là la cessation subite des douleurs.

10. On distingue la dyssenterie de la diarrhée par les tranchées qui sont plus cruelles, & par le sang qui teint très-souvent les déjections, quoique cela ne soit pas toujours. On la distingue du *cholera-morbus* par le vomissement plus rare, & la nature des déjections.

11. L'évènement de cette maladie est toujours douteux. Si elle attaque les scorbutiques, les enfans, les vieillards, ceux qui sont dans la consomption & qui ont les intestins débiles, mais sur-tout les femmes enceintes, elle est dangereuse. Les vomissemens fréquens & les hoquets sont de mauvais signes. Les sueurs également répandues par tout le corps, & les urines qui déposent un sédiment abondant, tendent au bien du malade. Les convulsions, la puanteur extrême des excrémens, les caroncules ou les raclures des intestins, la constriction de l'*anus* telle que les lavemens ne peuvent

pénétrer, annoncent un danger éminent; & ç'en eſt fait du malade, quand, avec un pouls vîte & débile, les extrémités ſont froides, quand la douleur diſparoît ſubitement, quand le goſier s'enflamme ou devient paralytique, & quand l'eſprit s'égare. La dyſſenterie eſt ſouvent ſuivie de la lienterie, de l'hydropiſie & de la conſomption.

12. Pour guérir la dyſſenterie il faut 1° chaſſer la matiere peccante, ou la dériver vers d'autres lieux moins importans; 2° adoucir ſon acrimonie; 3° aſſoupir le mouvement effréné des inteſtins excité par la matiere morbifique.

Pour remplir la premiere indication, pluſieurs remèdes conviennent, 1° la ſaignée, qui doit être plus ou moins miſe en uſage à raiſon de la pléthore & de l'inflammation. Une ou deux au plus ſuffiſent dans la dyſſenterie maligne; 2° l'ipécacuanha pour décharger l'eſtomac par le vomiſſement, ou adminiſtré à doſe plus modérée, comme à celle de cinq grains, de ſix heures en ſix heures. Cette maniere de l'adminiſtrer produit les meilleurs effets; mais peu de malades veulent ſe réſoudre à ſouffrir des nauſées continuelles; 3° la rhubarbe donnée chaque jour à une doſe plus forte qu'à l'ordinaire; 4° le verre d'antimoine, auquel

on ajoûte l'opium & la thériaque pour modérer ſes effets violens, & pouſſer la matiere morbifique des inteſtins vers la peau.

On remplit la ſeconde, 1° par les boiſſons muqueuſes & incraſſantes, comme la décoction de riz, ou l'eau de poulet; 2° les lavemens émolliens avec les herbes mucilagineuſes, l'huile, l'amydon, &c; 3° les acides adminiſtrés avec la plus grande précaution dans la dyſſenterie maligne, de crainte qu'ils n'irritent trop les inteſtins; 4° l'infuſion théïforme des fleurs de camomille, qui réſiſte très-bien à la putréfaction.

On remplit la troiſieme, 1° par l'*opium* donné de tems à autre après avoir ſuffiſamment évacué les premieres voies, & ſous forme liquide plutôt que ſous forme ſolide; 2° les aſtringens, comme le le vin rouge, l'extrait de bois de campêche, &c. donné à la fin de la maladie; 3° dans la convaleſcence, pour rendre aux fibres inteſtinales leurs forces, il eſt bon de prendre l'eau de chaux, le quinquina avec les amers, & de monter à cheval: rien ne fortifie plus les inteſtins que cet exercice.

Obſervez cependant de ne rendre aux inteſtins leurs forces que petit-à-petit, de peur qu'en uſant des aſtringens trop

forts,

forts, le vice contraire n'ait lieu par les enflures immodérées. Il eſt auſſi néceſſaire dans cette maladie de ne point aller à la ſelle toutes les fois qu'on en a envie, mais ſeulement quand il eſt abſolument néceſſaire, afin d'habituer par ce retardement les inteſtins à ſupporter le poids des excrémens.

13. Les bouillons émolliens, le blanc de baleine, les fomentations & les épiſpaſtiques appliqués ſur le lieu affecté, remédient à la douleur du ventre; les lavemens huileux, au téneſme; les feuilles de tuſſilage ſont bonnes pour déterger le fondement; le baume de *Lucatelli* pris par haut & par bas eſt ſalutaire dans les ulceres internes.

14. Dans les conſtitutions de l'air épidémiques, celui qui eſt en bonne ſanté fuira les malades, évitera ſur-tout de faire uſage du vaſe ou d'aller à la ſelle dans le lieu où ils dépoſent leurs excrémens, ſe couvrira bien la peau, ne s'expoſera pas à la pluie & ne reſpirera point l'air humide ou nocturne.

15. Si le flux de ventre eſt ſans déjections ſanguines, ſans tranchées conſidérables & ſans fiévre, ou ſi la fiévre eſt petite, on l'appelle alors *diarrhée*. Elle céde aux mêmes remèdes que la dyſſenterie, mais beaucoup plus aiſément. Si

les déjections sont éloignées, si l'appétit n'est point lésé, la diarrhée tend alors au bien de la santé, & il ne faut pas l'arrêter.

16. La lienterie est le flux de ventre où les alimens sortent sans être digérés & presqu'en nature. Elle se nomme *cæliaque*, quand le malade rend la matiere chyleuse. On la guérit par les remèdes stomachiques amers, les corroboratifs, & l'équitation.

SECTION XIII.

La Colique.

1. La colique est une douleur aiguë des intestins accompagnée de constipation.

2. On la distingue, 1° en *colique flatulente & spasmodique*; 2° en *originaire* & *symptomatique*; 3° en *aiguë* & *chronique*; 4° en *fébrile* & *non fébrile*.

3. Les causes éloignées sont la pituite vitrée, les alimens sans sucs, les excrémens desséchés ou les concrétions pierreuses qui obstruent le canal intestinal; la sécrétion abondante d'une bile âcre; l'amas du sang dans les vaisseaux des intestins; le lait acescent; les vers; la suppression des lochies; le froid ou la précaution de bander le ventre des nouvel-

les accouchées omiſe ; la nature ſcorbutique ou arthritique ; les fumées de plomb ou l'eau qui lave la mine de plomb ; les poiſons ; la ſuppreſſion trop prompte de la diarrhée ou de la dyſſenterie par les aſtringens ; les pierres qui paſſent par l'urètere ou le conduit cholédoque ; les tumeurs des inteſtins, ou les abcès des glandes du méſentere.

4. Les ſymptomes, l'ouverture des cadavres, & les expériences faites ſur les animaux vivans, apprennent que cette maladie eſt dûe à la contraction ſpaſtique des inteſtins.

Elle eſt accompagnée d'une petite fiévre, d'une douleur ſi aiguë qu'on ne peut mieux la comparer qu'à celle qu'on exciteroit en perçant le ventre avec une tariere ; de difficulté de reſpirer ; de cardialgie ; de nauſées, ou du vomiſſement d'une matiere bilieuſe ou pituiteuſe ; de conſtipation ; de cris affreux ; de la léſion de l'appétit, & de la digeſtion ; de ſoif ; d'urines bilieuſes & ſouvent ſupprimées ; de la hernie ombilicale ; de la tenſion & de l'enflure du ventre ; de hoquet ; de délire ; de ſyncope ; de convulſions ; de la rupture ou du ſphacèle des inteſtins.

6. Elle ſe termine par la paralyſie, la paſſion iliaque, les ſueurs abondantes,

l'hémorragie du nez, le flux hémorrhoïdal, la diarrhée, les taches ſcorbutiques, la goutte.

7. On diſtingue la douleur de colique de la douleur néphrétique par la différence du lieu affecté. D'ailleurs la conſtipation eſt plus grande, & la couleur de l'urine eſt plus foncée dans la colique que dans la douleur néphrétique. De plus la douleur de colique a plus d'intenſité après le repas, il n'en eſt pas de même de l'autre.

8. Si la douleur ſe relâche & n'eſt pas fixée à un ſeul endroit, le pronoſtic eſt heureux. C'eſt le contraire ſi, ſans aucun relâche, elle eſt fixée opiniâtrement à une partie, ſur-tout lorſque l'inſomnie, le hoquet, le délire, la ſyncope & les ſueurs froides s'y joignent. La colique inflammatoire ou épidémique eſt la plus dangereuſe.

9. Il faut pour guérir la colique, 1° relâcher le ſpaſme; 2° évacuer la matiere irritante.

On procure le relâchement, 1° par la ſaignée, s'il y a inflammation; 2° les lavemens émolliens; 3° le demi-bain, la compreſſion du ventre, les fomentations & les cataplaſmes chauds appliqués ſur toute ſon étendue, & les ventouſes non ſcarifiées appliquées ſur la

même partie; 4° les opiats donnés après la sortie de la matiere irritante.

On évacue la matiere irritante par différens moyens selon sa nature. Ainsi on chasse la bile âcre par les purgatifs; les vents, par les carminatifs; les particules scorbutiques ou arthritiques, par les diaphorétiques; les excrémens durcis, par les laxatifs; & les poisons, par les médicamens huileux. Il faut choisir pour nourriture des substances legeres, lubrifiantes, & en user modérément.

10. On prévient le retour de la colique par l'équitation, la tranquillité de l'esprit, l'usage des alimens qui n'engendrent point de vents, & en couvrant bien le ventre & les pieds pour les garantir du froid & de l'humidité.

11. Il est une espece de colique qu'on appelle *hystérique*. Elle est accompagnée d'une douleur aiguë dans la région de l'estomac, du vomissement d'une matiere bilieuse, d'un pouls vîte & débile, de difficulté de respirer, de déjections abondantes, & quelquefois de délire. On la guérit par les opiats.

SECTION XIV.

Le Choléra-morbus.

1. Le *choléra-morbus* est cette maladie

où l'on rejette par haut & par bas une matiere bilieuse.

2. Les causes éloignées sont les alimens qui prennent très-aisément un caractere rance ou acide, comme la chair de cochon, la graisse, les alimens doux, ceux dans lesquels abonde l'huile ou le beurrre, les concombres, les melons, le raisin, les cerises, &c. les purgatifs trop âcres, les poisons, la colere violente & la bile âcre.

3. La cause prochaine est la contraction convulsive des intestins grêles, surtout du *duodenum*, dépendante de l'irritation.

4. Le *choléra-morbus* est précédé par les rots, la cardialgie, les titillations & les douleurs de l'estomac & des intestins. Alors le malade rend par haut & par bas une matiere bilieuse verte, jaune, noire; son ventre se distend; il a un pouls vîte, débile & inégal; ses bras & tous ses membres se contractent; il éprouve une douleur aiguë au-dessus de l'ombilic; ses urines ne coulent pas; il est couvert de sueurs froides; il a le hoquet, des palpitations & des convulsions.

5. Le pronostic est heureux, si le sommeil suit la cessation du vomissement; ou si la maladie passe le septieme jour. Il est malheureux si le malade est débile,

ou épuiſé par la très-grande âcreté de la matiere, ou s'il exhale une odeur puante, ou ſi, le vomiſſement ceſſant, les autres ſymptomes perſiſtent. Cependant il n'eſt aucune maladie à laquelle on remédie plus facilement.

6. Elle ſe guérit, 1° par l'eau tiéde bue abondamment, ou les bouillons très-legers, & les lavemens huileux, pour délayer & chaſſer les humeurs âcres; 2° enſuite par les anti-ſpaſmodiques, les opiats, & l'uſage des onguens nervins appliqués extérieurement, pour réprimer les mouvemens convulſifs; 3° le vin, lorſque les crudités ſont chaſſées, pour rétablir les forces; 4° les remèdes corroboratifs, les alimens deſſéchans, & l'exercice, pour rendre le ton à l'eſtomac & aux inteſtins.

SECTION XV.

La Paſſion iliaque, ileus *ou* volvulus.

1. La paſſion iliaque eſt la douleur aiguë, l'inflammation, & l'obſtruction des inteſtins grêles, de ſorte que, le ventre étant fortement conſtipé, les alimens, ou les excrémens, ou les uns & les autres ſont rendus par la bouche.

2. On la diſtingue, 1° en *originaire & ſymptomatique*; 2° en *vraie* & *fauſſe*;

3. Les causes éloignées sont la hernie inguinale; l'irritation ou l'érosion causée par les vers, les médicamens stimulans, les poisons ou la bile âcre; le séjour trop long des excrémens dans les intestins; les alimens sans sucs ou acerbes; comme le pain sec, les châtaignes, les os, les fruits verds & acerbes; l'intussusception d'une partie de l'intestin dans l'autre; les tumeurs, & les squirrhes des intestins & des parties voisines; l'obstruction du *rectum*.

4. Il est clair, par les symptomes & l'inspection des cadavres, que la cause prochaine est le mouvement anti-péristaltique des intestins, provenant de ce que leur cavité est bouchée.

5. Le malade ne rend aucune matiere par le fondement; ensuite il éprouve une douleur aiguë, & une distention, près de l'ombilic; les excrémens & les vents sont retenus opiniâtrement dans ses intestins; les rots, les nausées sont suivis du vomissement d'une matiere, d'abord bilieuse ou pituiteuse, ensuite stercorale, enfin des lavemens eux-mêmes: il respire difficilement; ses urines ne coulent pas; il est foible; son pouls est vîte & resserré; il a soif. Enfin, les douleurs cessant, on voit succéder les lypothymies, le hoquet, le délire, les convulsions & la mort.

6. Dans une maladie ſi aiguë, le pronoſtic eſt incertain. Si la douleur eſt vague, ſi le vomiſſement revient par intervalles, & ſi les lavemens laxatifs ſont rejettés par le fondement, le danger eſt moindre : il eſt plus grand, ſi l'inflammation eſt aiguë, & ſi les excrémens, puans ou noirs, remontent juſqu'à la bouche. La très-grande foibleſſe, l'haleine puante, la débilité du pouls, le délire, les convulſions, annoncent une mort prochaine. Les jeunes-gens n'éprouvent pas des ſymptomes auſſi cruels que les vieillards.

7. Il faut diminuer l'inflammation, 1° par la ſaignée réitérée, ſur-tout celle du pied; par les ventouſes appliquées ſur le ventre, & les ſang-ſuës appliquées ſur les veines hémorrhoïdales; 2° les tiſanes émollientes & huileuſes, les lavemens, & les fomentations extérieures; 3° les anti-phlogiſtiques, comme le ſel de nître avec le camphre; 4° les anti-émétiques & les opiats, pris avec beaucoup de modération, pour diminuer le vomiſſement & la douleur.

Il faut déboucher le canal inteſtinal, 1° par les purgatifs très-doux d'abord, & enſuite par de plus forts, ſi les premiers ne réuſſiſſent pas; 2° les ſuppoſitoires, ou les lavemens compoſés de re-

mèdes irritans, ou la fumée de tabac; 3° le mercure crud avalé jusqu'à la dose de plusieurs onces; 4° une attention spéciale aux causes éloignées particulieres, comme hernie, tumeur ou présence de quelques corps durs.

Après avoir tenté en vain les autres remèdes, l'eau froide jettée subitement sur les pieds, les cuisses, les jambes, & le ventre nuds, a souvent débarrassé le canal intestinal, & sauvé le malade qui alloit périr. Dans un danger éminent on emploie avec raison des moyens qu'on fait bien d'omettre dans toute autre circonstance.

Les alimens très-legers, & qui ne sont pas venteux, le repos de l'ame & du corps, ne point s'exposer au froid, conviennent au malade & au convalescent. Par la suite, il faut aussi éviter les crudités, le froid, l'agitation, la promenade, & les autres exercices; car cette maladie revient très-aisément, tant que les intestins n'ont pas recouvré toutes leurs forces.

SECTION XVI.

L'Hépatitis.

1. La maladie qui dépend de l'inflammation du foie, s'appelle *hepatitis*.

2. Outre les causes éloignées qui sont communes à toutes les fiévres, celle-ci en a de particulieres, sçavoir la graisse abondante de l'épiploon, les secousses trop violentes causées par les émétiques, le squirrhe du foie, le froid causé par l'air, ou les boissons froides qui portent subitement leur action sur le foie échauffé; le sang très-épais, appellé *atrabilaire* par les anciens.

3. On distingue l'*hépatitis*, 1° en *naturel*, dans lequel la substance du foie est affectée; & *faux*, dans lequel c'est le péritoine tapissant le foie ou les fausses-côtes, qui l'est; 2° à raison de la partie du foie affectée, la partie concave & inférieure, ou la partie convexe & supérieure: ces deux différentes especes ont différens symptomes.

4. L'*hépatitis* a pour cause prochaine l'obstruction des dernieres ramifications de l'artere hépatique ou de la veine-porte.

5. Une douleur sourde, gravative & fixe à l'hypochondre droit; l'ardeur, l'anxiété vers la région épigastrique; le pouls dont l'état est presque naturel dans les premiers jours, & qui n'est point très-élevé dans les jours suivans; le gonflement & la tension de l'hypochondre droit; le dégoût; les nau-

ſées & le vomiſſement; la grande ſoif; la langue rude & noire; la cardialgie; la couleur pâle, ou jaune, du viſage; & un hoquet très-incommode, ſont les ſymptomes qui accompagnent l'inflammation de la partie concave du foie.

Ceux de l'inflammation de la partie convexe ſont la douleur plus aiguë en reſpirant, laquelle s'étend juſqu'au col ou juſqu'à l'épaule; la vîteſſe plus grande du pouls; une toux ſéche; le mal-aiſe qu'éprouve le malade en ſe couchant ſur le côté gauche; le hoquet, le vomiſſement & la grande foibleſſe.

6. Cette maladie ſe termine le quatrieme, le ſeptieme, ou le onzieme jour, par la diarrhée, les urines ou les ſueurs: ou elle ſe termine plus tard par la ſuppuration, ou elle dégénere en ſquirrhe.

7. La douleur qui n'eſt que ſourde & gravative, l'état preſque naturel du pouls, dans la partie concave du foie, ſont dûs à l'inſenſibilité de ce viſcere; l'anxiété, le vomiſſement, & la cardialgie, à la ſympathie des nerfs, & à l'irritation des vaiſſeaux de l'eſtomac remplis de ſang, à cauſe de l'obſtacle qui a ſon ſiége aux extrémités de la veine-porte. La couleur jaune dépend de la

ſécrétion & de l'excrétion de la bile empêchées. Le hoquet provient de l'affection ſympathique des nerfs du diaphragme qui eſt uni au foie.

Mais l'inflammation de la partie convexe donne lieu à des ſymptomes plus graves, parce que la partie ſupérieure du foie tient au diaphragme qui eſt doué d'une ſenſibilité exquiſe. L'épaule reçoit ſes nerfs de la même paire, d'où elle eſt affectée par ſympathie. Le malade ſe couche très-difficilement ſur le côté gauche, parce que cette attitude tend davantage les ligamens déja tendus & enflammés.

8. On diſtingue l'*hépatitis* de la pleuréſie par la modicité de la douleur, par ſon ſiége à l'endroit des fauſſes côtes, par la peine du malade lorſqu'il ſe couche ſur le côté gauche, & par l'état du pouls qui n'a pas la même dureté. La fiévre qui l'accompagne le fera diſtinguer des ſymptomes hyſtériques & hypochondriaques.

9. Il eſt rarement dangereux ſi l'on le traite bien. Les ſymptomes qui annoncent une iſſuë funeſte ſont le hoquet perpétuel, la fiévre forte, la ſoif inextinguible, la pâleur & la froideur ſubites des extrémités, tandis qu'une chaleur brûlante conſume le corps. La ſuppuration du foie

tue très-souvent le malade, si la tumeur ne se jette pas au dehors. On peut vivre long-tems & sans incommodité avec le squirrhe du foie, si l'on observe le régime de vie convenable, & si on n'irrite pas la tumeur par les apéritifs ; car ils la font souvent dégénérer en cancer.

10. On guérit, 1° par la saignée copieuse, sans s'embarrasser de ce que le mouvement des arteres est presque dans l'état naturel ; car si on diffère cette opération au tems où le pouls l'indiquera, il sera trop tard ; 2° les laxatifs ; 3° les lavemens atténuans & anti-phlogistiques qui, absorbés par les veines mésaraïques, sont portés droit au foie ; 4° les fomentations & les cataplasmes discussifs appliqués sur l'hypochondre ; 5° les médicamens atténuans & anti-phlogistiques pris intérieurement ; 6° les emplâtres épispastiques appliqués sur le lieu douloureux.

11. Le froid & toutes les choses froides, le travail, le violent exercice, la colere, l'épouvante sont contraires à cette maladie, aussi-bien que de lancer, & de porter quelque fardeau.

SECTION XVI.

La Néphrétique.

1. La néphrétique est l'inflammation

des reins accompagnée d'ardeur, de douleur dans les lombes & de difficulté d'uriner.

2. Les causes éloignées sont les blessures & les contusions des reins; les pierres; les alimens qui engendrent des vents dans le colon; tout ce qui détermine le sang vers les reins, comme les diurétiques chauds, la secousse des voitures ou l'équitation, la pléthore, la suppression de quelques évacuations, & les contractions spasmodiques des reins.

3. Il est évident par l'inspection des cadavres que la cause prochaine est l'obstruction des petites arteres rénales.

4. Les symptomes sont la chaleur, la douleur, & quelquefois la rougeur de la région des reins; l'engourdissement de la cuisse du même côté; la fiévre; les urines pâles d'abord, ensuite rouges, & la difficulté de les rendre; la marche ou l'érection du corps douloureuse; la facilité plus grande du malade à se coucher sur le côté affecté, que sur le côté sain; le froid des extrémités; les nausées & le vomissement; l'anxiété & la difficulté de respirer; la suppuration ou la gangrene de la partie.

5. Le rein enflé exerce une compression, de-là la rougeur de la peau & l'engourdissement de la cuisse; les petits ca-

naux qui charrient l'urine ſont comprimés, de-là ſa pâleur & ſa diminution; les parties ſont tendues & enflammées, de-là l'érection douloureuſe du corps. Le vomiſſement & l'anxiété dépendent de la communication des nerfs.

6. La néphrétique ſe diſtingue aiſément de la colique : car dans cette derniere maladie le ſiége de la douleur eſt plus dans la partie antérieure du ventre, &, s'il ſurvient jamais difficulté d'uriner, elle ſurvient lentement & par ſympathie.

7. La néphrétique eſt dangereuſe; ſurtout ſi le délire ſe joint à la ſuppreſſion des urines : celles qui ſont limpides ſont plus mauvaiſes que celles qui ſont d'une couleur foncée. Les hémorrhoïdes guériſſent cette maladie. Quand la ſuppuration eſt formée, ſi le pus s'en va par les voies urinaires, c'eſt un bon ſigne; c'eſt le contraire, s'il ſort par le fondement; mais c'eſt le ſigne le plus funeſte, s'il ſe répand dans la capacité du bas-ventre.

8. Il faut déboucher les vaiſſeaux obſtrués par la ſaignée, l'application des ſang-ſuës ſur le fondement, les lavemens émolliens ſouvent réitérés, les fomentations faites ſur le lieu affecté, la boiſſon abondante & délayante, les diaphorétiques

rétiques très-modérés, & la nourriture legere.

9. Si les reins ſont ulcérés, les balſamiques, les vulnéraires & les eaux ferrugineuſes ſont ſalutaires. Les ſubſtances âcres, acides & ſalées doivent être défendues. Le malade ne ſe couchera pas ſur le dos, ni dans un lit trop mol.

SECTION XVIII.

La Strangurie.

1. La ſtrangurie eſt l'excrétion de l'urine goutte-à-goutte, avec l'envie continuelle d'uriner. Quand l'urine eſt ſupprimée tout-à-fait, c'eſt l'iſchurie.

2. On diſtingue la ſtrangurie en *aiguë*, qui dépend d'une inflammation; & *chronique*, qui n'eſt accompagnée d'aucune inflammation.

3. Les cauſes éloignées ſont l'uſage interne ou externe des cantharides; la diathèſe ſcorbutique des fluides; le tranſport d'un pus âcre des reins ou d'autres viſceres ulcérés à la veſſie; l'expoſition du fondement à l'air froid, ſur-tout pendant que les cathartiques agiſſent; l'inflammation de l'urèthre cauſée par les ulceres vénériens ou les injections âcres; l'inflammation du *rectum*; la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal.

4. Les caufes éloignées & l'infpection réitérée des cadavres apprennent que la caufe prochaine eft l'inflammation du fphincter de la veffie, ou l'abfence du *mucus* emporté, dont l'office eft de la garantir de l'impreffion âcre de l'urine.

5. Dans la ftrangurie l'urine coule goutte-à-goutte avec douleur & des efforts continuels pour vuider la veffie : après une petite excrétion l'envie ceffe & revient peu après. La fiévre s'allume, la peau eft chaude, le ventre s'enfle, le périnée & la verge fe roidiffent, le ventre eft conftipé, le ténefme a fouvent lieu, une douleur fe fait fentir dans le dos & la partie antérieure du ventre. A ces fymptomes fe joignent quelquefois l'anxiété de la région épigaftrique & le vomiffement. Cette maladie eft très-fujette à récidive.

6. Il eft facile de diftinguer la ftrangurie du calcul de la veffie. Cette derniere exifte ordinairement fans fiévre, & elle eft accompagnée d'une douleur au gland & d'urines muqueufes : d'ailleurs on fonde le malade.

7. La ftrangurie n'eft pas dangereufe. Elle fe juge par la réfolution, la fuppuration & la gangrene : cette derniere a lieu très-rarement.

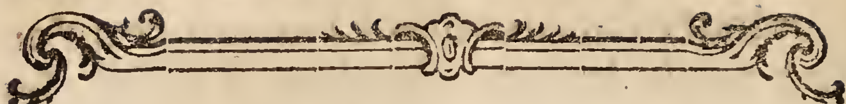
8. Il faut modérer l'inflammation &

diminuer l'acrimonie de l'urine : ce qu'on fait par la ſaignée, les doux laxatifs, les lavemens émolliens, les fomentations & les vapeurs appliquées ſur les parties malades, les boiſſons mucilagineuſes & la chaleur. Il faut éviter l'exercice du cheval, le froid, tout ce qui eſt acide, & l'uſage du vin rouge.

9. La paralyſie de la veſſie, l'enflure hémorrhoïdale, les excrémens durcis, le calcul de la veſſie, les caroncules de l'urèthre, les tumeurs des proſtates, la paſſion hyſtérique, les ulceres, les ſquirrhes & les cancers de la veſſie, la groſſeſſe, peuvent auſſi empêcher l'excrétion de l'urine. Ces cauſes ont leurs remèdes propres par leſquels on les détruit.

10. Quand la chaleur de l'urine accompagne la ſtrangurie, c'eſt alors la dyſurie. Elle eſt excitée ou par des urines âcres ou par l'inflammation du l'urèthre : elle ſe guérit par les mêmes remèdes que la ſtrangurie.





QUATRIEME PARTIE.

Des Maladies qui existent d'abord dans tout le corps, & ensuite dans une partie.

SECTION PREMIERE.

De ces Maladies en général.

1. LES maladies fébriles qui ont d'abord leur siége dans toutes les humeurs, & ensuite, pour la plûpart, se fixent aux parties, sur-tout externes, méritent une considération particuliere. Les fiévres qu'on appelle *éruptives*, telles que les fievres miliaires & scarlatines, l'érysipèle, la petite-vérole & la rougeole, tiennent le premier rang parmi ces maladies. Il y en a plusieurs autres qui ne sont pas désignées par des noms déterminés, & qu'une description exacte n'a pas encore bien fait connoître. Ces maladies se manifestent sur-tout dans le printems.

2. Puisque ce transport de la matiere morbifique vers les parties externes est naturel & salutaire, l'art doit doucement l'exciter & le diriger selon la voie que la nature a choisi pour le bien du malade.

Il eſt donc du devoir des médecins de bien connoître les ſymptomes de ces maladies, & la maniere de les guérir abſolument différente de celle qu'on met en uſage dans les maladies dont nous venons de traiter.

SECTION II.

La Goutte.

1. La goutte eſt une douleur qui a ſon ſiége aux jointures des os, ſpécialement de ceux du pied, & qui revient ſur-tout dans le printems & dans l'automne.

2. On la diſtingue, 1° en *héréditaire* & *acquiſe*; 2° en *podagre*, *chiragre*, *gonagre*, &c. à raiſon de la partie affectée; 3° en *réguliere* & *irréguliere*.

3. La goutte eſt la maladie des hommes qui ſont dans le déclin de l'âge, des grands eſprits, & de ceux qui menent une vie ſédentaire appliqués ſans ceſſe à l'étude qu'ils prolongent bien avant dans la nuit. Elle attaque rarement les châtrés, les enfans & les femmes, ſi ce n'eſt celles qui ſont très-robuſtes, ou qui ont paſſé le tems des régles.

4. La maniere de vivre exquiſe, abondante, ſplendide; paſſer la nuit à boire outre meſure, ſur-tout des vins acides ou rudes; ceſſer les exercices accoutumés; le très-grand embonpoint; la mol-

leſſe & l'humidité de la fibre ; s'être livré immodérément dans la jeuneſſe aux plaiſirs de l'amour ; paſſer trop ſubitement de l'uſage des liqueurs diſtillées à celles qui ne le ſont pas ; la ſuppreſſion des évacuations ; la diſpoſition héréditaire : voilà les cauſes éloignées de la goutte.

5. L'accès eſt excité par l'action ſubite du froid ſur les pieds, ſur-tout s'ils ſont couverts de ſueur, ou la compreſſion faite par les ſouliers ; la purgation exceſſive, la fatigue, les paſſions de l'ame, l'air humide & ſes paſſages ſubits de la peſanteur à la legéreté ; les travaux nocturnes ; la ſuppreſſion de la tranſpiration ; les alimens difficiles à digérer ; la débauche, & les cauſes éloignées détaillées ci-deſſus.

6. La cauſe prochaine de la goutte eſt-elle la viſcoſité & l'acrimonie particuliere des humeurs, dûes à la matiere de la tranſpiration ſupprimée par degrés, à cauſe d'un vice de la peau ? Il paroît que cela eſt ainſi ; car la goutte attaque ſur-tout les vieillards, les gens ſédentaires, & ceux qui aiment à boire ; elle ſe manifeſte en hiver, & non pas en été ; ſon accès eſt accéléré par l'impreſſion du froid ; il y a une certaine affinité entr'elle & le rhumatiſme ; elle eſt accompagnée de la denſité & de l'inflammation

du ſang, & des autres ſymptomes fébriles : enfin ſa criſe & ſa guériſon s'accompliſſent par l'augmentation de la tranſpiration. Il paroît encore que cette cauſe eſt jointe à la foibleſſe des premieres voies, ſur-tout de l'eſtomac.

7. Le ſiége de la goutte eſt dans les plus petits vaiſſeaux des tendons, des ligamens, des membranes, du périoſte & des articulations qui ſont plus éloignés du cœur, & fort comprimés; par conſéquent dans le pied.

8. La laſſitude, l'engourdiſſement, l'abbatement, le défaut de digeſtion, les nauſées, les rots, les vents, la conſtipation, la ceſſation de la ſueur des pieds, les varices, précedent l'accès.

Il vient enſuite accompagné d'une douleur cruelle, ſur-tout au pouce du pied; d'un ſentiment pareil à celui qu'exciteroit de l'eau froide verſée ſur cette partie; du friſſon; de la fiévre & de ſes ſymptomes. La douleur augmente & s'étend juſqu'aux os du tarſe & du métatarſe; elle eſt lancinante, ou mordante, ou pongitive, ou brûlante, ou coarctante, ou gravative. Après l'eſpace de vingt-quatre heures, la partie rougit & s'enfle; la peau ſe couvre d'une petite moiteur; alors la douleur diminue & la fiévre ceſſe. Le malade va toujours

mieux le matin, il va plus mal le soir où il s'éleve un petit accès. L'esprit est irritable ; les urines colorées les premiers jours, déposent un sédiment briqueté ou sablonneux. La perte de l'appétit, la constipation, & la sensation douloureuse de la partie durent pendant tout l'accès, qui finit plutôt ou plus tard selon la force ou la foiblesse de la nature. Alors le malade éprouve entre les doigts des pieds une demangeaison insupportable & la peau se leve par écailles : il sent les os de ses articulations arides comme se froter les uns contre les autres : il entre dans l'intermittence.

Par la suite du tems la maladie, faisant toujours des progrès, attaque les mains, le carpe, le coude, le genoux & les autres parties du corps. Il se forme des concrétions *tophacées*, les articulations prennent une mauvaise conformation, & perdent leur mouvement. Tout sentiment s'y perd également, les ligamens étant rompus. Quelquefois les accès durent pendant presqu'une année entiere. L'urine est abondante, transparente, sans sédiment. Le malade est tourmenté par les hémorrhoïdes, les rots putrides, la perte totale de l'appétit, les spasmes & le calcul.

Les forces étant accablées, la matiere

de la goutte ſe jette tantôt ſur la tête, de-là l'apoplexie, la léthargie, la paralyſie, le délire, l'aſſoupiſſement, les tremblemens & les convulſions univerſelles: tantôt ſur les poumons, de-là l'aſthme, la toux, la ſuffocation: tantôt ſur la plévre, de-là la pleureſie: tantôt ſur l'eſtomac & les inteſtins, de-là l'anxiété, les nauſées, le vomiſſement & la diarrhée. Quand ces maladies affligent le corps, il n'y a aucune douleur dans la partie; &, tant qu'il y a douleur dans la partie, ces maladies n'ont pas lieu. Lorſque la nature eſt tout-à-fait défaillante, les viſceres vitaux ſont ſurchargés, & le malade meurt.

9. La laſſitude, &c. dépend de la matiere viſqueuſe qui ſurcharge le ſyſtême vaſculaire: le défaut de digeſtion, &c. de l'affoibliſſement de l'eſtomac: les varices & la ſuppreſſion de la ſueur des pieds, du mouvement des humeurs qui languit dans cette partie. La matiere de la goutte ſe fixe ſur les pieds, & y excite douleur, par l'effet de la même cauſe & parce que les vaiſſeaux ſont trop à la gêne. La fiévre s'allume, parce que cette matiere eſt âcre & viſqueuſe. Les différentes ſenſations dépendent de la différente ſituation de cette matiere dans la partie affectée. Le tranſport de la matiere

morbifique ſur le pied eſt la criſe de la fiévre. La diminution de la douleur eſt dûe à la moiteur, & à l'inflammation des vaiſſeaux extérieurs qui dégagent les intérieurs : le petit accès du ſoir, à la tranſpiration arrêtée & au ſang plus âcre : l'irritabilité de l'ame, à l'irritation du genre nerveux : enfin l'accès finit parce que la matiere eſt domptée. Elle s'ouvre un chemin à travers les pores, d'où la peau demange & ſe leve par écailles : ſes parties les plus ſubtiles en s'évaporant ne laiſſent que la partie terreſtre, de-là les concrétions *tophacées :* ou la matiere de la goutte ſe jette ſur les viſceres vitaux, de-là les ſymptomes cruels & la mort.

10. Le diagnoſtic eſt clair. Si quelqu'un eſt attaqué d'une maladie fébrile, ayant déja eu précédemment quelques ſymptomes de goutte, ou dans le tems ordinaire de l'accès, il eſt probable qu'elle dépend de cette cauſe.

11. L'accès répond à la force avec laquelle la fiévre s'empare du malade. Plus la partie ſouffre, plus l'accès eſt court, & plus l'intermittence eſt longue ; c'eſt le contraire ſi la partie ſouffre peu. La douleur aiguë eſt un ſigne favorable ; car elle eſt le moyen que la nature emploie pour chaſſer la matiere de la goutte. Elle délivre de pluſieurs maux les par-

ties plus importantes, c'eſt pourquoi elle eſt ſouvent très-utile. Les jeunes-gens en ſont plus facilement guéris que les vieillards. Il ne faut pas eſpérer la guériſon de celles qui ſont héréditaires, & où les concrétions *tophacées* ſont déja formées.

12. Le devoir du médecin conſiſte à guérir la maladie, l'accès & les ſymptomes.

La maladie ſe guérit dans l'intermittence, 1° en rétabliſſant les forces de la digeſtion; 2° en ne donnant rien qui puiſſe l'exciter.

On rétablit les forces de la digeſtion, 1° par les remèdes corroboratifs, comme les ſtomachiques amers, les aromatiques, les anti-ſcorbutiques, le quinquina, le mars ou les eaux ferrugineuſes, ſur-tout les eaux thermales de Bath; 2° l'exercice modéré & journalier, ſur-tout celui du cheval, & le bon air; 3° les frictions; 4° en ſe couchant de bonne heure, en entretenant le calme de l'eſprit, en s'abſtenant des plaiſirs de l'amour, en ſe couvrant bien le corps avec une étoffe de laine, & l'entretenant dans toute la propreté poſſible.

On prévient tout ce qui peut entretenir ou exciter la maladie, 1° en réglant les alimens comme il faut, quant à

leur quantité, à leur nature, & au tems de les prendre; 2° en donnant pour boiſſon ce qui ne peut ni trop échauffer ni trop affoiblir, & en refuſant le vin, ſi ce n'eſt aux perſonnes foibles ou à celles qui en boivent beaucoup habituellement; 3° en faiſant prendre la teinture de rhubarbe amere deux fois la ſemaine, & les fleurs de ſoufre, en même tems qu'on défendra les ſubſtances trop nourriſſantes.

Le malade doit ſuivre long-tems les régles que je viens de preſcrire & fuir les cauſes éloignées qui ont donné lieu à ſa maladie. Si elle réſiſte à tous les remèdes, le lait pour toute nourriture eſt le ſeul qui la détruiſe immanquablement.

On guérit l'accès en aidant la nature, 1° à ſéparer; 2° à chaſſer la matiere morbifique.

On favoriſe la ſéparation, 1° par la ſaignée adminiſtrée avec précaution, ſi au commencement le ſang eſt trop bouillant à cauſe de la jeuneſſe du malade ou de ſon intempérance dans le vin; 2° les cardiaques, s'il eſt trop languiſſant; 3° la chaleur; 4° les boiſſons délayantes.

On fait ſortir la matiere, 1° par les diaphorétiques pris le matin; 2° l'exercice; 3° les frictions; 4° la brûlure legere de la partie avec le lin crud enflammé,

la flagellation avec les orties, l'application des cantharides.

13. Quant aux ſymptomes, 1° ſi la douleur tourmente violemment le malade & épuiſe ſes forces, il faut appliquer les cataplaſmes émolliens &, dans la derniere néceſſité, faire uſage des opiats intérieurement ou extérieurement, mais bien modérement, car ils alterent le mouvement de l'articulation. 2° Si la matiere de la goutte ſe jette ſur la tête & ſur les poumons, on l'en chaſſe par la ſaignée, les fomentations & les emplâtres épiſpaſtiques appliqués ſur la partie où la goutte a ordinairement ſon ſiége, & par les purgatifs ſtomachiques. 3° Si elle ſe jette ſur l'eſtomac ou les inteſtins, on l'en chaſſe de même par les forts cardiaques, l'exercice & les décoctions aromatiques qui font ſuer le malade couché dans ſon lit. 4° La diarrhée non critique ſe guérit de la même maniere. 5° Les douleurs néphrétiques, par les décoctions, les lavemens émolliens, & les bains chauds.

14. Pourquoi la goutte eſt-elle ſi difficile à guérir ? Ne connoît-on pas quelque ſpécifique capable de guérir cette maladie radicalement, ou à-t-on quelqu'eſpérance de trouver un tel remède ? Tout l'art de la guérir conſiſte-t-il à ex-

citer la tranſpiration? Pourquoi l'âge tendre en eſt-il exempt?

SECTION III.

Le Rhumatiſme.

1. Le rhumatiſme, maladie qui reſſemble à la goutte, eſt une douleur paſſagere, erratique, dans les muſcles ou les articulations.

2. On le diſtingue, 1° en *fébrile* & *non fébrile;* 2° en *univerſel* & *local.*

3. Il règne ſur-tout dans le printems & l'automne.

4. Les cauſes éloignées ſont, l'action ſubite du froid ſur le corps échauffé, les changemens de vents, la perte trop conſidérable du ſang, la purgation trop forte, la pléthore née de la ſuppreſſion des évacuations, la crapule, l'yvrognerie, les plaiſirs immodérés de l'amour, les maladies qui gâtent le ſang, comme les intermittentes, le ſcorbut, la vérole.

5. Les cauſes éloignées, l'inſpection de la féroſité & les urines que rendent les rhumatiſans démontrent que la cauſe prochaine de cette maladie, eſt une féroſité viſqueuſe & âcre qui obſtrue les vaiſſeaux ſéreux & lymphatiques des muſcles, mais principalement ceux des membranes & des ligamens.

6. Les ſymptomes du rhumatiſme fébrile ſont la laſſitude, le friſſon, la peſanteur & le froid des extrémités, la vîteſſe & la conſtriction du pouls, la ſoif, les inquiétudes, la conſtipation. Un jour ou deux ſe paſſent, alors une douleur aiguë ſe fait ſentir, elle augmente par le mouvement, elle change ſouvent de place, elle occupe ſur-tout les articulations, elle eſt accompagnée d'enflure & d'inflammation : elle occupe quelquefois la tête ou la région épigaſtrique. Le ſang eſt pleurétique. La fiévre ceſſant, les douleurs perſiſtent. Il ſe forme ſouvent dans les articulations des tuberçules & des ankyloſes.

Ceux du rhumatiſme non fébrile ſont les douleurs vagues & la roideur dans les parties muſculaires ou ligamenteuſes, ordinairement ſans enflure : les douleurs, en ſe diſſipant, font place à l'anxiété ; &, l'anxiété ceſſant, les douleurs reviennent.

7. La fiévre s'éleve parce que le *ſerum* eſt vicié : la douleur, l'enflure, l'inflammation viennent de la diſtraction des vaiſſeaux. La fiévre ceſſe par la ſéparation de la matiere morbifique.

8. La criſe ſe fait ou par les ſueurs, ou par l'urine, ou par l'hémorrhagie, ou par les efflorescences de la peau.

9. Le diagnoſtic entre le rhumatiſme non fébrile & la goutte, quoique difficile, ceſſera de l'être pour celui qui conſidérera attentivement le progrès des ſymptomes.

10. Il y a à eſperer tant que les douleurs ont leur ſiége dans les parties externes ; l'eſpérance eſt douteuſe, ſi elles occupent les parties internes. Le rhumatiſme fréquent amene à ſa ſuite les maladies chroniques ; ou il dégénere en cette maladie avec laquelle il a de l'affinité, la goutte.

11. On guérit le rhumatiſme fébrile, 1° par la ſaignée copieuſe & ſouvent réitérée ; 2° les délayans & les atténuans ; 3° les lavemens ; 4° les ſudorifiques donnés après avoir évacué, & continués juſqu'à ce que la fiévre & la douleur ceſſent ; 5° les alimens très-legers, la chaleur tempérée du lit, & le repos.

On guérit le rhumatiſme non fébrile, 1° par les adouciſſans, les apéritifs, les diaphorétiques ; 2° les onguens échauffans & pénétrans, ou les épiſpaſtiques appliqués ſur la partie malade ; 3° les frictions ; 4° les ventouſes ſcarifiées ; 5° la brûlure, les cauteres ; 6° les bains chauds artificiels ou naturels.

12. Les cataplaſmes émolliens conviennent contre les tumeurs, ayant ſoin d'éviter

d'éviter les repercuſſifs; les bains chauds, contre la rigidité des parties; l'opium eſt bon contre les doulours cruelles.

13. Il eſt une eſpece de rhumatiſme appellé *ſciatique* à raiſon du lieu affecté. La fiévre, s'être couché ſur la terre, & toutes les cauſes détaillées ci-deſſus, ſont celles de ce rhumatiſme. Il a ſon ſiége dans les ligamens qui forment l'articulation de l'os fémur avec l'os iſchium. Il ſe manifeſte par l'engourdiſſement, le mouvement empêché, les formications, & quelquefois par une fiévre violente. La douleur deſcend ſouvent tout le long de la cuiſſe juſqu'aux pieds. La partie eſt affoiblie, raccourcie, & boite. On guérit ce rhumatiſme comme le rhumatiſme chronique.

14. Il en eſt encore une autre eſpece qu'on appelle *lumbago*. Les lombes ſont vexés par la douleur la plus cruelle, qui s'étend juſqu'à l'articulation de la cuiſſe, ou juſqu'à l'os *ſacrum*, ou juſqu'à la veſſie en occupant tout le côté. La cauſe eſt l'inflammation des ligamens vertébraux. On le guérit par la ſaignée & les topiques, comme les onguens très-chauds pénétrans, ou les emplâtres épiſpaſtiques. J'ai vu une fois cette maladie régner épidémiquement.

15. La différence qui eſt entre le rhu-

matiſme & la goutte conſiſte-t-elle dans la cauſe même, ou ſeulement dans le lieu affecté, ou dans l'un & l'autre ? La cauſe des différentes eſpeces de rhumatiſme eſt-elle la même ? Pourquoi le rhumatiſme ſe guérit-il plus aiſément que la goutte ?

SECTION IV.

La Fiévre pourprée ou miliaire.

1. La fiévre pourprée ou miliaire tire ſon nom des puſtules rouges ou blanches qui l'accompagnent, & qui reſſemblent à la graine de millet. Elle étoit entiérement inconnue aux anciens : elle fut obſervée pour la premiere fois à Leipſick il y a environ deux cens ans.

On la diſtingue, 1° en *rouge*, où les puſtules ſont rouges ; & *blanche*, où les puſtules ſont blanches. 2° En *idiopathique* & *ſymptomatique ;* car elle ſe joint ſouvent aux petites-véroles, aux rougeoles & aux différentes fiévres.

3. Elle attaque ceux qui ont la fibre lâche, le tempérament phlegmatique ; les enfans & les vieillards plus ſouvent que les adultes ; les femmes plus ſouvent que les hommes ; & parmi elles, celles qui menent une vie plus recherchée, qui qui ſont plus délicates, qui ont des fleurs blanches, ou qui ſont en couche, y ſont

encore plus ſujettes, principalement les dernieres, parce que leurs humeurs ſéjournent & ſe corrompent dans les vaiſſeaux de la matrice, & qu'elles ſuent beaucoup.

4. Les cauſes éloignées ſont les paſſions de l'ame relâchantes, telles que le chagrin & l'inquiétude; les grandes évacuations, les veilles, les méditations, la vie oiſive, l'été pluvieux, les alimens doux & trop aqueux tirés des végétaux, l'eau impure, la conſtipation, les ſueurs trop copieuſes.

5. Les cauſes prédiſpoſantes & éloignées, le traitement, & l'ouverture des cadavres concourent à prouver que ſa cauſe prochaine eſt la trop grande abondance, la viſcoſité & l'acrimonie des humeurs ténues qui obſtruent les vaiſſeaux qui ſont ſous la peau.

6. Voici les ſymptomes dont eſt accompagnée la fiévre miliaire. Le froid & le friſſon ſe manifeſtent d'abord, & ſont ſuivis d'une chaleur qui n'eſt pas extrêmement vive, d'accablement & d'abbatement. Le pouls eſt fréquent & débile, la reſpiration eſt difficile & laborieuſe, le malade ne peut dormir, il a un leger délire, ſa langue eſt blanche, ſes urines ſont naturelles ou pâles. Il a le ventre reſſerré ou libre, ſes mains tremblent, tantôt la fiévre diminue,

tantôt elle devient plus forte; ses esprits sont agités, les paumes de ses mains sont brûlantes. A ces symptomes se joint chez les femmes en couche la suppression des lochies & du lait. Des picotemens extraordinaires se font sentir sous la peau : ensuite elle devient inégale & se couvre de pustules sans nombre, blanches ou rouges, semblables à la graine de millet, & qui s'emplissent petit-à-petit d'une matiere ichoreuse fétide. Alors les symptomes se modèrent ; le pouls devient plus plein & plus souple, l'ame reprend ses forces, la peau est moite, une sueur fétide sort du corps, l'urine se colore, les évacuations supprimées reparoissent, & les pustules, après l'espace de sept jours pour l'ordinaire, se séchent & s'en vont par écailles en excitant une demangeaison désagréable.

7. Tous ces symptomes s'expliquent très-facilement par la trop grande abondance & l'acrimonie des humeurs ténues.

8. On distingue la fiévre miliaire de la rougeole, parce que dans la premiere les pustules disparoissent promptement, par la demangeaison incommode, l'odeur puante, & l'origine dûe aux humeurs du corps corrompues, & non pas à la contagion, ou à la constitution épidémique de l'air.

9. Le pourpre rouge eſt moins à craindre que le blanc. La reſpiration aiſée, les puſtules qui ſe manifeſtent par une douce diaphorèſe & qui ſont bien remplies de ſéroſité, la fiévre ſe modérant en meme tems, & le pouls devenant auſſi plus ſouple & plus plein, ſont de bons ſignes; mais l'impureté des humeurs, la reſpiration laborieuſe, le grand abbatement, la diſſolution du ſang, l'écoulement du ſang par les narines, l'éruption des puſtules le troiſieme ou le quatrieme jour ſans ſoulagement, ſont de mauvais ſignes. Si les puſtules diſparoiſſent tout-à-fait avec redoublement des ſymptomes, anxieté, douleur, convulſions, apoplexie, ou ſignes de l'inflammation interne, ç'en eſt fait du malade. La diarrhée eſt à redouter chez les femmes en couche, parce qu'elle empêche le flux des lochies.

10. Comme cette maladie a deux états, celui de la fiévre & celui de l'éruption, chacun d'eux demande un traitement particulier. Dans l'état fébrile l'indication eſt de modérer la fiévre : on la remplit par les véſicatoires appliqués ſucceſſivement pendant tout le cours de la maladie, l'eau de poulet pour boiſſon, la tranquillité de l'ame, la chaleur du lit, & en faiſant garder au malade une

ſituation horizontale. La ſaignée eſt rarement utile, ſi ce n'eſt pour modérer quelque ſymptome preſſant, ou lorſque le pouls eſt un peu dur; elle eſt ſouvent nuiſible.

Dans l'état d'éruption les remèdes favorables pour chaſſer par degrés la matiere morbifique, ſont les fomentations faites ſur les membres, & les très-doux diaphoretiques; ayant ſoin d'éviter les ſudorifiques, les échauffans, & le froid extérieur.

Si le malade traîne en longueur, ſi le pus n'a point de conſiſtance & eſt ſanieux, ſi le pouls eſt débile, s'il y a des rémittences & des redoublemens; il faut donner le quinquina.

Sur la fin de la maladie, ſi les puſtules trop petites ne peuvent contenir la matiere morbifique, il faut alors donner les laxatifs pour en attirer doucement le ſuperflu vers les inteſtins.

11. Les ventouſes ſcarifiées, & les ſang-ſuës appliquées ſur les veines temporales, ſi le pouls eſt dur; les fomentations; les véſicatoires; les boiſſons tiédes & un peu acides; la chaleur du lit; la gaieté de l'ame; &, la moiteur revenant, les doux diaphorétiques, ſont les moyens qu'il faut employer contre la rentrée des puſtules.

12. Dans le cas où il y a complication de la fiévre miliaire avec l'accouchement ou d'autres fiévres, la guérison dépend de la considération juste & prudente des deux maladies compliquées : il faut aller au devant de celle qui annonce par ses symptomes un danger plus éminent.

13. L'air pur, sec & chaud ; la transpiration & la liberté du ventre entretenues ; les alimens un peu acides ; les atténuans & l'exercice, voilà les prophylactiques de cette maladie.

SECTION V.

La Fiévre scarlatine.

1. La fiévre appellée *scarlatine* à cause de sa couleur, ressemble beaucoup à la fiévre miliaire. Des taches larges, rouges, & qui ne s'élevent pas au-dessus de la peau sont le symptome qui caractérise cette maladie ; il est accompagné de la chaleur, de la sécheresse, de la sensibilité, de la demangeaison de la peau, & d'une fiévre aiguë. Après trois, quatre ou cinq jours, les taches disparoissent & la peau se leve par écailles. On guérit par la saignée, les laxatifs & les boissons délayantes.

SECTION VI.

L'Eryſipèle.

1. L'éryſipèle, ou *feu ſacré*, ou *roſe*, ou *feu de S. Antoine*, eſt une inflammation de la peau & de la graiſſe, qui s'étend beaucoup & eſt accompagnée de douleur, de chaleur & de rougeur.

2. On le diſtingue, 1° en *éryſipèle* avec puſtules, & *éryſipèle* ſans puſtules; 2° en *ulcéré* & *non ulcéré*; 3° en *idiopathique* & *ſymptomatique*; 4° à raiſon des parties affectées.

3. Les perſonnes pléthoriques, ſanguines; les jeunes gens; les femmes groſſes; les ſcorbutiques; les cacochymes, ſont diſpoſés à contracter cette maladie, auſſi-bien que ceux dont les parens y étoient ſujets, ou qui en ont déja été attaqués. On y eſt ſur-tout expoſé entre trente & quarante ans.

4. Les cauſes éloignées ſont les paſſions de l'ame violentes, la colere ſurtout & la terreur; le refroidiſſement ſubit du corps échauffé auparavant par l'ardeur du ſoleil; les liqueurs fermentées; les boiſſons & les bains trop chauds; les évacuations naturelles ou artificielles, ſupprimées ou ceſſées; l'air humide & pluvieux; la reſpiration empêchée de quelque façon que ce ſoit.

5. Les cauſes prochaines ſont-elles les particules âcres & cauſtiques, non pas dépendantes de la dépravation de la bile, comme on le penſe communément, mais des humeurs retenues & corrompues? Les cauſes tant prédiſpoſantes qu'éloignées, & les ſymptomes confirment cette opinion.

6. L'inſpection des cadavres apprend que le ſiége principal de cette maladie eſt dans la peau & dans la graiſſe qui eſt deſſous.

7. L'éryſipèle s'annonce par le friſſon, auquel ſuccedent la chaleur fébrile, la ſoif, le mal-aiſe, la fréquence du pouls, l'accablement des forces, la douleur du dos & de la tête, le vomiſſement, le délire, l'anxiété, l'agitation du corps, la toux & l'inſomnie. Le ſang eſt ordinairement couvert d'une croûte. Le ſecond, le troiſieme ou le quatrieme jour, la peau s'enfle avec douleur & rougeur, & la tumeur ſe couvre de puſtules très-rapprochées qui s'élevent & forment de petites veſſies remplies d'une humeur claire. Cependant la fiévre diminue. L'enflure s'étend : elle attaque ſouvent les extrémités, le ventre, les mammelles & les glandes axillaires, mais plus ſouvent le viſage : dans ce dernier cas les yeux ſont fermés, les narines & le goſier de-

viennent secs, symptomes auxquels se joint l'assoupissement. Si l'érysipèle se termine par résolution, la tumeur s'affaisse petit-à-petit, l'ardeur & la douleur disparoissent, la couleur rouge se change en jaune, & l'épiderme se leve par écailles. S'il se termine par suppuration, il s'ensuit des ulceres de mauvais genre dont on obtient à peine la guérison.

8. On voit aisément que tous ces symptomes dépendent d'une humeur tenue & très-âcre.

9. La tumeur de l'érysipèle est peu élevée, elle s'étend beaucoup & devient blanche après la compression, ce qui suffit pour le distinguer du phlegmon, où l'inflammation est plus profonde & où la compression ne fait pas disparoître la couleur. Il diffère de la peste, quoique lui ressemblant en plusieurs points, en ce qu'il n'est pas dû à la contagion, qu'il n'est pas contagieux lui-même, & qu'il n'est pas accompagné d'un danger aussi grand.

10. Le danger n'est pas grand lorsque l'inflammation est legere ; mais lorsque l'inflammation considérable & accompagnée du *coma* ou du délire continuel attaque un corps cacochyme, l'espérance est très-incertaine. L'érysipèle répercuté ou qui disparoît subitement est suivi du

délire, des inflammations internes, de l'asthme, des spasmes & de la gangrene. La gangrene est prochaine si la tumeur devient livide. La matiere du pus blanc & épais, ou pâle & sans consistance, pronostique aussi un danger plus ou moins grand.

11. L'indication curative est d'adoucir la fiévre afin que les humeurs altérées se séparent plus aisément des humeurs saines ; de chasser entiérement la matiere morbifique; & de la faire sortir du corps, afin qu'elle fasse moins de ravage.

On adoucit la fiévre par la saignée que l'on réitere plus ou moins selon la force du pouls. On chasse la matiere morbifique par les boissons délayantes, adoucissantes, & les remèdes diaphorétiques. On parvient très-heureusement à la chasser, lorsqu'elle occupe la tête ou qu'elle s'étend trop sur les parties voisines, par les laxatifs très-doux, & les emplâtres épispastiques appliqués dans le voisinage.

Il faut que le malade ne fasse usage pour nourriture que de substances extrêmement délicates, & qu'il évite tous les remèdes internes échauffans, à moins que le pouls ne soit trop foible.

12. Ce qu'on peut appliquer de mieux

extérieurement est la farine de fénugrec ou de froment, & la douce chaleur du lit ; car tous les répercussifs, les aqueux & les huileux sont nuisibles. Si les signes de la gangrene se manifestent, les fomentations spiritueuses, les cataplasmes faits avec les remèdes qui excitent la chaleur, & le quinquina conviennent. Le vin n'est pas mauvais dans cet état de la maladie.

13. Il est une espece d'érysipèle qu'on appelle *zona* ou *zoster*, parce qu'il forme comme un anneau autour de l'ombilic. Il est accompagné de différentes tumeurs, couvertes de pustules brûlantes, très-douloureuses, & qui paroissent de côté & d'autre. Cet érysipèle se guérit comme l'autre.

14. Sydenham en a encore décrit une autre espece que j'ai aussi observée dans une épidémie de petite-vérole. Il se joignoit à la fiévre, le troisieme ou quatrieme jour, une éruption de pustules érysipélateuses, qui contenoient une humeur jaunâtre, modéroient la fiévre, & disparoissoient au bout de quatre jours. Elle a cédé très-aisément à la saignée & aux purgatifs.

SECTION VII.

La Petite-Vérole.

1. La petite-vérole s'est montré pour

la premiere fois au commencement du ſeptieme ſiécle dans l'Egypte & dans le centre de l'Arabie. Depuis, faiſant autant de progrès que les armes des Saraſins, elle s'eſt répandue dans l'Eſpagne, & de-là dans toute l'Europe. L'ouvrage de Sydenham ſur cette maladie mérite les plus grands éloges.

2. Elle commence à ſe manifeſter dans le printems, elle fait ſes plus grands ravages dans l'été, elle s'en va en automne, & à peine la voit-on en hiver. Les enfans y ſont le plus ſujets. Très-rarement on en eſt deux fois attaqué.

3. Le germe de la petite-vérole ne paſſe pas des parens aux enfans, ou, ſi cela étoit, il n'auroit pas été caché ſi long-tems dans nos climats; mais il eſt apporté, comme celui des autres maladies épidémiques, des climats orientaux par le moyen de l'air.

4. Les miaſmes de la petite-vérole paroiſſent être extrêmement ſubtils, inflammables, ſtimulans.

5. Elle ſe contracte, 1° immédiatement par l'air extérieur imprégné de la matiere variolique; 2° par la contagion des corps actuellement attaqués de cette maladie; 3° par l'inoculation.

6. La matiere variolique s'introduit dans le corps par les vaiſſeaux abſor-

bans de la peau & des poumons, la membrane interne de la bouche & du nez, & les voies alimentaires.

7. La petite-vérole se distingue, 1° en *discrete, confluente, cohérente*; 2° en *commune, crystalline, siliqueuse, verruqueuse, sanguine.*

8. Cette maladie est fort réguliere dans sa marche, & elle se divise en quatre tems, celui de la fiévre premiere, celui de l'éruption, celui de la suppuration, & celui de la fiévre secondaire.

9. Elle s'annonce par le frisson; les tremblemens; les défaillances; les douleurs de toutes les parties du corps, mais sur-tout de l'occiput, du gosier & du dos; la soif; la chaleur; le mal-aise; la vîtesse & la dureté du pouls; les nausées; le vomissement; le scintillement des yeux; l'assoupissement. Une douleur aiguë se fait sentir à l'orifice supérieur de l'estomac, & quelquefois au côté. Les premiers jours les adultes sont sujets aux sueurs, & les enfans à quelques convulsions épileptiques. Après quelques heures passées le sang est pleurétique. Le tems de la fiévre dure deux, trois ou quatre jours.

Dans les confluentes, le second ou le troisieme jour; dans les discretes, le troisieme, le quatrieme, ou le cinquieme or-

dinairement, il paroît ſur la peau de petits points rouges qui reſſemblent aſſez à des morſures de puces : on les obſerve d'abord au viſage ; peu d'heures après à la poitrine & aux bras ; & le lendemain ou le troiſieme jour, aux extrémités inférieures. Ils s'enflamment, s'élevent, excitent chaleur & douleur. Si la petite-vérole eſt diſcrete, la fiévre ceſſe ordinairement quand l'éruption paroît : elle s'adoucit ſeulement, ſi la petite-vérole eſt confluente. Vers le ſixieme jour, quand l'éruption eſt ſur ſa fin, la bouche eſt remplie d'une ſalive claire dans les petites-véroles confluentes, cohérentes, & ſouvent auſſi dans les diſcretes : la quantité de cette ſalive augmente par degrés, & forme une véritable ſalivation. La diarrhée en tient lieu chez les enfans. Le goſier eſt enflammé, tuméfié, douloureux. Le ſeptieme jour pour l'ordinaire les paupieres ſont enflées par une matiere ſéreuſe ; &, le jour ſuivant, elles couvrent les yeux. Dans le même tems le viſage commence à s'enfler, & les intervalles des puſtules à devenir rouges & douloureux. Le huitieme jour les puſtules ſont ſur le point de ſuppurer : là finit le tems de l'éruption.

Les puſtules parvenues au degré d'ac-

croiſſement qu'elles doivent avoir, s'élevent en pointe, blanchiſſent, & ſe rempliſſenr de pus. Celles du viſage ſuppurent les premieres, enſuite celles des autres parties du corps dans le même ordre qu'elles ont paru. Les crachats ſont plus épais & plus abondans, le goſier eſt plus douloureux, l'urine eſt ſouvent ſanguinolente; alors les puſtules ſont gonflées par le pus, la peau eſt comme brûlée par l'extrême chaleur, & à peine le malade peut-il dormir ou reſter dans ſon lit, tant eſt grand le tourment qu'elle lui cauſe! Ce troiſieme tems, celui de la ſuppuration, ſe termine vers le dixieme jour.

Les tumeurs purulentes du viſage ſe ſéchent & jauniſſent les premieres. La fiévre eſt plus grande dans les petites-véroles confluentes que dans les diſcretes, elle eſt accompagnée d'un pouls plein & dur, de ſoif, d'anxiété, & d'un ſang pleurétique. Peu-à-peu le viſage devient moins enflé, & la viſcoſité des crachats diminue auſſi. Dans le même tems paroît l'enflure des mains & desbras, ou elle doit paroître & continuer juſqu'au treizieme jour, quand l'enflure du viſage & la ſalivation ceſſent tout-à-fait. Les puſtules des extrémités s'ouvrent. La fiévre devenant plus conſidérable, ſur-tout

dans

dans les petites-véroles confluentes, on voit s'élever des ſymptomes effrayans, comme le délire, le *coma*, l'inflammation des poumons & des autres viſceres. L'écoulement viſqueux, l'embarras du nez, & l'enflure du goſier font craindre la ſuffocation du malade. Il éprouve pluſieurs révolutions trompeuſes. Enfin accablé par la violence de la maladie, il meurt entre le onzieme & le dix-ſeptieme jour; ou il récouvre l'uſage de ſes yeux, la fiévre le quitte, & il revient à la ſanté. Alors ſa peau eſt couverte de croûtes ſéches qui tombent par la ſuite, & qui laiſſent après elles de profondes traces.

10. La criſe de la fiévre ſecondaire ſe fait, ou par le fondement, ou par des urines abondantes & épaiſſes.

11. La petite-vérole eſt ſuivie d'ophthalmies, d'ulceres de mauvais genre, d'abcès, de l'enflure des articulations, de la phthiſie, de la conſomption & d'autres accidens ſemblables.

12. Le tems fébrile dépend du mêlange du miaſme variolique avec le ſang; la ceſſation de la fiévre, du dépôt de cette même matiere ſur la peau. Les puſtules qui font leur éruption intérieurement cauſent la douleur du goſier. La ſalivation eſt l'effort de la nature pour ſe débarraſſer des reſtes de la matiere

variolique. Elle emploie pour le même but l'enflure du viſage & des paupieres. La douleur des inteſtins provient de la tenſion. La reſpiration arrêtée, l'abondance du pus & la réſorption des particules varioliques dans le ſang donnent naiſſance à la fiévre ſecondaire & à ſes différens ſymptomes. Aux extrémités le pus devient âcre par ſon ſéjour, & ronge la peau.

13. On préſume la petite-vérole dans le premier tems, ſi elle eſt épidémique, s'il y a douleur à la partie inférieure de l'occiput, au goſier, aux lombes, mais ſurtout à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. On la diſtingue par ſes ſymptomes de l'éryſipèle. Quelquefois une fiévre éruptive, qui reſſemble à la petite-vérole, règne en même tems; mais cette fiévre ne parcourt pas les mêmes tems : en voilà aſſez pour la diſtinguer. Il ne reſte aucune difficulté quand la maladie eſt terminée, à cauſe de la ſucceſſion réguliere des ſymptomes.

14. La petite-vérole eſt d'autant plus bénigne, qu'elle ſurvient plus ſur la fin de l'hiver : elle eſt d'autant plus dangereuſe qu'elle ſurvient plus au commencement. Elle fait moins de ravage chez les enfans, elle en fait beaucoup chez les adultes, & ceux qui ſont avancés en âge.

Toutes choſes d'ailleurs égales, cette maladie eſt d'autant plus modérée que ſon premier tems eſt plus long; elle eſt d'autant plus à craindre qu'il eſt plus court. La douleur aiguë au côté ou à l'orifice de l'eſtomac eſt d'un fâcheux augure.

Plus les puſtules ſont confluentes, plus elles ſont abondantes tant ſur le viſage que ſur le reſte du corps, plus elles ſont applaties, moins la fiévre diminue dans le ſecond tems, & plus le danger eſt preſſant: c'eſt le contraire ſi les puſtules ont le caractere oppoſé & s'il ne reſte preſque point de fiévre dans le ſecond tems. Le délire qui ſuit l'éruption eſt très à craindre. Le défaut de ſalivation, quand les puſtules ſont applaties & confluentes, eſt du plus fâcheux augure. Eſpérez, ſi les interſtices des puſtules conſervent une couleur rouge, ſemblable à celle des roſes de damas; craignez, s'ils pâliſſent.

Le pus blanc, viſqueux, & qui diſtend bien ſon enveloppe, eſt d'un bon ſigne; mais s'il eſt noir & ſans conſiſtance, ſi les puſtules jauniſſent, ou ſi le ſommet ſe flétrit, c'eſt un mauvais ſigne. La mort eſt prochaine, ſi les puſtules ou leurs interſtices ſont livides.

Si la fiévre ſecondaire s'éleve avant

que les pustules se retirent, c'est un mauvais présage. C'est un signe mortel dans les petites-véroles confluentes quand, l'enflure du visage diminuant, & le ptyatisme cessant, les mains & les bras ne s'enflent pas dans la même proportion. Si le malade, à cause de sa trop grande chaleur, ne peut supporter les couvertures, le délire s'empare bientôt de lui. La grande inflammation du gosier, la respiration fréquente, les urines abondantes & transparentes avec de petits nuages suspendus, le grincement de dents, le soin de ramasser les flocons, annoncent sa mort. Il ne faut pas compter sur la rémittence du délire, si la même fiévre persiste.

15. Le traitement consiste dans le premier tems à modérer la fiévre de façon à lui laisser assez de force pour faire le dépôt de la matiere variolique : ce qu'on obtient, 1° par la saignée qui doit être réglée par le pouls, les forces, les symptomes, & la vie précédente du malade; 2° le vomissement; 3° les doux laxatifs; 4° les boissons abondantes & acidules pour délayer le sang; 5° la chaleur modérée; 6° les fomentations émollientes faites sur les extrémités immédiatement avant l'éruption, afin qu'en les relâchant la matiere variolique se porte moins sur les parties importantes, & en plus grande

quantité ſur celles qui le ſont moins ; par les fomentations faites ſans ceſſe ſur la région de l'eſtomac pour diminuer la douleur aiguë qui a ſon ſiége à l'orifice de ce viſcere. Que le malade ſorte un peu de ſon lit, ou qu'il y ſoit couvert legérement, pour arrêter les ſueurs.

Dans le ſecond tems le médecin doit aider le travail de la nature qui pouſſe la matiere variolique vers la peau. Si elle eſt prête à ſuccomber à cauſe de la trop grande foibleſſe, indiquée par la débilité & la langueur du pouls, on lui rend des forces, 1° par les cardiaques ; ou, à cauſe de la trop grande plénitude des vaiſſeaux & de la viſcoſité du ſang, indiquées par la dureté & la force du pouls, on l'aide ; 2° par la ſaignée ; 3° les atténuans. Si elle tient un juſte milieu, il faut lui abandonner tout l'ouvrage.

Dans le troiſieme tems il faut entretenir les puſtules, & exciter la ſuppuration par les mêmes remèdes que dans le premier. Il faut dans l'un & l'autre, 1° ne permettre au malade que des ſubſtances très-legeres & rafraîchiſſantes ; 2° lui faire prendre beaucoup de boiſſon acidule ; 3° le garantir de l'impreſſion du froid ; 4° lui donner les remèdes anodins, s'il eſt vexé par le mal-aiſe & l'inſomnie ; 5° mêler à ſa boiſſon un peu

d'eſprit-de-vitriol juſqu'à agréable acidité, ſi les urines ſont ſanguines, & ſi la maladie eſt maligne; 6° enfin lui faire prendre les diurétiques & les laxatifs, & l'expoſer à un air frais, ſi les urines ſe ſuppriment : tout cela convient également dans le premier & le troiſieme tems.

Dans le quatrieme il faut aller au-devant de la fiévre ſecondaire & de ſes ſymptomes, 1° par la ſaignée ſouvent réitérée, tant que le pouls le permet; 2° les épiſpaſtiques; 3° les fréquens purgatifs pour lâcher le ventre, pourvu que le pouls ne ſoit pas trop foible; 4° les acides végétaux mêlés à la boiſſon; 5° les cardiaques pour relever les forces, ſi elles ſuccombent.

Les cataplaſmes, les gargariſmes, le vomiſſement, les véſicatoires, & la ſituation verticale du malade conviennent contre l'enflure du goſier & la ſalivation viſqueuſe; les vapeurs émollientes, contre l'embarras du nez. La crême un peu échauffée & étendue ſur le viſage avec une plume eſt bonne pour diminuer la chaleur brûlante de cette partie; l'huile très-douce & appliquée de même, pour faire diſparoître les traces profondes que laiſſent les puſtules ſur la peau. Les incraſſans & les aſtringens pris intérieure-

ment ſont des remèdes ſalutaires dans les avortemens & l'écoulement trop abondant des régles. Le vingt-unieme jour, on doit encore mettre en uſage la ſaignée & les purgations.

16. Les petites-véroles cryſtallines ſe traitent par les diurétiques, les épiſpaſtiques & les cardiaques; 2° les verruqueuſes, par les digeſtifs & les épiſpaſtiques; 3° les ſanguines, par les incraſſans, les anti-ſeptiques, le vin rouge de France, & le quinquina.

17. L'inoculation, quand on a égard pour la pratiquer au tems, au régime & au tempérament, diminue conſidérablement la violence de la maladie : elle ſe manifeſte le ſeptieme, le huitieme, le neuvieme ou le dixieme jour, elle parcourt ſes tems plus promptement, elle n'eſt point accompagnée des mêmes dangers, & elle n'a preſque point de fiévre ſecondaire.

18. Comme la fiévre ſecondaire eſt l'effet de la matiere variolique réſorbée, ne pourroit-on pas l'empêcher & prévenir ainſi le très-grand danger qui en eſt inſéparable, en faiſant ſortir le pus des puſtules par l'inciſion? ouvrage ſans doute ennuyeux, mais dont le fruit ſeroit bien précieux. C'eſt ce que fait la nature aux extrémités.

19. La méthode anti-phlogistique ou spécifique, employée dans le premier tems de cette maladie, peut-elle empêcher le progrès ultérieur? Cela ne paroît pas conforme aux loix éternelles de la nature, & n'est pas encore confirmé par l'expérience.

20. Le pus noir & sans consistance dans le troisieme tems ne peut-il pas être corrigé par le quinquina? Y a-t-il différentes especes de miasmes varioliques, ou ne diffèrent-ils que par le corps sur lequel ils agissent? Le danger de la petite-vérole dépend-il de l'abondance des miasmes reçus, ou de l'état inflammatoire du sang, ou de l'un & l'autre? La matiere variolique se trouve-t-elle dans chaque pustule? peut-elle se multiplier?

SECTION VIII.

La Rougeole.

1. La rougeole a la même origine que la petite-vérole; elle se répand de même par la contagion, & il est aussi extrêmement rare qu'on en soit attaqué plus d'une fois. Mais c'est mal-à-propos que plusieurs auteurs ont confondu ces deux maladies, dans leurs ouvrages, car elles sont naturellement distinguées.

2. Elle commence à se montrer au mois de Janvier, elle exerce ses plus

grands ravages vers l'équinoxe du printems, & elle disparoît dans le mois de Juillet. Elle attaque sur-tout les enfans.

3. Elle a trois tems, celui de la contagion, celui de l'éruption & celui de l'exsiccation.

4. Elle se manifeste d'abord par des tremblemens vagues, le froid & la chaleur alternatives, symptomes qui sont suivis d'une fiévre continuë avec soif, chaleur extrême, blancheur de la langue, pesanteur de la tête, assoupissement, éternument, & une toux séche souvent très-incommode. Les yeux scintillent, & distillent une humeur claire, les paupieres sont enflées. Quelquefois il y a vomissement. Voilà pour le premier tems.

Vers le quatrieme jour pour l'ordinaire il paroît sur le visage de petites taches rouges comme des morsures de puces, lesquelles se confondant mutuellement forment des taches plus grandes qui s'élevent au-dessus de la peau. Ensuite des taches larges paroissent au tronc & aux extrémités : elles ne s'élevent pas au-dessus de la peau. Alors le vomissement cesse ordinairement, mais la fiévre, la toux, & la difficulté de respirer prennent plus d'intensité. Les sueurs & la diarrhée surviennent souvent. Voilà pour le second tems.

Vers le ſixieme jour les puſtules du viſage ſe deſſéchent, & la peau ſe leve par écailles : enſuite la même choſe arrive par tout le corps. Le neuvieme jour on ne voit plus aucunes puſtules, & la peau eſt comme farineuſe. Dans le même tems la toux & la fiévre diminuent quelquefois, quelquefois auſſi elles augmentent, & ſe terminent ſouvent par une péripneumonie dangereuſe. La diarrhée ſurvient quelquefois après la maladie. Voilà pour le troiſieme tems.

5. La criſe ſe fait par les ſueurs, la diarrhée & les urines copieuſes. Les enfans ſont ſouvent ſuffoqués le neuvieme jour par la trop grande abondance d'une séroſité âcre.

6. Tous ces ſymptomes ſont dûs aux miaſmes de la rougeole qui corrompent le ſang & les humeurs ſalées, ſur-tout celles de la glande lacrymale.

7. La conſtitution épidémique régnante, la diſtillation d'une humeur claire par les yeux, le chatouillement du nez, le mal-aiſe conſidérable, la grande chaleur, la toux, les taches rouges & larges qui paroiſſent à la poitrine & qui ne s'élevent pas au-deſſus de la peau : voilà ce qui ſert à établir le diagnoſtic.

8. Le pronoſtic eſt d'autant plus fâcheux que l'éruption eſt plus lente. La

diarrhée modérée & l'humidité de la peau moderent la fiévre. Si les pustules deviennent livides, le danger est grand; si elles disparoissent en même tems que le délire s'empare du malade, c'est le signe d'une mort prochaine. La rougeur ou la pâleur trop grande des pustules, l'abbatement des forces, le vomissement, le mal-aise extrême, la déglutition difficile, ou d'autres taches, comme les péttéchies pourprées, sont d'un mauvais augure. La petite toux qui persiste même après la maladie, & qui est accompagnée d'enrouement, devient souvent une cause de phthisie. La fiévre lente, la consomption & l'enflure du ventre, sont la suite de la diarrhée qui dure pendant quelques semaines.

9. On guérit, 1° par la saignée qui doit être réglée par l'âge, les forces, &c; 2° le vomissement; 3° l'usage des substances très-legeres; 4° les boissons abondantes, délayantes & acidules.

10. Les médicamens pectoraux conviennent contre la toux, ils la diminuent; les anodins, sur la fin de la maladie, contre l'insomnie; la saignée, s'il y a plénitude, & l'élixir de vitriol, contre les taches pourprées. La péripneumonie & la diarrhée doivent être combattues par les moyens employés ordinairement dans ces maladies.

11. Que ceux qui commencent à se bien porter prennent garde de s'exposer trop tôt à l'air froid, & de préférer le régime de vie plus splendide au plus salutaire, ou ils seront attaqués par la suite de catarrhe suffoquant, d'asthme, de phthisie & de consomption.

12. La rougeole, comme l'expérience me l'a confirmé, se communique par inoculation. Le sixieme jour pour l'ordinaire une petite fiévre s'éleve, accompagnée d'une petite toux très-douce. Le malade n'éprouve ni insomnie, ni symptomes inflammatoires, & il n'est exposé après sa guérison ni à la fiévre hectique, ni à la toux, ni à l'inflammation des yeux.



LIVRE TROISIEME.

Des Maladies non fébriles.

PREMIERE PARTIE.

Des Maladies de tout le Corps.

SECTION PREMIERE.

De la distribution des Maladies non fébriles.

1. APRÈS avoir considéré tout ce qui regarde les maladies fébriles, nous parvenons enfin aux maladies non fébriles, dont il est un peu plus difficile de former différentes classes. Je crois cependant qu'on ne peut mieux faire que d'en composer cinq. Dans la premiere, seront les maladies qui paroissent avoir primordialement leur siége dans toute l'étendue du corps, quoique quelques-unes se jettent ensuite sur quelques parties ; dans la seconde, celles qui affectent principalement le cerveau ou le genre

nerveux; dans la troisieme, celles qui dépendent du mauvais état des visceres; dans la quatrieme, celles qui occupent les parties naturelles ou la matrice; dans la cinquieme, celles auxquelles les enfans sont sujets.

SECTION II.

Le Scorbut.

1. Le scorbut a tant de symptomes différens, qu'on n'en peut donner aucune définition. Néanmoins il paroît être une maladie spécifique & distincte de toutes les autres. il étoit connu des anciens, quoiqu'il ne fût pas si fréquent parmi eux, & quoiqu'il n'y produisît pas des effets aussi funestes, parce qu'ils voyageoient moins sur mer. Lind a rendu un grand service à sa patrie par le Traité qu'il a composé sur cette maladie.

2. Les différentes distinctions de cette maladie qui nous ont été laissées par les médecins, paroissent moins devoir leur origine à ses différentes causes, qu'aux différentes constitutions des malades, en supposant toutefois qu'elles la doivent à autre chose qu'à une opinion mal fondée. Le scorbut est donc bien distingué en *chaud*, quand il y a inflammation; & en *froid*, quand il n'y en a pas.

3. Il attaque les femmes, les hommes mols, ceux qui habitent les villes, ou qui s'appliquent beaucoup à l'étude, ou qui s'abandonnent à la tristesse; les convalescens & les peuples du Nord, surtout ceux qui habitent des pays marécageux.

4. Les causes éloignées sont l'air humide des marais, l'usage des viandes ou des poissons salés, enfumés & durcis; les eaux corrompues, les évacuations trop grandes ou trop petites, les maladies précédentes, les passions de l'ame *répressives* comme le chagrin, la crainte, &c; la nourriture prise après un exercice immodéré, la vie oisive jointe à l'intempérance dans le manger, & la disposition héréditaire. Le mauvais état des viscères n'est-il pas plutôt causé par la maladie qu'il n'en est lui-même la cause, puisque quelquefois il n'a aucunement lieu?

5. Les causes éloignées, les symptomes, le traitement, & l'ouverture des cadavres concourent à prouver que la cause prochaine du scorbut est la putréfaction & l'atténuation des dernieres particules de nos humeurs.

6. Les symptomes principaux de cette maladie si variable sont la foiblesse; la lassitude; la fatigue extraordinaire après

l'exercice ; la reſpiration difficile ; les nauſées ; la rougeur, l'enflure, la demangeaiſon & les ulceres des gencives ou de la langue ; la dénudation, l'ébranlement & la carie des dents ; la puanteur de l'haleine. Le pouls eſt ordinairement débile, rarement dur, & preſque toujours vîte ; l'urine eſt un peu rouge, puante, & ſa ſurface eſt couverte d'une pellicule huileuſe ; les jambes ſont douloureuſes & enflées ; les douleurs ſe font ſentir dans le ventre, la poitrine, les vertebres & tous les muſcles. L'orthopnée ; la ſalivation ; la léthargie ou l'inſomnie ; la paralyſie des extrémités ; les différentes hémorrhagies ; la gale, les croûtes humides & ſéches, & la peau écailleuſe ; les puſtules, les ulceres, les taches livides qui dégénerent ſouvent en gangrene ; la couleur livide du viſage ; les fiévres erratiques, continuelles ou intermittentes ; les palpitations de cœur ; les conſtrictions de l'œſophage ; la roideur des tendons ou des articulations ; l'abbatement de l'ame & les terreurs ſans cauſe ; & l'ouverture des anciens ulceres, ſont les autres ſymptomes. Enfin le malade a des obſtructions, des ſquirrhoſités ; ſes viſceres s'ulcerent, ſe cangrenent ; il a des lypothimies, & il meurt ſubitement.

7. La foibleſſe eſt dûe à la pourriture

&

& à la trop grande diſſolution des humeurs, car afin que la force du corps s'entretienne, il eſt néceſſaire que le ſang ne ſoit pas trop âcre, & qu'il ait une certaine conſiſtance; la gêne de la reſpiration, à la foibleſſe extrême; l'enflure auſſi-bien que l'ulcération des gencives, à l'obſtruction & à l'acrimonie de la ſalive; la puanteur de l'haleine, aux particules putrides qui ſortent des poumons; la couleur livide, au ſang diſſous qui remplit les vaiſſeaux ſéreux; la ſalivation, à l'âcreté de la ſalive & à l'éroſion de ſes conduits. La langueur de la circulation & l'enflure des jambes ſont dûes à la foibleſſe de tout le ſyſtême tant artériel que nerveux; les douleurs, aux particules âcres qui ſe portent ſur différentes parties; la paralyſie, les hémorrhagies, les taches livides, les ulceres internes, la gangrene & la mort, à l'âcreté & à l'atténuation du ſang.

8. Le diagnoſtic eſt très-facile à établir ſi ces ſymptomes ont lieu, ſçavoir la foibleſſe, la puanteur de l'haleine, l'enflure des gencives, les taches livides & la diſſolution du ſang. On diſtingue le ſcorbut de l'ictere noir, parce qu'il n'eſt accompagné, comme cette derniere maladie, ni d'amertume de la bouche, ni d'excrémens porracés; du mal hypo-

chondriaque ou hystérique, parce que ce dernier n'est joint ni aux taches, ni aux ulceres, ni à l'enflure des gencives; de la vérole, parce que celle-ci établit son siége dans des parties absolument différentes, au palais, aux amygdales, &c; de la cachexie, parce qu'elle n'est point accompagnée d'ulceres, mais de flaccidité.

9. Le pronostic est avantageux, si le malade n'est pas dans l'extrême foiblesse, & s'il peut se nourrir de végétaux; mais il est douteux, si le contraire a lieu. Le scorbut se guérit plus aisément chez les jeunes-gens & les femmes qui ont encore leurs régles, que chez les vieillards & les personnes énervées chez lesquelles il se termine souvent par l'atrophie, la paralysie, l'hydropisie, la dyssenterie, l'apoplexie & le sphacèle, maladies dont on les guérit très-difficilement. Le ventre rendu libre par les alimens végétaux, la mollesse & l'humidité de la peau, la couleur jaunâtre des taches sont des signes favorables. Les enflures qui paroissent & disparoissent annoncent la paralysie. Les coliques journalieres pronostiquent ou la tympanite ou la mort subite. La difficulté de la respiration est dangereuse. Plus les gencives sont ulcérées, ou plus les taches sont noires, plus

la maladie eſt cruelle. Les défaillances ſont ordinairement les avant-coureurs d'une mort prochaine.

10. Deux choſes ſont néceſſaires pour guérir le ſcorbut, 1° corriger & chaſſer du corps les particules âcres & putrides ; 2° rendre au corps ſes forces.

Ce qu'on obtient, 1° en lâchant le ventre de tems en tems avec la rhubarbe, les tamarins ou la crême de tartre ; 2° en ne nourriſſant le malade que de végétaux nouveaux, le lait ou le petit-lait & le pain bien fermenté ; 3° en lui faiſant faire uſage des ſucs purs des végétaux acides, tels que les oranges, les citrons, l'oſeille, &c. ou des végétaux fermentés tels que le cidre, le vin du Rhin, le vinaigre, le lait de beurre, &c. 4° par les herbes nouvelles appellées *anti-ſcorbutiques* ou par leurs ſucs exprimés : s'ils échauffent, on fait mieux de les mêler aux acides ; 5° par l'eau pure & legere, ou ferrugineuſe, bue le matin abondamment, pourvu qu'elle paſſe bien par les reins ; 6° par les ſels volatils, le vinaigre thériacal, &c. donnés le matin pour exciter une legere ſueur ; 7° par les remèdes que l'uſage autoriſe, comme la cannelle blanche, l'herbe vermiculaire, la ſauve-vie, la petite chélidoine, les ſommités de ſapin, l'oxymel ſcillitique ;

8° les amers, les corroboratifs, & les aſtringens; 9° les frictions & l'exercice proportionné aux forces, l'air ſec & tempéré; 10° par l'attention à éviter les cauſes éloignées, telles que les plaiſirs de l'amour, l'yvreſſe, la triſteſſe, l'étude, ſur-tout celle de la nuit, & le chagrin; car, ſi je ne me trompe, c'eſt leur mutation non obſervée qui a donné lieu aux médecins d'avertir que le ſcorbut avoit ſouvent ceſſé, les remèdes ayant été interrompus pendant un certain tems.

11. Les lavemens adouciſſans remédient aux coliques; les opiats, aux vives douleurs; le vin pur, l'eſpérance, le repos, & la ſituation ſur le dos, aux lypothimies; l'elixir du vitriol, l'alun, les aſtringens & les ſpiritueux, à la tuméfaction des gencives & à l'ébranlement des dents; les fomentations, à la roideur des articulations.

12. Il eſt avantageux aux matelots, quand ils le peuvent, & aux convaleſcens, de ſe tenir le corps bien vêtu; de quitter promptement leurs habits mouillés; de ſubſtituer quelquefois à leurs légumes & à leurs viandes ſalées, & à demi-pourries, les bouillons de viandes non ſalées, les œufs, les herbes & le pain fermenté; d'uſer de bière faite avec le ſapin mâle; de manger ſouvent des

oignons, de l'ail, de la moutarde, & autres aſſaiſonnemens pareils; enfin de faire de l'exercice.

13. Pourquoi le ſcorbut eſt-il quelquefois ſi difficile à guérir? Le mercure eſt-il nuiſible? Pourquoi la fiévre n'accompagne-t-elle pas toujours la putréfaction des humeurs? La nature s'accoutume-t-elle par degrés à la putréfaction?

SECTION III.

L'Hydropiſie.

1. L'hydropiſie eſt l'extravaſation de la lymphe ou du fluide ſéreux dans le tiſſu cellulaire, ou dans les différentes cavités du corps.

2. On la diſtingue, 1° en *anaſarque* ou *leucophlegmatique*, *aſcite*, *tympanite*, *hydropiſie de poitrine & de matrice*, *hydrocèle*, *hydrocéphale*, & autres eſpeces; 2° en *aſcite vraie* & *fauſſe*, ou *hydatides*; 3° en *hydropiſie lente* & *aiguë*.

3. Cette maladie attaque ſur-tout les femmes vers l'âge de cinquante ans; les perſonnes graſſes & dont la fibre eſt molle; les vieillards ſédentaires, comme ceux qui s'appliquent beaucoup à l'étude, les ravaudeurs, les cordonniers, &c. & tous ceux qui reſpirent un air humide ou qui exercent un métier qui exige

qu'ils ſoient toujours dans l'eau, comme les blanchiſſeurs & les pêcheurs.

4. Les cauſes éloignées ſont les alimens cruds & viſqueux; les eſprits fermentés, la bière, le vin pris en trop grande quantité; l'eau froide bue lorſque le corps eſt échauffé; la ſuppreſſion des régles, des lochies ou des hémorrhoïdes; la goutte ou l'œdème répercuté; les purgatifs trop forts; la ſalivation mercurielle; les ſaignées immodérées; la diarrhée trop tôt arrêtée par le moyen des opiats; les hémorrhagies, la dyſſenterie, la phthiſie, la jauniſſe; les fiévres continues, rémittentes ou intermittentes; la groſſeſſe; les tumeurs ſquirrheuſes des viſceres du bas-ventre, mais ſur-tout du foie; & les concrétions polypeuſes ou pierreuſes autour du cœur.

5. Les cauſes qui produiſent immédiatement l'hydropiſie ſont, 1° l'obſtruction, la dilatation, & la rupture des glandes ou des vaiſſeaux lymphatiques. L'inſpection des cadavres rend cette cauſe vraiſemblable, cependant elle a lieu très-rarement à cauſe de la réſiſtance du péritoine; 2° le défaut de reſorption des fluides tenus qui ſe filtrent dans le bas-ventre, occaſionné par les tumeurs des viſceres, ſur-tout du foie, par les tubercules des poumons, & les concrétions

polypeuſes dans le voiſinage du cœur. La certitude de cette cauſe eſt démontrée par les ligatures & les compreſſions des veines qui ramenent le ſang faites ſur des animaux vivans, leſquelles produiſent toujours l'enflure œdémateuſe de la partie; 3° la trop grande perte de ſang & le relâchement des vaiſſeaux. La même cauſe prochaine exiſte donc dans toute hydropiſie : ſçavoir la réſorption des veines diminuée, ou qui ne ſe fait pas dans la même proportion que l'excrétion des vaiſſeaux exhalans ou des arteres.

6. Dans la leucophlegmatie, le corps devient pâle & mol; les pieds s'enflent, ſur-tout le ſoir, & retiennent pendant un temps l'impreſſion du doigt : l'enflure gagne par degrés tout le tiſſu cellulaire : le ſcrotum, la verge, les paupieres, & tout le corps s'enflent : le malade a du dégoût pour les alimens, il n'a que ſoif; il reſpire avec peine, il touſſe; ſes urines ſont aqueuſes & pâles; ſon pouls eſt petit, vîte & inégal; il ne ſue jamais; il paroît ſur ſes jambes des taches & de petites veſſies qui dégénerent en ulceres incurables.

L'aſcite eſt accompagnée de l'enflure du ventre; de la difficulté de reſpirer, ſur-tout dans le lit; de peſanteur; de conſ-

tipation, pour l'ordinaire ; d'urines en petite quantité, épaiſſes, & qui dépoſent un ſédiment briqueté ; de l'enflure du ſcrotum ; de la fluctuation des eaux, ſi elles ne ſont pas contenues dans des ſacs particuliers ; de l'exomphale ; de la ſiévre lente ; de la putréfaction des eaux ; de l'inflammation, l'ulcération & la gangrene des viſceres abdominaux ; ces ſymptomes ſont ſuivis de la mort. L'eau contenue dans le ventre eſt ou limpide, ou elle reſſemble à de la lavure de chair, & elle s'épaiſſit ſur le feu.

7. L'hydropiſie ſe juge par la diarrhée ; l'écoulement des urines ; ou la rupture de la peau dans l'anaſarque, ou du ventre dans l'aſcite.

8. Tous ces ſymptomes naiſſent de la viſcoſité, de l'extravaſation, du volume, & enfin de la corruption du *ſerum*.

9. On reconnoît l'aſcite par la peſanteur, la couleur pâle, la ſoif, la ſiévre & la fluctuation. Quand l'eau eſt contenue dans des véſicules, le diagnoſtic eſt plus difficile.

10. Le pronoſtic de l'hydropiſie, ſurtout de l'aſcite, eſt fort incertain. Si l'appétit n'eſt pas perdu, ſi la quantité de l'urine égale celle de la boiſſon, ſi elle eſt blanche, & ſi les viſceres ſont ſains, il y a eſpérance de ramener le malade à

la ſanté. Mais ſi les viſceres ſont ſquirrheux, ſi l'urine eſt trouble & en petite quantité, s'il y a ſoif, foibleſſe, toux, fiévre, ſi tout l'extérieur du corps eſt dépravé, ſi des évacuations ou d'autres maladies ont précédé l'hydropiſie, ou ſi elle vient elle-même pour la ſeconde fois, elle eſt incurable. L'accès comateux eſt mortel. L'aſcite eſt plus dangereuſe que l'anaſarque.

11. On prévient les ſuites dangereuſes de l'hydropiſie en vuidant les eaux & en fortifiant enſuite le corps.

On évacue les eaux, 1° par les purgatifs appellés *hydragogues*, qui évacuent par haut & par bas, ſouvent réitérés; 2° les diurétiques, ſur-tout ſi le malade eſt phthiſique, foible ou hyſtérique; 3° la chaleur extérieure pour obtenir des ſueurs, ſur-tout dans l'anaſarque; 4° les émétiques réitérés de tems en tems; 5° l'abſtinence opiniâtre de toute eſpece de boiſſon: on trompe la ſoif par les acides; 6° enfin par l'inciſion de la peau au-deſſus du talon dans l'anaſarque, ou par la paracenthèſe dans l'aſcite.

On fortifie les fibres, 1° par les corroboratifs, les amers & les ferrugineux; 2° les diſcuſſifs appliqués extérieurement; 3° les frictions; 4° les douces compreſſions avec des bandes; 5° le bain

froid; 6° l'air ſec & chaud, le ſommeil modéré ſur un lit un peu dur, l'exercice & la ſecouſſe du corps; le pain raſſis, aniſé, fermenté & bien cuit; le gibier, ou les viandes venant des pays ſecs & chauds, & rôties; les végétaux chauds, les aromates, le vin pur & rude; 7° en écartant les cauſes éloignées, telles que la ſuppreſſion des évacuations, la trop grande perte de ſang, la goutte, le ſcorbut ou les ſquirrhoſités des viſceres. Que celui qui commence à ſe bien porter, s'abſtienne long-tems des plaiſirs de l'amour.

12. La peſanteur du thorax, la fluctuation cauſée par le mouvement, la toux ſéche, la reſpiration gênée & accélérée, les palpitations & les autres ſymptomes qui naiſſent des eaux amaſſées, accompagnent l'hydropiſie de poitrine. On la guérit par les évacuations & la paracenthèſe du thorax.

13. Dans l'hydropiſie de matrice, l'eau eſt contenue ou dans l'ovaire ou dans la trompe de Fallope, ou dans la cavité de la matrice. Quand les deux premiers cas ont lieu, on ne peut ni les connoître ni les guérir. Le diagnoſtic du troiſieme eſt fondé ſur la ſuppreſſion des régles, l'enflure du ventre, la flaccidité des mammelles, l'inaptitude au mouvement, la

douleur, les friſſons & la fiévre. On guérit cette maladie par les bains chauds, les fomentations, les vapeurs émollientes, & en introduiſant dans la matrice un peſſaire compoſé de matiere irritante. Quelques-uns conſeillent de percer l'orifice de ce viſcere ſi l'on ne peut venir à bout de l'ouvrir autrement.

14. L'hydrocèle ou l'hydropiſie du ſcrotum dépend d'un amas d'eau dans le tiſſu cellulaire de cette partie, ou dans celui du cordon ſpermatique, ou dans les cellules tuméfiées du même cordon, ou entre la tunique vaginale & albuginée du teſticule. On la guérit par les hydragogues, la ponction & les remèdes diſcuſſifs.

15. L'hydrocéphale eſt familiere aux enfans. On dit qu'elle eſt externe quand l'eau eſt amaſſée dans le crâne, & elle ſe guérit par les diſcuſſifs, les épiſpaſtiques, les ſétons & les ſcarifications. Quand l'eau eſt amaſſée entre la dure & la pie-mere, entre la pie-mere & le cerveau, ou dans ſes ventricules, ce qui arrive ordinairement, on le connoît par la douleur, la laſſitude, la triſteſſe, l'aſſoupiſſement, la lenteur & l'inégalité du pouls dans le commencement, & enſuite par la fiévre lente, la dilatation de la pupille, les nauſées, la rougeur & la pâleur

alternatives du visage, le *coma*. Cette maladie est ordinairement incurable: néanmoins il faut l'attaquer par les évacuations, les cauteres, par une ligature imprégnée de substances aromatiques dont on serre étroitement la tête, &, à l'extrémité, par le trépan.

16. La tympanite est l'enflure du ventre causée par les vents, lequel, lorsqu'on le frape, résonne comme un tambour. L'inspection des cadavres nous apprend qu'elle est de deux especes différentes. L'une reconnoît pour cause les vents renfermés dans la cavité même des intestins; l'autre, les vents renfermés entre les intestins & le péritoine, & provenant de la corruption des eaux ou des visceres. La premiere se guérit par les purgatifs & les lavemens carminatifs, les corroboratifs & les applications externes chaudes: la seconde, par la seule ponction, qui n'est pas suivie d'un heureux succès, si les intestins sont ulcérés.

17. Pourquoi le *serum* ne se putréfie-t-il pas plutôt? Pourquoi voit-on arriver la défaillance & la mort prompte du malade, si les eaux coulent subitement & sont tirées de la capacité du bas-ventre sans les précautions nécessaires? Pourquoi la compression artificielle diminue-t-elle le danger? Pourquoi les acides font-

ils du bien ? Pourquoi les opiats augmentent-ils l'écoulement des urines, & guériſſent-ils ſouvent la maladie ?

SECTION IV.

Les Ecrouelles & le Squirrhe.

1. Les écrouelles ſont des tumeurs indolentes, ſquirrheuſes, qui ont ordinairement leur ſiége aux glandes du col, & qui dégénerent en ulceres de mauvais genre.

2. Les glandes ſont donc le ſiége principal de cette maladie, mais elles ne ſont pas le ſeul; car elle occupe encore la membrane adipeuſe, les tendons, les articulations des os & les os eux-mêmes. Elle prend différens noms à raiſon des glandes affectées. Elle retient le nom d'*écrouelles*, ſi elle attaque les parotides ou les maxillaires; mais elle s'appelle *ranule*, ſi elle attaque les ſublinguales; lippitude, ſi elle attaque les glandes lacrymales; *bronchocèle* ou goëtre, ſi elle attaque la glande thyroïdienne; ſquirrhe, ſi elle attaque les glandes des aiſſelles, des mammelles, des aînes, des poumons, du méſentere & des autres parties.

3. On diſtingue les écrouelles, 1° en *douloureuſes* & *indolentes*; 2° en *mobiles* & *immobiles*; 3° en *ouvertes* & *fermées*;

4° en *originaires* & *ſymptomatiques* ; 5° en *externes* & *internes*.

4. Les enfans ſont ſur-tout ſujets à cette maladie : les perſonnes d'un âge mûr en ſont très-rarement attaquées. Il eſt certains peuples comme les Suiſſes, les Bavarois, & ſur-tout les habitans du Tirol, chez leſquels elle fait les plus grands ravages.

5. Les cauſes éloignées ſont les alimens cruds, viſqueux, ſucrés ou acides ; l'air humide ; l'exercice non proportionné aux alimens ; les maladies précédentes ; les injures extérieures : le virus vénérien ; les maladies de la nourrice, ou la mauvaiſe nature de ſon lait qui eſt viſqueux ou aigre ; l'inertie de la bile ; le froid, l'eau de neige, les luxations, la diſpoſition héréditaire.

6. Cette maladie ne doit pas ſon origine à la coagulation du ſang par un acide ; car on ne découvre ni par le goût ni par le ſecours de la chymie aucune acidité dans la tumeur ; bien plus, les acides la font diſparoître. La cauſe prochaine eſt-elle la viſcoſité des humeurs ſéreuſes ou lymphatiques, qui embarraſſent les glandes conglobées ou conglomerées ? Cette cauſe paroîtra évidente à celui qui examinera la ſtructure & la ſécrétion des glandes, les cauſes éloi-

gnées, les ſymptomes des écrouelles, & leur traitement.

7. Très-ſouvent après des douleurs de ventre anomales, on voit paroître au goſier ou au col ordinairement de petites tumeurs un peu dures, indolentes, mobiles, & qui ne changent pas la couleur de la peau. Elles prennent peu-à-peu plus de volume, adhèrent aux parties voiſines, & léſent leurs fonctions. Le malade éprouve déjà des douleurs vagues lancinantes accompagnées de chaleur; la peau devient en même tems rouge & luiſante; il s'éleve une petite fiévre; il ſe fait une ſuppuration imparfaite, & après quelques ſemaines ou quelques mois la tumeur s'ouvre : il en ſort un pus épais ou ſanieux, & les lévres de l'ulcere ſont enflées & dures. Enfin la maladie, faiſant chaque jour plus de progrès, amene les ulceres de mauvais genre, la carie des os, le *ſpina-ventoſa*, l'ankyloſe, la fiévre hectique, l'hydropiſie, la phthiſie pulmonaire, les ſueurs colliquatives, le maraſme & la mort.

L'enflure de la glande thyroïdienne cauſe la ſuffocation & la faim. L'inſpection réitérée des cadavres apprend que toutes les glandes internes, ſur-tout les méſenteriques, ſont écrouelleuſes.

8. Les tranchées proviennent de l'obſ-

truction des glandes méſentériques. Les glandes ſalivaires ſont ſur-tout affectées, parce qu'elles ſont plus expoſées au froid, à la compreſſion & au maniement fréquent. Le viſage eſt rouge à cauſe de la compreſſion des veines qui ramenent le ſang de la tête. L'indolence de la tumeur eſt dûe à la diſtenſion lente des vaiſſeaux. Le pus n'eſt pas d'une bonne nature à cauſe du vice des humeurs & du défaut de mouvement. Les vaiſſeaux cutanés, encore comprimés par le ſquirrhe, enflent les lévres de l'ulcere. La carie, les ulceres & les autres ſymptomes procedent de la ſtagnation des humeurs dans les vaiſſeaux.

9. Les écrouelles ſe diſſipent ſouvent à l'âge de puberté chez les hommes, lorſqu'ils commencent à gouter les plaiſirs de l'amour, ou chez les femmes, quand elles commencent à être réglées.

10. Il n'eſt pas difficile d'établir le diagnoſtic des écrouelles externes : on les voit. Quant aux internes, on juge de leur exiſtence par les ſymptomes.

11. Les écrouelles, quoiqu'incurables, ne ſont pas dangereuſes. Celles qui ſont externes, qui doivent leur origine à quelques léſions, qui ſont mobiles, petites, bénignes, & qui ne tiennent ni aux vaiſſeaux, ni aux nerfs, cédent plus facilement

ment aux remèdes, que celles qui ſont internes, qui ſont dûes au vice des humeurs, qui ſont immobiles, grandes, malignes & qui adhèrent aux vaiſſeaux ou aux nerfs. Celles qui ſont héréditaires ſont abſolument incurables. La diathèſe ſcorbutique, rachitique ou vénérienne, les rend plus cruelles. Elles dégenerent quelquefois en cancer.

12. Le but du médecin doit être, 1° de corriger le vice des humeurs; 2° d'enlever la tumeur. La premiere indication heureuſement remplie favoriſe la ſeconde.

On corrige la cachexie, 1° par les évacuations, comme la ſaignée faite une ſeule fois, un vomitif, & les purgatifs amers ou mercuriaux réitérés chaque ſemaine; 2° les réſolutifs legérement ſtimulans, tels que les ſavons naturels & factices; les végétaux aromatiques; l'eau de chaux; les ſels alkalins fixes, comme le ſel d'abſinthe, l'éponge calcinée, s'il n'y a pas de diſpoſition à l'hectiſie; les préparations mercurielles appellées *altérantes*; le mars & les eaux ferrugineuſes; le ſoufre, les eaux ſulfureuſes; le quinquina; l'antimoine & ſes préparations; l'eau de mer bue tous les jours le matin de façon à lâcher le ventre deux ou trois fois, & les autres remèdes vantés;

3° les cauteres appliqués près de la tumeur; 4° les alimens secs & faciles à digérer, ayant soin d'éviter ceux qui sont visqueux; enfin par le sommeil modéré, l'exercice, les frictions, l'air chaud & sec.

13. On enleve la tumeur, 1° par les médicamens externes résolutifs administrés sous la forme de vapeurs, d'embrocations, de cataplasmes ou d'emplâtres; 2° les suppuratifs, si la nature tend vers la suppuration; 3° les caustiques ou le fer, si on le peut sans offenser les parties voisines.

14. Les écrouelles se dissipent-elles vers l'âge de quinze ans par l'effet des forces des solides augmentées, ou de quelques mutations des fluides occasionnées par la révolution qui se fait alors dans les parties naturelles? A quoi doit son origine le toucher des Rois? & que faut-il en penser?

15. On est donc instruit, par tout ce que je viens de dire sur les écrouelles, du diagnostic, du pronostic, & du traitement de chaque squirrhe; car le squirrhe est une tumeur dure, sans douleur, qui occupe les parties charnues, les poumons, le mésentere, la matrice, mais sur-tout les glandes, & qui provient d'une inflammation antécédente, ou de

la nature viſqueuſe des humeurs : d'où on doit conſidérer le ſquirrhe, à cauſe de ſes ſymptomes, de ſon ſiége, de la maniere dont il ſe termine, ou de ſa curation, comme une écrouelle locale.

16. Mais ſi le ſquirrhe eſt immobile, inégal, douloureux, adhérent à des parties importantes, s'il dépend d'un vice héréditaire, & ſi toute l'habitude du corps eſt dépravée, il vaut mieux chercher à le pallier par les alimens tirés des végétaux, le repos, les laxatifs, & les emplâtres faits avec les préparations de plomb, que de l'irriter par des médicamens qui le feront dégénerer en cancer, ou de mettre en uſage l'opération dont le ſuccès eſt douteux.

17. Il n'eſt pas rare de voir les femmes qui ne ſont plus dans l'âge de concevoir, attaquées du ſquirrhe de la matrice, lequel eſt dû à la ſuppreſſion des régles, ou au relâchement de ce viſcere par les fleurs blanches, les accouchemens laborieux, & eſt accompagné de la peſanteur de l'hypogaſtre, de la peine qu'éprouve la malade à ſe coucher ſur le côté ſain ou ſur l'un & l'autre, de la ſuppreſſion des régles, des varices, quelquefois de la rupture des veines, & de l'hydropiſie du bas ventre. Le médecin ne doit uniquement penſer qu'à pallier;

car les apéritifs font dégénerer ce ſquirrhe en cancer.

SECTION V.

Le Carcinome ou Cancer.

1. Quand le ſquirrhe dégénere en une tumeur inégale, livide, lancinante, environnée de vaiſſeaux variqueux, on l'appelle *carcinome*, ou *cancer.*

2. Quelquefois ſans être précédé d'aucun ſquirrhe, il vient aux lévres, aux gencives, à la langue, à la verge, & aux autres parties du corps.

3. On le diſtingue en *cancer occulte*; c'eſt celui qui eſt encore caché ſous la peau; & en *cancer ulceré*, c'eſt celui que l'ulcere accompagne.

4. Les glandes ſont le principal ſiége du cancer, ſi elles ne ſont pas l'unique; car les cancers qui ſurviennent aux excroiſſances cutanées ou aux verrues, paroiſſent naître des glandes muqueuſes qui ſont ſous la peau.

5. Ses cauſes éloignées ſont les évacuations ſupprimées; le chagrin, la terreur & la colere; les alimens ou les médicamens, ou les maladies qui engendrent l'acrimonie du ſang; l'augmentation du mouvement du ſang par quelque cauſe que ce ſoit; la ſtérilité, le célibat,

le froid; & l'irritation extérieure produite par les frictions, les compressions, l'érysipèle ou les médicamens.

6. Le cancer ne doit sa naissance ni à l'humeur atrabilaire brûlée, ni à un acide corrosif dominant. Les causes éloignées, le caractere des humeurs glanduleuses, & la sanie qui sort du cancer prouvent que sa cause prochaine est la putréfaction ou la corruption spécifique, quoique lente, des humeurs qui obstruent les glandes.

7. Les premiers symptomes sont la demangeaison, la chaleur, la douleur lancinante; la couleur est rouge, livide, noire; les veines sont tuméfiées, variqueuses & noires; la tumeur prend plus de volume, elle devient dure, inégale, rude au toucher, & elle s'éleve en pointe. Voilà le premier tems, celui du cancer occulte.

Alors le cancer s'ouvre & forme un ulcere; il en sort une sanie fétide, cadavéreuse, noire ou roussâtre, extrêmement âcre, & qui corrode les parties voisines: il jette de profondes racines; son fond est spongieux; ses lévres sont enflées, livides & renversées; la douleur est extrême; les glandes voisines s'obstruent; viennent ensuite les hémor-

rhagies, la perte totale de l'appétit, l'anxiété, la fiévre lente, l'exténuation, l'abbattement des forces, l'insomnie, les convulsions, les défaillances, & la mort que le malade desire comme le terme de ses souffrances. Voilà le second tems, celui du cancer ulcéré.

8. Lorsque la putréfaction lente est commencée, les nerfs sont un peu stimulés, de-là la demangeaison. Le sang est porté en plus grande abondance vers le squirrhe, de-là la chaleur. Les nerfs sont tendus, de-là la douleur. Il y a putréfaction, de-là la couleur de la tumeur devient noire par degrés, ce qu'on voit arriver toutes les fois qu'il y a putréfaction dans quelque partie. Les vaisseaux cutanés sont comprimés par l'augmentation de la tumeur, & le sang devenu plus épais, parce qu'il a perdu ses parties les plus subtiles, y séjourne; de-là les veines sont variqueuses & noires. Les tégumens font une moindre résistance, de-là le sommet de la tumeur s'éleve en pointe. C'est au sommet que les vaisseaux sont plus distendus, d'où c'est à cette partie que s'ouvre la tumeur. La putréfaction des humeurs devient plus grande par l'impression de l'air, d'où les humeurs sont plus corrosives. La partie

inférieure de la tunique de la glande eſt rongée, d'où elle jette des racines de tout côté. La matiere âcre abſorbée par les vaiſſeaux lymphatiques, ſe dépoſe ſur les glandes voiſines, de-là de nouvelles obſtructions. Enfin le ſang ſort des veines parce qu'elles ſont corrodées ; & la fiévre lente, le maraſme, les convulſions, la lipothymie & la mort arrivent, parce que la ſanie abſorbée corrompt la maſſe du ſang.

9. Le diagnoſtic du cancer commençant eſt fondé ſur la demangeaiſon, la couleur & la douleur. Celui qui eſt ancien ſe manifeſte aux yeux.

10. Le pronoſtic eſt très-fâcheux ; l'interne eſt plus dangereux que l'externe. Plus il eſt voiſin du cœur, & plus la partie qu'il attaque eſt importante, moins il y a d'eſpérance. Les humeurs ſaines le rendent moins dangereux. Il eſt incurable, s'il jette des racines entre les gros vaiſſeaux ou juſqu'à la bouche. On eſtime ſes progrès par la couleur, l'odeur de la ſanie & les hémorrhagies. La ſuppreſſion de la ſanie eſt ſuivie de la mort. Quand le malade eſt tourmenté par la fiévre, les convulſions & les lipothymies, il eſt à toute extrémité.

11. On veut ou guérir ou pallier le

cancer. Il faut plutôt emporter par le fer que par les caustiques celui qui commence, qui est petit, solitaire, mobile, qui est dû principalement à quelqu'injure externe, qui est situé dans un lieu convenable, qui n'adhere ni aux gros vaisseaux, ni aux nerfs, ni aux ligamens, ni aux os, & qui attaque un corps jeune, plein de forces, & rempli de bons sucs. Il faut préférer ce moyen, parce qu'il n'est possible ni de le guérir ni de l'amener à une bonne suppuration par les remèdes ordinaires.

On prépare le corps, avant l'opération, par des alimens d'une bonne nature & nourrissans. Lorsqu'elle est faite, on corrige les humeurs par l'usage longtems continué des altérans.

Mais il ne faut penser qu'à pallier le cancer qui ne permet point l'opération par les qualités opposées à celles de l'autre. En conséquence on corrige le sang par la saignée, les purgatifs très-doux, les altérans non-stimulans; 2° les embrocations, les onguens, les emplâtres composés avec les préparations de plomb & appliqués extérieurement sur le cancer occulte ou ulcéré; 3° les cauteres pratiqués près du lieu affecté; 4° le régime anti-putride, & le grand repos;

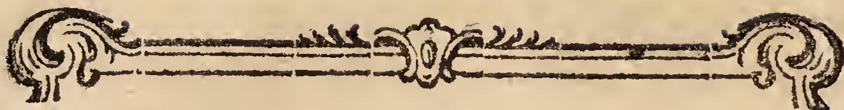
5° les opiats, pour modérer la douleur.

12. Le cancer du palais, du gosier, de la matrice, & des autres parties internes n'admet que la cure palliative.

13. Le mercure sublimé corrosif dissous dans l'esprit-de-vin, & pris le matin & le soir à la dose d'un demi-grain, produit souvent un effet salutaire dans le cancer du visage & du nez. L'usage de l'infusion de belladone est quelquefois suivi d'un heureux succès dans le carcinome des mammelles.

14. Que faut-il penser de la méthode de ronger le cancer avec l'arsenic dulcifié?





SECONDE PARTIE.

Des Maladies du Cerveau & des Nerfs.

SECTION PREMIERE.

L'Apopléxie.

1. L'APOPLEXIE est la privation des sens tant internes qu'externes, & du mouvement animal, excepté celui du cœur & du thorax, accompagnée de ronflement.

2. On la distingue, 1° à raison du degré de la maladie; 2° à raison de la cause; en *sanguine*, *séreuse*, *polypeuse*, &c.

3. Les personnes sédentaires, grasses, pléthoriques, qui ont le col court, & qui boivent beaucoup, y sont sur-tout sujettes vers l'âge de soixante ans. L'hiver & les tems pluvieux sont ceux où elle règne le plus. Quelquefois elle est épidémique.

4. Les causes éloignées sont la constitution du corps lâche & pléthorique; les bains trop chauds; l'usage immodéré des esprits fermentés; le refroidissement subit après avoir trop bu; l'insolation; les

passions de l'ame; les affections hystériques; l'amas de sérosités; le libertinage outré, sur-tout si l'âge est avancé; la répercussion de quelque matiere âcre; la suppression de l'urine; la salivation mercurielle interrompue subitement par le froid ou d'autres causes; les contusions; les convulsions; les blessures de la tête; les poisons; la vapeur du charbon; la disposition héréditaire.

5. La cause prochaine est le mouvement empêché du fluide nerveux. L'obstruction dépend des causes qui existent soit au dedans soit au dehors des vaisseaux du cerveau. Les premieres sont la trop grande quantité du sang ou d'une sérosité visqueuse. Les autres sont les pertes de sang, de sérosité, & d'autres humeurs causées par les secousses, les blessures, l'érosion des vaisseaux, l'hydropisie; les compressions faites par les tumeurs, les hydatides ou les corps étrangers; tout ce qui peut empêcher le sang de revenir du cerveau, comme les tumeurs, les polypes ou les ligatures. On observe ces causes dans les cadavres. Le spasme à l'origine des nerfs doit-il être mis au nombre des causes prochaines? Non, parce que le spasme attaque les muscles, & non pas les nerfs.

6. L'engourdissement des sens tant in-

ternes qu'externes, la lenteur de la voix, les étourdiſſemens, la douleur de tête, le tremblement & l'engourdiſſement des extrémités, le craquement de dents, les affections hypochondriaques & hyſtériques, le cochemar, l'écoulement ſpontané des larmes, le tintement des oreilles, & la reſpiration plus haute qu'à l'ordinaire, ſont les ſymptomes qui précedent l'accès.

Le malade eſt tout-à-coup frappé, l'exercice de ſes fonctions animales ceſſe tout-à-fait, ſa reſpiration eſt difficile, ſes extrémités ſont froides, ſa peau eſt aride, ſon viſage eſt rouge, les pulſations de ſes arteres ſont fortes, ſon ſommeil eſt profond, il ronfle, il a quelquefois de l'écume autour de la bouche, & les ſphincters de l'anus & de la veſſie ſont paralyſés. Enfin vient le vomiſſement, & l'accès finit par une ſueur copieuſe. Il eſt ſouvent ſuivi d'hémiplégie ou de paralyſie.

7. Les ſymptomes que je viens de détailler s'expliquent très-aiſément par l'état du fluide nerveux qui perd peu-à-peu ſon mouvement. La reſpiration & le mouvement du cœur ſubſiſtent, parce que le cervelet n'eſt pas léſé.

8. On diſtingue facilement l'apoplexie de la léthargie, par le ſommeil profond

dont on ne peut faire ſortir le malade ; du carus, par la reſpiration difficile & le ronflement ; & de la ſyncope, par le battement du pouls. On diſtingue l'apoplexie ſanguine de la ſéreuſe par toute l'habitude du corps & par les ſignes actuels de l'inflammation.

9. Le pronoſtic eſt d'autant plus heureux, que les ſens tant internes qu'externes, le mouvement & la reſpiration, ſont moins léſés. L'apoplexie ſanguine eſt dangereuſe, mais on en obtient plus aiſément la guériſon : l'apoplexie ſéreuſe ſe guérit très-difficilement. La reſpiration empêchée, l'écume abondante de la bouche, les ſueurs abondantes & un peu froides annoncent une mort prochaine. L'apoplexie qui naît de compreſſion tue le malade en peu de tems, s'il n'a les ſecours de la chirurgie. L'apoplexie ſéreuſe eſt guérie par la fiévre : la ſanguine, par les hémorrhoïdes. Le quatrieme jour paſſé, l'accès eſt ordinairement mortel.

10. L'indication eſt de détruire l'obſtruction du cerveau. On en vient à bout de différentes manieres, à raiſon des différentes cauſes qui forment cette obſtruction.

Si elle eſt dûe à la trop grande quantité de ſang qui remplit le cerveau, on l'enleve, 1° par la ſaignée copieuſe des

jugulaires ou de l'artere temporale; 2° les ventouſes ſcarifiées appliquées ſur l'occiput; 3° les épiſpaſtiques; 4° les purgatifs anti-phlogiſtiques continuellement réitérés, & les lavemens émolliens. Il faut éviter les échauffans dans cette eſpece d'apoplexie.

Si l'obſtruction eſt dûe à la ſéroſité trop viſqueuſe, on la guérit, 1° en détournant cette ſéroſité du cerveau; 2° en corrigeant ſa viſcoſité.

On la détourne, 1° par les ſaignées modérées, ou les ſang-ſuës appliquées ſur les tempes; 2° le vomiſſement; 3° les lavemens & les purgatifs très-âcres; 4° les eſprits volatils & les ſternutatoires appliqués ſur les narines; 5° les bains des pieds; 6° le cautere actuel appliqué ſur le col.

On corrige la viſcoſité, 1° par les épiſpaſtiques long-tems continués; 2° les atténuans & les échauffans; 3° les alimens capables d'entretenir les forces ſans engendrer de crudités.

Dans l'une & l'autre apoplexie il convient de tenir le malade dans une ſituation verticale, de l'entretenir dans une chaleur modérée & de ne point l'accabler par le grand nombre de couvertures.

Mais ſi l'obſtruction provient de la

compreſſion exercée par les humeurs ou par d'autres corps, tout le traitement conſiſte, 1° à produire l'inanition des vaiſſeaux; 2° à enlever la cauſe par le ſecours de la chirurgie.

11. La tempérance & les évacuations ſont les remèdes prophylactiques de l'apoplexie ſanguine. La diéte deſſéchante, les purgatifs amers adminiſtrés par intervalles convenables, & les ſétons ſont ceux de l'apoplexie ſéreuſe.

12. Pourquoi, le ſentiment & le mouvement diminuant, le pouls devient-il ſouvent plus fort?

SECTION II.

Les Maladies ſoporeuſes.

Le *coma-ſomnolentum* ou *cataphora*, la léthargie, le *carus* & le *coma-vigil.*

1. Les maladies ſoporeuſes ſont des apoplexies moins graves; & on les diviſe en *coma-ſomnolentum* ou *cataphora*, léthargie, *carus* & *coma-vigil.*

2. Le *coma ſomnolentum* ou *cataphora* eſt un ſommeil profond, duquel cependant on peut faire ſortir le malade, & qui n'eſt point accompagné de fiévre.

La léthargie ou *veternus* eſt un aſſoupiſſement continuel, accompagné d'oubli,

d'augmentation de la chaleur, de fiévre lente, d'un pouls plein & souvent rémittent, d'une respiration rare, de la pâleur & de l'enflure des paupieres, & d'une sueur froide qui couvre les extrémités.

Le *carus* est un sommeil plus profond, dans lequel le malade est presque privé du sentiment & du mouvement. Il est ou idiopathique sans fiévre, ou symptomatique avec fiévre.

3. Les causes éloignées sont la sérosité qui inonde le cerveau; le sang extravasé, ou quelque tumeur dans le crâne; la suppression de l'urine, la cachexie, le scorbut, le chagrin, la boisson, la crapule, le trop grand usage du tabac, les écoulemens.

4. L'abord de l'esprit vital dans les nerfs destinés au sentiment & aux mouvemens volontaires, plus ou moins empêché, est la cause prochaine des maladies soporeuses.

5. Les urines limpides, la diarrhée aqueuse, le tremblement, & les sueurs froides sont d'un très-mauvais augure dans ces maladies. La crise qui arrive avant le septieme jour dans la léthargie est ordinairement funeste; mais celle qui arrive plus tard est ordinairement avantageuse. La maladie est d'autant plus dangereuse,

gereuse, que le pouls est plus grand. Le *carus* qui est accompagné de la lésion de la respiration, annonce l'apoplexie ; celui qui est accompagné du mal de tête, annonce les convulsions.

6. On guérit, 1° en tâchant de faire sortir le malade de son assoupissement par les mauvaises odeurs, les stimulans, les cataplasmes, les lavemens très-âcres, les sternutatoires, les vésicatoires, les scarifications & les frictions ; 2° en empêchant les humeurs de séjourner ou de s'extravaser, par la saignée, les purgatifs, & la diéte liquide ; 3° en s'opposant au retour de l'accès par les évacuations répétées dans des tems marqués, par la diéte desséchante, le sommeil modéré, l'exercice, & tout ce qui peut amuser le malade.

7. Le *coma-vigil* est une espece d'engourdissement sans sommeil, avec chaleur & douleur de tête.

SECTION III.

La Paralysie.

1. La paralysie est la perte totale ou la diminution du mouvement ou du sentiment, ou de l'un & l'autre, dans une ou plusieurs parties du corps.

2. On la distingue, 1° en *anaisthésie* où

manque ſeulement la force du ſentiment; & *paralyſie*, dans laquelle le ſentiment & le mouvement ſont détruits, ou ſeulement le dernier; 2° en *paraplégie*, *hémiplégie*, & *paralyſie locale* comme celle des extrémités, de la langue, des paupieres, de l'œſophage, du ſphincter de la veſſie & de l'anus, de la verge, &c.

3. Les cauſes éloignées ſont l'yvreſſe, la nature ſcorbutique des humeurs, la colique des peintres, l'air froid ou humide, l'eau ou le pus amaſſé entre les méninges, les bleſſures du cerveau ou de la moëlle épiniere, les compreſſions externes, les ſolutions de continuité de quelque nerf, la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, l'apoplexie, les convulſions, la frayeur ſubite; les fumées mercurielles, d'arſenic & de plomb; le toucher du poiſon appellé *torpede*, & la vieilleſſe.

4. La cauſe prochaine eſt l'abord du fluide nerveux dans les nerfs empêché par l'obſtruction d'une partie du cerveau, de la moëlle allongée, de la moëlle épiniere ou des nerfs. Le cours du ſang interrompu peut à peine donner lieu à une véritable paralyſie, mais bien à une paralyſie paſſagere; ce qui eſt évident par la diſtribution, l'anaſtomoſe des vaiſſeaux, & l'opération de l'anévriſme.

5. La partie menacée de paralyſie éprouve quelque tems auparavant une peſanteur, un engourdiſſement. Elle eſt pâle & ſe meut difficilement. La partie actuellement attaquée de paralyſie eſt plus ou moins privée du mouvement ou du ſentiment, ou de l'un & l'autre, & elle devient molle, froide, atrophiée ou œdémateuſe. Le pouls eſt ordinairement petit, mol & lent, quelquefois fréquent & inégal. Enfin la mémoire & la raiſon ſont altérées. La paralyſie particuliere ſe manifeſte par la léſion des fonctions des parties.

6. Le diagnoſtic du lieu primordialement affecté eſt fondé ſur la connoiſſance des injures extérieures & celle que l'on a de l'origine, de la marche, & de la diſtribution des nerfs.

7. La paralyſie, dont l'apoplexie eſt la cauſe, dégénere ſouvent à ſon tour en apoplexie; celle qui a ſuccédé promptement à quelqu'inciſion ou à quelque luxation forte, ou à quelque coup, ou dans laquelle le volume de la partie eſt diminuée, eſt incurable. La douleur, le ſentiment, la chaleur ou le fourmillement, ou le tremblement de la partie, ſoutiennent l'eſpérance. La fiévre ou la diarrhée guérit ſouvent la paralyſie.

8. Il faut pour guérir cette maladie rendre à l'esprit vital un libre cours dans ses vaisseaux : ce qu'on fait, 1° par la saignée, si le malade est pléthorique & jeune, ou si la paralysie a suivi subitement les causes éloignées inflammatoires, autrement il faut s'en abstenir; 2° les purgatifs & les lavemens âcres, pour exciter une diarrhée continuelle pendant plusieurs jours : ces remèdes ne doivent cependant pas être employés si le malade est avancé en âge; 3° les stimulans, les échauffans & les atténuans, pour exciter une fiévre passagere; 4° les vomitifs souvent réitérés & les sternutatoires; 5° les eaux thermales on ferrugineuses; 6° les applications extérieures sur la partie malade : l'urtication, les épispastiques, les frictions, l'électrisation, les linimens nervins, & les bains chauds naturels ou artificiels; 7° enfin par la diéte échauffante, les aromates, le sommeil modéré, le grand exercice, l'air chaud & sec. Que le malade évite l'impression du froid, & qu'il n'use que très-rarement des plaisirs de l'amour.

9. L'engourdissement & le tremblement ressemblent beaucoup à la paralysie, & se guérissent par les mêmes moyens.

SECTION IV.

L'Epilepſie.

1. L'épilepſie, ou *mal ſacré*, ou *mal des enfans*, ou *mal d'Hercule*, ou *mal comitiale*, eſt la privation ſubite des ſens tant internes qu'externes, accompagnée des contractions ſubites, violentes & du relâchement alternatif des muſcles de preſque tout le corps, & enſuite des mouvemens convulſifs des parties.

2. On la diſtingue en *idiopathique*, quand le ſiége principal de la maladie eſt dans la tête; & *ſymptomatique*, quand il eſt hors de la tête.

3. Les enfans ſont très-ſujets à cette maladie, mais principalement ceux qui ſont délicats & qui ont des écoulemens par la tête, des hémorrhagies ou la teigne. Elle attaque plus ſouvent les hommes que les femmes.

4. Les cauſes éloignées ſont les injures extérieures de la tête, comme les bleſſures, les coups, les fractures du crâne; l'eau, le ſang ou une ſéroſité âcre qui inonde le cerveau, ou qui remplit ſes ventricules; l'inflammation ou la ſphacélation du cerveau; les concrétions ou les polypes dans l'intérieur du crâne; les éroſions, les déchirures, ou les bleſſures des nerfs; la ſuppreſſion des éva-

cuations ordinaires; la réplétion & l'inanition; les grandes paſſions de l'ame, & ſur-tout la frayeur ſubite; l'introduction des particules nuiſibles dans le corps; les poiſons, la diſpoſition héréditaire.

5. Il ne faut regarder comme cauſe prochaine de l'épilepſie, ni la colere des dieux reconnue par les anciens, ni la pituite, ni quelque ferment ſpécifique, ni l'exploſion impétueuſe du fluide nerveux, ni la contraction de la dure-mere. La contemplation des cauſes éloignées, l'inſpection réitérée des cadavres, & les ſymptomes perſuadent qu'il faut chercher cette cauſe dans les mouvemens involontaires & inégaux des eſprits animaux produits par l'irritation du genre nerveux.

6. La laſſitude, l'engourdiſſement, les étourdiſſemens, la douleur de tête, les inſomnies affreuſes, le tintement des oreilles, les palpitations, la gêne de la reſpiration, l'enflure du ventre & le grouillement des inteſtins, les urines abondantes & claires contre l'ordinaire, la pâleur du viſage, le bégayement, le froid des extrémités, & le ſentiment d'un vent froid qui monte juſqu'à la tête, précedent quelquefois l'accès.

Lorſqu'il commence, l'épileptique tombe ſubitement en criant, ſes yeux ſe

tournent, ſes doigts ſe contractent, il ronfle, il écume, & ſes extrémités ſe recourbent. Il perd la raiſon & le ſentiment. Il lâche ſans le ſçavoir ſa ſemence, ſes urines & ſes excrémens. Les ſymptomes ceſſant, il revient à lui, & il éprouve douleur à la tête, engourdiſſement & laſſitude. Il ignore ce qui s'eſt paſſé.

Les accès reviennent quelquefois dans des tems marqués : ou ils ſont excités par les mouvemens de l'ame, l'étude trop opiniâtre, la débauche, le chaud ou le froid. A meſure que cette maladie fait ſes progrès, les ſens s'émouſſent, & la raiſon s'obſcurcit.

7. On explique facilement ces ſymptomes par le mouvement involontaire & irrégulier du fluide nerveux.

8. Il ne faut que des yeux pour reconnoître l'épilepſie.

9. Le pronoſtic eſt incertain. Cette maladie diſparoît ſouvent à l'âge de puberté ſans autre ſecours, ou à la ſuite des fiévres intermittentes & des éruptions. Il arrive auſſi qu'elle dure pendant toute la vie ſans la menacer. L'épilepſie ſymptomatique ſe guérit plus aiſément que l'idiopathique: celle qui eſt héréditaire laiſſe à peine quelqu'eſpérance de guériſon. On guérit avec peine celle qui a commencé après l'âge de vingt-cinq ans, & avec

plus de peine encore celle qui n'a commencé qu'après celui de quarante. Elle résiste à presque tous les remèdes, lorsque le sentiment de l'accès prêt à arriver n'existe plus dans les parties, lorsque les fonctions de l'ame sont lésées, & lorsque les nerfs sont devenus paralytiques. Le malade est dans le plus grand danger, si les intervalles des accès sont courts, si les convulsions sont cruelles, si la respiration est difficile, si le ronflement est fort, & si ensuite le sommeil est profond. L'épilepsie dégénere souvent en apoplexie.

10. Dans l'accès il s'agit de calmer les convulsions : ce qu'on fait, 1° par la saignée de la jugulaire, si l'inanition ou la foiblesse ne s'y opposent pas; 2° les révulsifs, comme les frictions, les ligatures des extrémités, les vésicatoires, les cataplasmes & les sternutatoires; 3° les anti-épileptiques & les anti-spasmodiques donnés en lavemens, ou appliqués sous la forme d'onguent sur la tête & l'épine; 4° en enlevant les causes éloignées qui agissent immédiatement sur le cerveau, comme les enfoncemens, les fractures du crâne ou les corps étrangers.

Dans l'intermittence il s'agit de prévenir l'accès : ce qu'on fait, 1° par les

anti-épileptiques ou les remèdes ſpécifiques ainſi appellés; 2° les évacuations répétées de tems en tems, les cauteres & les ſétons; 3° les remèdes capables de fortifier le ſyſtême nerveux; 4° tous les moyens poſſibles pour enlever la cauſe premiere dans l'épilepſie ſymptomatique; ainſi par le vomiſſement, ſi l'eſtomac eſt ſurchargé; &, ſi la maladie eſt occaſionnée par l'irritation de quelque partie, par les ligatures ou les emplâtres épiſpaſtiques appliqués ſur la partie même; 5° enfin par l'air ſec & tempéré, les alimens faciles à digérer & aſſaiſonnés avec des aromates, le ſommeil modéré; ayant ſoin d'ailleurs d'écarter du malade tout ce qui peut exciter ſes paſſions, & de lui faire éviter les plaiſirs de l'amour, la préſence des objets effrayans ou la vue des lieux eſcarpés, le bain, le froid, le feu, le vomiſſement, la laſſitude, & toutes les occupations ſérieuſes.

SECTION V.

Les Convulſions.

1. Les convulſions, les ſpaſmes, ou les diſtenſions des nerfs, ſont les contractions & les relâchemens alternatifs & involontaires des muſcles, les facultés

de l'ame, & les ſens externes n'étant léſés en aucune façon. Leurs cauſes éloignées & prochaines ſont les mêmes que celles de l'épilepſie, elles n'en diffèrent que par le degré. Ces convulſions ſe guériſſent par les mêmes moyens.

Le Spaſme cynique, ou Ris ſardonien.

2. Quand ces convulſions occupent les muſcles des joues ou des lévres on les appelle alors *ſpaſme cynique*, ou *ris ſardonien.* Elles n'exigent pas un traitement différent.

La Danſe de Saint-Guy.

3. Il eſt encore une autre eſpece de convulſion appellée *la danſe de S. Wite* ou de *S. Guy*, dans laquelle une cuiſſe eſt boiteuſe, tandis que le bras du même côté eſt attaqué de convulſions. On la guérit par les ſaignées & les purgatifs réitérés, les anti-épileptiques & les corroboratifs, comme le quinquina, les martiaux & le bain froid. Les ventouſes ſéches appliquées, de deux jours l'un, ſur les muſcles où eſt le ſiége de la convulſion produiſent un bon effet.

SECTION VI.

Le Tétanos, l'Opiſthotonos, l'Emproſthotonos.

1. Le tétanos eſt une contraction &

une roideur continuelle & involontaire de preſque tous les muſcles, ſans relâchement. Si quelques muſcles, reſtant dans le relâchement, le corps eſt courbé en devant, c'eſt l'emproſthotonos; s'il eſt courbé en arriere, c'eſt l'opiſthotonos. Ces deux dernieres maladies ne diffèrent de la premiere qu'à raiſon du degré.

2. Le tétanos eſt endémique dans les climats très-chauds, ſur-tout quand les pluies ſuccedent à la grande chaleur. On l'obſerve très-rarement dans les climats tempérés.

3. Les muſcles tant antérieurs que poſtérieurs ſont également contractés dans le tétanos, & le corps eſt roide comme un pieu. Le malade ſent le ſpaſme ſous le ſternum, lequel s'étend juſqu'à l'épine. Il éprouve des douleurs très-aiguës, ſur-tout quand les ſpaſmes ſont très-conſidérables; ſon viſage eſt rouge & défiguré; ſes joues ſont retirées; ſes yeux ſont fixes; ſa bouche eſt quelquefois fermée; très-ſouvent ſon pouls eſt extrêmement lent; le ſang tiré de ſes veines n'a pas tant de conſiſtance qu'à l'ordinaire; il eſt conſtipé; ſa reſpiration eſt preſqu'interceptée; il n'y a que ſes fonctions naturelles qui ne ſoient pas ſupprimées, ſes ſens tant internes qu'externes

étant ſans léſion ; ſes côtes ſont courbées ; il ſuccede à cette maladie une très-grande atonie & qui ſubſiſte long-tems.

4. Dans l'opiſthotonos & l'emproſthothonos, le col eſt d'abord immobile ; enſuite, le ſpaſme augmentant, il eſt tiré en arriere dans l'un, & en devant dans l'autre. Le mouvement de la mâchoire & la déglutition ſont empêchés ; le ſpaſme qui a ſon ſiége ſous le ſternum excite d'autres ſpaſmes plus conſidérables ; le pouls eſt tantôt lent & dur, tantôt petit, ondulant & irrégulier ; la langue eſt roide ; la bouche eſt remplie d'une écume ſanguine ; les muſcles de l'épine & des extrémités inférieures, ceux des ſupérieures reſtant dans l'état naturel, ſont affectés par ſympathie. Enfin le malade expire par l'effet des ſpaſmes qui prennent plus d'intenſité, ou d'une attaque épileptique.

5. Ces maladies ſont très-dangereuſes, & elles s'etendent très-rarement au-delà du treizieme jour, ſi ce n'eſt lorſqu'elles ſont modérées. On juge du danger par la violence de la premiere attaque.

6. Il faut avoir recours, 1° à la ſaignée, ſi les forces le permettent ; 2° aux remèdes anti-épileptiques ; 3° aux lavemens d'eau tiéde, aux fomentations faites ſur les muſcles roides, ou aux bains tiédes artificiels ; mais, 4° ſur-tout à l'o-

pium administré sans aucune crainte, &, selon que les douleurs l'exigent, en ne laissant que de courts intervalles entre les différentes prises. Le seul tétanos que j'aye vu depuis plusieurs années, a été guéri sur le champ par l'opium, après avoir tenté envain tous les autres remèdes.

Il faut ensuite rétablir les forces avec le quinquina.

SECTION VII.

La Catalepsie.

1. On appelle *catalepsie*, ou *catéchus*, cette maladie dans laquelle le malade reste dans la même situation où il étoit dans le moment de l'invasion, avec perte totale des sens tant internes qu'externes.

2. Les causes éloignées sont les passions de l'ame, les méditations sérieuses, le froid, la suppression des évacuations, les vers, la vapeur du charbon, l'amas de sérosités dans le crâne.

3. La cause prochaine est l'abord du fluide nerveux dans quelques nerfs, & son repos dans tous les autres.

4. Les cataleptiques restent immobiles, assis ou debout, enfin dans la même position où ils étoient dans le moment de l'invasion. Leurs yeux ouverts sont fixes. Leurs sens tant internes qu'externes sont abolis. Cependant leur respira-

tion & leur pouls ſont dans l'état naturel. Ils reviennent à eux avec de fréquens ſoupirs.

5. On guérit en tirant du ſang des narines ou de la veine jugulaire, par les ſtimulans appliqués ſur les narines, les cataplaſmes & les lavemens âcres, les épiſpaſtiques, les frictions; &, après l'accès, par les ſétons, le vomiſſement, & en corrigeant ou détruiſant les cauſes qui excitent la maladie.

SECTION VIII.

Le Mal hyſtérique & hypochondriaque.

1. La paſſion hyſtérique, ou ſuffocation utérine, ou aſcenſion de la matrice, eſt la même maladie chez les femmes que celle qu'on appelle chez les hommes *mal hypochondriaque*, eu égard à la ſtructure différente du corps. Les anciens en ont donné la deſcription.

2. Cette maladie attaque ſur-tout les filles & les femmes veuves; les hommes qui s'appliquent trop à l'étude, & tous ceux, de l'un ou de l'autre ſexe, qui ſont doués d'une grande irritabilité.

3. Les cauſes éloignées ſont la trop grande évacuation des humeurs par la ſaignée, le vomiſſement, la diarrhée, les régles ou l'abſtinence; les régles & les lochies arrêtées trop long-tems, ou

les évacuations ordinaires négligées ; l'âge de puberté & le desir des choses vénériennes qui ne peut être satisfait ; la vie sédentaire ; l'émotion de l'ame ; les alimens visqueux, acides, qui engendrent des vents ; certaines maladies qui ont précédé ; la disposition héréditaire. Les substances odoriférantes provoquent l'accès.

4. Il ne faut pas chercher la cause prochaine dans l'ascension de la matrice, ni dans les vapeurs qui s'élevent de ce viscere jusqu'au cerveau, ni dans les visceres abdominaux obstrués par une bile noire, ni dans le mouvement anti-péristaltique des intestins, ni dans l'affection du fluide nerveux. Les causes éloignées, les symptomes, le traitement & l'ouverture des cadavres, prouvent que la cause prochaine est l'affection spasmodique des visceres abdominaux, & sur tout de la matrice, jointe à la mobilité ou à la sensibilité trop grande du systême nerveux.

5. Voici ce qui se passe dans l'accès : le malade éprouve premiérement une douleur coarctante au front, ses sens sont émoussés, ses yeux s'obscurcissent, il s'ennuie. Ensuite il sent comme un globe qui monte au gosier & qui le suffoque, il a des palpitations, son pouls est dur

& inégal, il vomit une matiere très-acide ou une bile verte, il respire difficilement, il a le clou hystérique, il éprouve dans les reins & la vessie des douleurs comme celles de la pierre, il a mal aux dents & au dos, il rend ses urines avec peine, il ressent un très-grand froid à l'extérieur; il a un ptyalisme, des vents, des enflures; il rit ou il pleure immodérément, ses urines sont abondantes & limpides, il est disposé à la colere, il est attaqué d'apoplexie & de convulsions.

L'accès cessant, les symptomes cessent aussi-tôt. Alors on entend les grouillemens des intestins; le malade éleve les yeux, il éprouve une chaleur universelle; &, après avoir jetté de profonds soupirs, il revient à lui. L'accès se termine souvent par les sueurs.

6. Le globe hystérique, la suffocation, les palpitations, le vomissement, la douleur des reins, les urines limpides, la strangurie, les vents & le froid des parties extérieures, &c. dépendent des rameaux de la huitieme paire & de l'intercostal irrités de quelque maniere; la douleur du dos est dûe à la communication de ces nerfs avec les nerfs dorsaux; l'odontalgie aussi-bien que le ptyalisme, à l'affection symptomatique de la

cinquieme

cinquieme paire. Enfin tout le genre nerveux est affecté, de-là le clou hystérique, les ris & les larmes, l'irritation de l'ame, l'apoplexie & les convulsions.

7. Le diagnostic est fondé sur les symptomes, sur-tout sur la limpidité de l'urine & la suffocation; & sur ce que l'accès, excité par les mouvemens de l'ame ou les vapeurs odoriférantes, est éloigné par les vapeurs puantes. Cette maladie diffère de la syncope, de l'apoplexie, de l'épilepsie, du calcul & de la passion iliaque.

8. Le pronostic est d'autant plus heureux que les symptomes sont plus modérés. Le malade meurt quelquefois dans l'accès. Les évacuations critiques des régles ou des hémorrhoïdes guérissent cette maladie. L'humidité des parties naturelles annonce la fin prochaine de l'accès. Le mal hystérique ou hypochondriaque donne naissance aux obstructions squirrheuses & aux putréfactions des visceres, à l'hydropisie, à l'asthme & à la fiévre hectique.

9. Dans l'accès, l'indication est de rendre le flux des esprits plus régulier & de calmer le spasme; ce qu'on fait, 1° par la saignée, s'il y a pléthore, ou suppression d'évacuations; 2° les remèdes stimulans & hystériques; 3° les fric-

tions des extrémités; 4° les bains des pieds; 5° le chatouillement de la plante des pieds; 6° les lavemens carminatifs; 7° l'opium, sur-tout si la douleur est aiguë & le vomissement atroce.

Hors de l'accès, il faut fortifier le systême nerveux, 1° par un vomitif très-doux & les purgatifs pour nettoyer les premieres voies; 2° les amers & les corroboratifs; 3° l'équitation; 4° le mars ou les eaux ferrugineuses; 5° les anti-spasmodiques; 6° le lait, si les remèdes précédens ne réussissent point.

Il faut rappeller les évacuations supprimées. Il faut éviter les alimens qui engendrent des vents.

Si le mal hystérique ou hypochondriaque est dû à l'orgasme de la matrice, on le guérit par les anti-phlogistiques & le mariage.

10. Pourquoi est-il si difficile à guérir? Pourquoi est-il plus rare chez les gens de la campagne & ceux qui travaillent? Pourquoi est-il si commun aujourd'hui?

SECTION IX.

La Folie.

1. La folie est l'égarement de l'esprit ou un délire permanent, sans fiévre.

2. On la distingue, 1° en *mélancolie*

& *manie*. La premiere eſt la folie accompagnée de triſteſſe & dans laquelle l'eſprit eſt toujours occupé d'un ſeul objet ; l'autre eſt la folie avec fureur. Ces deux eſpeces de folie paroiſſent être les degrés différens de la même maladie ; 2° en *continue* & *périodique*.

3. Les perſonnes ſtupides, triſtes, & qui oublient très-aiſément en même tems qu'elles apprennent avec peine, ſont ſur-tout ſujettes à la mélancolie. Les perſonnes coleres, gaies, jeunes, pléthoriques, & dont la fibre eſt tendue, ſont ſur-tout ſujettes à la manie.

4. Cette maladie vient ordinairement dans les tems les plus ſecs & les plus chauds.

5. Les cauſes éloignées ſont l'application trop grande & continuelle de l'eſprit ſur une ſeule idée ; les paſſions de l'ame qui l'occupent toute entiere, comme le chagrin, la triſteſſe, la crainte, l'eſpérance, la joie, & ſur-tout l'amour ; les fauſſes terreurs de la religion ; les plaiſirs de l'amour immodérés ; les poiſons narcotiques ; les maladies fébriles précédentes ; les évacuations ordinaires ſupprimées ; les alimens durs & qui réſiſtent aux forces digeſtives ; la vie ſédentaire ; la calloſité de la pie-mere ; le cerveau deſſéché ; la diſpoſition héréditaire,

6. Les obſervations exactes faites ſur les cadavres, la maniere dont les cauſes éloignées agiſſent, & le traitement confirment cette opinion, ſçavoir que la cauſe prochaine de la mélancolie & de la manie eſt un ſang noir, épais & viſqueux, appellé *bile noire* par les anciens, qui corrompt les eſprits animaux.

7. Le ſiége principal de cette maladie eſt dans le cerveau même.

8. Dans la mélancolie le malade eſt triſte, abbatu, craintif; il ne dort point; il fuit la ſociété; il eſt porté à la colere ſans ſujet, inconſtant, avare aujourd'hui & demain prodigue; les moindres choſes l'inquiétent; il eſt conſtipé; ſes urines ſont pâles & en petite quantité; ſa région épigaſtrique eſt élevée par les flatuoſités; il vomit une matiere âcre; ſon viſage eſt pâle; le mouvement de ſes arteres eſt lent; il a une faim avide. Enfin l'imagination des mélancoliques eſt pervertie au point de ſe croire morts ou de s'imaginer être des vaiſſeaux de terre ou de verre; &, ce qui eſt le plus fâcheux, ils veulent quelquefois ſe tuer eux-mêmes.

Ceux qui ſont menacés de la manie ont les yeux rouges, leurs paupieres ſont continuellement agitées, ils changent leurs habitudes, ils ſont orgueil-

leux, ils conçoivent de la haine pour telle ou telle perſonne, ils paſſent les nuits & les jours ſans dormir, ils ont mal à la tête, leurs oreilles tintent, ils rient ſans ſujet. La maladie faiſant des progrès, ils entrent dans une colere cruelle & furieuſe. Ils ſe déchirent eux ou ceux qu'ils rencontrent; ils deſirent violemment & ſans pudeur les plaiſirs de l'amour; ils ſupportent le froid avec une conſtance étonnante; leurs forces ſont merveilleuſement augmentées; leur imagination eſt extrêmement dépravée. Enfin, l'accès tirant ſur ſa fin, ils ſont triſtes, tranquilles & ſtupides.

La folie guérit ſouvent d'autres maladies dont le corps étoit affligé, & le garantit de celles qui règnent.

9. La triſteſſe, la crainte, l'application opiniâtre de l'ame fixée ſur un ſeul objet, la dépravation de l'imagination, l'augmentation extraordinaire des forces, la conſtance étonnante à ſupporter le froid & la faim, le trouble des ſécrétions & l'exemption des autres maladies, dépendent du ſang épais & viſqueux qui remplit les vaiſſeaux du cerveau & communique le même caractere au fluide nerveux.

10. Le diagnoſtic eſt évident. La folie

différe de la phrénésie, en ce que cette derniere est accompagnée d'une fiévre aiguë, au lieu que l'autre existe sans fiévre, ou au moins avec une fiévre très-legere.

11. La folie qui doit sa naissance aux évacuations supprimées, ou aux lésions du corps, ou qui est accompagnée de joie, laisse plus d'espérance que celle qui est dûe aux fautes dans le régime, ou qui dépend de l'ame, ou qui est accompagnée de tristesse. Cette maladie se juge par les hémorrhagies du nez, la diarrhée, la galle, les hémorrhoïdes, les régles. Plusieurs maniaques sont guéris en dormant. Il ne faut point se fier dans cette maladie aux rémittences. Si les forces sont détruites, si les affections épileptiques ou comateuses se joignent à la manie, la mort est prochaine.

12. Le médecin doit avoir en vue, 1° de détourner & d'évacuer les humeurs qui obstruent le cerveau; 2° d'atténuer & de corriger le sang épais.

On opere la révulsion & l'évacuation, 1° par la saignée, faite modérément dans la mélancolie, mais souvent dans la manie; 2° le vomissement; 3° les purgatifs continués; 4° les diurétiques; 5° les sétons; 6° les bains froids ou tiédes,

pourvu qu'on jette en même tems de l'eau froide ſur la tête ; 7° en rappellant les évacuations ſupprimées.

On corrige le ſang, 1° par les boiſſons abondantes & délayantes, les eaux minérales & le nître ; 2° les remèdes ſpécifiques ; 3° la tranquillité de l'ame, les alimens très-legers & d'une bonne nature, l'exercice & les voyages.

13. Il faut employer différens moyens pour ramener l'eſprit égaré des mélancoliques & des maniaques : élevez celui des premiers par l'eſpérance, la confiance, les jeux, la muſique & les contes. Abbatez au contraire celui des autres par la terreur, les ténébres, les chaînes & les frayeurs ſubites.

14. On ne doit permettre les opiats que dans l'extrême beſoin & les longues inſomnies. Les legeres frictions ſur la tête, la chute de l'eau par un robinet, la geſtation, les ventouſes ſcarifiées ſur l'occiput, & les bains chauds, excitent le ſommeil.

15. La cure prophylactique conſiſte à entretenir les évacuations ordinaires, à bien régler les paſſions de l'ame & le régime. Ceux qui ſont guéris font très-bien de changer de pays, de voyager tous les ans, de ne point reſter ſeuls, ni parmi des perſonnes inconnues.

16. Aux fiévres continuës rémittentes ou intermittentes ſuccede la fatuité, eſpece de folie bien différente de celle dont je viens de traiter. Comme elle eſt dûe à l'inanition, les alimens nourriſſans, l'exercice proportionné aux forces, & les médicamens cardiaques ſont de bons remèdes. Il faut éviter toute évacuation.

SECTION X.

L'Odontalgie.

1. L'odontalgie ou la douleur de dents eſt miſe avec raiſon au nombre des maladies nerveuſes, parce qu'elle dépend de l'irritation du nerf.

2. Cette irritation eſt excitée par la diathèſe catarrhale du ſang; l'humidité de l'air; l'inflammation des gencives; la tranſpiration des joues ſupprimée; les boiſſons ou les alimens acides, doux, froids ou chauds; la carie des dents.

3. Une douleur aiguë ſe fait ſentir à une ou à pluſieurs dents. Les gencives s'enflamment; les joues ſont ſouvent enflées & douloureuſes; le ſommeil fuit; l'inflammation ſe termine par réſolution ou par ſuppuration, laquelle rend la dent cariée. Quelquefois la ſuppuration ſe fait à la racine de la dent.

4. On diſtingue difficilement l'odontalgie de l'inflammation de l'antre d'*Higmor*, ou ſinus maxillaire.

5. Il faut d'abord diminuer l'inflammation, enſuite calmer la douleur. On diminue l'inflammation par la ſaignée; les purgatifs mercuriaux; les ſudorifiques, la vapeur de l'eau chaude, appliquée extérieurement avec une éponge; les remèdes qui attirent une grande quantité de ſalive; le vomiſſement; la ſcarification des gencives, ou les ſang-ſuës appliquées ſur cette partie, & les épiſpaſtiques appliqués près des oreilles. Quand l'inflammation eſt diminuée, on calme la douleur en appliquant ſur les dents les ſpiritueux ou les narcotiques.

6. La douleur ceſſe encore, 1° en cautériſant l'*anti-tragus;* 2° en appliquant les ſubſtances qui enflamment, les véſicatoires, & les anodins proche la mâchoire inférieure ou les oreilles, aux tempes ou au coude; 3° en plombant la dent cariée, afin qu'elle ſoit moins irritée par les corps extérieurs; 4° en brûlant avec le cautere actuel porté dans le trou de la dent, ou en détruiſant le nerf avec une goutte ou deux d'eſprit-de-ſel ou d'huile de vitriol; 5° en arrachant la dent.

7. Pourquoi les dents molaires ſont-

elles plus ſouvent gâtées que les autres? Pourquoi la dent voiſine d'une dent gâtée, ou celle qui tient le même rang au côté oppoſé ſe gâte-t-elle auſſi? Pourquoi une dent ſe détruit-elle quelquefois ſans douleur?





TROISIEME PARTIE.

Des Maladies qui naissent dans les Parties.

SECTION PREMIERE.

L'Hémoptysie & les autres Hémorrhagies.

1. ON appelle *hémoptysie* cette maladie dans laquelle un sang vermeil & écumeux sort du poumon par la toux.

2. Ceux qui ont le corps grêle, la fibre délicate, le col long, la poitrine étroite, & dont le sang est âcre & abondant, ont plus de disposition que les autres à cette maladie.

3. Les causes éloignées sont l'orgasme du sang, ou sa trop grande expansion, dépendante de l'augmentation du mouvement intestin de ses parties qui entrent en fermentation; les contractions spastiques de quelques visceres, telles qu'il en arrive souvent dans les maux hystériques & hypochondriaques; l'obstruction squirrheuse des visceres voisins, & le squirrhe ou le polype des vaisseaux même du poumon, obstruction qui détermine, vers les autres visceres qui ne

ſont pas obſtrués, une quantité de ſang plus grande & avec plus de vîteſſe; la pléthore occaſionnée par la ceſſation des évacuations ordinaires, à laquelle ſe joignent encore quelquefois la colere, le mouvement trop fort, la nourriture ou la boiſſon échauffante, ou la toux violente; les efforts trop conſidérables pour chaſſer les excrémens; la gelée qui reſſerre la ſurface du corps & les vaiſſeaux extérieurs; l'air trop leger des endroits très-élevés; la ſuppreſſion des régles ou des hémorrhoïdes.

4. La cauſe prochaine eſt la rupture des vaiſſeaux du poumon, précédée d'un ſpaſme univerſel.

5. Le friſſon, la laſſitude, le refroidiſſement des pieds, l'anxiété, la difficulté de reſpirer, la douleur gravative ondulatoire autour du diaphragme, les flatuoſités des inteſtins, & la douleur du dos précedent l'hémoptyſie. Enfin un ſang chaud ſort des poumons avec chatouillement & demangeaiſon de la trachée-artere. Ces ſymptomes annoncent le ſpaſme de tout le corps avant la rupture des vaiſſeaux.

6. Les mêmes ſymptomes n'accompagnent pas l'éruption du ſang des gencives ou du goſier : il eſt donc facile d'en diſtinguer l'hémoptyſie.

7. L'hémoptysie est la plus dangereuse de toutes les hémorrhagies. Au reste dans cette maladie le danger diffère beaucoup à raison des causes qui l'ont fait naître, de la complexion, de l'âge du malade, & des vaisseaux rompus. Ainsi il est plus grand, si elle est dûe à la foiblesse, au squirrhe des vaisseaux ou à un polype; si le malade est foible, s'il a la fibre lâche, s'il est avancé en âge, & si les gros vaisseaux sont rompus; il est moindre, si elle dépend des fluides mêmes ou de la suppression de quelques évacuations; si le malade est robuste, jeune, & si les petits vaisseaux sont rompus. A peine peut-on sauver le malade, si l'écoulement du sang n'est pas arrêté dans l'espace de trois jours; & le danger est extrême, quand le sang extravasé n'est pas rejetté entiérement; car alors il se putréfie, corrompt les parties voisines & devient la cause de la consomption. L'hémoptysie revient très-aisément, & sa récidive fréquente entraîne le plus grand danger. Si elle est jointe à l'ulcere des poumons, la mort est certaine.

8. Pour guérir il faut, 1° détourner le sang des poumons; 2° modérer son orgasme; 3° assoupir les spasmes; 4° refermer les vaisseaux.

On détourne le sang des poumons, 1°

par la ſaignée; 2° les légers laxatifs; 3° les lavemens; 4° les ligatures des extrémités.

On modere ſon orgaſme, 1° par l'eau froide; 2° le nître, les acides végétaux & minéraux; 3° les opiats.

On aſſoupit les ſpaſmes, 1° par les bains des pieds; 2° les opiats & la graine de juſquiame.

On referme les vaiſſeaux, 1° par les remèdes huileux, incraſſans & agglutinatifs, comme le baume de Lucatelli, &c; 2° le lait; 3° la grande tranquillité, tant du corps que de l'ame; en ne parlant point & en évitant le vin, le mouvement, les plaiſirs de l'amour, la chaleur trop grande de la chambre ou des couvertures, & les alimens trop âcres.

9. Par ce que je viens de dire, on connoît la cauſe de toutes les hémorrhagies & les moyens de les guérir. Celle du nez attaque ſur-tout les jeunes-gens, elle eſt ſouvent ſalutaire & critique; car elle guérit la pléthore, les étourdiſſemens, les douleurs, &c; &, lorſqu'elle ſe ſupprime, les maladies les plus cruelles en ſont la ſuite. Cependant, ſi elle devient trop forte, il faut l'arrêter par les mêmes remèdes, & les applications externes comme celle de l'eau froide, du vinaigre ſur le front, l'occiput, les

narines internes; & celles des corps très-froids ſur la nuque du col.

10. Le vomiſſement de ſang par la rupture des vaiſſeaux de l'eſtomac dépend de la même cauſe, mais ſur-tout de l'obſtruction de la rate. Il eſt précédé d'une douleur pongitive & tenſive dans l'hypochondre gauche: la ſortie du ſang eſt accompagnée d'anxiété, de conſtriction dans le côté & de lipothimies. On guérit cette maladie par les mêmes remèdes, & les opiats adminiſtrés à petite doſe: il faut éviter tous les huileux, à cauſe de la propriété qu'ils ont de relâcher.

11. Ce que nous dirons ſur les hémorrhoïdes, & ſur le flux trop abondant des menſtrues ou des lochies, ſera applicable aux hémorrhagies par le fondement ou par la matrice. Nous y renvoyons.

SECTION II.

L'Aſthme.

1. L'aſthme eſt une reſpiration gênée & laborieuſe avec crainte de ſuffocation.

2. Cette maladie s'appelle tantôt *dyſpnée*, tantôt *aſthme*, tantôt *orthopnée*, ſelon qu'elle a plus ou moins d'intenſité.

3. L'aſthme eſt, 1° *périodique* ou *continu*; 2° *humide* ou *ſec*; 3° *naturel* ou

faux; car il peut dépendre du calcul de la véſicule du fiel; des tumeurs du diaphragme, du foie, de l'eſtomac; de l'hydropiſie de la poitrine ou du péricarde; d'un polype & d'autres cauſes. Nous ne traiterons ici que de la premiere eſpece.

4. Il attaque ſur-tout les hommes qui ont paſſé le tems de la jeuneſſe, & qui ſont gras. Il règne plus en été & en automne qu'en hiver.

5. Les cauſes éloignées de cette maladie ſont l'air impur ou imprégné de particules nuiſibles; le tonnerre; les grandes paſſions de l'ame; la petite-vérole, le ſcorbut, les fiévres intermittentes, le catarrhe; la cicatriſation des anciens ulceres ou la ſuppreſſion des évacuations qui avoient coutume de ſe faire par les hémorrhoïdes ou les cauteres; la répercuſſion de l'évacuation critique de l'éryſipèle ou de la goutte, ou de l'enflure œdémateuſe des pieds; les bleſſures du diaphragme; la diſpoſition héréditaire.

6. Les cauſes prochaines ſont, 1° l'obſtruction des bronches & des véſicules pulmonaires par des humeurs épaiſſes ou des tubercules durcis, ce qui eſt prouvé par l'inſpection des cadavres & la conſidération des cauſes éloignées; 2° l'irritation des nerfs qui ſervent à la reſpi-

respiration, & de-là la contraction spasmodique des fibres qui unissent les anneaux cartilagineux des bronches, ce que démontrent l'asthme qui suit les accès apoplectiques & hystériques, le scorbut, les évacuations âcres répercutées; la section du nerf diaphragmatique ou la compression des nerfs dans l'occiput, qui donne naissance à cette maladie; l'ouverture des cadavres où l'on a trouvé tous les visceres sains; la respiration libre & égale avant l'accès.

7. Voici comme se passe l'accès. D'abord l'estomac, après avoir éprouvé un sentiment de resserrement, se distend & envoie par en-haut une grande quantité de vents. Viennent ensuite la chaleur, la fiévre, l'engourdissement, la douleur de tête, les nausées & les urines pâles. Les poumons se roidissent, les esprits sont troublés, les membres sont dans l'engourdissement, la poitrine éprouve contre l'ordinaire un sentiment de pesanteur, la respiration est difficile, la voix est enrouée. Tous les symptomes prennent plus d'intensité pendant la nuit. Le thorax étant resserré, la respiration est lente. Le malade, pour respirer, tient le col droit, & éleve beaucoup les épaules; il vomit une bile jaune; il se trouve plus mal dans son lit; l'air froid lui fait du

bien ; ſes yeux verſent des larmes involontaires ; ſon pouls eſt petit, débile, intermittent. Son cœur palpite, ſon viſage devient noir, & il eſt preſque ſuffoqué. Le reſſerrement diminuant, il crache un phlegme viſqueux, ou doux, ou ſalé, ou putride, & où l'on diſtingue des filamens noirs. Ses urines alors colorées dépoſent. L'accès ceſſant, les crachats ceſſent auſſi.

Quand la maladie eſt invétérée, les pieds & les mains s'enflent ; la fiévre conſume le malade, ſur-tout la nuit ; le viſage devient livide. Elle conduit à l'hydropiſie, ou à la conſomption, ou à l'inflammation des poumons, ou à la léthargie, ou à la paralyſie.

8. Le trouble des fonctions de l'eſtomac, les flatuoſités, la fiévre, la chaleur, &c. ſont dûs à l'orgaſme du ſang & des nerfs ; le ſentiment de roideur & de peſanteur dans les poumons, au ſang qui s'accumule dans ce viſcere ; la gêne de la reſpiration & le ſiflement qui l'accompagne, à la réplétion & à la contraction des véſicules : de plus elle eſt lente, parce que l'air n'eſt reçu qu'avec peine dans les poumons. Le malade tient le col droit pour reſpirer, afin que le diaphragme deſcende plus facilement ; & il éleve les épaules, afin que les muſ-

cles ſcapulaires agiſſent avec plus de force. La chaleur du lit augmente les ſymptomes. Le viſage eſt noir, & il y a menace de ſuffocation, parce que le trajet du ſang par les poumons eſt empêché. Enfin l'hydropiſie naît de la fonction léſée de ce viſcere.

9. Le diagnoſtic eſt clair.

10. Le pronoſtic eſt plus avantageux dans la jeuneſſe que dans la vieilleſſe; dans l'aſthme dû aux évacuations ſupprimées, qu'à celui qui dépend des autres cauſes. Il eſt d'autant plus fâcheux que l'accès eſt plus fréquent & plus grave. L'aſthme qui dégénere en péripneumonie eſt mortel; la dyſpnée dure long-tems ſans danger; l'orthopnée étouffe ſubitement les vieillards; la reſpiration tremblotante, le pouls intermittent ou défaillant, la paralyſie des bras, la ſyncope, les palpitations du cœur, les urines en petite quantité, ſont des ſignes funeſtes; la reſpiration petite, lente & le froid annoncent que le malade eſt ſans aucune eſpérance, de même que le pouls qui, de lent qu'il étoit, devient débile & trop fréquent.

Le but du médecin dans l'aſthme humide, eſt d'atténuer, d'évacuer la matiere viſqueuſe, & d'empêcher qu'il ne s'en forme de nouvelle. On atténue, 1°

par les remèdes atténuans; 2° les liqueurs délayantes. On évacue, 1° par les vomitifs. Enfin on empêche une nouvelle matiere de se former, 1° par les doux purgatifs ou les diurétiques; 2° les cauteres & les vésicatoires; 3° le quinquina; 4° en évitant les alimens ou les boissons mucilagineuses.

Le but du médecin dans l'asthme convulsif est de réprimer l'orgasme des esprits: ce qu'on fait, 1° par les lavemens & les fomentations du thorax pour diminuer la constriction; 2° les frictions & les fomentations des pieds pour appeller les humeurs vers d'autres parties; 3° les opiats pour réprimer le spasme; 4° les anti-spasmodiques. La saignée apporte un soulagement momentané aux personnes pléthoriques, si les symptomes sont cruels. Les lavemens carminatifs sont utiles contre les flatuosités. Lorsque l'accès est terminé, le quinquina remédie à l'irritabilité.

12. Dans les deux especes d'asthme la situation élevée du malade, l'air pur, les alimens legers, & en petite quantité, conviennent: il faut éviter ceux qui causent des vents. Il est encore bon que le thorax soit à l'aise.

13. Si l'asthme est dû à quelqu'évacuation répercutée, il faut administrer

les diaphorétiques & tâcher de rétablir cette évacuation. S'il eſt dû à l'action de quelques particules nuiſibles, c'eſt aux remèdes qui leur ſont contraires & aux incraſſans qu'il faut avoir recours.

14. Les mercuriaux ſont-ils utiles dans l'aſthme humide?

SECTION III.

Lo Foibleſſe ou la Paralyſie de l'Eſtomac & des Inteſtins.

1. Il eſt une maladie qu'on peut appeller *foibleſſe des premieres voies*, qui attaque ſur-tout les perſonnes ſédentaires & livrées à l'étude; & qui, quoiqu'elle ſoit très-frequente, a été cependant preſque paſſée ſous ſilence par les auteurs qui ne lui ont pas encore donné de nom.

2. La vie ſédentaire, l'uſage trop fréquent des purgatifs trop âcres, le chagrin, l'intempérance dans le manger, l'uſage des alimens légumineux & venteux; les évacuations trop conſidérables, ſur tout du ſang; & les maladies qui ont précédé, telles que la dyſſenterie, l'avortement, les fiévres intermittentes & les ſpaſmes des premieres voies; enfin la diſpoſition héréditaire, donnent lieu à cette maladie.

3. Les cauſes évidentes, les ſympto-

mes, la guérison & l'ouverture des cadavres confirment que sa cause prochaine est le mouvement péristaltique des premieres voies affoibli ou quelquefois empêché, & les constrictions spastiques désordonnées & fréquentes du *duodenum*, & même de l'estomac.

4. Tels sont les symptomes: les anxiétés, la distention de la région épigastrique, un resserrement importun de constriction au gosier, les vents engendrés dans les intestins & qui ne peuvent en sortir, les douleurs du côté ou du sternum, la cardialgie, les rots acides, les signes de la plus grande acidité, les érosions & les douleurs des intestins, sur-tout lorsque l'estomac est vuide; la constipation ou le relâchement du ventre; les excrémens verts; l'appétit souvent augmenté; la débilité, la petitesse & la lenteur du pouls; les érections de la verge fréquentes, mais foibles; la langueur de l'ame; les vertiges, les palpitations, le tintement des oreilles, l'insomnie & la maigreur.

5. La nourriture, qui est sur-tout composée de végétaux, tourne à la fermentation acide, par la double cause de la chaleur du lieu où elle est reçue, & du repos où elle est par le défaut du mouvement péristaltique: de-là les vents & la

production des ſels acides qui donnent naiſſance aux ſymptomes précédens. La douleur du goſier & du côté dépend de la ſympathie de ces parties avec celles qui ſont affectées, par le moyen de la huitieme paire & de l'intercoſtal.

6. Que le médecin prudent promette à peine la guériſon parfaite de cette maladie, parce qu'en effet elle ſe guérit très-difficilement & qu'elle revient très-aiſément pour les moindres fautes dans le régime. Le malade, quoiqu'épuiſé, n'eſt encore dans aucun danger, s'il veut s'aſtreindre aux loix qu'on lui preſcrira.

7. Il faut, 1° évacuer les premieres voies par le vomiſſement excité avec la décoction des fleurs de camomille, & par des petites doſes de la teinture amere de rhubarbe; 2° fortifier les inteſtins avec les remèdes échauffans amers, le quinquina, & les eaux ferrugineuſes; 3° ordonner l'exercice du cheval, qui, agiſſant ſur-tout ſur les parties affectées par les ſecouſſes répétées qu'il occaſionne, fait eſpérer les effets les plus favorables; 4° faire uſer des alimens qui entrent en fermentation putride, comme la viande, le fromage gâté, &c. & proſcrire ceux qui s'aigriſſent; 5° enfin conſeiller pour boiſſon l'eau, le vin de Madère, ou l'eſprit-de-vin de France délayé avec l'eau,

& défendre toutes les eſpeces de bière ; excepté celle qu'on appelle *porter*.

8. Il eſt avantageux de ſe baigner dans l'eau froide, ou de la recevoir verſée ſur le corps nud, ou d'expoſer aux canaux dont elle ſort l'eſtomac lui-même & les parties qui l'avoiſinent ; de vivre dans un air tempéré & très-ſec ; de faire des frictions ſur les extrémités ; d'être ſouvent en mouvement ; & de prendre plutôt pour alimens les ſubſtances qui ſe digerent avec peine, que celles qui s'alterent aiſément : ainſi il y en a beaucoup qui digerent la chair de bœuf, & qui ne peuvent point digérer d'autres alimens. Il eſt bien de mêler aux alimens une grande quantité de ſel marin.

9. Toutes les évacuations, ſur-tout celles qui ſont excitées par les émétiques & les cathartiques réitérés ; les alimens tirés des végétaux ; l'infuſion de thé trop chaude ou délayée ; l'intempérance dans le vin ou le manger, l'abſtinence, le lait & la crême ; le beurre ſurtout, quand il n'eſt pas ſalé ; toutes les ſubſtances graſſes, la pâtiſſerie, les acides, & les boiſſons acides comme le *punch*, les paſſions de l'ame ſubites ſont contraires à cette maladie.

10. Si les alimens ne ſont pas retenus dans les premieres voies, les ventouſes

appliquées à deux doigts au-dessous de l'estomac pour comprimer ce viscere, une éponge imbibée de vinaigre, un cataplasme échauffant ou de la laine non apprêtée, bien séche & imprégnée de particules échauffantes, appliqué extérieurement, sont de bons remèdes. Il ne faut donner de la nourriture que très-peu à la fois, & dans les intervalles on permet quelque substance moins propre à soutenir, mais plus agréable. Le vin pur, rude & froid est encore bon, aussi-bien que l'exercice modéré du cheval, les eaux ferrugineuses, & la tranquillité de l'ame.

11. Si les alimens s'aigrissent, outre les remèdes indiqués, les poudres absorbantes anti-acides conviennent. On les fait prendre après la digestion.

12. Mais si la pituite seule remplit l'estomac, les symptomes sont plus doux. Ces symptomes sont l'appétit perdu, l'enflure, les étourdissemens, les lipothimies, la fiévre erratique, les nausées, le vomissement. Dans ce cas il convient d'évacuer par en-haut, parce que c'est la voie la plus prompte; de secouer par l'équitation ou tout autre genre d'exercice par lequel la partie supérieure du corps est mise en mouvement; de bien couvrir la région épigastrique; de boire du vin rouge, ni trop, ni trop peu; de

fortifier l'eſtomac avec la teinture de rhubarbe amere, le quinquina & les martiaux; & de boire trois ou quatre fois par jour après la digeſtion un verre aſſez ample d'eau de chaux, parce que rien ne diſſout les matieres viſqueuſes avec plus d'efficacité.

13. Il faut encore recommander à ceux dont l'eſtomac a été attaqué de quelque vice d'obſerver, après avoir recouvré la ſanté, le même régime qu'ils obſervoient étant malades; car ce viſcere en ſera de nouveau affecté, ſi la ſanté n'eſt ſoutenue par les mêmes précautions qui ont ſervi à la rétablir.

SECTION IV.

Les Hémorrhoïdes.

1. Les hémorrhoïdes ſe diſtinguent, 1° en *ouvertes* & *fermées*; 2° en *externes* & *internes*. Ces dernieres ſe connoiſſent par l'introduction du doigt dans le fondement.

2. La cauſe eſt l'obſtruction, l'inflammation & l'enflure des vaiſſeaux hémorrhoïdaux, occaſionnées par la conſtipation, les purgatifs trop forts, ou quelqu'évacuation critique.

2. Il paroît à l'anus une petite tumeur accompagnée de douleur & de chaleur,

laquelle, après avoir acquis un certain volume, ſe termine par réſolution, ou par induration, ou par ſuppuration. Dans ce dernier cas il coule un peu de pus ſanguinolent, & inſenſiblement les hémorrhoïdes ſe deſſéchent.

4. Quand les hémorrhoïdes ſuccedent à une maladie, quand la complexion de celui qui les a eſt mauvaiſe, ou quand l'état de ſon corps eſt fébrile, & quand l'écoulement du ſang n'augmente pas la foibleſſe, il eſt peu ſûr de les ſupprimer; car elles ſont une criſe, & non pas une maladie. Or, ſi on les ſupprime imprudemment, il s'enſuit promptement les maladies les plus graves, la matiere de l'évacuation ſe jettant ſur les viſceres. Les hémorrhoïdes anciennes ou irritées, dégénerent quelquefois en fiſtule à l'anus.

5. Mais ſi elles ſont vraiment nuiſibles, on vient à bout de les ſupprimer, 1° par la ſaignée, ou les ſang-ſuës appliquées ſur leur partie la plus élevée; 2° les ſels purgatifs; 3° la fleur de ſoufre priſe intérieurement; 4° les fomentations & les cataplaſmes diſcuſſifs; 5° les onguens répercuſſifs; 6° en conſervant l'orifice ouvert dans la ſuppuration, & évitant les échauffans, le grand exercice & l'équitation.

SECTION V.

L'Ictère.

1. L'ictère, ou jaunisse, ou maladie royale, ou épanchement de bile, est cette maladie où la couleur de la tunique albuginée & de la peau est jaune ou noirâtre.

2. On distingue l'ictère, 1° en *jaune* & *noir* : le dernier ne diffère de l'autre qu'à raison du degré ; 2° en *continuel* & *périodique* ; 3° en *idiopathique* & *symptomatique* ; 4° en *critique* & *symptomatique* ; 5° en *ictère* avec fiévre, & *ictère* sans fiévre.

3. Les causes éloignées sont la colique hystérique ; la colique bilieuse ; les poisons, comme la morsure de la vipere, ou du chien enragé ; la staphisaigre ; les drastiques ; la tristesse & la colere ; l'ossification ou la compression des conduits bilieux causée par les tumeurs internes ou externes ; la grossesse ; le méconium non suffisamment évacué ; l'obstruction, le squirrhe, ou l'abcès du foie ; les fiévres, sur-tout intermittentes, arrêtées trop promptement par le quinquina ; les pierres qui bouchent le conduit cystique.

4. La cause de l'ictère est, 1° le refoulement & l'absorption de la bile déja séparée, ce que prouvent les injections

faites par le conduit hépatique ou la véſicule du fiel, leſquelles rétrogradent juſqu'à la veine-cave, les compreſſions externes & les obſtructions internes des conduits bilieux; 2° la quantité augmentée, la viſcoſité ou l'acrimonie de la bile non ſéparée, ce qui devient probable par la jauniſſe prompte que cauſe la morſure de la vipere; par la ſquirrhoſité du foie; par l'état ſain de ce viſcere après la mort, & la véſicule du fiel où l'on ne trouve point du tout de bile; & par le ſymptome ictérique dans les fiévres, où les excrémens démontrent que la ſécrétion de la bile n'eſt pas arrêtée.

5. La pareſſe; la laſſitude; la couleur jaunâtre des yeux & de la peau; la conſtipation; la diminution de l'appétit; la blancheur des excrémens; les urines épaiſſes qui dépoſent & qui teignent en jaune le linge; la ſalive jaune & amere; la reſpiration difficile; la conſtriction, la peſanteur, la tenſion, la douleur de l'hypochondre droit, la demangeaiſon de la peau; le vomiſſement; la tranſpiration gênée; quelquefois la vîteſſe du pouls; le hoquet, ſont les ſymptomes de la jauniſſe. Quand elle ceſſe, la diarrhée ſurvient.

6. La conſtipation, la blancheur des excrémens, la pléthore & la pareſſe ſont

dûes au cours de la bile empêché; la couleur bilieuſe de la peau & des ſécrétions, & l'amertume des dernieres, au refoulement, à l'abſorption ou à la ſurabondance de la bile; la peſanteur, le hoquet & le vomiſſement, au gonflement & à l'irritation de la véſicule du fiel; la demangeaiſon & la gêne de la reſpiration, à l'acrimonie de la bile qui séjourne ſous la peau. Enfin c'eſt la bile qui, devenant plus âcre par ſon ſéjour, & ſe jettant ſur les inteſtins, produit la diarrhée.

7. La couleur jaune de la peau, des yeux, de l'urine & la blancheur des excrémens ſuffiſent pour bien établir le diagnoſtic.

8. Si le malade eſt jeune, robuſte, jaunâtre, & ſi ſa jauniſſe n'eſt pas accompagnée d'autres maladies, le pronoſtic eſt plus heureux que s'il eſt vieux, affoibli, noirâtre & attaqué d'autres maladies. L'ictère qui ſurvient dans les fiévres, ſur-tout les derniers jours, fait l'office de criſe. Mais celle qui ſuit l'inflammation du foie, de l'eſtomac ou du *duodenum*, annonce le danger le plus éminent. La ſueur naturelle eſt un ſigne très-favorable. C'eſt avec raiſon qu'on regarde comme incurable l'ictère qui accompagne l'hydropiſie.

9. On excite la ſécrétion de la bile, 1° par la ſaignée, ſi le malade eſt pléthorique; 2° le vomiſſement réitéré; 3° la rhubarbe priſe continuellement & à petite doſe; 4° les apéritifs, mais ſur-tout le ſavon pris par la bouche, ou en lavement, & les eaux ferrugineuſes adminiſtrées vers la fin de la maladie; 5° les fomentations & les cataplaſmes appliqués conſtamment ſur l'hypochondre droit; 6° en détruiſant par les remèdes qui leur ſont propres, les cauſes éloignées, comme les pierres, les ſpaſmes, les poiſons, les fiévres, &c; 7° par les alimens & les boiſſons aceſcentes, l'exercice, les frictions & les amuſemens.

SECTION VI.

Le Calcul cyſtique.

1. Les anciens médecins ne connoiſſoient point cette maladie, quoique fréquente. Ce fut dans le ſixieme ſiécle, tems où l'on s'appliquoit beaucoup à la ſcience de l'anatomie, qu'on eut la premiere connoiſſance des calculs cyſtiques, & les ſymptomes qui les accompagnent ne furent décrits que long-tems après.

2. Les cauſes prédiſpoſantes ſont la vieilleſſe, la vie ſédentaire, l'uſage de

l'eſprit-de-vin, les alimens épais & ſecs; la lithiaſie & la goutte. Les femmes y ſont auſſi plus ſujettes.

3. On diſtingue les calculs en *grands* & *petits*; en *friables* ou *durs*; en *raboteux* ou *incruſtés*; en *ovales* ou *anguleux*; en *cendrés*, *jaunâtres* ou *noirs*; en *inflammables* & *non inflammables*.

4. Les calculs d'une texture plus ſolide & d'une couleur plus foncée, ne ſe diſſolvent ni dans l'eau, ni dans l'eſprit-de-vin très-rectifié, ni dans l'eau de chaux, ni dans l'eau de ſavon. L'huile de tartre par défaillance paroît poſſéder la faculté de les diſſoudre. Ils brûlent comme une chandelle, & leur réſidu eſt une matiere terreſtre en très-petite quantité: par conſéquent ils ne réſultent pas tant d'une partie ſaline, que de la jonction de la partie huileuſe & inflammable de la bile avec la partie terreſtre, jonction qui eſt favoriſée par le repos & l'épaiſſiſſement, & qui eſt encore augmentée par le mouvement des parties voiſines. Le calcul récent contient un *mucus* abondant, c'eſt pourquoi il ſe diſſout dans l'eau chaude & s'enflamme à peine.

5. Les calculs qui reſtent dans la véſicule du fiel ſe manifeſtent quelquefois par le poids & la douleur ſourde de la partie. Mais ceux qui ont leur ſiége conſtant

tant dans le conduit cyſtique ou le conduit cholédoque, excitent une douleur ſubite, profonde, aiguë & cruelle à la partie droite de l'eſtomac, douleur qui s'étend juſqu'au dos, & qui a des rémittences & des redoublemens; les nauſées ou le vomiſſement; les vents & la tenſion de l'hypochondre. De plus le ventre eſt reſſerré; les excrémens ſont blancs; le pouls plus foible eſt à peine plus vîte, ſi ce n'eſt dans les douleurs fortes & durables; la ſituation verticale du malade & ſa poſition ſur le côté gauche le font ſouffrir; la dyſpnée, la cardialgie, le mal-aiſe, l'anxiété, l'abbatement de l'ame, & les convulſions ont lieu; les urines ſont jaunes après avoir été pâles; la peau & les yeux ont la même couleur. Enfin, la douleur ceſſant tout-à-coup, la diarrhée ſurvient quelquefois, les calculs ſortent par le fondement, & les ſymptomes de la jauniſſe ſe diſſipent par degrés.

La cachexie, la conſomption, la jauniſſe preſque continuelle, & l'hydropiſie ſont la ſuite des récidives fréquentes de cette maladie.

6. Tous ces ſymptomes ſont dûs à la ſenſibilité du conduit, à la ſympathie des intercoſtaux avec pluſieurs autres nerfs, & au cours de la bile arrêté.

7. On diſtingue cette maladie de l'inflammation du foie, de l'eſtomac, ou des inteſtins, par le redoublement & la rémittence des ſymptomes, la couleur jaune, & les calculs qui ſortent par le fondement; des ſpaſmes hyſtériques, parce qu'on reconnoît ces derniers par l'habitude du corps nerveuſe.

8. L'ictère eſt rarement dangereux, ſi ce n'eſt chez les femmes groſſes, & quand l'inflammation des conduits eſt très-grande. La nature a ſouvent pu par ſes ſeules forces diſſoudre les calculs, lorſque les ſecours de la médecine étoient peu efficaces. Le médecin peut donc à peine promettre une guériſon parfaite; car cette maladie revient ſouvent par intervalles, & tourmente le malade pendant toute ſa vie.

9. Dans l'accès, le but eſt de relâcher le conduit & de pouſſer le calcul par en-bas.

On relâche le conduit, 1° par la ſaignée, ſi le malade eſt pléthorique & s'il a de la fiévre; 2° les décoctions, les bouillons lubrifians & huileux pris intérieurement; 3° les cataplaſmes, les fomentations & le demi-bain; 4° les anodins, ſi la douleur eſt extrême; 5° les lavemens relâchans huileux.

On pouſſe le calcul par en-bas, 1° par

les doux purgatifs pour accélérer le mouvement vermiculaire des inteſtins ; 2° les frictions ſur l'hypochondre droit, & le dos contre la partie malade ; 3° le vomiſſement & l'exercice, pourvu qu'il n'y ait point de douleur aiguë. Hors de l'accès, il faut diſſoudre les calculs, & empêcher qu'il ne s'en forme d'autres.

On tente cette diſſolution, 1° par le vomiſſement doux & réitéré, que l'on a ſouvent vu briſer & chaſſer au dehors les concrétions calculeuſes encore molles ; 2° les médicamens deſtinés à remplir cette indication, mais qui ſont peu efficaces, comme le petit-lait, le ſuc de *gramen*, le ſavon de Veniſe, la décoction des cinq racines apéritives, du *pariera-brava*, & de la garance.

On empêche la nouvelle production des calculs, 1° par les apéritifs ſalins ; 2° les eaux minérales ferrugineuſes qui atténuent le ſang trop épais ; 3° l'exercice, ſur-tout celui de cheval.

SECTION VII.

Le Diabètes.

1. Le diabètes eſt une évacuation trop conſidérable d'urines, ordinairement douces, accompagnée d'une grande ſoif.

On le diſtingue inutilement en *vrai*

& *faux*. Le vrai eſt celui où la boiſſon paſſe par la voie des urines ſans être changée : le faux eſt celui où il y a colliquation des humeurs. Mais il eſt mieux diſtingué pour la pratique en *originaire* & *ſymptomatique*. Il accompagne quelquefois la fiévre hectique, mais plus ſouvent le mal hyſtérique.

3. Les cauſes prochaines ſont les maladies fébriles antécédentes, ſur-tout ſi elles ſont guéries par des évacuations immodérées ; la morſure du ſerpent dipſade ; l'uſage trop long des eaux acidules, ſur-tout dans les tems froids ; les médicamens diurétiques.

4. Le diabètes n'eſt dû ni à l'intempérie chaude des reins ; ni à quelque ſel qui coagule le ſang ; ni aux ſels retenus dans le corps, à cauſe du ſang abondant en eſprits fermentés ; ni à la conſtriction de la peau ; ni au mêlange dépravé de la bile. Il paroît que ſa cauſe prochaine eſt, 1° le trop grand relâchechement des glandes rénales qui filtrent l'urine, ce qui eſt prouvé par les cauſes éloignées, l'analogie des autres évacuations augmentées, le traitement, l'inſpection des cadavres ; 2° une ſéroſité âcre & atténuée, ce que prouvent les ſpaſmes, les éruptions inflammatoires, & les ulceres malins qui accompagnent le diabètes.

5. Les ſymptomes ſont l'écoulement extraordinaire des urines, limpides, douces, d'une bonne odeur, qui égalent ou qui ſurpaſſent la quantité de la boiſſon ; une ſoif inſupportable, la ſéchereſſe de la bouche, le crachement fréquent d'une ſalive écumeuſe, la chaleur des entrailles, la fiévre hectique, l'enflure des lombes, des teſticules & des pieds ; la conſomption, & la mort.

6. Le ſang eſt privé de ſa partie la plus fluide, de-là la ſéchereſſe de la bouche, la ſalive écumeuſe, & la ſoif. Les parties chyleuſes ſont mêlées à l'urine, de-là la ſaveur douce. Le ſang & les autres humeurs ſont en colliquation, & l'humidité de l'air eſt pompée par le corps, de-là l'abondance de l'urine qui excede la boiſſon. Les humeurs ſont acrimonieuſes, de-là la fiévre hectique. Les ſolides ſont affoiblis, de-là l'enflure des lombes, des teſticules & des pieds.

7. La quantité de l'urine augmentée annonce le diabètes, & l'émiſſion volontaire le diſtingue de l'incontinence d'urines.

8. Le diabètes récent ſe guérit aiſément, celui qui eſt ancien ſe guérit avec beaucoup de peine. Il ne faut preſque jamais en attendre la guériſon chez les grands buveurs & les vieillards.

9. Il faut détruire le relâchement des reins, & corriger les humeurs âcres & atténuées. Ce qu'on fait, 1° par les corroboratifs & les astringens; 2° les incrassans & les mucilagineux; 3° l'eau de chaux; 4° l'eau de Bristol; 5° l'usage des substances plutôt solides que liquides, les gelées, le riz, le sagou, le salep, les poissons testacés; l'air sec & chaud; un lit dur, & l'exercice modéré & journalier; 6° par un emplâtre défensif appliqué sur les lombes, ou, ce qui vaut mieux, par une ceinture large qui embrasse étroitement les lombes & le ventre.

SECTION VIII.

L'Incontinence d'Urines.

1. L'incontinence d'urines est une excrétion d'urines involontaire dûe au relâchement du sphincter de la vessie, lequel dépend lui-même de paralysie, de contusion, du bain froid où l'on est resté trop long-tems, de l'enfantement, d'un accouchement difficile, de l'enfance ou de la vieillesse, & des fiévres. On guérit par les astringens, les corroboratifs, & les onguens nervins appliqués extérieurement sur le pubis & le périnée.

SECTION IX.

La Lithiaſie ou le Calcul des Reins & de la Veſſie.

1. La lithiaſie eſt une douleur très-aiguë des reins, des uretères ou de la veſſie, cauſée par le calcul ou les petits graviers qui y ſont arrêtés.

2. On le diſtingue, 1° à raiſon de la partie affectée, en *calcul des reins* & *calcul de la veſſie ;* 2° à raiſon du calcul lui-même, qui eſt raboteux ou poli ; cendré, rouge ou brun ; friable ou dur.

3. Les cauſes éloignées ſont les mets ſplendides & difficiles à digérer, la vie ſédentaire, la vieilleſſe, le rhumatiſme, la goutte, la ſituation horizontale, le vin tartreux, l'eau remplie de matiere terreſtre & ſablonneuſe, la diathèſe du ſang pierreuſe, la diſpoſition héréditaire.

4. Le calcul ne doit ſon origine ni à une pituite viſqueuſe, ni à la fermentation des ſels oppoſés, ni à une matiere coagulante, ni à la putréfaction, ni aux ſels tartreux de l'urine ; mais aux particules ſablonneuſes & terreſtres du ſang, leſquelles s'arrêtent dans les tuyaux qui charrient l'urine, s'attirent mutuellement, &, s'uniſſant enſemble, forment d'abord une eſpece de *mucus*, & enſuite une vé-

ritable pierre avec l'aide d'une matiere glutineuſe.

5. On a trouvé dans les cadavres, des reins ulcérés, quelquefois entiérement corrompus, & des pierres arrêtées dans leur ſubſtance.

6. Le calcul, ſur-tout celui de la veſſie, a ordinairement un noyau autour duquel ſont arrangés pluſieurs croutes ou tuniques concentriques.

7. Si on le ſoumet à l'analyſe chymique on en obtient de l'air, du phlegme, un ſel volatil urineux, une huile & une terre morte. L'air ſeul compoſe la moitié de ſon volume; la matiere terreſtre, une quatrieme partie; l'huile, le phlegme, & le ſel compoſent l'autre quart: tant il s'en faut que ſa compoſition ſoit ſaline comme celle du tartre du vin.

8. Les ſignes du calcul récent ſont la douleur très-aiguë ou gravative dans les lombes, la chaleur, les nauſées, le vomiſſement, la conſtipation, le redoublement des ſymptomes après le repas, les urines ſablonneuſes & ſouvent ſanguines ou purulentes, l'iſchurie, le *coma*, l'inflammation, l'ulcération, la conſomption. Le rein gauche eſt plus ſouvent affecté que le droit.

Si le calcul tombe dans les uretères, les douleurs prennent la plus grande in-

tenſité, & s'étendent en en-bas vers la veſſie; la cuiſſe eſt engourdie, les teſticules ſont retirés, & l'urine eſt ſupprimée en partie.

Le calcul de la veſſie eſt accompagné de difficulté & de douleur en rendant les urines, avec envie continuelle d'uriner; de la tenſion & de la douleur de l'urèthre, d'un chatouillement continuel au gland, de téneſme, de diarrhée, d'urines muqueuſes, de mouvemens convulſifs en urinant; d'urines ſanguinolentes après l'équitation, avec augmentation de douleur dans la veſſie, l'urèthre & le gland.

9. Le vomiſſement eſt dû à la ſympathie des nerfs de l'eſtomac & du rein. La diſtention de l'eſtomac & des inteſtins eſt la cauſe du redoublement des ſymptomes après le repas. Le ſang & le pus coulent avec l'urine, parce que les vaiſſeaux ſont offenſés par les angles de la pierre. L'iſchurie dépend de l'inflammation du rein ou de l'obſtruction des voies urinaires. Le calcul, en deſcendant par les uretères, comprime & irrite les nerfs lombaires, & produit l'engourdiſſement de la cuiſſe & le retirement du teſticule.

La ſtrangurie & la tenſion de l'urèthre ſont dûes à l'irritation & à la preſſion du calcul ſur le ſphincter de la veſſie;

le ténesme & la diarrhée, à la contiguité de l'intestin *rectum*. Le chatouillement du gland est dû à la sympathie des nerfs de la même membrane qui tapisse tout l'intérieur de l'urèthre, ou à l'obstruction de la petite glande lymphatique qui est au-dessus du frein; la mucosité des urines, à ce que le *mucus* de la vessie est emporté, & aux ulcéres.

10. Le calcul des reins se distingue du *lumbago*, par le vomissement & les urines sablonneuses; de la colique, par le grouillement des intestins & les douleurs plus profondes qui ont lieu dans ce dernier cas; de la passion hystérique qui attaque les reins, par l'effet des lavemens qui est d'augmenter l'intensité de cette derniere maladie.

On établit le diagnostic du calcul de la vessie avec la sonde, ou par l'introduction du doigt dans le fondement: c'est par ces moyens, par le chatouillement du gland & l'absence de la fiévre, qu'on peut aisément le distinguer de la strangurie.

11. Le calcul des reins n'existe pas sans un grand danger à cause des inflammations, des ulcérations, & de la suppression des urines qui l'accompagnent souvent. On le dissout plus aisément chez les adultes que chez les enfans. Lorsque

les ulceres ſe forment dans les reins, il n'y a plus d'eſpérance. La rétention de l'urine pendant quelques jours, le froid des extrémités, & les convulſions annoncent une mort prochaine. Le calcul de la veſſie eſt plus aiſément diſſous ou pouſſé au dehors que celui des reins.

12. Il y a deux traitemens à faire, l'un dans l'accès & l'autre hors de l'accès. On modere l'accès en diminuant l'inflammation, & en enlevant les ſpaſmes, 1° par la ſaignée; 2° les lavemens émolliens térébenthinés; 3° les décoctions émollientes, huileuſes; 4° les bains tiédes; 5° les opiats; 6° le repos.

Hors de l'accès, il faut attaquer la maladie elle-même, 1° avec les lithontriptiques pris par la bouche, ou injectés dans la veſſie, tels que ſont le ſavon d'Eſpagne, la leſſive de ſavon, les teſticules calcinés des animaux, l'eau de chaux, les porreaux, les oignons, le céleri, tous remèdes dont les forces lithontriptiques ſont confirmées par l'expérience. Il convient alors de tenir le malade dans un grand repos, & de faire enſorte qu'il n'ait le ventre ni reſſerré ni trop relâché; 2° en ne permettant que les alimens faciles à digérer, non aceſcens, les boiſſons viſqueuſes faites avec la bière ou la racine de guimauve, & une eau legere &

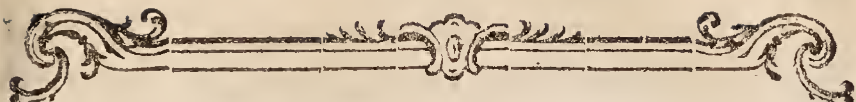
pure. Le malade couchera ſur un lit un peu dur & plus élevé à la tête qu'aux pieds.

13. Si le calcul de la veſſie ne céde point à ces remèdes, il faut avoir recours à la lithotomie.

14. L'eau de chaux, ſans employer le ſavon, eſt un excellent remède contre le piſſement de ſang. L'émulſion arabique, & la manne ſont bonnes auſſi pour entretenir le ventre libre.

15. On enleve avec ſuccès les petits graviers avec les eaux ferrugineuſes, diurétiques, & ſur-tout celles qui contiennent un ſel alkalin.





QUATRIEME PARTIE.

Des Maladies des Parties génitales & de la Matrice.

SECTION PREMIERE.

De ces Maladies en général.

LES maladies des parties génitales ſont celles qui touchent de plus près aux maladies dont nous venons de traiter. Quelque difficile que ſoit leur expoſition pour ceux qui veulent obſerver les régles de la pudeur, & ſuivre les préceptes de leur art, elle eſt cependant indiſpenſable : d'autant plus que ces maladies ne bornent pas, comme les autres, leurs effets aux ſeuls individus, mais qu'elles portent la corruption dans toute l'eſpece humaine.

SECTION II.

La Maladie vénérienne.

1. On ne peut définir la maladie vénérienne ſans faire l'énumération de ſes ſymptomes. De tous les ouvrages qu'on a faits ſur cette maladie, nul n'eſt comparable à celui de M. Aſtruc. C'eſt cet auteur que j'ai ſuivi.

2. La vérole n'étoit pas connue en Europe avant l'an 1493 ; car, 1° on n'en trouve aucune deſcription ni chez les médecins, ni chez les hiſtoriens, ni chez les poëtes qui vivoient avant ce tems-là. 2° Elle n'eſt point la même maladie que la lépre des anciens. 3° Les premiers qui en ont parlé dans leurs ouvrages conviennent qu'elle étoit abſolument inconnue auparavant.

3. Elle n'a point pris naiſſance en Italie, par le concours de certaines cauſes ; elle n'eſt point venue des climats Africains ; mais, paſſant de l'Amérique en Europe avec Colomb, elle ſe manifeſta pour la premiere fois dans la guerre de Naples.

4. Dans les commencemens elle faiſoit les plus cruels ravages. Avec le tems, elle a éprouvé de grandes variations dans ſes ſymptomes. Elle eſt aujourd'hui beaucoup plus modérée, mais elle exiſte encore, & elle exiſtera toujours, tant que les hommes auront commerce avec différentes femmes. Ceux qui eſperent qu'elle s'éteindra, eſperent en vain.

5. Elle ſe gagne toujours d'un homme ou d'une femme gâtée. Les parens qui l'ont la communiquent à leurs enfans, ou elle ſe contracte par le contact, qui

peut avoir lieu de différentes manieres: ſçavoir par le tact d'une partie ulcérée avec une partie ulcérée, le baiſer, la lactation, le coït.

6. Le virus vénérien eſt un poiſon particulier qui obſtrue, corrode les vaiſſeaux & corrompt tous les liquides.

7. La vérole commence preſque toujours par ſe manifeſter à la partie où s'eſt fait le contact.

8. Elle a ſon ſiége principal dans la graiſſe & le tiſſu cellulaire, mais il n'eſt pas le ſeul, comme l'obſtruction des glandes le prouve.

9. Son virus pénètre, 1° immédiatement par la peau ulcérée; 2° par les vaiſſeaux abſorbans, qui ſe terminent ou dans les veines lymphatiques valvuleuſes, ou dans les ſanguines.

10. Ses forces ſont en raiſon, 1° de l'abondance du virus vénérien; 2° de ſa qualité; 3° du tems qui s'eſt paſſé dans le contact; 4° du tempérament, d'où l'on voit pourquoi les uns ſont infectés de ce virus, tandis que d'autres qui ont couru les mêmes riſques ne le ſont pas; pourquoi il fait un progrès très-rapide chez les uns, très-lent au contraire chez les autres; pourquoi il reſte quelquefois long-tems dans un corps ſans produire d'effets ſenſibles.

11. On ne connoît encore aucuns remèdes internes qu'on puiſſe regarder comme prophylactiques. Les ablutions extérieures avec le miel, le vinaigre, l'urine, ou l'eſprit-de-vin ſont utiles.

12. Il eſt de toute néceſſité de diſtinguer deux tems dans la maladie vénérienne; l'un, où le virus n'eſt pas encore mêlé au ſang, & alors la maladie eſt locale; l'autre, où le ſang en eſt imprégné, alors la maladie eſt vraiment une vérole confirmée. Le traitement, dans ces deux tems, eſt abſolument différent. Traitons d'abord de la premiere maladie, & enſuite de la ſeconde.

13. La maladie vénérienne locale ſe manifeſte par pluſieurs ſymptomes différens, tels que la gonorrhée virulente, l'enflure des teſticules, la ſtrangurie, les bubons, la gonorrhée non virulente, les petits ulceres, les tumeurs du prépuce & du gland, les tubercules, les verrues, &c. leſquels ſont autant de maladies différentes : il faut donc traiter de chacun en particulier.

La Gonorrhée virulente.

1. La cauſe prochaine eſt l'abſorption du virus vénérien par les vaiſſeaux abſorbans, ſur-tout les lymphatiques, & ſon dépôt ſur l'urèthre. Il n'eſt point vrai qu'il

qu'il monte par l'urèthre, ou qu'il se mêle au sang pour se déposer ensuite avec la semence sur les parties de la génération.

2. Il n'y a aucune distinction à faire entre les gonorrhées virulentes, si ce n'est à raison du degré des symptomes, ou de la différence des parties affectées.

3. Cette maladie a trois périodes, celui où l'inflammation croît, celui où elle diminue, & celui du desséchement.

4. Les hommes, quatre jours ou environ après avoir contracté cette maladie, éprouvent au bout du gland un chatouillement voluptueux. On voit au bout de l'urèthre une petite quantité de sanie claire. Son orifice est enflé, rouge, béant. En rendant les urines, un sentiment de chaleur se fait sentir accompagné d'une piquure legere. Ensuite la douleur devient pongitive & semblable à celle qu'exciteroit une piquure d'aiguille. Il sort de l'urèthre un pus plus visqueux & plus abondant. Toute la verge se roidit, surtout l'urèthre qui est tendu, comme une corde, jusqu'au col de la vessie. L'inflammation augmente de jour en jour. L'urine, & sur-tout les dernieres gouttes, causent en sortant une ardeur & une douleur insupportables. Le pus devient jaune ou vert, & il est souvent

mêlé de ſtries ſanguines. Le ſommeil eſt fréquemment troublé par des érections involontaires, douloureuſes, & dans leſquelles la verge eſt courbée en en-bas. Quelquefois les glandes de *Cowper* s'enflent extérieurement : d'autres fois il ſurvient un abſcès au périnée. On voit ſouvent arriver la ſtrangurie, l'enflure des teſticules ou des glandes inguinales. Les lombes ſouffrent. Cet état dure une ſemaine ou deux.

Enfin tous les ſymptomes s'adouciſſent : les urines ſont moins ardentes. Le pus devient plus blanc & plus égal ; la verge n'eſt ni courbée, ni ſi douloureuſe dans les érections ; l'urèthre n'eſt plus tendu : voilà le ſecond tems.

L'inflammation calmée, le malade urine ſans la moindre douleur. Le pus blanc, égal, viſqueux, & filant, diminue peu-à-peu, & ceſſe totalement après qu'on a vu ſortir les globules diviſés d'une matiere viſqueuſe : voilà le troiſieme tems.

Les femmes éprouvent les mêmes ſymptomes, mais ſujets à quelques différences, à cauſe de la ſtructure différente des parties. La gonorrhée s'annonce chez elles par un ſentiment de demangeaiſon dans la vulve & une moiteur extraordinaire. Toutes leurs parties natu-

relles ſont enflammées, enflées, chaudes, douloureuſes, & elles ne peuvent ſupporter les approches d'aucun homme. Leurs urines ſont ardentes, mais moins que chez les hommes. Le pus eſt virulent, rarement ſanguinolent. Enfin l'inflammation diminue. Le pus devient blanc & épais, & enfin il ceſſe de couler.

5. Le ſiége de cette maladie chez les hommes eſt à peine bien décrit. L'inflammation commence & le pus ſort d'abord d'une petite glande de l'urèthre ulcérée, laquelle eſt ſituée auprès du frein; car, 1° au commencement de la maladie, c'eſt à cet endroit que le malade éprouve un chatouillement & une douleur en urinant. 2° Quand l'inflammation eſt petite, ſoit au commencement de la maladie, ſoit à la fin, on ſent à cet endroit un ulcere par la ſimple compreſſion extérieure des doigts, ou par l'examen intérieur avec la ſonde. 3° On guérit la gonorrhée, ou l'on arrête l'écoulement du pus par les injections qui ne pénetrent pas plus avant. 4° C'eſt à cet endroit qu'eſt le ſiége de la gonorrhée non virulente qui ſuit la gonorrhée virulente. 5° Si le pus venoit des parties qu'on aſſigne ordinairement, il reflueroit vers la veſſie dans certaines poſitions du corps, d'où tantôt il couleroit libre-

ment, tantôt il ſeroit ſupprimé ; ce qui n'arrive pas.

Si l'inflammation eſt petite, elle ne va pas au-delà de l'endroit que je viens d'aſſigner. Mais ſi elle eſt conſidérable, l'urèthre, les glandes de *Cowper*, les proſtates, les véſicules ſéminaires s'enflamment auſſi, & s'ulcerent. Voilà ce qu'apprend la diſſection des cadavres.

Elle apprend de même, & l'on voit auſſi que chez les femmes, les glandes du vagin & de l'urèthre ſont affectées.

6. C'eſt le virus vénérien, en ulcérant l'urèthre, qui donne naiſſance à tous ces ſymptomes. La verge ſe courbe à cauſe de l'irritation & de la contraction du frein. La douleur des lombes provient de la ſympathie des nerfs.

7. Il eſt aiſé de diſtinguer la gonorrhée de l'ulcere des reins ou de la veſſie, parce que dans ces deux derniers cas le pus ne ſort qu'avec l'urine. On la diſtinguera auſſi facilement de la gonorrhée purement dûe à l'excès du travail, parce que cette derniere n'eſt accompagnée ni de douleurs, ni de dyſurie, ni de malignité. Il eſt plus difficile de la diſtinguer chez les femmes des fleurs-blanches : cependant les douleurs de la gonorrhée ſont bien plus grandes ; & l'on a les preuves les plus certaines de ſon exiſtence, s'il

y a des ulceres aux parties naturelles.

8. Cette maladie, quoique moins grave chez les femmes eſt cependant plus difficile à guérir. Elle eſt d'autant plus mauvaiſe qu'elle ſe manifeſte plus promptement, que l'inflammation eſt plus grande, qu'il y a un plus grand nombre de parties affectées, & que les ſymptomes ſont plus violens. Elle eſt d'autant moins à craindre que le pus eſt plus blanc & plus égal, & que l'ardeur de l'urine eſt moindre. Le danger eſt très-grand s'il ſe fait une ſuppuration au-dedans du *ſcrotum*.

9. Il faut faire tous ſes efforts dans le premier tems pour appaiſer l'inflammation, 1° par la ſaignée; 2° les anti-phlogiſtiques; 3° les doux laxatifs; 4° les fomentations & la vapeur de l'eau chaude; 5° les cataplaſmes; 6° les injections émollientes.

Quand l'inflammation eſt un peu calmée, il faut dans le ſecond tems travailler à rendre le pus blanc & glutineux: ce qu'on fait par les mercuriaux dont la principale vertu, qui n'eſt cependant pas inutile dans le premier tems, favoriſe cet effet. Ils agiſſent d'autant mieux qu'on les applique plus près de l'ulcere; en conſéquence les injections mercurielles, les frictions avec l'onguent mer-

curiel ſur le gland & le raphée de la verge ſont de la plus grande utilité.

Dans ces deux tems, la nourriture doit être très-legere. Les échauffans, comme le vin, les épices, l'exercice, ſont nuiſibles, ſi ce n'eſt lorſque le corps eſt dans un état de foibleſſe.

Dans le troiſieme tems, il faut aider la reproduction de nouvelles chairs & cicatriſer l'ulcere, ce qu'on fait, 1° par les baumes térébenthinés; 2° les aſtringens; 3° les eaux ferrugineuſes; 4° l'eau de chaux; 5° le bain froid; 6° les injections deſſiccatives; 7° la nourriture un peu plus copieuſe, mais facile à digérer; 8° la privation continuée des plaiſirs de l'amour, & même de tout ce qui peut exciter des idées laſcives.

10. On modere l'ardeur des urines par les adouciſſans & le camphre. On prévient les douleurs que cauſe la courbure de la verge, en la retenant en en-bas par le moyen d'une ligature. On guérit les abcès du périnée en les ouvrant au plutôt.

11. On vante une autre méthode de guérir la gonorrhée, ſçavoir par les injections legérement cauſtiques & aſtringentes, & miſes en uſage dès le commencement de la maladie. Mais, comme l'effet en eſt tantôt heureux & tantôt

malheureux, le médecin qui veut rendre la ſanté à ſon malade, & conſerver en même tems ſa réputation, ne doit pas s'en ſervir.

12. Il ſuccede ſouvent aux purgations exceſſives un écoulement de ſemence avant le coït, ou lorſqu'on fait des efforts pour rendre les excrémens; ou des pollutions nocturnes trop fréquentes, ce qui eſt ſuivi de foibleſſe & de langueur. Cela eſt dû à l'éroſion ou au trop grand relâchement du ſphincter des véſicules ſéminales. On guérit par les mêmes remèdes que j'ai recommandés dans le troiſieme tems de la gonorrhée.

13. Il eſt une autre eſpece de gonorrhée mal appellée *ſéche*. Le malade éprouve une dyſurie brûlante, & une grande inflammation de l'urèthre, avec très-peu ou point d'écoulement de ſanie. La ſtrangurie accompagne ces ſymptomes. Cette gonorrhée reconnoît pour cauſe une inflammation qui ne ſe termine pas par ſuppuration, mais par réſolution. On la guérit par les remèdes employés dans le premier tems de la gonorrhée ordinaire.

14. Pourquoi les purgatifs trop forts augmentent-ils les ſymptomes?

L'Enflure vénérienne des Teſticules.

1. La cauſe eſt l'inflammation de l'u-

rèthre dans la gonorrhée, communiquée par les vaiſſeaux déférens aux teſticules, par l'effet d'un exercice trop violent, de l'uſage des échauffans, des injections aſtringentes, ou des purgatifs trop forts. Il n'eſt pas vrai que la cauſe ſoit la ſuppreſſion de la ſemence virulente.

2. D'abord le flux virulent s'arrête un peu. Une douleur lancinante ſe fait ſentir dans les teſticules; le cordon ſpermatique devient dur; l'épididyme, enſuite le teſticule commencent à s'enfler, & la fiévre s'éleve en même tems. Le volume du teſticule augmente conſidérablement avec douleur vive, chaleur & peſanteur. Le ſcrotum eſt rouge & tendu. Si l'inflammation ſe réſout, le flux de la gonorrhée reparoît, le volume du teſticule diminue par degrés, mais ſouvent la dureté de l'épididyme perſiſte. Si elle ne ſe réſout pas, elle ſe termine par la ſuppuration, ou le ſquirrhe, ou la gangrene du teſticule.

3. L'inflammation communiquée rend aiſément raiſon de ces ſymptomes.

4. Les cauſes précédentes font clairement diſtinguer l'enflure ſimple des teſticules, de l'enflure vénérienne.

5. Le pronoſtic eſt heureux, quand le flux de la gonorrhée reparoît. On réſout plus aiſément l'enflure des teſticules qui

doit ſon origine à une gonorrhée que celle qui la doit à la vérole. Le pronoſtic eſt toujours douteux, lorſque l'inflammation eſt grande. Il eſt funeſte, ſi la douleur ceſſe ſans que l'enflure diminue.

6. On guérit, 1° par la ſaignée; 2° les fomentations; 3° les cataplaſmes; 4° les ſuſpenſoirs; 5° les doux purgatifs; 6° l'uſage tant interne qu'externe des mercuriaux; 7° le vomiſſement excité avec le turbith minéral; 8° les alimens très-legers, le repos, & la ſituation horizontale.

Les emplâtres mercuriels, les fumigations conviennent pour diſſiper la dureté perſiſtante. Ces remèdes ſont bons dans toutes les tumeurs vénériennes qui ſe terminent par induration.

Si la tumeur tend à la ſuppuration, il faut l'ouvrir au plutôt. Il faut l'emporter par le fer, ſi elle eſt attaquée de cancer ou de gangrene.

La Strangurie vénérienne.

1. Il faut néceſſairement diſtinguer la ſtrangurie inflammatoire de la ſtrangurie habituelle. J'ai parlé de la premiere en traitant des maladies fébriles; je vais à préſent parler de l'autre.

2. La ſtrangurie habituelle eſt dûe, 1°

à la constriction de l'urèthre par les cicatrices; 2° aux excroissances durcies; 3° à la tuméfaction des prostates & des glandes de *Cowper*.

3. L'urine coule par un petit filet, souvent interrompu, & quelquefois bifurqué. La vessie se vuide lentement; tantôt le malade éprouve une irritation qui le sollicite à uriner, tantôt il n'en éprouve point.

4. 1° Enflammer, & ulcérer l'urèthre; 2° les bougies mercurielles; 3° la sonde de plomb; 4° ouvrir l'urèthre à l'endroit affecté & enlever l'obstacle; 5° les remèdes déja prescrits pour la dureté du testicule, si l'obstacle a son siége dans les prostates, voilà les moyens qu'on emploie contre cette maladie.

Le Bubon vénérien.

1. Les auteurs qui rangent les bubons parmi les principaux signes de la vérole se trompent. Ils peuvent se manifester le sang étant gâté, ou sans qu'il le soit. Je ne traiterai ici que des derniers.

2. On les distingue, 1° à raison du lieu: c'est l'aîne gauche qui est enflée, ou la droite, ou toutes les deux; 2° le bubon est inflammatoire ou squirrheux.

3. Le bubon est dû au virus vénérien qui est absorbé par les vaisseaux lym-

phatiques, & qui obſtrue les glandes inguinales.

4. On ſent dans l'aîne une douleur accompagnée d'une petite dureté. Elle augmente juſqu'à ce que la peau s'éleve & ſoit rouge. La partie eſt chaude & vexée par une douleur aiguë. Le malade marche avec peine. Le bubon s'éleve de plus en plus, les pulſations s'y font ſentir, & il devient pourpré. Enfin, les ſymptomes ceſſant, il coule un pus bien formé, le fond de l'ulcere ſe remplit de nouvelles chairs, & elles ſont recouvertes par la peau qui ſe régénere.

Mais lorſque le bubon durcit avec très-peu ou point de douleur & de chaleur, & qu'il reſte dans le même état, alors il devient ſquirrheux. Il eſt immobile ou mobile. Quelquefois il dégénere par la ſuite en carcinome.

5. Les ſymptomes vénériens antécédens font aiſément diſtinguer les bubons vénériens des bubons peſtilentiels ou ſcorbutiques. Voici les autres ſignes qui le feront diſtinguer de la hernie inguinale : la hernie céde facilement à la preſſion du doigt, mais revient promptement à ſon premier état ; le bubon vénérien ou ne céde point, ou retient l'impreſſion du doigt. Toute la tumeur que forme la hernie eſt molle, celle que forme le

bubon l'eſt ſeulement à ſa partie la plus élevée. Enfin l'une & l'autre ont leurs ſymptomes particuliers. Il eſt très-difficile de diſtinguer les bubons locaux de ceux qui ſont dûs à la corruption du ſang, quand elle ne s'eſt pas encore manifeſtée par ſes ſymptomes : les premiers ſont toujours accompagnés ou précédés immédiatement de la gonorrhée ou d'un chancre, les autres naiſſent ſans cauſe manifeſte. Le jugement eſt aidé par la vie précédente du malade.

6. Le pronoſtic eſt toujours heureux dans le bubon inflammatoire. S'il diſparoît ſubitement, toute la maſſe du ſang eſt corrompue. Il eſt toujours incertain dans le bubon ſquirrheux ; il eſt fâcheux, quand il commence à être douloureux. Lorſqu'il eſt dégénéré en carcinome ; ou il n'eſt pas adhérent aux vaiſſeaux inguinaux, & alors le pronoſtic eſt douteux : où il y eſt adhérent, & dans ce cas nulle guériſon à attendre.

7. Les premiers jours, lorſque le bubon eſt à peine gros comme une châtaigne, on peut en opérer la réſolution avec ſûreté ; mais s'il eſt plus gros, ou s'il enfle promptement, il faut le faire ſuppurer. On opere la réſolution, 1° par la ſaignée ; 2° les purgatifs ; 3° l'uſage tant interne qu'externe des mercuriaux ;

4° les alimens legers. On obtient la suppuration, 1° par les emplâtres maturatifs; 2° les cataplaſmes ſuppuratifs; 3° les alimens nourriſſans & en grande quantité. Il ne faut adminiſtrer dans cet état ni ſaignée ni purgatifs.

Quand le bubon eſt tout-à-fait ſuppuré, il faut faire une large ouverture pour donner une iſſue au pus, 1° avec le fer; 2° avec le cauſtique. Enſuite on doit uniquement penſer à remplir de chair l'ulcere bien nettoyé. Mais s'il n'eſt pas d'une bonne nature, on le corrige par l'uſage interne du mercure: la nourriture doit alors être legere.

8. Voilà ce qu'il convient de faire pour guérir le bubon vénérien local, en quelqu'endroit qu'il ſoit.

9. Le bubon local peut-il ſe manifeſter ſans être précédé de ſymptomes vénériens?

La Gonorrhée non virulente.

1. La gonorrhée non virulente eſt un ulcere petit, calleux, non vénérien, qui reſte après l'ulcere de la gonorrhée dans le canal excrétoire même de la glande, & qui a le même ſiége; car, 1° la gonorrhée virulente dégénere en celle dont il eſt queſtion, 2° le malade ſent quelquefois une piquure dans le gland proche le frein; 3° par l'effet des injections

irritantes une douleur ſe fait ſentir à cet endroit, le pus en ſort en grande quantité, l'urine y excite chaleur, enſorte que l'on voit ſe manifeſter preſque tous les ſymptomes d'une gonorrhée virulente; 4° cela devient évident avec le ſecours de la ſonde ou par la compreſſion des doigts. Cette maladie ne peut donc dépendre ni des proſtates, ni des véſicules ſéminales, ni du relâchement ſeul des conduits excrétoires.

2. Elle eſt produite par les purgatifs trop fréquens & trop violens, les gonorrhées longues & réitérées, la foibleſſe du corps occaſionnée par la fiévre, ou la ſalivation ou d'autres cauſes. Ainſi les vaiſſeaux de l'ulcere ſont relâchés, & la cicatriſation ne peut ſe faire.

3. Il coule continuellement de l'urèthre un peu de ſanie claire, aqueuſe, tranſparente, ſur-tout après le repas ou un exercice trop fort. Les filamens d'un pus plus épais nagent dans l'urine. L'écoulement eſt plus abondant dans les tems chauds que dans les tems froids. Une piquure ſe fait quelquefois ſentir dans le gland.

4. Il eſt aiſé de diſtinguer cette gonorrhée non virulente de l'écoulement de la ſemence: la premiere flue toujours, la ſeconde ne flue que dans certains tems.

5. Le pronoſtic eſt plus heureux ſi la maladie eſt récente, que ſi elle eſt ancienne. Mais la guériſon en eſt toujours douteuſe; il faut la mettre au nombre de ces maladies qui réſiſtent à tous les efforts des médecins.

6. On emploie, 1° les remèdes aſtringens internes; 2° ceux qui détournent l'écoulement; 3° l'uſage intérieur des cantharides; 4° les eaux minérales ferrugineuſes; 5° les injections digeſtives ou qui rongent l'urèthre; 6° les injections ſtyptiques; 7° le bain froid de mer; 8° les alimens qui reſtaurent ſans échauffer, la privation des plaiſirs de l'amour, du vin, de l'exercice trop fort, & la tempérance dans le manger.

7. Si les forces ſe rétabliſſent, & ſi le malade éloigne de ſon eſprit les inquiétudes que lui cauſe ſon mal, le tems peut être d'un grand ſecours.

Les petits Ulceres vénériens, ou Chancres.

1. La cauſe de ces petits ulceres eſt le virus vénérien trop âcre & trop ſubtil qui corrode les vaiſſeaux mêmes, ou obſtrue & enflamme les glandes ſébacées.

2. Il paroît d'abord une tache rouge, qui, en s'élevant, reſſemble à un bouton miliaire, accompagné de chaleur & de demangeaiſon. Sa partie la plus élevée

blanchit insensiblement, & se change en un pus jaune visqueux. Il s'ouvre, & forme un ulcere enflammé, qui s'étend de tout côté. Il a ordinairement des bords blancs & calleux. Enfin il fait des progrès de plus en plus, & corrompt les parties voisines.

3. Tous ces symptomes sont dûs au virus vénérien qui enflamme & corrode.

4. Il est aisé de distinguer ces petits ulceres de l'excoriation du gland; mais il ne l'est pas de distinguer les petits ulceres locaux de ceux qui sont produits par la vérole. S'ils sont malins, s'ils parcourent rapidement leurs périodes, s'ils occupent le frein ou les caroncules myrtiformes, il est vraisemblable qu'ils sont du nombre des premiers; mais s'ils sont fort benins, s'ils disparoissent promptement pour reparoître de nouveau, il y a lieu de soupçonner que toute la masse du sang est infectée.

5. Le pronostic est meilleur lorsque la matiere contenue dans ces petits ulceres est aqueuse, que lorsqu'elle est visqueuse. Il est avantageux, si l'inflammation est récente & legere; il est douteux, si les ulceres sont anciens.

6. On guérit, 1° par la saignée; 2° les fomentations & les cataplasmes émolliens; 3° les mercuriaux; 4° les purgatifs;

tifs; 5° les frictions avec l'onguent mercuriel très-fort, ou l'application des caustiques mercuriaux; 6° en retenant la verge suspendue; 7° en ne permettant que des alimens très-legers.

7. Voilà ce qui convient contre tous les petits ulceres locaux, en quelqu'endroit qu'ils soient.

La Tumeur du Prépuce & du Gland.

1. Les tumeurs du prépuce & du gland se distinguent, 1° en *inflammatoires, œdémateuses* & *squirrheuses*; 2° en *phimosis* & *paraphimosis*.

2. La cause prochaine est le virus vénérien des petits ulceres qui obstrue les vaisseaux sanguins ou séreux. Il faut ajoûter à cette cause la compression des callosités.

3. Les causes éloignées sont l'impression du froid sur la verge, les caustiques irritans, le séjour de la sanie vénérienne, l'exercice, l'intempérance dans le vin, les échauffans.

4. L'inflammation, la rougeur, la chaleur, la douleur, l'enflure du prépuce & du gland commencent par l'inflammation des petits ulceres. La fiévre accompagne. L'urèthre est retréci, l'urine sort avec peine & en excitant de la douleur. Des tumeurs crystallines remplies

d'une humeur aqueuſe entourent le bord du prépuce ou du gland. Les femmes éprouvent les mêmes ſymptomes. Cette maladie ſe termine par la réſolution ou le ſquirrhe, ou la gangrene.

5. Si, les parties étant legérement bleſſées, il ſort un ſang vermeil, il y a lieu de concevoir la meilleure eſpérance. La tumeur œdémateuſe eſt la moins à craindre, l'inflammatoire eſt plus dangereuſe, la ſquirrheuſe eſt opiniâtre. Le cas qui eſt accompagné des tumeurs cryſtallines eſt grave, celui où la gangrene ſurvient l'eſt encore plus, & le danger eſt le plus éminent ſi elle attaque la racine de la verge ou l'ouverture du vagin.

6. Réſoudre les obſtructions & prévenir la gangrene, voilà l'indication qui ſe préſente dans la tumeur inflammatoire & œdémateuſe. On la remplit, 1° par les ſaignées copieuſes; 2 les purgatifs; 3° les mercuriaux; 4° la précaution de tenir la verge ſuſpendue; 5° les fomentations & les cataplaſmes; 6° les injections émollientes faites entre le prépuce & le gland; 7° les douces frictions avec l'onguent mercuriel ſur les parties malades; 8° la ſcarification ou l'inciſion du prépuce; 9° en ne permettant qu'une petite quantité de nourriture; en ordonnant les boiſſons délayantes, le re-

pos ; en évitant les ſubſtances irritantes & cauſtiques ; & ayant ſoin de ne point laiſſer ſéjourner ſur la partie la ſanie vénérienne.

Les Tubercules calleux.

1. On les diſtingue, 1° à raiſon des parties affectées ; 2° à raiſon de leurs différentes eſpeces.

2. Ils ſont dûs au virus vénérien qui affecte les plus petits vaiſſeaux & les glandes.

3. Si, après la guériſon des petits ulceres vénériens, il reſte une calloſité, on l'appelle *phyma ;* ſi elle eſt comme une corde, on l'appelle *corde.* Quelquefois il vient à la verge, à la vulve, au fondement, aux mammelles, des excroiſſances verruqueuſes, ſans aucun ulcere antécédent. Si les excroiſſances ſont longues, on les appelle *porreaux ;* ſi elles ſont courtes, *verrues ;* ſi elles ſont encore moins élévées & larges, *condylomes ;* ſi elles ſont frangées, *crêtes.* Il vient auſſi au fondement d'autres excroiſſances qui prennent différens noms : on les nomme *crêtes*, ſi elles tiennent à une peau pendante & enflée ; *mûres*, ſi elles tiennent à un petit pédicule ; & les plus grandes de ces dernieres s'appellent *fics.* Les fiſſures qui naiſſent entre

les rides de l'anus, & qui verſent du pus, s'appellent *rhagades*. Toutes ces excroiſſauces peuvent dégénérer en cancer.

4. Pour diſtinguer les tubercules calleux locaux de ceux qui ſont dûs à la vérole, il faut examiner s'ils reparoiſſent ſouvent, & avoir égard aux autres ſymptomes.

5. S'ils ſont dans un état ſquirrheux, le pronoſtic eſt avantageux : il eſt douteux, s'ils commencent à être accompagnés de chaleur, de douleur, & de douleur lancinance.

6. Le *phyma* & les *cordes* doivent être traités comme le ſquirrhe : j'en ai indiqué les remèdes. On guérit les autres tubercules, 1° par l'amputation; 2° les cauſtiques : les rhagades, par les émolliens, les déterſifs, les cicatriſans.

La Vérole confirmée.

1. On diſtingue la vérole, 1° à raiſon des parties affectées; 2° à raiſon des autres maladies compliquées.

2. La vérole eſt dûe au virus vénérien abſorbé par les vaiſſeaux ſanguins, ſéreux, lymphatiques, lequel gâte toutes les humeurs, principalement le *mucus* des glandes, & la graiſſe. Ce virus eſt ſouvent déterminé à ſe jetter ſur cer-

taines parties par le concours de causes particulieres.

3. Les causes éloignées sont toutes les choses qui, appliquées extérieurement ou intérieurement, enflamment & desséchent les ulceres virulens locaux ; la répercussion des bubons vénériens sans aucune administration du mercure. Combien est donc grande l'erreur de ceux qui prétendent que la vérole n'a jamais été produite par la gonorrhée !

4. Tous les symptomes locaux outre la gonorrhée, comme les petits ulceres des parties naturelles, les tumeurs des testicules, les bubons, les tubercules de la verge & du fondement reparoissent.

Le palais, le gosier, la membrane pituitaire sont attaqués d'inflammations, & d'ulceres dont les bords sont blancs & calleux. En conséquence la déglutition ne se fait qu'avec la plus grande peine, les os sont rongés par la carie, la voix devient enrouée, l'haleine est puante, & le nez lui-même tombe de pourriture.

La chaleur du lit excite dans tout le corps les douleurs les plus atroces, lancinantes, déchirantes, mais sur-tout au milieu de la jambe & du bras : elles cessent ou diminuent vers le matin. Il survient quelquefois enflure & suppuration

dans les parties douloureuſes, quelquefois elles ne ſont attaquées ni de l'un ni de l'autre de ces accidens.

La peau eſt couverte de taches larges, circulaires, ſéches, jaunâtres ou pourprées, qu'il faut diſtinguer de toutes les autres. Autour du front, des tempes, & de la racine des cheveux eſt un chapelet de puſtules galeuſes, qu'on appelle *couronne de Vénus*. Dans les paumes des mains & aux plantes des pieds ſont des crevaſſes qui verſent une matiere ichoreuſe. Toute la ſurface du corps eſt attaquée d'inflammations & d'ulceres, qui deviennent de plus en plus larges, dépouillent les muſcles, verſent un pus verd ou jaune comme du ſuif, & dont les orifices ſont petits, applatis & pâles.

Les différentes glandes de différentes parties du corps s'obſtruent, ſe durciſſent & s'enflent : à raiſon des différens degrés de dureté qu'elles acquierent, elles prennent différens noms. Les tendons, les nerfs, les ligamens ne ſont pas plus épargnés par le virus vénérien : de-là les *nodus*, les glanglions, les *tophus*.

Les exoſtoſes ſe manifeſtent, elles ſont extrêmement douloureuſes, tantôt dures, tantôt molles, & elles menacent de ſuppuration. Les os cariés produiſent des

ulceres fétides malins. La moëlle corrompue devient puante, âcre, & excite les douleurs les plus cruelles. Les têtes des os s'enflent avec douleur, de-là l'ankylose. Quelquefois les os sont si fragiles que le moindre choc les casse; d'autres fois ils acquierent une mollesse extraordinaire.

Les paupieres s'enflamment, s'ulcerent; les yeux attaqués de la cataracte ne voient plus la lumiere; le conduit lacrymal est bouché, d'où naît la fistule. L'inflammation, l'abcès, la carie pénétrent l'organe de l'ouïe. Le tympan est rongé & le pus coule: de-là le tintement des oreilles, le bruit sourd qui s'y fait entendre & la surdité.

5. Les fonctions animales sont lésées; le malade est tourmenté de mal de tête, de migraine, d'étourdissemens, d'épilepsie, de spasmes, de tremblemens & de paralysie. Les fonctions vitales sont aussi dépravées, de-là la dyspnée, l'asthme, l'hémoptysie, la toux, la phthisie, les palpitations de cœur, les syncopes, l'intermittence du pouls. Enfin les fonctions naturelles qui ne se font plus détruisent l'appétit, empêchent la digestion, donnent naissance aux affections hypochondriaques, à l'hydropisie, aux obstructions & à la diarrhée.

Quand le corps est épuisé, le visage

pâlit, la fiévre hectique colliquative s'éleve, les ulceres puans amenent la consomption, enfin, après des souffrances atroces, le malade avance à pas lents vers sa fin, & périt misérablement.

Les femmes éprouvent des symptomes particuliers, comme les squirrhes, les ulceres, les cancers des mammelles & de la matrice; l'écoulement trop abondant ou la suppression des menstrues; l'avortement. Les enfans qu'elles mettent au monde sont rouges & n'ont point d'épiderme.

6. Tous ces symptomes s'expliquent aisément par le mêlange du virus vénérien avec le sang. Les glandes des parties naturelles & du fondement sont obstruées, de-là les petits ulceres & les tubercules. Les glandes muqueuses du gosier & du nez le sont aussi, de-là les ulceres de ces parties. Les douleurs sont dûes au virus vénérien qui irrite par son âcreté les muscles & le périoste, ou aux exostoses naissantes, ou à la dépravation de la moëlle : ces douleurs augmentent par l'effet de la chaleur qui rarefie les humeurs, & elles s'adoucissent ensuite par l'effet de la transpiration augmentée. Les glandes sébacées de la peau sont infectées par le virus, de-là les pustules; la graisse qui est sous la peau l'est

aussi, de-là les ulceres. La substance osseuse est amollie, & la moëlle est corrompue, de-là les maladies des os. La lymphe & la semence sont épaissies, de-là les tumeurs des glandes & des testicules. Les humeurs & les glandes des yeux ne sont pas épargnées, de-là les maladies de cet organe. Le conduit d'*Eustache* est gâté par les ulceres du gosier, de-là les maladies des oreilles. Toutes les humeurs sont âcres & dépravées, & différentes parties du corps sont attaquées d'obstruction, de-là la lésion des fonctions animales, vitales & naturelles.

7. Le diagnostic n'est pas aisé tant à cause de la ressemblance des symptomes avec d'autres maladies, qu'à cause de la mauvaise foi du malade. Parmi les signes, les uns sont certains; les autres, douteux. Voici les premiers : communiquer du mal à d'autres personnes saines, ou mettre au monde des enfans vérolés; être attaqué d'accidens vénériens locaux sans aucun commerce vénérien; avoir la peau couverte de taches, ou de pustules galeuses, ou d'ulceres tels que je les ai décrits ci-dessus. On distingue aisément les ulceres vénériens du gosier des ulceres scorbutiques, par la cavité & la couleur cendrée : de l'angine suppurée, par les signes qui ont précédé, &

la durée. L'exoſtoſe doit paſſer pour un ſigne très-certain, ſi elle ne dépend pas d'une fracture ou de quelque coup extérieur. On diſtingue aiſément l'hypéroſtoſe vénérienne du vice rachitique, goutteux & écrouelleux, par leurs ſymptomes précédens. La carie peut devoir ſon origine à pluſieurs cauſes, mais on peut juger avec fondement qu'elle eſt vénérienne, quand on ne découvre aucune cauſe extérieure, ni ſcorbutique, ni écrouelleuſe, ni rachitique. La fragilité des os eſt encore un ſigne ſûr.

Voici les autres ſignes; la tuméfaction des glandes & les douleurs nocturnes; les affections des yeux, des oreilles, de la tête, des poumons. Le médecin doit examiner ſi des tubercules vénériens, des petits ulceres malins, des tumeurs du prépuce ou du gland, ou la réſolution ſubite de quelque bubon conſidérable ſans mercure, n'ont pas précédé l'état actuel du corps: par-là il ſe met dans le cas de porter un jugement plus certain.

8. Si la vérole eſt récente, ſi elle attaque un corps jeune, dont les humeurs ont toujours été ſaines, & ſi elle n'eſt point accompagnée de l'état inflammatoire du ſang, le pronoſtic eſt plus favorable que lorſqu'elle eſt invétérée,

qu'elle attaque un enfant ou un vieillard & qu'elle eſt jointe à l'état phlogiſtique du ſang. Il eſt encore meilleur chez les femmes qui ont leurs régles que chez les hommes. Le danger eſt d'autant plus grand que les ſymptomes ſont plus graves, & que les parties attaquées ſont plus néceſſaires à la vie. Il eſt très-urgent s'il y a exoſtoſe ou carie dans le crâne, s'il ſe forme des tubercules ou des vomiques dans les poumons, ſi la matrice eſt attaquée du cancer, & ſi la moëlle des os eſt corrompue. Si la vérole eſt jointe aux écrouelles, au ſcorbut, ou à la phthiſie; la guériſon eſt difficile. Quelques ſymptomes, tels que les douleurs vénériennes, les grandes puſtules corroſives, la tuméfaction des teſticules ou des glandes, la carie, cédent à peine aux remèdes.

9. On guériſſoit autrefois cette maladie avec le gayac, la racine de ſquine & de ſalſepareille; mais, la nature du virus vénérien étant changée, ces remèdes ſont actuellement inſuffiſans. Le mercure eſt regardé aujourd'hui avec raiſon comme le plus efficace.

10. On guérit la vérole ou ſans la ſalivation, ou avec la ſalivation. Dans la premiere méthode on dirige le mercure vers les émonctoires du corps par les re-

mèdes propres, 1° vers les inteſtins, par les purgatifs; 2° vers les reins, par les diurétiques; 3° vers la peau, par les ſudorifiques, les bains & les cauteres. Ces évacuations ſont excitées très-bien par la diſſolution du mercure ſublimé corroſif dont il a déja été fait mention à l'occaſion du cancer, mais l'expérience n'a pas encore aſſez confirmé ſes vertus. Le malade ſur lequel on emploie cette méthode doit préférer l'été, reſpirer un air tempéré, ſerein; ſe garantir du froid; n'uſer que d'alimens très-legers & en petite quantité; avoir égard aux parties principalement affectées; & perſévérer dans ſon régime après l'éloignement total des ſymptomes. Cette méthode trompe ſouvent, il ne faut donc y avoir recours que dans le cas où l'autre eſt dangereuſe.

11. La ſalivation eſt aujourd'hui regardée comme la méthode la plus ſûre, la plus prompte & ſouvent la moins agréable. Mais elle ne convient point lorſque la vérole eſt jointe à l'épilepſie, à la phthiſie pulmonaire, ou à quelqu'autre maladie fébrile ou chronique, ſurtout la diarrhée, avant qu'elle ſoit guérie ou diminuée. Elle ne convient point davantage aux enfans, aux vieillards, aux femmes groſſes & aux perſonnes épui-

ſées. Pour bien expliquer le traitement de la vérole, il le faut diſtinguer en trois tems, celui où on le commence, celui où on le continue, & celui où on le ceſſe.

12. Premier tems. 1° Dans notre climat le printems eſt préférable à l'automne pour commencer le traitement; & l'été au printems. On doit éviter de le commencer en hiver. 2° Il faut toujours ſaigner les perſonnes pléthoriques; jamais celles qui ſont maigres ou hydropiques. 3° Une legere purgation doit être adminiſtrée. 4° Il faut relâcher & remplir les vaiſſeaux avec les boiſſons délayantes & les bains tiédes; 5° couvrir le corps avec des camiſoles de laine fine. 6° Alors on fait entrer le mercure lentement dans les vaiſſeaux. Le meilleur ſuccès ſuit l'application extérieure de l'onguent mercuriel ſur les jointures.

Second tems. 1° Il faut exciter le ptyaliſme juſqu'à la doſe de ſix livres chez les perſonnes pleines de ſucs, juſqu'à celle de quatre chez les perſonnes maigres, dans l'eſpace de vingt-quatre heures. 2° Le pouls ne doit jamais donner au-delà de cent pulſations par minute, où l'on voit s'élever les véritables ſymptomes de la fiévre. 3° La chaleur de la chambre eſt très-bonne, quand elle fait monter le thermometre de Farenheit vers le 70e de-

gré. 4° Il faut nuit & jour tenir le malade dans une ſituation propre à favoriſer la ſortie de la ſalive. 5° Les boiſſons abondantes, la nourriture très-legere & humectante conviennent. Les ſubſtances graſſes, huileuſes, échauffantes doivent être évitées. 6° Il faut entretenir le ptyaliſme juſqu'à ce que tous les ſymptomes de la vérole, que le mercure détruit, diſparoiſſent.

Troiſieme tems. 1° Que le mercure ſorte du corps par la voie qu'il a choiſie lui-même. 2° Ordonnez une ou deux purgations douces. 3° Permettez une nourriture plus nourriſſante, mais facile à digérer. 4° Que le malade uſe de grandes précautions pour s'expoſer à l'air extérieur. 5° Qu'il faſſe de l'exercice & qu'il aille à la campagne pour rétablir ſa ſanté.

13. L'uſage du mercure a ſes incommodités & ſes dangers.

Dans le premier tems, 1° ſi le ptyaliſme n'eſt pas produit par le mercure, on l'excite en faiſant vomir avec le turbith minéral; mais il ne faut pas trop forcer la nature qui s'y refuſe, car le mercure opere ſouvent la guériſon ſans ſalivation. 2° Il arrive quelquefois, pour s'être trop hâté ou expoſé au froid, que le viſage & les lévres s'enflent, que la lan-

gue fort tuméfiée ſort au dehors, & que la fiévre s'éleve : cet état n'eſt pas exempt de danger. Il faut auſſi-tôt diminuer l'activité du mercure par la ſaignée copieuſe, les purgatifs, la vapeur des fomentations appliquée ſur les parties malades, les ſudorifiques, & en ôtant les chemiſes mercurielles. 3° Si quelque maladie fébrile vient attaquer le malade, il faut ſuſpendre les frictions. 4° Si la diarrhée ſurvient, on la guérit par le vomiſſement & les opiats réitérés.

Dans le ſecond tems, 1° s'il ſurvient un crachement de ſang, on doit, après avoir ſuffiſamment ſaigné, adminiſtrer les pectoraux & les aſtringens, & réprimer l'activité du mercure ou l'arrêter entiérement. 2° S'il faut, par quelque cauſe urgente, arrêter immédiatement le ptyaliſme, on produit très-bien cet effet avec la fleur de ſoufre priſe par degrés. 3° Si l'épilepſie ſurvient, il eſt bon de ſaigner, d'exciter le vomiſſement, & d'apporter du ménagement dans l'adminiſtration du mercure. 4° Si les régles coulent abondamment, ſuſpendez le mercure & preſcrivez les aſtringens. 5° Quand la bouche eſt enflammée, on la baſſine continuellement avec des décoctions émollientes. 6° Un apéritif très-doux eſt excellent pour lâcher le ventre trop reſſerré.

Dans le troiſieme tems, 1° les aſtringens ſont les remèdes propres contre les ulceres profonds & les hémorrhagies de la bouche. 2° Quand la langue a contracté une cohérence intime avec les parties voiſines, il n'y a pas d'autre moyen que de les déſunir. 3° A peine y a-t-il un remède contre la conſtriction de la mâchoire inférieure?

14. Il reſte quelques ſymptomes après le ptyaliſme, 1° les ulceres du goſier, qui ſe guériſſent avec les gargariſmes ſtyptiques; 2° les ulceres opiniâtres de la peau, que l'on guérit avec les cauteres & les onguens déterſifs; 3° les douleurs de rhumatiſme, qui s'enlevent par l'uſage des décoctions des bois ſudorifiques, les frictions ſur la partie affectée & les eaux thermales; 4° la carie des os, qu'il faut détruire avec le fer ou brûler avec le cautere actuel; 5° l'exoſtoſe, qu'il faut emporter avec le fer, ſi elle réſiſte à l'onguent mercuriel le plus fort; 6° l'ulcere de la matrice, qu'on guérit par les purgatifs & les injections déterſives; 7° la briſure du corps occaſionnée par l'action du mercure, à laquelle on remédie par l'uſage des amers & du quinquina; 8° enfin l'affaiſſement du nez, qu'on ſoutient en ſubſtituant à ſa cloiſon détruite une cloiſon artificielle.

15. Pourquoi la vérole a-t-elle des ſymptomes ſi différens, & imite-t-elle des maladies ſi différentes?

SECTION III.

Les Menſtrues.

1. Les régles paroiſſent vers l'âge de quatorze ou quinze ans, & ceſſent vers celui de quarante-neuf, eu égard au régime, à la maniere de vivre, & au tempérament.

2. Il ſe perd ordinairement ſix, ſept, ou dix onces d'un ſang bon & vermeil. La durée de l'écoulement varie beaucoup.

3. Celles qui ſont groſſes, ſur-tout qnand elles ont paſſé le troiſieme mois, & celles qui alaitent, n'ont pas de régles.

4. Le ſang des menſtrues vient des arteres de la matrice & du vagin.

5. La peſanteur du corps qui reſte la même pendant pluſieurs années, ſes forces qui ne ſont pas diminuées par l'écoulement du ſang, & les ſymptomes favoriſent cette opinion : ſçavoir que la pléthore, principalement celle de la matrice, pléthore dûe à la ſtructure particuliere de cet organe, à la facilité qu'ont ſes vaiſſeaux à ſe diſtendre, & à la tranſpiration peu conſidérable des femmes,

eſt la cauſe prochaine de l'écoulement menſtruel.

6. Les phénomenes qui l'accompagnent ſont les friſſons; la laſſitude; la chaleur, la douleur & la peſanteur des lombes; une petite fiévre; le mal de tête; la perte de l'appétit, & l'obſcurciſſement de la vue.

7. La texture de la matrice eſt lâche & ſe diſtend aiſément, la colomne de ſang qui y eſt portée eſt perpendiculaire, d'ailleurs ſes veines n'ont point de valvules : voilà pourquoi le ſang ſuperflu s'ouvre paſſage plus facilement par celles-là que par d'autres, &, en s'y portant, y occaſionne la chaleur, la douleur & la peſanteur.

8. Pourquoi les femelles des animaux, excepté celle du ſinge, n'ont-elles pas de régles? Pourquoi l'effet de la ſaignée ne répond-il pas parfaitement à celui de l'écoulement du ſang par la matrice? Pourquoi, lorſque les régles commencent, les mammelles s'enflent-elles? Obſerve-t-on chez les hommes quelque ſécrétion qui réponde aux régles des femmes?

SECTION IV.

La Diminution ou Suppreſſion des Régles.

1. Si les régles coulent plus tard &

moins abondamment qu'à l'ordinaire, on dit qu'elles ſont diminuées : ſi elles ceſſent de couler tout-à-fait, on dit qu'elles ſont ſupprimées.

2. Les cauſes éloignées ſont le froid ſubit, les alimens viſqueux & acides, la triſteſſe & la crainte, les maladies antécédentes, les évacuations trop conſidérables, les médicamens aſtringens.

3. Les cauſes prochaines ſont, 1° la rigidité trop grande des vaiſſeaux utérins; 2° la compreſſion de la matrice par quelques tumeurs voiſines; 3° la cohérence des parois de la matrice; 4° la viſcoſité des humeurs.

4. Les ſymptomes ſont la douleur & la chaleur des lombes & des hanches; la pulſation des arteres, le mal de tête, la perte de l'appétit, la langueur, les friſſons, la petite fiévre lente, les urines épaiſſes & rouges; l'inflammation, la ſuppuration, ou la gangrene de la matrice; les varices, l'enflure des cuiſſes; les inflammations du ventre; le vomiſſement & l'anxiété; la toux, la dyſpnée, la conſomption, les palpitations de cœur, la ſyncope, les étourdiſſemens, l'apoplexie, la folie, le chloroſis, le pica, les fleurs-blanches, & différentes hémorrhagies.

5. Ces ſymptomes s'expliquent bien

par l'embarras de la matrice dû au ſang menſtruel qui ne ſort pas comme à l'ordinaire, lequel jette le trouble dans tout le corps à cauſe de la ſympathie des nerfs.

6. Dans le commencement, il eſt difficile de diſtinguer cette maladie de la groſſeſſe. Mais, quand les ſymptomes ne ceſſent pas au bout de trois mois, quand la couleur de la peau eſt mauvaiſe, & quand la malade ne ſent aucun mouvement de la matrice, il eſt facile de la reconnoître.

7. Le pronoſtic diffère à raiſon des ſymptomes, du tems de la ſuppreſſion, de l'âge & des cauſes.

8. Si les vaiſſeaux ſont trop roides l'indication eſt, 1° de relâcher les fibres de la matrice par les fomentations, les bains tiédes, & les embrocations émollientes; ou, 2° de donner plus d'action au ſang par les cardiaques.

Si les humeurs ſont viſqueuſes, l'indication eſt de diviſer leurs particules cohérentes, & d'augmenter l'action des fluides; ce qu'on fait, 1° par la ſaignée de la ſaphène, s'il y a pléthore; 2° les ventouſes; 3° les frictions des cuiſſes; 4° les forts purgatifs; 5° le vomiſſement; 6° les emménagogues.

Les alimens faciles à digérer & nour-

riſſans, l'exercice, & l'air un peu chaud, conviennent.

9. C'eſt ſans fondement qu'on diſtingue la ſuppreſſion des régles du chloroſis ou de la fiévre pâle des vierges, car elles ne ſont qu'une ſeule & même maladie.

SECTION V.

L'Ecoulement trop abondant des Régles.

1. L'écoulement eſt trop abondant, quand il eſt ſuivi de foibleſſe. Cet accident arrive ſouvent vers l'âge de quarante-cinq ans.

2. Les cauſes éloignées ſont les plaiſirs de l'amour immodérés, les maladies fébriles, l'yvreſſe, l'exercice outré, l'éternument, la danſe, le vomiſſement, les paſſions de l'ame, la paſſion hyſtérique, les évacuations répercutées, les emménagogues, l'uſage des peſſaires âcres, & les maladies de la matrice, telles que les ſquirrhes, les cancers ou les polypes.

3. Les cauſes prochaines ſont, 1° un ſang trop raréfié, âcre & ſans conſiſtance; 2° la trop grande foibleſſe des vaiſſeaux.

4. Les ſymptomes ſont la mauvaiſe couleur, la foibleſſe, la perte de l'appétit, l'anxiété, les défaillances, le froid

des extrémités, les convulsions, les suffocations, les ardeurs fébriles, les enflures œdémateuses, l'hydropisie, la cachexie, les fleurs-blanches, l'atrophie.

5. C'est l'hémorrhagie qui donne lieu à tous ces symptomes.

6. Le pronostic est funeste, quand les convulsions surviennent, ou quand l'écoulement dépend de quelque maladie incurable de la matrice.

7. Le sang est-il trop raréfié, ou âcre, & sans consistance ? Il faut, 1° opérer la révulsion par la saignée du bras, si les forces le permettent encore, ou par les ventouses ; 2° épaissir & adoucir le sang par les remèdes adoucissans & coagulans, parmi lesquels l'esprit-de-vitriol, avec les astringens, tient le premier rang.

Les vaisseaux sont-ils trop foibles ? Il faut dans ce cas rétablir l'élasticité par l'usage tant interne qu'externe des astringens.

L'air sec & un peu froid ; les boissons & les alimens nourrissans, rafraîchissans & desséchans, conviennent alors. De plus qu'on éloigne de la malade tout ce qui peut exciter les passions de l'ame, qu'elle se prive des plaisirs de l'amour, & que, lorsqu'elle est couchée, elle ait la tête basse & les cuisses élevées.

SECTION VI.

Les Fleurs-blanches.

1. Les fleurs-blanches ſont une excrétion continuelle par la matrice d'une humeur blanche, rougeâtre ou verte, tantôt douce, tantôt âcre.

2. Parmi les femmes, celles qui ont la fibre lâche y ſont ſur-tout ſujettes depuis l'âge de quatorze ans. Cette maladie attaque quelquefois les enfans.

3. On diſtingue ſeulement les fleurs-blanches à raiſon de la couleur, de la quantité, de la qualité, & du tems de l'écoulement.

4. Leur ſiége eſt dans les glandes, les lacunes muqueuſes, & les petites arteres qui s'ouvrent dans la cavité de la matrice & du vagin.

5. Les cauſes éloignées ſont l'air humide, les alimens trop viſqueux, l'oiſiveté, la métaſtaſe des humeurs, le trop grand uſage des bains chauds, le flux immodéré des régles ou leur diminution, l'avortement ou les accouchemens laborieux, les plaiſirs de l'amour immodérés, les chutes imprévues, & les luxations.

6. Les cauſes prochaines ſont, 1° l'amas de ſéroſités; 2° la texture lâche de la matrice.

7. Les ſymptomes ſont l'écoulement continuel ou interrompu des humeurs, la perte de l'appétit, le pica, la difficulté de reſpirer, l'enflure des paupieres, la fiévre hectique, la douleur des lombes, les urines troubles, la triſteſſe, l'amas d'eau entre cuir & chair, les ulcérations legeres de la matrice & du vagin, les palpitations, les défaillances.

8. Tous ces ſymptomes ſont dûs à la trop grande abondance & à l'écoulement de la ſéroſité.

9. On diſtingue les fleurs-blanches des menſtrues où le ſang eſt décoloré, parce que ces dernieres ſont périodiques; de l'ulcere de la matrice, par les ſymptomes qui précedent la ſuppuration; de la gonorrhée, par la phlogoſe, les ulceres des parties génitales qui accompagnent cette derniere maladie, & l'humeur qui ſort des lacunes voiſines du clitoris.

10. Les fleurs blanches favoriſent les avortemens & tendent à rendre les femmes ſtériles. Le pronoſtic eſt d'autant meilleur, qu'elles ſont plus récentes & que l'humeur eſt plus blanche; il eſt d'autant plus fâcheux qu'elles ſont plus anciennes & que l'humeur eſt plus verte ou plus noirâtre. Le cancer eſt à craindre s'il y a des douleurs aiguës.

11. Il faut pour guérir, 1° corriger le

vice des humeurs, & empêcher l'abord du *ſerum* à la matrice; 2° rétablir le ton de ce viſcere.

On remplit la premiere indication, 1° par les laxatifs amers; 2° les diaphorétiques; 3° les cauteres; 4° l'eau de chaux.

On remplit la ſeconde par l'uſage tant interne qu'externe des médicamens deſſicatifs, corroboratifs & aſtringens.

Si l'humeur eſt âcre ou fétide, il faut faire précéder les mercuriaux adminiſtrés de tems en tems. Que les alimens ſoient deſſéchans & faciles à digérer, que l'air ſoit ſec, que l'exercice ſoit modéré, qu'on éloigne tout ce qui peut exciter les deſirs vénériens & les paſſions de l'ame.

SECTION VII.

La Fureur utérine, & le Satyriaſis ou Priapiſme.

1. La fureur utérine eſt le deſir violent & inſatiable des plaiſirs de l'amour accompagné de la manie.

2. Les cauſes éloignées ſont la diminution des menſtrues, l'yvreſſe, les alimens échauffans, les hiſtoires & les idées laſcives, le trop grand uſage des remèdes emménagogues chauds, les cantharides, l'action des ſtimulans ſur la matrice.

3. Les causes prochaines sont, 1° l'acrimonie des humeurs qui sortent du clitoris, du vagin ou de la matrice; 2° la tension trop grande & l'inflammation des parties naturelles.

4. La femme est d'abord triste & taciturne, elle rougit, & son pouls change si l'on parle devant elle des plaisirs de l'amour. Ensuite elle tombe dans la manie, elle rit, elle pleure, elle exprime ses desirs sans pudeur, & elle invite tous ceux qui l'environnent à les satisfaire.

5. La gaieté excitée par les histoires amoureuses distingue les commencemens de la fureur utérine de la vraie mélancolie.

6. Le pronostic est heureux, si les femmes cessent d'être affectées lorsqu'on parle devant elles des plaisirs vénériens.

7. Pour guérir, il faut enlever la phlogose des parties, & adoucir l'acrimonie des humeurs.

On enleve la phlogose, 1° par les saignées copieuses & souvent réitérées; 2° les purgatifs rafraîchissans & les lavemens émolliens; 3° les bains, les fomentations, les injections dans la matrice; 4° les anti-phlogistiques, comme le nître & l'émulsion arabique.

On corrige l'acrimonie, 1° par les adoucissans; 2° les narcotiques.

Les alimens en petite quantité & rafraîchiſſans, l'air un peu froid, l'exercice modéré, conviennent auſſi, ayant ſoin d'écarter de la malade tout ce qui peut exciter des idées laſcives.

8. Le coït doit-il être permis?

9. Le ſatyriaſis ou le priapiſme des hommes reconnoît les mêmes cauſes, & ſe guérit par les mêmes remèdes.

SECTION VIII.

L'Impuiſſance ou la Stérilité virile.

1. L'impuiſſance dépend, 1° de la paralyſie des parties naturelles; 2° de l'éjaculation de la ſemence empêchée; 3° de ſa dépravation, ou de ſa quantité trop petite.

2. Les mauvais alimens, l'abſtinence outrée, la corpulence, les médicamens rafraîchiſſans ou contraires à la ſemence, l'abus de l'acte vénérien, la trop grande chaſteté, le virus vénérien, les tumeurs des teſticules, la vieilleſſe, ſont autant de cauſes qui peuvent ou rendre la ſemence moins abondante ou la corrompre.

3. Les contuſions, la chute ſur l'os *ſacrum*, les applications émollientes, l'ulcere de l'urèthre, la honte, la terreur, les léſions de la tête peuvent cauſer la paralyſie des parties naturelles.

4. Les pierres ou les tumeurs qui bouchent les conduits excrétoires des vésicules séminales, la perforation oblique de la verge ou sa courbure s'opposent à l'éjaculation de la semence.

5. L'indifférence pour les plaisirs de l'amour, le trop peu de consistance & la petite quantité de la semence qui est lancée dans le coït font connoître son défaut ou sa dépravation. Quelque lésion antécédente & l'émission de la semence sans érection annoncent la paralysie des parties génitales. On juge avec raison que quelqu'obstacle s'oppose à l'éjaculation de la semence lorsque, l'éjaculation ne se faisant pas, le desir des plaisirs de l'amour n'est cependant point diminué.

6. Le traitement est relatif aux différentes causes. Le défaut ou le vice de la semence est réparé, 1° par les restaurans qui fournissent un suc gélatineux; 2° les alimens nourrissans, sur-tout ceux que donnent les oiseaux sauvages : ayant soin d'éviter les évacuations, l'yvresse, les acides & la tristesse; 3° par une attention exacte aux causes, comme la corpulence, les tumeurs des testicules ou le virus vénérien.

La paralysie des parties génitales se guérit, 1° par les stimulans pris à l'in-

térieur & appliqués extérieurement ſur la verge; 2° les corroboratifs dont le meilleur eſt le bain froid; 3° les alimens échauffans & deſſéchans.

C'eſt à la chirurgie à enlever les obſtacles qui empêchent l'éjaculation de la ſemence.

SECTION IX.

La Stérilité des Femmes

1. Lorſqu'une femme d'un âge mûr ne conçoit pas après avoir eu un grand nombre de fois commerce avec un homme, on dit qu'elle eſt ſtérile. On doit donc diſtinguer la ſtérilité en *vraie* & *relative*.

2. Elle dépend, 1° de ce que la ſemence ne pénetre pas dans la matrice, ſoit parce que ſon orifice eſt bouché ou par la réunion de ſes bords, ou par une tumeur; ſoit parce que ſa ſituation eſt oblique; ſoit parce qu'elle prend part trop lentement au plaiſir vénérien; 2° de ce qu'elle n'eſt pas retenue dans la cavité de la matrice, ou abſorbée par ſes vaiſſeaux, ſoit parce que ſon orifice eſt lâche, ou parce que ſa ſubſtance eſt denſe ou ſquirrheuſe, ou parce que ſa ſurface interne eſt couverte d'une matiere viſqueuſe, ſoit à cauſe de différens écoulemens ou des hémorrhagies utérines;

3° de ce que les ovaires & les trompes de Fallope ſont remplis de ſéroſités, d'eaux, ou ſont attaqués de pluſieurs autres vices qu'on peut ſuppoſer; 4° enfin de ce que les humeurs utérines ſont dépravées par les fleurs-blanches âcres, la chaleur trop grande de la matrice ou les ulceres de cet organe. Il eſt quelques médicamens qu'on aſſure être capables de produire la ſtérilité.

3. On connoît que l'orifice de la matrice eſt fermé par la ſortie prompte de la ſemence virile, le toucher, & les ſymptomes antécédens : que la matrice n'abſorbe pas la ſemence du mâle, par la diminution des régles, l'écoulement de différentes humeurs, & la ſortie de la ſemence rejettée quelques jours après le coït. On connoît très-difficilement les vices de l'ovaire & des trompes, s'il ne paroît extérieurement aucune tumeur. La dépravation des humeurs utérines ſe manifeſte par la chaleur & la cachexie du corps, & l'examen des humeurs évacuées.

4. Le pronoſtic eſt heureux quand la ſtérilité dépend de la ſuppreſſion des menſtrues, des fleurs-blanches, ou d'un écoulement âcre; mais il eſt toujours douteux dans les obſtructions du vagin, de la matrice, des ovaires, ou des trompes de Fallope.

5. Quand l'orifice de la matrice eſt fermé, il faut tenter les ſecours de la chirurgie. Il faut exciter les deſirs vénériens, s'ils ſont foibles.

S'il ſort de la matrice une trop grande quantité d'humeurs, il faut employer les remèdes évacuans, deſſéchans & corroboratifs. Si la matrice eſt ſquirrheuſe, ou ſi les vices des ovaires & des trompes de Fallope ont lieu, il n'y a preſqu'aucune eſpérance de guériſon.

On modere la trop grande chaleur de la matrice par les injections faites dans ce viſcere, les lavemens & la diéte rafraîchiſſante. L'humeur âcre des ulceres & des fleurs-blanches ceſſe de couler, lorſque les cauſes ſont enlevées.

SECTION X.

Les Maladies des Femmes groſſes.

1. Les ſignes de la conception ſont fort obſcurs, ſur-tout dans le commencement, communs à pluſieurs maladies, & différens chez les différentes femmes. Voici ceux qu'on obſerve ordinairement: le premier, le ſecond, ou le troiſieme mois paſſé, les menſtrues ſont tout-à-fait ſupprimées ou diminuées, & cette ſuppreſſion ou diminution eſt ſuivie des accidens qui en dépendent : vers le quatrieme

mois le mouvement du fétus dans la matrice eſt ſenſible; les mammelles ſe gonflent, &, ſi on les comprime, elles verſent une liqueur ſéreuſe; leurs aréoles ſont brunes; le ventre eſt enflé & principalement à ſa partie inférieure. Le tems de la groſſeſſe ſe connoît en examinant l'épaiſſeur du col de la matrice, & par l'enflure du ventre qui s'étend vers les hypochondres. Il eſt très-difficile de prévoir ſi une femme mettra au monde un ou pluſieurs enfans: il eſt à peine poſſible de prédire le ſexe du fétus.

2. On diſtingue la groſſeſſe de l'hydropiſie par l'enflure du ventre qui ſe porte à la partie inférieure, par la fluctuation & la ſoif; de la mole, par le ſentiment de peſanteur, l'enflure égale du ventre, & parce que la femme ne ſent aucun mouvement dans la matrice.

3. Les maladies des femmes enceintes ſont différentes chez les différentes femmes. Il y en a qui ſe portent mieux pendant leur groſſeſſe qu'en tout autre tems. D'autres ſont malades durant les neuf mois.

4. Les accidens des premiers mois de la groſſeſſe ſont la perte ou la dépravation de l'appétit, les nauſées, le vomiſſement, l'engourdiſſement, la peſanſanteur, la douleur de tête, les étourdiſſemens,

dissemens, les défaillances, la dyspnée, l'enflure & la douleur des mammelles, le mal de dents, l'hémorrhagie de la matrice & du nez. Tous ces symptomes sont dûs à la suppression des régles, à l'embarras & à l'augmentation du volume de la matrice.

5. Ceux des derniers mois sont, l'enflure des pieds, l'œdème des grandes lévres, les varices, la tension du ventre, la douleur du dos & des lombes, la difficulté de respirer, la constipation, les vents, les hémorrhoïdes, la suppression de l'urine. Le fétus qui presse de toute part donne naissance à ces accidens.

7. On remédie aux premiers, 1° par la saignée qui doit être proportionnée au pouls, à la suppression des menstrues, & au tems de la grossesse; 2° les remèdes propres à chaque symptome; 3° les alimens legers & pris en petite quantité, & l'air tempéré. Il faut défendre le mouvement violent, prévenir les passions de l'ame immodérées, & écarter les spectacles effrayans.

7. On modere les autres, 1° par la saignée prudemment administrée; 2° les bandages & la situation horizontale; 3° les remèdes propres à chaque symptome; 4° les alimens en petite quantité, mais cependant en plus grande que dans

les accidens du premier tems, & l'exercice modéré.

SECTION XI.

L'Avortement.

1. L'avortement eſt la ſortie du fétus avant le terme. Il arrive ordinairement le troiſieme mois.

2. Les cauſes éloignées ſont l'état morbifique ou la mort du fétus; la maladie de la matrice ou des parties voiſines de ce viſcere, comme l'inflammation, les ulceres, les bleſſures, le téneſme; le cours du ſang porté trop rapidement vers la matrice par les exercices immodérés, les emménagogues, les diurétiques; les contractions fortes des muſcles abdominaux excitées par les purgatifs irritans, la toux, les convulſions, l'élévation ſubite des bras, les chutes; le trouble des eſprits occaſionné par les affections de l'ame, ou les mauvaiſes odeurs; la foibleſſe & le relâchement de la matrice dûs aux fleurs-blanches, aux accouchemens laborieux antécédens, à quelque vice héréditaire.

3. La cauſe prochaine de l'avortement eſt la même que celle de l'accouchement naturel, ſçavoir l'irritation de la matrice & des muſcles abdominaux ſuivie de leur contraction violente.

4. Tels ſont les phénomenes de l'avortement : le friſſon, le froid des extrémités, les douleurs du ventre & des lombes qui s'étendent vers l'os *ſacrum* & le *pubis* ; la vîteſſe du pouls, le relâchement de l'orifice de la matrice, l'écoulement d'eau & de ſang, les défaillances, l'expulſion du fétus.

5. Le pronoſtic eſt incertain ſi la femme eſt foible, ou ſi elle eſt à ſa premiere groſſeſſe, auſſi-bien que quand des cauſes violentes agiſſent, ou quand le fétus eſt putréfié, ou quand l'avortement arrive les derniers mois ; car il y a rarement du danger avant le cinquieme. Les ſyncopes ou les convulſions qui ſuivent l'hémorrhagie trop conſidérable, menacent du plus grand danger.

6. Il faut réprimer l'orgaſme & arrêter l'écoulement du ſang, 1° par la ſaignée, s'il y a pléthore ; 2° par les aſtringens tant internes qu'externes.

On enleve l'irritation de la matrice, 1° par les anti-ſpaſmodiques & les anti-hyſtériques très-doux ; 2° par les narcotiques ; 3° en modérant les cauſes éloignées irritantes.

Il eſt à propos que la femme jouiſſe de la tranquillité de l'eſprit & du corps, qu'elle uſe d'alimens legers & en petite quantité, qu'elle reſpire un air tempéré,

& qu'elle ait dans ſon lit la région hypogaſtrique élevée.

7. Si l'écoulement du ſang perſiſte au point de devenir dangereux, ou ſi les eaux coulent, il faut que l'accoucheur tire le fétus de la matrice, quel que ſoit le tems de la groſſeſſe; & la femme doit être traitée comme dans l'accouchement naturel.

8. Pour prévenir l'avortement, l'inanition & la pléthore ſont également à craindre: il faut éloigner ou enlever les cauſes éloignées, & corriger la cachexie de la matrice.

SECTION XII.

Du Traitement des Femmes en couche en général.

1. En général, les alimens nourriſſans liquides & faciles à digérer conviennent aux femmes dans les premiers jours de leurs couches. Qu'elles gardent leur lit pendant pluſieurs jours, qu'elles ſe tiennent en repos, que rien ne trouble la tranquillité de leur eſprit, qu'elles reſpirent un air un peu chaud, & que leur peau ſoit dans une moiteur continuelle. Les remèdes parégoriques leur conviennent. Elles ſeront auſſi purgées, avant de reprendre leurs occupations ordinaires.

2. Les maladies des femmes en couche ſont ſur-tout l'écoulement trop abondant des lochies, leur diminution ou leur ſuppreſſion, les tranchées, la fiévre de lait & les accidens auxquels le lait donne naiſſance : elles demandent une conſidération particuliere. Les autres qui dépendent de l'accouchement, comme les accès hyſtériques, les hémorrhoïdes, la chute de la matrice ou de l'anus, l'excoriation ou le déchirement de la vulve & du périnée, les abcès, doivent être traités par les moyens uſités dans ces maladies.

SECTION XIII.

Le Flux trop abondant des Lochies.

On ne juge pas ſeulement que le flux des lochies eſt immodéré par l'abondance du ſang qui coule, mais encore par la perte des forces, la foibleſſe du pouls, les étourdiſſemens, les ſyncopes & les convulſions.

2. Les cauſes prochaines ſont le ton perdu des fibres de la matrice; la contraction de ce viſcere empêchée par les grumeaux de ſang, ou quelques morceaux du *placenta* qui y ſont reſtés; la léſion de la matrice elle-même.

3. Cet accident eſt ſi dangereux qu'il menace de la mort la plus prompte.

4. On guérit, 1° par les ventouses non scarifiées appliquées sur les mammelles, les lombes & même le ventre; car la saignée, à moins qu'il n'y ait pléthore, donne le coup mortel à la femme déja épuisée; 2° l'extraction des corps étrangers; 3° l'usage tant interne qu'externe des astringens; 4° les narcotiques; 5° les alimens nourrissans & solides plutôt que fluides, l'air tempéré, le repos & le sommeil. Il faut que la femme se tienne couchée sur le dos; 6° en serrant le ventre avec une bande.

SECTION XIV.

La Dimiuution ou la Suppression des Lochies.

1. Les causes éloignées sont la diarrhée, les passions de l'ame, l'air ou les boissons froides, les remèdes astringens, la diminution de la transpiration, l'inflammation de la matrice, les accès hystériques.

2. La cause prochaine est la constriction convulsive des vaisseaux de la matrice.

3. Les symptomes sont l'enflure & la dureté du ventre, s'il n'y a pas de diarrhée; les douleurs qui s'étendent aux lombes, aux aînes & aux reins; les frissons &

différentes fiévres aiguës, comme le pourpre des femmes en couche, la fiévre miliaire, la pleuréſie, la péripneumonie, la phrénéſie, l'angine, l'hépatitis, les inflammations de l'eſtomac, de la matrice & des autres parties; enfin tous les autres ſymptomes qui ont coutume d'accompagner ces fiévres.

4. Le danger eſt d'autant plus grand que la ſuppreſſion arrive plus promptement, & que les ſymptomes ſont plus graves. Les hémorrhagies ou les ſueurs naturelles qui ſurviennent, rendent le pronoſtic heureux.

5. On rappelle les lochies, 1° par la ſaignée du pied, les bains des pieds dans l'eau tiéde, & l'application des ventouſes ſur les parties inférieures; 2° par les lavemens, les fomentations, les injections & les cataplaſmes émolliens pour relâcher les vaiſſeaux de la matrice; 3° en enlevant par les médicamens propres les cauſes éloignées, comme la diarrhée, la diminution de la tranſpiration, les accès hyſtériques ou l'inflammation de la matrice; 4° en adminiſtrant beaucoup de boiſſons délayantes & en tenant la tête haute.

6. Si les fiévres inflammatoires exiſtent, elles demandent le traitement qui leur eſt propre, eu égard toujours à la

cause, sçavoir la suppression des lochies.

SECTION XV.

Les Tranchées.

1. Elles sont dûes aux fragmens du *placenta* laissés dans la matrice, aux grumeaux de sang, à la suppression des lochies, aux vents de l'*abdomen*, & à la distention trop grande de la matrice & des ligamens.

2. Dans les lésions de la matrice & des ligamens, les remèdes doux huileux pris à l'intérieur sont bons. Il faut extraire les fragmens du *placenta* & les grumeaux de sang. Les vents des intestins sont expulsés par les lavemens carminatifs. Dans presque toutes les tranchées l'opium est un remède souverain.

SECTION XVI.

La Fiévre de Lait.

1. Le second, le troisieme, ou le quatrieme jour après l'accouchement la femme éprouve des frissons, elle a la fiévre, ses mammelles sont enflées & douloureuses. La douleur s'étend jusqu'aux aisselles. Un ou deux jours après, la fiévre se juge par les sueurs ou la diarrhee. Cette maladie appartient aux fébriles.

2. Le flux des lochies cessant ou diminuant considérablement, les humeurs se jettent sur les mammelles molles & pendantes, & excitent la fiévre. La douleur des aisselles est dûe à la communication établie entre les mammelles & les glandes axillaires par le moyen des vaisseaux lymphatiques.

3. Si la fiévre est aiguë, on la modere, 1° par les remèdes diaphorétiques & anti-acides; 2° les lavemens; 3° la boisson abondante & délayante; 4° les embrocations relâchantes sur les mammelles.

4. Le lait séjourne souvent dans les mammelles, à cause de son abondance, de son épaisseur ou de son acrimonie, & produit des tumeurs inégales inflammatoires. On les guérit par la succion, les résolutifs, les évacuans & les anti-acides.

5. On dissipe par les mêmes moyens les inflammations qui naissent en différentes parties du corps, & qui sont dûes au lait retenu dans les vaisseaux.

6. On détourne le lait des mammelles par les mêmes remèdes topiques discussifs & les lavemens, après avoir mis en usage la succion.





CINQUIEME PARTIE.

Des Maladies des Nouveaux-Nés & des Enfans.

SECTION PREMIERE.

Des Maladies des Nouveaux-Nés & des Enfans, en général.

1. ON appelle *maladies des enfans* celles qui arrivent jusqu'à l'âge de dix ans ou environ.

2. On peut réduire les causes des maladies des nouveaux-nés & des enfans à celles-ci, 1° les différentes mutations que leur corps subit; 2° la nature du lait acescente; 3° le lait dépravé des nourrices; 4° la foiblesse des fibres musculaires; 5° la sensibilité du genre nerveux; 6° le vice héréditaire.

3. On reconnoît sur-tout les maladies des enfans par les rots acides, les nausées, le vomissement, les matieres qu'ils rejettent par la bouche ou le fondement, leurs pleurs, les insomnies, le mal--aise, la soif, la respiration, les convulsions, les maladies des peres & meres, les pustules ou les ulceres internes ou externes.

Le pouls & les urines ne présentent que des signes incertains.

4. L'âge tendre est plus sujet aux maladies, & il s'en tire plus aisément que l'âge avancé. Les enfans qui ont le ventre relâché se portent mieux que ceux qui l'ont resserré. Ceux qui ont trop d'embonpoint sont plus sujets au rachitis, aux écrouelles, à la toux convulsive, & aux aphthes; ceux qui sont trop maigres sont plus exposés aux fiévres inflammatoires. Les convulsions sont mortelles chez les enfans délicats, surtout si elles sont accompagnées d'insomnies continuelles.

5. Il faut donner la préférence aux médicamens les plus doux dans le traitement des maladies des enfans.

6. Pour les prévenir, il est à propos de chasser le *meconium* des premieres voies, avant de laisser tetter l'enfant, si la nature ne s'acquitte pas de cette fonction.

7. Il faut choisir une nourrice pleine de santé; qui ait les dents belles & les poumons sains; maigre plutôt que grasse; gaie; qui n'en soit pas à son premier enfant; qui ne se livre ni à l'yvresse, ni à la colere, ni aux plaisirs de l'amour; & dont le lait doux, inodore, blanc, point trop ancien, n'ait ni trop, ni trop peu de consistance.

8. Le lait de la mere doit toujours être préféré à un lait étranger; car son *colostrum* est doué d'une qualité laxative; d'ailleurs il y a plus d'analogie entre lui & les humeurs de l'enfant, & ce dernier n'est point exposé à contracter les vices de la nourrice.

SECTION II.

La Maladie provenant de l'acide.

1. L'acide dans les premieres voies donne naissance à plusieurs maux en lésant les nerfs, & en coagulant le lait.

2. De-là les rots acides, les nausées, le vomissement du lait coagulé, l'agitation, le mal-aise, les pleurs, le dégoût du tetton, les vents, la colique, l'enflure du ventre, la gêne de la respiration, la constipation ou les déjections diarrhéales d'excrémens verdâtres & caustiques, le marasme, la toux séche, la pâleur, la flaccidité, les convulsions.

3. On guérit aisément dans le commencement, 1° par les absorbans ou les remèdes incrassans pour corriger l'acidité; 2° par les purgatifs très-doux pour évacuer la matiere peccante.

4. On calme les symptomes, 1° par les carminatifs; 2° les lavemens capables de diminuer le spasme des intestins; 3°

les fomentations, les cataplasmes, ou les embrocations carminatives faites sur le ventre. Rien n'est plus pernicieux alors que les opiats, il ne faut donc pas les donner.

5. La nourrice préviendra l'acidité en se nourrissant avec la viande & les bouillons, & en se privant de légumes acescens.

SECTION III.

Les Aphthes.

1. Les aphthes se manifestent par une croûte blanche dans la bouche, le gosier, l'œsophage, & quelquefois tout le canal intestinal. La bouche est enflammée & douloureuse. L'enfant ne peut ni tetter ni avaler : de-là le mal-aise, les insomnies & la fiévre.

2. On distingue les aphthes, 1° en *naturelles* & *symptomatiques* ; 2° en *bénignes* & *malignes*.

3. Les causes éloignées sont, les efforts trop violens de l'enfant en tettant ; le frottement de la bouche par quelques causes externes ; le lait de la nourrice, ou gâté, ou qui, bon d'abord, dégénere en acide.

4. La cause prochaine est l'épaississement trop grand ou l'acrimonie des humeurs qui sont filtrées par les petites

glandes muqueuſes de la bouche, du goſier, &c : de-là les inflammations & les croûtes.

5. Le pronoſtic eſt malheureux quand les petits ulceres ſont noirs ou fétides, ou quand la déglutition eſt empêchée.

6. On guérit les aphthes, 1° par la ſaignée, s'ils ſont accompagnés d'une grande inflammation; 2° les doux purgatifs; 3° les abſorbans; 4° les applications extérieures déterſives & deſſicatives.

7. Si les aphthes dépendent d'un vice de la nourrice, il faut la changer ou corriger ſon lait.

8. Les aphthes ſymptomatiques diſparoiſſent par le traitement propre à la maladie principale.

SECTION IV.

La Dentition.

1. La dentition commence le ſeptieme, le huitieme, le neuvieme ou le dixieme mois, & toutes les dents, excepté celles de ſageſſe, ſont ordinairement venues à l'âge de quatre ans.

2. Voici ce qui ſe paſſe dans la dentition laborieuſe : l'enfant pleure ; il ne peut dormir ; il eſt tourmenté par la chaleur ; il mord le bout du tetton de ſa

nourrice ; il met ſouvent les doigts dans ſa bouche ; ſes gencives ſont douloureuſes, rougiſſent vers leur baſe, tandis que leur ſommet devient blanc & s'éleve en pointe ; ſa bouche eſt remplie de ſalive ; ſon ventre eſt reſſerré ou trop relâché. Enfin à ces ſymptomes ſe joignent la fiévre, l'aſſoupiſſement, les aphthes, la gangrene & les convulſions.

3. La cauſe prochaine de ces ſymptomes eſt la tenſion, l'inflammation, & la douleur vive des gencives.

4. L'âge de l'enfant & l'inſpection de la bouche rendent le diagnoſtic facile.

5. Le pronoſtic eſt d'autant plus dangereux que le genre nerveux eſt plus délicat, & qu'un plus grand nombre de dents ſe fait jour à la fois. La ſalivation & la liberté du ventre ſont des ſignes favorables ; mais la fiévre aiguë, l'aſſoupiſſement & les convulſions ſont les ſignes les plus funeſtes.

6. Le traitement conſiſte à aider la ſortie des dents & à modérer l'inflammation.

On aide la ſortie des dents, 1° en amolliſſant & relâchant les gencives ; 2° en les preſſant contre les dents & en les frottant avec des corps durs & polis ; 3° en inciſant le ſommet des gencives,

quand les dents ſont ſur le point de percer.

On diminue l'inflammation, 1° par la ſaignée ; 2° les laxatifs ; 3° le régime émollient ; 4° les véſicatoires.

SECTION V.

Les Vers.

1. Les hommes dans tous les âges ſont ſujets aux vers, mais ſur-tout les enfans après la lactation.

2. Ces vers ſe diſtinguent en *lumbrici*, aſcarides, *tænia* & cucurbitains.

3. L'humidité de l'air, la complexion délicate, & les alimens de mauvais genre, comme le fromage, les fruits, les légumes, les ſubſtances ſucrées, les farineux, favoriſent la production des vers.

4. Leurs œufs ſont portés dans les inteſtins avec les alimens, & à la faveur de l'humidité du lieu, de la chaleur, & des humeurs mucilagineuſes, il y écloſent.

5. Les ſymptomes qu'ils produiſent, ſont l'inſomnie, la demangeaiſon des narines, les rots acides, les nauſées, la perte de l'appétit ou la faim canine, le flux de la ſalive, le regard lugubre, la pâleur & les taches rouges du viſage, les bâillemens,

lemens, le hoquet, l'enflure & la dureté du ventre, les picotemens vers la région de l'ombilic, la diarrhée, le grincement de dents, les convulſions, la ſyncope, la fiévre erratique. Les ſymptomes diffèrent à raiſon du lieu affecté.

6. Ce ſont les vers, en rongeant le canal inteſtinal, & la ſubſtance mucilagineuſe où ils ſe nichent, qui donnent naiſſance à ces ſymptomes.

7. Le diagnoſtic eſt fondé ſur la texture lâche du malade, ſa maniere de vivre, les ſymptomes & l'excrétion des vers.

8. Le pronoſtic eſt plus heureux s'ils ſont du genre des aſcarides, que s'ils ſont de celui des *lumbrici* : ces derniers ſont blancs ou noirs : les blancs ſont moins à craindre. Les déjections vermineuſes, dans les autres maladies, annoncent la pourriture des humeurs inteſtinales.

9. On guérit, 1° par les acides; 2° les amers; 3° les huileux; 4° les mercuriaux; 5° le vitriol de mars ou les eaux ferrugineuſes; 6° la poudre d'étain; 7° différens ſpécifiques comme la corne-de-cerf préparée, l'ail, la graine de santoline, la tanaiſie, l'*aſſa-fœtida*, l'eau de chaux; 8° les lavemens d'abord doux & enſuite amers; 9° les emplâtres compo-

ſés de ſubſtances ameres, & appliqués ſur le nombril; 10° les alimens ennemis des vers.

L'eau ſulfureuſe ſaline du bourg appellé *Harrowgate*, eſt un remède ſouverain contre les aſcarides. On la fait prendre par haut & par bas.

SECTION VI.

La Veille, la Frayeur dans le Sommeil, les Convulſions.

1. L'inſomnie dépend de l'irritation des nerfs : elle eſt donc occaſionnée par l'acide, les aphthes, les vers, la dentition, les inflammations & tout ce qui excite douleur.

2. Elle eſt accompagnée de maigreur, de fiévre & de diarrhée.

3. On guérit, 1° en détruiſant la maladie principale; 2° en adminiſtrant les narcotiques, quand la violence de la maladie l'exige, mais à petite doſe.

4. On connoît par-là la cauſe des frayeurs dans le ſommeil, & les moyens d'y remédier.

5. Les convulſions ſymptomatiques ſont produites par les mêmes cauſes qui ont plus d'intenſité. On les guérit en faiſant attention à la maladie principale & en donnant les anti-hyſtériques.

SECTION VII.

*La Croûte laiteuſe, la Teigne, l'*Impetigo, *&c.*

1. La croûte laiteuſe eſt une croûte galeuſe & mobile, qui occupe le crâne, le front ou le viſage, attaque les enfans bien nourris, & eſt dûe aux humeurs viſqueuſes qui obſtruent les glandes ſébacées.

2. La teigne eſt une croûte galeuſe qui couvre tout le crâne, inégale, phagédénique, produite par les petits ulceres qui occupent les racines des cheveux.

3. On guérit, 1° par les laxatifs; 2° les apéritifs; 3° les émolliens & les déterſifs; 4° les cauteres.

4. Par-là on connoît l'*impetigo*, l'*intertrigo*, les ſueurs, les engelures, & les tumeurs des glandes lymphatiques.

SECTION VIII.

Le Phthiriaſis, *les Crinons.*

1. Le *phthiriaſis* eſt cette maladie où le corps recele une quantité conſidérable de poux. Ils ſont dûs à la mal-propreté. On les chaſſe par la propreté & les remèdes qui les détruiſent.

2. Les crinons ſe détruiſent de même.

SECTION IX.

La Chute de l'Anus.

1. La chute de l'anus eſt la chute de la tunique interne de l'inteſtin *rectum*. Elle eſt dûe au téneſme. Les applications aſtringentes & ſpiritueuſes produiſent un bon effet.

SECTION X.

L'Atrophie

1. Les cauſes de l'atrophie ſont, 1° les différens obſtacles qui s'oppoſent au trajet du chyle juſqu'aux vaiſſeaux ſanguins, comme la coagulation du lait, les vers, ou l'obſtruction des glandes méſentériques ; 2° la diſſipation trop grande des humeurs ; 3° les mauvais alimens.

2. La flaccidité, la maigreur, & la laſſitude du corps ; l'enflure du ventre ; les inſomnies ; la fiévre ; l'hydropiſie ou l'anaſarque ; la diarrhée colliquative, accompagnent l'atrophie.

3. Le pronoſtic eſt différent à raiſon des différentes cauſes : il eſt toujours douteux dans la maigreur du corps confirmée.

4. Le traitement eſt relatif aux différentes cauſes.

SECTION XI.

Le Rachitis.

1. Le *rachitis* eſt la courbure des os & de l'épine avec nutrition inégale des parties. Cette maladie inconnue aux anciens ſe manifeſta pour la premiere fois vers l'an 1630 dans les contrées occidentales de l'Angleterre, d'où elle ſe répandit dans toute l'Europe.

2. On diſtingue le *rachitis*, 1° en *inné* & *accidentel*; 2° en *originaire* & *ſymptomatique*; 3° en *ſolitaire* & *compliqué avec d'autres maladies*.

3. Les enfans en ſont ſouvent attaqués depuis l'âge de ſix mois juſqu'à celui d'un an & demi, & très-ſouvent depuis ce dernier âge juſqu'à celui de deux ans & demi. Il eſt extrêmement rare de le voir attaquer ceux qui ont paſſé l'âge de cinq ans.

4. Les cauſes éloignées ſont la diſpoſition qu'ont les enfans à contracter cette maladie, diſpoſition qu'ils doivent à leurs parens, ſoit parce que la complexion de ces derniers eſt lâche & humide; ſoit parce qu'ils ſont épuiſés par quelques maladies ou abbatus par une vie oiſive; ſoit parce qu'ils ſont uſage d'alimens

trop recherchés ; ſoit enfin parce que les forces de leurs corps ſont épuiſées par les plaiſirs outrés, ou les maladies vénériennes, ou les fleurs-blanches : l'air des marais, humide, & imprégné des vapeurs de plomb, d'antimoine, ou de mercure ; le trop grand uſage tant interne qu'externe des narcotiques ; les alimens viſqueux, humectans ou ſucrés ; le repos & l'oiſiveté ; le ſommeil ou les veilles outrées : la chaleur immodérée du lit : les maladies antécédentes comme les fiévres, la dentition laborieuſe, les convulſions, la diarrhée & autres ; les maladies de la nourrice, ou les qualités de ſon lait non propres à la nutrition.

5. Le *rachitis* n'eſt point dû au défaut des eſprits animaux dans la moëlle épiniere, mais au relâchement des fibres & à la viſcoſité des fluides qui s'enſuit : ce qui eſt prouvé par les cauſes éloignées, les ſymptomes, & l'inſpection des cadavres.

6. Ses ſymptomes ſont le relâchement, la foibleſſe, & la flaccidité des muſcles ; les protubérances des articulations ; le raccourciſſement & la courbure des os, d'abord du *tibia* & du péroné, du *radius* & du *cubitus*, enſuite du *femur* & de l'*humerus* ; l'augmentation du volume de la

tête ; l'exténuation des muscles situés au-dessous de cette partie ; la dentition laborieuse, les dents noires & leur vacillement ; la poitrine étroite & avancée en pointe ; l'enflure du ventre ; la tension des hypochondres ; la gêne de la respiration ; la toux ; la perte de l'appétit qui n'étoit aucunement lésé dans le commencement ; les différentes inflexions de l'épine du dos ; les excrémens peu fétides ; la lienterie ; l'esprit vif & précoce ; une petite fiévre. Enfin les rachitiques finissent par devenir stupides : ils sont attaqués de léthargie, d'apoplexie, ou de convulsions, & ils meurent.

Si l'on ouvre les cadavres, on trouve le foie grand & squirrheux ; les glandes du mésentere obstruées ; le ventre hydropique ; les intestins gonflés par les vents ; le thorax rempli d'eau ; les poumons squirrheux ou suppurés ; les veines jugulaires & carotides plus amplifiées qu'à l'ordinaire ; les arteres au contraire retrécies ; & un amas d'eau entre la dure-mere & la pie-mere, ou dans les ventricules du cerveau.

7. Les os deviennent mols par le défaut des forces compressives & des fluides qui ne sont point propres à l'ossification, d'où ils sont courbés par les

mufcles fléchiffeurs. Les côtes font applaties par les mufcles pectoraux, intercoftaux & abdominaux; & le fternum s'avance en pointe. La compreffion des nerfs de la moëlle épiniere donne naiffance à la confomption des parties fituées au-deffous de la tête, & à la fécrétion plus abondante du fluide nerveux dans le cerveau, laquelle fait naître de fon côté la nutrition plus confidérable de la tête & des vifceres abdominaux, & la vivacité de l'efprit plus qu'ordinaire: les glandes deviennent écrouelleufes par la vifcofité & la circulation foible des fluides. L'enflure du ventre dépend des glandes fquirrheufes des vifceres, de l'eau contenue dans la cavité de l'*abdomen*, & de l'air renfermé dans les inteftins; la lienterie, de la foibleffe du canal inteftinal, & des parties aqueufes qui dominent dans la bile; la léthargie & l'apoplexie, de l'amas des férofités qui oppriment le cerveau.

8. On reconnoît le *rachitis* commençant, par les fymptomes, fur-tout par l'inaptitude au mouvement, les protubérances des articulations, l'enflure du ventre, la molleffe des os de la tête, le relâchement général & la confomption du corps. On le diftingue de l'hydrocé-

phale par les ſymptomes propres à cette derniere maladie.

9. Le rachitis originaire eſt plus dangereux que celui qui eſt contracté après la naiſſance. Celui qui doit ſon origine à quelques maladies antécédentes eſt auſſi plus fâcheux que celui qui la doit aux fautes dans le régime. La maladie a fait d'autant plus de progrès, que le volume de la tête eſt plus conſidérable, que les protubérances des articulations ſont plus groſſes, & que les os ſont plus courbes. L'hydrocéphale, l'aſthme, la phthiſie pulmonaire, l'hydropiſie, la fiévre hectique, la vérole, & le ſcorbut la rendent preſqu'incurable. L'éruption cutanée & la chaleur accélerent ſa guériſon.

10. Il faut pour l'opérer évacuer les ſéroſités & fortifier les fibres.

On évacue la ſéroſité ſuperflue, 1° par les vomitifs & la rhubarbe réitérés de tems en tems; 2° les cauteres.

On fortifie les fibres, 1° par les deſſéchans, les amers, les martiaux, le quinquina; 2° le bain froid, ſi les forces le permettent; 3° les frictions, en appliquant en même tems extérieurement les médicamens corroboratifs non huileux; 4° l'exercice modéré : ainſi on

agite l'enfant dans ſon berceau, ou on le promene en voiture, ou on le balance, ou on le porte dans les bras; 3° par les alimens deſſéchans, & l'air très-ſec.

Fin des Principes de Médecine.

OBSERVATIONS
ET EXPÉRIENCES
DE MÉDECINE;
TRADUITES DE L'ANGLOIS
DE M. HOME.



OBSERVATIONS ET EXPÉRIENCES *DE MÉDECINE.*



PREMIERE PARTIE.

ÉPIDÉMIES.

SECTION PREMIERE.

Fiévre épidémique parmi les troupes Angloises, dans la Flandre, en 1742.



IL se manifesta à Ghent, vers la fin de Septembre (1742) une espece de fiévre fort extraordinaire, qui dura jusqu'à la fin de Janvier. Elle avoit déja été observée à Bruges vers la fin de Juillet. A l'exception de quelques fiévres intermittentes, ce fut la premiere maladie épidémique qui attaqua nos troupes. Sans

être très-générale, elle fut fort dangereuſe. Nous l'appellâmes, à cauſe de la nature de ſes ſymptomes, *fiévre lente.* Voici la maniere dont elle ſe manifeſtoit le plus ordinairement.

Le malade perdoit ſa vivacité d'eſprit, & traînoit lentement ſes réponſes. Ce ſymptome étoit un ſigne diagnoſtic ſi certain, que nous connoiſſions à coup sûr, quand quelqu'un étoit attaqué de cette fiévre, par les premieres paroles qu'il prononçoit. Il dégéneroit inſenſiblement en une ſtupeur, ſans grande douleur de tête, qui ſouvent ne quittoit point le malade pendant quatorze jours.

La langue devenoit d'abord blanche, enſuite brune, enfin ſéche, & elle reſtoit dans ce dernier état pendant toute la maladie. Les yeux étoient égarés, & paroiſſoient éteints.

Le pouls ne différoit pas alors de ce qu'il avoit coutume d'être en parfaite ſanté, autant qu'on s'y feroit attendu d'après les autres ſymptomes : il étoit ſeulement un peu plus vîte & plus profond; ſes pulſations alloient ordinairement à cent ou cent dix dans l'eſpace d'une minute. La peau étoit communément ſéche & aride.

La reſpiration étoit très-fréquente, & quelquefois la vîteſſe du pouls n'y re-

pondoit pas. Le pouls d'un malade de l'hôpital, dont la reſpiration étoit très-fréquente, donnoit trente pulſations, tandis que le mien en donnoit vingt-deux.

La voix devenoit baſſe & foible après que la fiévre avoit duré quelque tems. Les malades ſe plaignoient ordinairement d'une grande douleur au-deſſous de l'eſtomac. Quelquefois cette maladie venoit après une diarrhée imprudemment arrêtée, & quelquefois auſſi la diarrhée ſurvenoit dans le cours de la maladie. Lorſqu'elle avoit duré quelque tems, les malades rendoient communément leurs excréments ſans s'en appercevoir.

Quelquefois ils étoient attaqués d'une ſuppreſſion totale des urines, ou, d'autres fois, elles excitoient en ſortant la même chaleur que dans la gonorrhée.

La mort étoit ſouvent précédée du hoquet & du ſoubreſaut des tendons.

Lorſque la nature domptoit promptement cette fiévre, ce qui arrivoit rarement, elle chaſſoit la matiere fébrile par les urines ou les ſueurs. Mais, lorſqu'elle duroit cinq ou ſix ſemaines, ce qui étoit l'ordinaire; elle n'avoit nulle criſe ſenſible, & le premier ſigne qui annonçoit la prochaine guériſon du malade étoit l'humidité de ſa langue.

Comme cette fiévre ſe manifeſta plutôt

à Bruges, elle y fut plus mortelle qu'à Ghent.

Après avoir décrit les ſymptomes, venons à la curation. Le pouls étant foible, au commencement, il n'y avoit aucune indication de ſaigner dans cette maladie. Les *véſicatoires* que j'ai appliqués ou vu appliquer dans l'hôpital, ne m'ont paru faire ni bien, ni mal. Ils ne changerent point le pouls quant à ſa vîteſſe, ils ne l'éleverent jamais, ce qui nous donna lieu de douter, ſi les *véſicatoires* élevoient toujours le pouls. Une plus longue expérience m'a appris que, lorſqu'ils ont un bon effet, ils laiſſent beaucoup plus ſouvent le pouls plus profond.

Les ſels rafraîchiſſants, tels que le *nître*, la *crême de tartre*, &c. furent donnés ſans aucun ſuccès.

Nous avons obſervé en général, que le malade s'eſt toujours trouvé mieux, toutes les fois que nous avons pu exciter une ſueur. J'ai obſervé que les *bols de ſel de corne-de-cerf* avec le *camphre*, donnés le ſoir, faiſoient quelque bien. L'*antimoine diaphorétique* a été adminiſtré avec avantage. En général, les *bols* de *thériaque* & de *pierre de contrayerva* n'ont pas eu d'auſſi heureux ſuccès, tant dans ma pratique particuliere que dans celle des hôpitaux.

Le

Le ſeul remède externe que j'aye vu produire un changement très-favorable, a été de baigner les pieds des malades le ſoir dans l'eau chaude. L'effet qui s'en ſuivoit ordinairement étoit de les rafraîchir d'une maniere fort ſenſible, de rendre leur pouls plus fort & plus plein, de diminuer la ſéchereſſe de leur langue que l'on trouvoit le matin plus humide, & d'exciter une ſueur modérée pendant la nuit. Tous ceux auxquels j'ai adminiſtré ce remède ſe ſont trouvés mieux, au moins pendant deux ou trois jours. La même obſervation a été faite dans l'hôpital. Bien plus, la maladie empiroit ſi l'on ceſſoit ces bains, après en avoir fait une fois uſage. Quelques-uns aimoient mieux faire des fomentations ſur les pieds que de les baigner. Je donnois ordinairement, & avec ſuccès, *ſept grains des pilules de Matthæus* ou *de Stark*, & *trois grains de ſel de corne de cerf* pour exciter la ſueur modérée.

Nous donnâmes aux malades une tranche d'orange douce pour entretenir l'humidité de la langue. Nous employâmes contre la douleur au-deſſous de l'eſtomac, dont ils ſe plaignoient ordinairement dans cette fiévre, un *véſicatoire* appliqué ſur la partie même : il a toujours fait ceſſer ce ſymptôme. Je l'ai guéri

une fois en appliquant un emplâtre compoſé de trois parties de *mélilot*, & de l'*emplâtre épiſpaſtique* pour l'autre quart, ſemblable à celui qu'on appelle aujourd'hui *emplâtre chaud.*

On s'eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès contre la chaleur d'urines, d'une *infuſion* de *racine de guimauve*. Si les urines étoient ſupprimées, j'ajoûtois à cette *infuſion* le *ſel de nître.*

Nous n'avons rien trouvé d'auſſi efficace pour arrêter le dévoiment ſymptomatique, que la *décoction de ſerpentaire* de la *pharmacopée d'Edimbourg*, dont nous donnions deux ou trois cuillerées toutes les trois ou quatres heures.

Voici l'hiſtoire d'un malade, extraite de mes cahiers, pour faire mieux comprendre la nature & la curation de cette fiévre. Je fus appellé le 3 Janvier pour Mad. . . elle avoit la ſemaine derniere un dévoiment qui s'arrêta & fut ſuivi de coliques conſidérables. Elle a une petite douleur dans la tête & les yeux. Langue ſéche & brune. Peau aride. Laſſitude univerſelle. Pouls profond & fréquent. Eſprits abbatus.

P. *De Rhubarbe en poudre, vingt-cinq grains, pour prendre auſſi-tôt.*

P. *Emplâtre épiſpaſtique, pour être appliqué ſur le dos.*

Le 4, les coliques cesserent, le pouls ne s'éleva point.

P. *Camphre,*

Sel de corne de cerf, de chacun, quatre grains,

Conserve de Roses, q. s.

pour prendre à six heures.

Le 5, un peu mieux, mais la langue encore séche. *Le même bol que ci-dessus.*

Le 6, le pouls encore profond & fréquent, le corps & la langue arides. *Le bain des pieds à six heures.*

P. *Pilules de Matthæus, huit grains.*

Sel de corne de cerf, trois grains.

Divisez en deux pilules pour prendre à six heures.

Le 7, la peau moite pendant environ trois heures de la matinée. Le pouls plus élevé, la langue plus douce & plus humide; la malade dit qu'elle se trouve mieux. *Bain des pieds & pilules de Matthæus.*

Le 8, elle continue à se trouver mieux. J'interrompis le bain, pour voir si ces bons effets lui étoient réellement dûs; &, afin de découvrir en même tems s'ils n'étoient pas produits par l'opiat, j'ordonnai le soir *une once de syrop de diacode.*

Le 9, plus mal. Le pouls fort profond. La langue séche. La malade traînoit fort

lentement ſes réponſes. Ses eſprits abbatus. Cela me convainquit fortement que les bons effets étoient dûs au bain, & non pas à l'*opiat* comme *opiat*, mais comme auxiliaire du bain. *Bain des pieds & pilules de Matthæus à ſix heures.*

Le 10, point mieux. La malade rendit ce jour-là un ver mort. *Bain des pieds.*

P. *Sel de corne de cerf,*
Camphre, de chacun, quatre grains.
Syrop de Diacode, q. ſ.
pour prendre à ſix heures.

Le 11, la malade fut attaquée la veille au ſoir d'un dévoiment qui la tourmenta beaucoup & dont la matiere étoit d'une couleur entre jaune & noir. Peu de ſommeil pendant la nuit. Langue humide, mais encore brune. *Bain des pieds.*

P. *Caſtoreum, quinze grains.*
Syrop, q. ſ.
pour prendre à ſix heures.

Le 12, pouls profond, mais plus régulier. Langue brune & ſéche.

P. *Sel de corne de cerf, quatre grains; faites-en un bol.*

P. *Eſprit de corne de cerf, une demi-once; faites-en prendre vingt gouttes ſouvent.*

Le 13, pouls fort profond. Joues rouges.

P. *Thériaque,*

Pierre de contrayerva, de chacun, quinze grains;
faites-en trois bols pour prendre à huit heures.

Le 14, le pouls fort profond. *Bols comme ci-dessus.* Le 15, un peu mieux. Langue brune. Le 16, langue moins brune. Le 17, langue blanche, & pouls régulier. Nulle crise évidente.

Considérons à présent l'état intérieur du corps dans cette fiévre. L'on ouvrit un soldat qui en mourut au bout d'un mois, & qui avoit été vingt jours dans l'hôpital. La fomentation des pieds a été le seul remède externe qui ait paru lui faire du bien, mais enfin elle ne produisit plus aucun effet salutaire. Pendant environ quatorze jours il lâcha ses excréments sans s'en appercevoir, symptome qui avoit fort souvent lieu dans cette fiévre; mais, ce qui étoit fort extraordinaire, il demandoit en même tems l'urinal. Il se plaignit d'une difficulté de respirer quatre ou cinq jours avant de mourir.

On trouva un peu d'eau dans le péricarde, & une substance polypeuse, semblable à une gelée très-épaisse, dans le ventricule droit, auquel elle paroissoit n'avoir nulle adhérence. Ses poumons n'étoient pas enflammés, mais fort

remplis de ſang. Sa rate étoit fort volumineuſe. Toute la concavité du foie avoit une couleur noire plombée : il n'en étoit pas de même de la véſicule du fiel. Toutes les veines de l'eſtomac & des viſceres étoient fort pleines. La tunique interne de l'eſtomac paroiſſoit être très-enflammée, & d'une couleur livide. Les inteſtins grêles, enflammés à pluſieurs endroits, ne contenoient rien. Il y avoit en apparence une grande quantité de graiſſe autour des inteſtins, mais, en l'obſervant de près, elle ſembloit être fort abondante en eau, & ſes cellules paroiſſoient contenir plutôt de la ſéroſité que de l'huile.

Cette inſpection ne put ſervir beaucoup à perfectionner le traitement. L'inflammation des inteſtins & ce que nous obſervâmes dans l'eſtomac expliquent pourquoi ceux qui étoient attaqués de cette fiévre ſe plaignoient ordinairement d'une douleur vers la région de ce viſcere, &, probablement, pourquoi ils lâchoient leurs excréments ſans s'en appercevoir.

Un autre ſoldat qui mourut auſſi au bout d'un mois, avoit été, au rapport du chirurgien, plus ſoulagé par des doſes modérées d'*antimoine diaphorétique* que par tout autre remède. Ayant ou-

vert ſon crâne, nous trouvâmes les ſinus de chaque lobe du cerveau remplis d'un pus vert, épais dans quelques endroits, & clair dans d'autres. Il avoit fuſé juſque dans les ventricules, & les rempliſſoit. Il y en avoit environ quatre onces en tout. Nous trouvâmes auſſi quelque matiere dans le cervelet.

Voilà la premiere fois que nous eûmes l'occaſion d'examiner le cerveau de quelque malade mort de cette fiévre; & nous ne pûmes, par la ſuite, la retrouver pour faire de nouvelles recherches. Si nous en devons juger par tous les ſymptomes, le cerveau fut le principal ſiége de cette maladie : mais nous n'oſons point aſſurer qu'il fut toujours affecté de cette maniere.

La véritable cauſe de cette fiévre paroît être l'humidité des baraques des ſoldats, laquelle relâchoit leurs fibres & ſupprimoit leur tranſpiration; ce que l'on regardera comme vraiſemblable quand on fera attention à la différence qu'il y avoit entre leurs logements en Angleterre, & ces baraques à l'armée, dont la plûpart n'avoient point été habitées pendant pluſieurs années; au feu qu'ils avoient & qui étoit à peine ſuffiſant pour faire bouillir leurs marmites,

puiſqu'on ne leur donnoit qu'un fagot par ſemaine, au lieu d'un grand feu de cuiſine dont ils jouiſſoient en Angleterre; enfin à l'unique couverture de lit qu'on leur accordoit au lieu de trois qu'ils avoient en Angleterre.

Si nous examinons la ſituation des garniſons, nous trouverons qu'elles ont été plus ou moins ſujettes à cette maladie à raiſon de l'humidité plus ou moins grande à laquelle elles étoient expoſées. Elle ſe manifeſta plutôt à Bruges, & y fit de plus grands ravages qu'à Ghent : ſes effets furent plus funeſtes à Ghent qu'à Aloſt, qui eſt ſitué dans un lieu plus élevé.

Si nous examinons la ſituation particuliere des régiments, nous trouverons encore que chacun d'eux fut plus ou moins attaqué de cette fiévre à raiſon de l'humidité plus ou moins grande des baraques. Celles d'une partie du régiment des *gardes à pied* étoient ſituées ſur le ſommet de la montagne ſaint-Pierre, celles d'une autre partie étoient au pied, où régnoit une humidité plus grande. Les ſoldats qui compoſoient la premiere furent beaucoup moins ſujets à cette fiévre, & jouirent d'ailleurs d'une ſanté beaucoup meilleure que ceux qui compoſoient l'autre.

SECTION II.

Fiévre rémittente épidemique de 1743.

Cette fiévre commença à se manifester vers la fin du mois de Décembre 1743, au camp de Worms, quatre semaines environ après avoir abandonné le camp d'Allemagne. Elle fit périr un grand nombre de ceux qu'elle attaqua, & cessa vers le commencement de Janvier.

Sa premiere attaque ressembloit beaucoup à une fiévre intermittente. Les malades étoient d'abord attaqués d'un frisson, & d'un tremblement : au bout de deux ou trois heures, ils entroient dans la fiévre, & restoient dans le même état toute la nuit : mais communement ils avoient une rémittence le jour suivant. Ce qu'ils disoient ordinairement d'eux-mêmes, c'est qu'ils avoient une fiévre intermittente : le tems de la chaleur duroit fort long-tems.

Ils éprouvoient tous les symptomes ordinaires aux fiévres, tels que les douleurs dans les muscles & les os, la lassitude, la douleur de tête, & le vomissement d'une matiere bilieuse.

Leur pouls étoit ordinairement profond, dur & vîte ; leur langue étoit humide, & ils se plaignoient beaucoup de

ne pouvoir point dormir. Ils avoient ſouvent un dévoiment, qui, quelques ſemaines après que la maladie ſe fut manifeſtée, vint plus promptement qu'il n'avoit fait d'abord.

Mais cette fiévre fut ſur-tout caractériſée & diſtinguée des autres que nous avions obſervées, par ſes rémittences, qui furent abſolument régulieres quant au tems, chez ceux que nous envoyâmes au dernier hôpital d'Allemagne, & chez les autres qui en furent attaqués les troupes étant arrivées à Ghent. Ordinairement ils ſe portoient aſſez bien pendant le jour, & leur pouls étoit meilleur; mais, le ſoir réguliérement, leur fiévre augmentoit & les ſymptomes devenoient plus violents. J'ai ſouvent trouvé, le matin, dans un grand calme le pouls de tel malade que l'on me diſoit avoir été dans le délire toute la nuit. Ils avoient quelquefois une petite ſueur lorſque l'accès ceſſoit, mais plus ſouvent ils n'en avoient point. On découvre encore par-là l'analogie qu'il y a entre cette maladie & une fiévre intermittente.

Il eſt un autre ſymptome qui l'accompagnoit, ſçavoir une couleur jaune répandue dans les yeux & ſur la peau, & fort ſouvent une jauniſſe complette. Ce dernier ſymptome s'eſt ſouvent ma-

nifeſté dans les autres régiments, tandis que, dans les nôtres, je n'ai vu qu'un malade avoir la jauniſſe complettement, & ce fut un peu avant la criſe. Quant aux autres, ils eurent preſque tous une couleur jaune dès le commencement.

La criſe arrivoit vers le ſixieme, ſeptieme, ou huitieme jour de la fiévre, & elle ſe faiſoit ou par un ſaignement de nez abondant, ou par une ſueur copieuſe.

J'en ai vu pluſieurs qui ont eu la premiere eſpece de criſe, & aucun d'eux n'a éprouvé de rechute. Le docteur *Bayly* m'a dit qu'il avoit obſervé dans l'hôpital que cette criſe étoit plus certaine que l'autre. Il ſortoit ſouvent une grande quantité de ſang, ce qui effrayoit beaucoup les malades, & d'autant plus que je ne voulois pas qu'on l'arrêtât malgré leurs plus preſſantes inſtances : je n'ai jamais vu réſulter aucun mal de le laiſſer couler juſqu'à ce qu'il s'arrêtât naturellement.

La criſe la plus ordinaire étoit celle des ſueurs. Elles ſortoient communément le ſixieme ou ſeptieme jour, & continuoient, ſi le malade avoit des forces ſuffiſantes, & ſi l'on ne lui oppoſoit aucun obſtacle, juſqu'à ce que la fiévre

fut ceſſée. Malgré cela, ſi l'on n'avoit pas ſoin de les entretenir encore par le moyen des ſudorifiques, les malades étoient fort ſujets à avoir des rechutes. Cette criſe annonce pareillement une analogie entre la maladie dont je parle & la fiévre intermittente, dont chaque accès ſe termine par une criſe ſemblable.

Les malades mouroient communément un de ces jours, & très-ſubitement. Leurs pouls n'annonçoit aucun danger, aucun ſymptome mortel ne ſe manifeſtoit : ils entroient dans un accès, & expiroient dans la nuit.

Après que la fiévre étoit ceſſée, il reſtoit ſouvent aux convaleſcents une grande douleur de tête ; des douleurs de rhumatiſme dans quelques parties du corps, telles que les épaules, le défaut des côtes, & les cuiſſes ; & un tel délire qu'ils ne pouvoient ni ſe promener ni reſter en place.

L'obſervation des deux moyens différents que la nature mettoit en uſage pour guérir cette maladie, me conduiſit par une voie ſûre à la méthode curative. L'hémorrhagie du nez m'encouragea à adminiſtrer la ſaignée, remède que je craignois auparavant d'employer, le pouls étant ordinairement ſi profond : elle fut ſuivie du meilleur ſuccès.

La crise par les sueurs m'apprit à provoquer cette évacuation. Parmi les sudorifiques que j'ai mis en usage, j'ai éprouvé que la *décoction de serpentaire* de la *pharmacopée d'Edimbourg* réussissoit le mieux. Elle arrêtoit ordinairement le dévoiment en même tems, & donnoit à la nature des forces pour chasser la matiere morbifique. Les sueurs devoient être entretenues jusqu'à ce que la fiévre fut cessée.

Un vomitif étoit d'un grand avantage dans le commencement pour débarrasser les premieres voies de la matiere bilieuse qu'elles contenoient. Il fut communément nécessaire d'en donner un second.

J'essayai le *sel de nître*, mais sans aucun succès : fort souvent, il excita ou augmenta le dévoiment. Il n'en est pas de même du *camphre* que j'ai donné & qui a produit de fort bons effets.

J'ai essayé le *quinquina* dans les rémittences, tantôt avec succès, tantôt sans succès. Comme le pouls étoit encore un peu fiévreux dans ces rémittences, je ne voulus pas insister beaucoup sur ce remède, sur-tout lorsque j'observai que la peau devenoit, après en avoir fait usage, plus aride, & la langue plus séche.

Tout le monde a remarqué que les *véſicatoires* ne produiſoient aucun effet ſenſible dans les premieres ſemaines de la maladie : mais j'en ai vu réſulter de très-bons effets, lorſqu'elle avoit duré plus long-tems.

Comme les malades ne pouvoient dormir, je leur donnai les *pilules* de *Matthæus* ſans obſerver que l'opium produisît en eux aucun mauvais effet : au contraire, ils jouiſſoient d'un ſommeil beaucoup meilleur, & pendant lequel ils avoient une legere ſueur. Le docteur *Bayly* m'a dit que, dans l'hôpital d'Oſtoven, ils donnerent l'*opium* ſeul, au lieu des *pilules* de *Matthæus* dont ils manquerent, ſans jamais s'appercevoir qu'il eût rendu la fiévre plus mauvaiſe. J'ai éprouvé qu'un *opiat* étoit le ſeul remède capable de guérir ce délire qui ſuccédoit à la fiévre. Quant à la douleur de tête & les douleurs de rhumatiſme, dont ſe plaignoient auſſi les convaleſcents, le *ſel de corne de cerf*, donné le ſoir, dans le premier cas, & un *liniment* compoſé avec le *ſavon*, *l'eſprit* de *térébenthine*, & le *camphre*, dans l'autre, ont été adminiſtrés avec avantage.

J'ai négligé le ſymptome de jauniſſe, parce que j'ai obſervé qu'il diſparoiſſoit

par degrés après que la fiévre étoit cessée. Les *pilules* de *savon* & de *rhubarbe* le faisoient disparoître plus promptement.

On a observé en général que le malade, pour la moindre faute dans le régime, avoit une rechute, & souvent sans aucune cause sensible. Elle n'étoit pas aussi dangereuse que la premiere fiévre, & l'on guérissoit en excitant des sueurs abondantes.

Le caractere de cette fiévre changea insensiblement vers la fin de l'année, &, de rémittente qu'elle étoit, elle devint parfaitement continuë au commencement de Janvier. Le symptome de jaunisse disparut alors, le dévoiment se manifesta plutôt, &, au lieu d'être quelquefois critique, il fut toujours symptomatique.

Cette fiévre doit être attribuée à quelque cause générale & commune à tous ceux qui étoient dans le camp, car les officiers & les soldats en furent attaqués indistinctement.

Elle paroissoit avoir de l'analogie avec la fiévre intermittente par plusieurs de ses symptomes, son invasion, ses rémittences, & sa crise : or, comme il n'y eut point de fiévres intermittentes épidémiques, de même que l'année précédente, je suis disposé à croire que

la fiévre dont il eſt queſtion en tint lieu ; &, peut-être, auroit été une fiévre intermittente complette, ſans le concours de quelques autres cauſes qui lui firent prendre un caractere plus reſſemblant à celui de la fiévre continuë. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt qu'il n'y eut de fiévre intermittente dans le camp que parmi les *gardes à cheval* qui étoient toujours renfermés dans les quartiers du Roi, & qui, par conſéquent, n'étoient point expoſés, autant que le reſte de l'armée, à l'influence de l'air. La ceſſation de la fiévre rémittente, vers le commencement de l'année prouve encore plus qu'elle avoit de l'analogie avec la fiévre intermittente & qu'elle en tenoit, pour ainſi dire, lieu, car ce tems répondoit à celui où la fiévre intermittente avoit ceſſé l'année précédente.

Elle commença à ſe manifeſter quelque tems avant que nous allâmes de Worms à Spires, lorſque les jours étoient fort chauds, & les nuits très-froides & humides. Nous étions alors campés dans des lieux bas, le long des bords du Rhin. Le froid & l'humidité, qui ſuccédoient immédiatement à la chaleur, paroiſſent avoir été la cauſe de cette maladie.

Tout

Tout l'été que nous paſſâmes en Allemagne fut exceſſivement chaud pour les tempéraments Anglois. Nous fûmes rarement ſoulagés, comme dans notre iſle, par des nuages ou des temps couverts, enſorte que la chaleur agiſſoit conſtamment ſur nos corps, & portoit nos humeurs à un degré d'*animaliſation* plus qu'ordinaire. Elles étoient enſuite toujours prêtes à exciter quelques violentes maladies, lorſqu'elles ne ſortoient pas librement par les canaux excrétoires. Les deux nuits pluvieuſes qui ſuivirent la bataille de Dettingen ſupprimerent leur excrétion par la peau, les déterminerent à ſe jetter ſur les inteſtins, qui ont avec la peau la plus intime connexion, & par-là produiſirent le flux ſanguin que le docteur *Pringle* a décrit avec tant d'exactitude, & qui exerça ſes ravages juſqu'au moment où l'on vit ſe manifeſter cette fiévre rémittente, dûe à ces mêmes humeurs retenues dans le corps par l'effet des nuits froides & humides.

Comme la bile eſt, de toutes les humeurs du corps, celle qui parvient au plus haut degré d'*animaliſation*, il s'en forma probablement dans le ſang une plus grande quantité que le foie n'en pouvoit filtrer, d'où elle produiſit des

effets ſenſibles ſur toute la ſurface du corps. Deux circonſtances concourent à donner un véritable fondement à cette opinion. La premiere, eſt que tous les malades vomiſſoient, au commencement de la maladie, une grande quantité de bile, ce qui mit dans la néceſſité de donner de fréquents vomitifs. Cela prouve que cette humeur étoit filtrée en plus grande abondance qu'à l'ordinaire, &, par conſéquent, que le ſang en contenoit une plus grande quantité. La ſeconde, eſt que l'on a toujours trouvé dans les cadavres le foie ſain, quoique l'on s'attendît à y rencontrer quelque vice, & que, par cette raiſon, l'on n'ait jamais manqué de l'examiner plus ſcrupuleuſement que les autres viſceres.

Je crois que toutes les maladies d'armée épidémiques doivent leur naiſſance à ce que nous appellons *les qualités ſenſibles de l'air*; la *chaleur*, le *froid*, & l'*humidité*. Les miaſmes plus ſubtils ne peuvent aiſément ſe fixer en pleine campagne, ou continuer leur influence ſur des ſoldats qui ſont autant expoſés à l'action des vents, & qui changent de camp ſi ſouvent. Quelques réflexions ſur ces cauſes développeront l'origine de cette maladie d'armée dont je viens de parler, & de toutes les autres.

La chaleur à laquelle les ſoldats ſont expoſés en plein air, où ils ſont ordinairement, dans l'Allemagne ou la Flandre, excéde celle à laquelle ils ſont accoutumés dans notre iſle, & ils la ſupportent long-temps. La chaleur des rayons du ſoleil faiſoit monter le mercure à cent degrés dans le thermometre de *Farenheit*, effet qui eſt conſidérablement au-deſſus de celui de la chaleur du corps humain dans l'état naturel, laquelle fait rarement monter le mercure au-deſſus de quatre-vingt-dix-ſept ou quatre-vingt-dix-huit degrés.

L'effet de cette chaleur continuelle ſur l'état du pouls doit être fort conſidérable.

Un jour (le 11 de Juin) que l'on devoit faire la revue du régiment, un ſentinelle avoit été en faction depuis huit heures du matin juſqu'à quatre heures après midi, & on lui avoit accordé une chaiſe pour s'aſſeoir quand il lui plairoit. Le temps étoit ſerein & il faiſoit chaud. J'entendis ce ſoldat demander fréquemment de l'eau pour boire, ce qui me rendit curieux de connoître l'état de ſon pouls: il donnoit quatre-vingt trois pulſations dans une minute. A dix heures du ſoir, le corps étant parfaitement rafraîchi, il n'en donnoit que ſoixante

& dix dans le même eſpace de temps. La chaleur l'avoit donc fait monter au degré de fiévre marqué par le nombre de battements excédant ſoixante & dix.

Le 28 de Juin, la chaleur étoit ſi grande que je fus attaqué d'une douleur conſidérable, à cinq pouces environ de l'ombilic, du côté droit. Cette douleur étoit probablement cauſée par une inflammation de l'*omentum* & des inteſtins grêles. Mais, l'air devenant plus frais, elle ceſſa auſſi-tôt. Il arrivoit fort communément de rendre le ſoir des urines troubles : c'étoit une criſe de la fiévre éphémere cauſée par la chaleur. Rien n'étoit plus propre à donner une rechute à quelque convaleſcent, que de l'expoſer trop tôt à la chaleur du camp.

Si les ſoldats ſe retiroient dans leur tente pendant le jour, comme ils étoient ſouvent obligés de le faire, pour dormir, après être ſortis de garde, ou parce qu'ils avoient quelqu'indiſpoſition, ils éprouvoient une chaleur beaucoup plus grande. J'ai ſouvent vu le mercure s'arrêter à cent trois degrés. L'on m'a dit qu'il étoit monté juſqu'à cent dix. La régle la plus générale eſt qu'il ſurpaſſe la chaleur des rayons directs d'environ trois degrés : ce qui eſt dû aux rayons du ſoleil qui frappent continuellement la

toile & y accumulent la chaleur. La chaleur de la tente eſt encore plus grande lorſqu'un ou deux ſoldats y entrent. Outre cela, un nuage qui arrête les rayons directs du ſoleil, & rafraîchit l'air un peu, ne produit aucun avantage dans une tente qui retient pendant quelque tems la chaleur.

Le froid ſuccédant aux chaleurs & durant toute la nuit, étoit environ de ſoixante & dix degrés en plein air. Dans une tente de dragon il étoit environ de ſoixante & ſeize. Il arrivoit donc un changement ſubit d'environ trente degrés, auquel le corps étoit expoſé pendant pluſieurs mois de l'été, d'où il ne faut pas s'étonner des maladies qu'il occaſionnoit. C'étoit dans le commencement de Septembre que ces changements étoient le plus marqués, car alors la chaleur avoit preſqu'autant de force pendant quelques heures, & les nuits étoient beaucoup plus froides.

Le froid agit plus puiſſamment, lorſque la pluie ou l'humidité ſurvient. La pluie ou l'humidité amene toujours le froid, comme il paroît par les expériences ſuivantes.

EXPÉR. I. Je ſuſpendis un thermometre en plein air à dix heures du matin. Le mercure s'arrêta à ſoixante-cinq de-

grés. La pluie vint, & le mercure descendit à cinquante-huit degrés. Un autre thermometre étoit suspendu, dans le même tems, dans une petite tente & exposé à l'humidité, mais non pas à la pluie; il descendit un degré plus bas. Après que la pluie fut cessée pendant une demi-heure, les deux thermometres marquerent à soixante & trois. Pendant tout le tems de cette expérience le soleil ne s'étoit pas montré.

EXPER. II. Une autre fois j'essayai la même expérience, & en quatre minutes le thermometre exposé à la pluie en plein air descendit de cinq degrés; celui qui étoit dans la tente descendit de trois. Ce dernier thermometre étoit garanti de toute humidité avec du papier.

Outre cela, l'humidité, en augmentant le froid, agit d'une maniere plus puissante sur les fibres animales en les relâchant. Nous aurons occasion de détailler cette vérité plus amplement dans l'histoire d'une autre maladie épidémique.

J'ai eu plusieurs fois occasion de bien observer les effets immédiats du froid & de l'humidité. Le 16 de Juin, mon hydrometre descendit de trente-cinq degrès à vingt-cinq, ce qui est fort considérable, relativement à sa construction. Le

thermometre descendit de quatre-vingt-seize degrés à soixante & dix. En même temps le temps devint couvert & pluvieux, je sentis des douleurs dans toute l'étendue de la poitrine, trois hommes furent attaqués de fiévres éphémeres, & un autre eut une rechute, uniquement pour être sorti de son lit, pressé par un besoin d'uriner.

J'ai vu un effet bien frappant de l'humidité & du froid. Un jour froid-humide succéda à quelques jours fort chauds. Le lendemain, presque tous ceux auxquels je parlai, officiers ou soldats, se plaignirent de coliques.

Il semble qu'il y a une différence entre ces trois grandes causes morbifiques, la chaleur, le froid, l'humidité, par rapport au tems qu'elles mettent à produire leurs effets. Il paroît que la chaleur les produit immédiatement sur le corps, & l'on seroit porté à penser que quelques particules subtiles, admises dans les vaisseaux, troublent la circulation. L'humidité produit les siens dans l'espace de quelques heures, & même de quelques minutes : les coliques sont souvent occasionnées immédiatement par l'humidité appliquée à la surface du corps : j'ai fréquemment observé qu'une maladie dépendante de l'humidité se déclaroit dans

le jour même. Quant à ceux du froid ſeul, ils ne ſe manifeſtent point ſi vîte, mais deux ou trois jours après; ce qui pourroit faire croire que, par le froid, quelque matiere retenue dans le corps s'y multiplie par degrés, & enfin manifeſte ſa préſence par des effets ſenſibles.

Le docteur *Pringle* a déja propoſé quelques bons réglements pour réprimer ces trois cauſes morbifiques qui agiſſent dans les camps avec tant d'empire.

SECTION III.

Fiévre rémittente de 1748.

Il n'y a point eu de maladie, parmi celles qui ont attaqué les troupes Angloiſes depuis leur ſortie hors du royaume, qui ait été auſſi généralement épidémique, que cette fiévre le fut parmi la cavalerie qui étoit en quartier autour de Bois-le-Duc, & quelques régiments d'infanterie qui étoient dans le voiſinage. Il n'y eut que trente hommes, dans un régiment entier, qui en furent exempts; ainſi l'on peut croire que la force de la contagion fut extrême, & qu'il dut ſe trouver peu de perſonnes, d'un tempérament aſſez fort & dans des circonſtances aſſez favorables, pour réſiſter à ſon in-

fluence. Mais le danger ne répondit pas au grand nombre de ceux qui en furent attaqués. De cent quarante malades que j'ai traités, ſans compter les rechutes, il n'en eſt mort que ſept. Elle commença vers le milieu de Juillet, quelques ſemaines après avoir abandonné le camp.

Voici l'hiſtoire de ſes ſymptomes. Elle s'annonçoit, comme la plûpart des autres fiévres, par des douleurs univerſelles, le tremblement, & le vomiſſement. Le friſſon duroit une heure ou deux, & étoit ſuivi d'un délire ſouvent inattendu, & d'une chaleur brûlante. Une douleur ſe faiſoit ſentir ordinairement à l'orifice droit de l'eſtomac, & s'étendoit dans la région de ce viſcere, qui devenoit enflée & douloureuſe lorſqu'on y touchoit : ce ſymptome, d'abord ſi commun, fut rare dans le mois de Septembre, lorſque le temps commença à devenir plus froid. Des douleurs dans la tête, le dos, & les articulations accompagnoient la fiévre. Le pouls étoit vîte, mais on le trouvoit rarement fort plein ou dur. Les malades vomiſſoient dans les premiers jours une matiere bilieuſe jaune.

Leur ſang étoit toujours d'une couleur rouge délayée à ſa ſurface, & preſque noire au-deſſous. Cette ſurface étoit

toujours couverte de bulles d'air, & l'on n'y voyoit que rarement ou jamais quelque ſubſtance blanche & épaiſſe comme une gelée; ſes parties n'étoient point unies, ou il n'y avoit pas entr'elles une attraction mutuelle auſſi forte que dans un ſang bien conſtitué, enſorte que le *coagulum* ſe diviſoit aiſément. Par l'inſpection du ſang, on pouvoit connoître la maladie. Le *ſerum* paroiſſoit être en moindre proportion que dans l'état de ſanté, ſa quantité ſéparée du ſang n'étant pas auſſi conſidérable, & ayant une couleur un peu plus foncée.

Le ventre étoit ordinairement reſſerré pendant la maladie : il ſurvenoit quelquefois un dévoiment lorſque le temps devenoit plus froid.

Les rémittences & les intermittences étoient les ſymptomes caractériſtiques de cette maladie, ou ce qui la diſtinguoit des autres. Lorſqu'elle avoit duré quelque temps, ſa force s'affoibliſſoit, le pouls devenoit plus tranquille, & les ſymptomes diſparoiſſoient dans la même proportion. De ſoixante & trois malades qui en furent d'abord attaqués, vingt-trois entrerent en rémittence le ſecond jour; quinze, le troiſieme; treize, le quatrieme; huit, le cinquieme; trois, le ſixieme; un, le ſeptieme; & un, le hui-

tieme : il n'y en eut pas plus de trois ou quatre d'entre eux qui eurent d'abord une intermittence parfaite.

Dans les accès, le pouls battoit ordinairement, dans l'eſpace d'une minute, depuis quatre-vingt-dix fois juſqu'à cent dix, & dans la rémittence depuis le nombre de fois ordinaire juſqu'à quatre-vingt-quinze. Chaque malade avoit une rémittence plutôt ou plus tard; mais un nouvel accès s'en emparoit bientôt. Ainſi cette maladie étoit partagée, pendant ſa durée, en attaque, & en rémittence, étant tantôt l'une, tantôt l'autre. L'accès venoit toutes les vingt-quatre ou quarante-huit heures, ou il étoit irrégulier. Des premiers ſoixante & trois malades, dix-huit l'eurent irréguliérement; douze, une fois toutes les vingt-quatre heures; & le reſte, une fois en quarante-huit heures. L'accès arrivoit ordinairement vers le ſoir.

Cette maladie s'étendoit rarement au-delà du quatorzieme jour: ordinairement, elle commençoit à être intermittente après quelques accès, ſur-tout ſi la criſe ſe faiſoit par les ſueurs.

Les ſueurs abondantes étoient la criſe la plus ordinaire. Les ſueurs partielles qui accompagnoient la maladie n'étoient que ſymptomatiques, celles-là ſeules

pouvoient la modérer & ramener le pouls à ſon état naturel qui étoient abondantes. Il faut donc regarder les ſueurs comme la criſe ou la voie ordinaire par laquelle la nature chaſſoit la matiere morbifique.

Je l'ai vue une fois ou deux s'en débarraſſer par le dévoiment, & une fois par la jauniſſe. Les urines ſervoient auſſi à décharger le ſang d'une partie de la matiere morbifique ; en effet c'étoit un bon ſigne quand elles dépoſoient un ſédiment rouge ; mais cette ſécrétion étoit petite, relativement à l'autre qui ſe faiſoit par la peau.

Je n'ai point obſervé que la chaleur du corps, pendant l'accès, fît monter le mercure dans le thermometre de *Farenheit* au-deſſus de cent quatre degrés : il montoit même rarement à ce point. Cette fiévre, malgré cette régularité apparente de ſes ſymptomes, étoit ſouvent extrêmement irréguliere. Comme elle devenoit intermittente, de fiévre continuë qu'elle étoit auparavant ; de même auſſi, elle dégéneroit ſouvent, de fiévre intermittente, en continuë, & mettoit le malade dans un grand danger : s'il l'évitoit, & ſi la fiévre le quittoit une fois, il étoit rare qu'il en fût attaqué une ſeconde. Etant extrêmement irréguliere,

elle trompoit extrêmement quant au danger qu'elle promettoit. Souvent on la voyoit après une rémittence, qui donnoit lieu d'espérer pour le malade, l'attaquer avec une nouvelle force, & le conduire en quelques heures au tombeau. J'avois deux malades qui, après avoir été sans fiévre pendant six jours, en furent de nouveau attaqués de la maniere que je vais dire : l'un mourut en trente heures, & l'autre en douze.

Six des sept que je n'ai pu sauver perdirent en même tems la parole, le sentiment, & le mouvement. Ils poussoient cependant de fréquents gémissements. Ils avoient à peine la faculté d'avaler la boisson que l'on mettoit dans leur bouche. Ils avoient un dévoiment considérable, & leurs excréments sortoient sans qu'ils s'en apperçussent. Leur pouls étoit mou & profond, mais non pas éteint : il étoit vîte, mais non pas assez pour indiquer le danger aussi prochain qu'il l'étoit réellement. Leur respiration devint fréquente : enfin un râlement l'accompagna; la vîtesse de leur pouls augmenta considérablement ; leur corps se couvrit de sueurs froides, & la mort vint promptement mettre fin à ces symptomes. Un de ces malades eut une intermittence parfaite, pendant douze heures : il re-

tomba enſuite dans le même état, & mourut. Comme je n'en ai pas vu un ſeul éviter ce triſte ſort, lorſqu'il étoit dans l'état que je viens de décrire; tous ces ſix qui moururent furent préciſément attaqués de la même maniere, & éprouverent les mêmes ſymptomes.

Pendant cette fiévre, & ordinairement après qu'elle étoit ceſſée, le malade éprouvoit une cruelle douleur de tête. Nous n'obſervâmes ce ſymptome que cinq ou ſix ſemaines après le temps où la maladie commença à ſe manifeſter. Les convaleſcents étoient ſujets à une éruption de petits boutons dont la groſſeur égaloit la tête d'une petite épingle, ce qui leur faiſoit croire qu'ils avoient la gale.

Leur ventre & leurs cuiſſes s'enfloient ſouvent. La cavité de l'*abdomen* paroiſſoit contenir de l'eau. Une femme dont le ventre s'enfla conſidérablement dans l'eſpace de dix jours, fut attaquée ſubitement d'une fiévre, perdit le ſentiment, & mourut en trente heures. Ce ſymptome eſt encore propre à la maladie, car je l'ai obſervé avant qu'on eût adminiſtré aucun remède.

Tel malade, qui ſe rétabliſſoit, étoit ſouvent attaqué d'une fiévre hectique, dans laquelle ſon pouls donnoit quel-

quefois plus de cent battements dans l'espace d'une minute : cependant il ne se plaignoit d'aucun mal. J'ai vu, dans un cas semblable, le pouls battre jusqu'à cent dix fois, & le mercure ne s'élevoit point dans le thermometre au-dessus de quatre-vingt-dix-neuf degrés. Cette fiévre hectique s'opposoit au rétablissement du malade, & elle étoit souvent accompagnée de sueurs nocturnes.

Le changement de temps, du chaud au froid, produisit toujours une altération sensible dans les symptomes. Dans le temps chaud, ils étoient plus graves, & la maladie prenoit davantage le caractere de la fiévre continuë. Dans le temps froid, elle avoit des symptomes moins graves, & elle ressembloit davantage à la fiévre intermittente. On put observer ces changements deux ou trois fois pendant le temps qu'elle dura.

Elle changea considérablement depuis le premier instant où elle se manifesta, & elle prit davantage le caractere d'une fiévre intermittente réguliere. Il fut ordinaire de voir, vers la fin de Septembre, une fiévre intermittente réguliere se manifester dès la premiere attaque. Le délire qui l'accompagnoit dans le commencement n'eut plus lieu, & les malades n'éprouverent plus cette dou-

leur considérable à la région de l'estomac. Je traitois alors trois ou quatre fiévres quartes, ce qui n'étoit jamais arrivé dans le commencement : ensorte qu'alors cette maladie ne différoit pas beaucoup d'une fiévre intermittente réguliere.

Ceux qui l'eurent dans le degré où elle approchoit le plus de la fiévre intermittente réguliere, entrerent tout de suite dans la chaleur sans être précédée par le frisson & le tremblement. *Boerhaave* dit, dans un de ses aphorismes, que le temps du frisson est tellement nécessaire à la fiévre intermittente, que celui qui pourroit l'empêcher, empêcheroit le reste de l'accès. Cependant, comme nous l'avons observé, la nature empêchoit dans cette occasion le temps du frisson, & néanmoins le reste de l'accès avoit lieu.

Pendant plusieurs jours après la guérison de cette maladie, j'ai observé une petite attaque dans le temps où l'accès avoit coutume d'arriver.

Les rechutes ne furent jamais plus fréquentes que dans cette maladie : elles étoient occasionnées par la moindre faute dans le régime, ou par l'humidité de l'air.

Le diagnostic est facile d'après l'énumération

mération des ſymptomes. Le prognoſtic étoit différent, ſuivant l'état de la maladie. Il étoit très-dangereux, lorſqu'elle reſſembloit davantage à la fiévre continuë, ou que les attaques étoient fort graves : il l'étoit moins, lorſqu'elle reſſembloit davantage à la fiévre intermittente. Toutefois il ne falloit porter ſon jugement qu'avec précaution, à cauſe des révolutions auxquelles elle étoit ſi ſujette. Lorſque le malade tomboit dans un accès, tel que je l'ai décrit ci-deſſus, le prognoſtic étoit le plus funeſte, car je n'en ai pas vu un ſeul réchapper.

Comme cette maladie avoit deux états différents, celui de fiévre continuë ou de rémittence & celui d'intermittence, il falloit employer deux méthodes différentes pour la guérir. Dans le premier état, nous devions avoir pour unique but de la conduire au ſecond. Il falloit d'abord la traiter comme une fiévre inflammatoire. En l'empêchant de prendre de nouvelles forces, elle ſe changeoit d'elle-même & par degrés en intermittente. Par conſéquent, la *ſaignée*, les *vomitifs*, les *véſicatoires*, les *acides végétaux*, le *nître* & les autres remèdes rafraîchiſſants, étoient convenables.

La *ſaignée* étoit certainement très-

bonne pour remplir l'indication, & la quantité du ſang qu'il falloit tirer devoit être entiérement réglée par la dureté & la plénitude du pouls. Son effet étoit de rendre les ſueurs plus abondantes, & le pouls plus calme dans l'intervalle. Quelquefois la maladie étoit intermittente dès le commencement, mais alors le pouls étoit plein; ou l'accès, conſidérable. J'ai trouvé que, dans ce cas, la ſaignée étoit encore néceſſaire. Mais ſi aucune de ces deux circonſtances n'avoit lieu, & ſi les ſueurs étoient abondantes après l'accès, je ne conſeillois jamais la ſaignée, parce qu'elle auroit pu alors arrêter ou diminuer cette évacuation.

Les *vomitifs* étoient de la plus grande utilité. Le vomiſſement naturel qui accompagnoit la maladie, les indiquoit. Ils évacuoient cette grande quantité de bile très-exaltée qui ſe jettoit ſur le *duodenum* & l'eſtomac, & occaſionnoit cette douleur cuiſante que les malades éprouvoient dans la région de ce viſcere. Ce n'eſt pas tout: car l'effet des *vomitifs* paroît s'étendre beaucoup plus loin dans le traitement de toutes les fiévres. Il faut les conſidérer comme des puiſſances méchaniques, qui ébranlent tout le corps, & forcent les conduits obſtrués

de la peau à s'ouvrir : d'où, s'ils n'étoient pas fort violents, leur opération étoit ſuivie d'une ſueur abondante qui accompagnoit la maladie juſqu'à la rémittence, & quelquefois arrêtoit ſes progrès.

Rien ne fut plus avantageux pour la changer en intermittente que les *véſicatoires.* On les donna avec ſuccès lorſque les accès étoient violents, ou qu'il y avoit encore de la fiévre dans les intervalles. Ils n'empêcherent pas le retour des accès, mais ils les rendirent plus modérés ; les ſueurs, plus abondantes ; & les intervalles, plus calmes.

Les *acides*, le *nître* &c. ſe donnerent pendant la fiévre. Le *petit-lait* fut bon pour aider & provoquer la criſe par les ſueurs.

Lorſque nous étions une fois parvenus à rendre la maladie intermittente, il étoit aiſé de la dompter. Ayant d'abord obſervé que la criſe ſe faiſoit ordinairement par les ſueurs, je m'efforçai d'imiter la nature, en excitant cette évacuation par les *ſudorifiques* & en l'entretenant long-temps. Cette méthode réuſſit quelquefois au point d'empêcher le retour de l'accès ſuivant, mais il revenoit ordinairement au bout de quatre ou cinq jours : d'autres fois, elle fit pren-

dre à la maladie un caractere plus approchant de celui de la fiévre continuë, d'où, voyant qu'il y avoit peu de succès à en attendre, je l'abandonnai.

Dans cet état de la maladie le *quinquina* fut le remède que nous employâmes tous pour la faire cesser, & ses bons effets mériterent cet usage universel. Il est à propos de le mêler avec quelque corps chaud & pénétrant, & il n'en est point qui possede ces qualités à un plus haut degré que le *sel ammoniac.* J'ai guéri plusieurs malades avec ce dernier remède seul : &, lorsqu'il réussit, je crois qu'il guérit plus parfaitement que le *quinquina.* L'usage des amers & l'exercice du cheval étoient nécessaires pour rendre la guérison complette.

Mais lorsqu'un accès, tel que celui qui est décrit ci-dessus, attaquoit le malade, je n'ai point trouvé de remède qui pût le sauver. Il paroît être l'avant-coureur certain de la mort. Tout ce que j'ai vu administrer dans ce cas n'a eu nul effet; & il n'y a pas lieu d'espérer de trouver un remède efficace, quand on fait attention à la marche rapide de la fiévre & des symptomes qui sont suivis de la mort en très-peu de temps.

J'aurois jugé *à priori* qu'il y avoit un grand désordre dans le cerveau & les

inteſtins, en conſidérant le dévoiment qui accompagnoit cet accès & l'affection de la tête qui ſe manifeſtoit ſi promptement : cependant, ayant fait l'ouverture d'un homme qui, après une intermittence de cinq jours, ſans aucun ſymptome qu'un très-petit dévoiment, fut attaqué d'un accès pareil le matin, perdit auſſi-tôt le ſentiment & la parole, & mourut avant la nuit, je n'ai pu trouver la plus petite inflammation dans le cerveau ou dans le cervelet, ni aucun changement dans les inteſtins qui étoient dans leur état naturel : ce qui prouve que la cauſe de la maladie & de la mort avoit ſon ſiége dans les fluides.

QUEST. Une grande quantité de *quinquina* introduite alors dans les vaiſſeaux n'auroit-elle pas pu procurer quelque bien? Au moins, elle n'auroit pas rendu l'état de la maladie plus fâcheux. J'ai eu deux de mes malades dans l'intermittence quelques heures avant de mourir. Mais je ne ſçavois pas alors que l'accès reviendroit; car, s'il ne fût pas revenu, la criſe auroit pu être troublée par le *quinquina.* Comme le cas eſt déſeſpéré, on doit eſſayer ce remède.

Les ſymptomes ſuivants méritent auſſi d'être examinés. La douleur de tête jet-

toit le malade dans un grand trouble. Pour la guérir, je fis appliquer ſur les tempes deux petits *véſicatoires :* ce remède eut tout le ſuccès que je pouvois deſirer, car il ne manqua pas une ſeule fois de réuſſir, quoique je l'aye adminiſtré à un grand nombre de malades. Il paroît que l'effet des *véſicatoires* eſt d'autant plus ſûr qu'ils ſont appliqués plus près de la partie affectée. C'eſt par le même moyen que j'ai guéri un convaleſcent d'une douleur dans l'œil qui revenoit périodiquement chaque jour, depuis que ſes accès étoient arrêtés.

J'ai toujours, depuis ce temps-là, mis en uſage les *véſicatoires* avec un grand ſuccès. Une petite fille de dix ans eut une fiévre accompagnée d'inſomnie & d'une douleur de tête continuelle. La fiévre ceſſa le treizieme jour, mais ces deux ſymptomes continuerent. J'appliquai les *véſicatoires* ſur ſes tempes. En trois heures la douleur ſe diſſipa, & l'enfant dormit enſuite paiſiblement.

L'éruption qui ſuccédoit à la maladie diſparoiſſoit communément d'elle-même. Si cela n'arrivoit pas ainſi, on donnoit une petite purgation.

L'enflure hydropique de l'eſtomac, du ventre, & des jambes, étoit un ſymptome opiniâtre. Un convaleſcent qui

avoit le ventre enflé fut guéri par un dévoiment naturel; ce qui nous indique les remèdes qu'il faut mettre en uſage, ſçavoir les purgatifs, auxquels il eſt à propos de faire ſuccéder l'uſage des corroboratifs.

La ſaignée, ſi le pouls le permettoit, étoit faite avec avantage dans la fiévre hectique qui ſuivoit la maladie: le ſang étoit gluant & couvert d'une ſubſtance ſemblable à une gelée épaiſſe. Les *véſicatoires* étoient très-bons pour la guérir. Elle revenoit ſouvent après être ceſſée, & réſiſtoit à tous les efforts que l'on faiſoit pour la détruire. Le régime, l'exercice modéré, & la longueur du tems venoient enfin à bout de la vaincre.

L'on uſa, avec le plus de ſuccès, pour prévenir cette fiévre, des remèdes qui avoient le plus d'efficacité dans le traitement, tels que le *quinquina* & les *véſicatoires*: d'ailleurs faire un exercice modéré, boire un peu de vin rouge, éviter la roſée du matin & du ſoir, voilà les principales régles qu'on dut obſerver. Il fut généralement reconnu que l'uſage du *punch* donnoit une diſpoſition à contracter cette maladie.

Il eſt d'un grand avantage pour diriger le médecin dans le traitement d'une maladie de bien connoître ſa cauſe: or,

nous pouvons être aſſez certains que la cauſe de celle dont il eſt queſtion, étoit l'humidité, puiſque les différentes parties de l'armée en ont été d'autant plus attaquées qu'elles étoient cantonnées dans des lieux plus humides : mais mettons cette vérité dans un ſi grand jour qu'il ne ſoit plus poſſible de former aucun doute.

Ayant tenu, par le moyen d'un hydrometre, un regiſtre exact de l'humidité & de la ſéchereſſe de l'air, depuis le moment où nous fûmes cantonnés ; j'ai trouvé que le nombre de nos malades avoit répondu auſſi parfaitement qu'il eſt poſſible au degré d'humidité. Depuis le vingt-neuf de Juin juſqu'au douze de Juillet, nous n'eûmes qu'un ſoldat attaqué de maladie : dans cet eſpace de tems, l'air ne fut jamais fort humide. Le ſoir du douze, mon hydrometre deſcendit fort bas, & l'air fut conſidérablement plus humide que je ne l'avois encore obſervé dans les quartiers. Dans la nuit, la fiévre, dont je viens de parler, ſe manifeſta dans notre régiment ; car, cette nuit-là même, trois ſoldats en furent attaqués. Le tems conſerva ſon humidité pendant huit jours, &, chaque jour, le nombre des malades augmentoit. Les dix jours qui ſuivirent

furent plus ſecs ; pendant ce tems, il n'y en eut point autant qu'auparavant. Il vint enſuite deux jours de temps humide, & le nombre de nos malades fut plus conſidérable : enfin le temps devint plus ſec, & le nombre en fut moins grand.

Toutes les autres cauſes qu'on a aſſignées, en ſuppoſant qu'elles ayent eu quelqu'action, ne doivent être conſidérées que comme auxiliaires de celle-ci, ſçavoir l'humidité. Ce qui prouve que l'éclipſe de ſoleil,qui arriva preſque dans le même temps où cette maladie commença à ſe manifeſter, n'en fut pas la véritable cauſe, comme quelques-uns le diſoient, c'eſt qu'elle n'arriva que le quatorze, & que la maladie étoit dans notre régiment dès le douze. Mais il n'eſt pas contraire à la ſaine philoſophie de penſer qu'elle a pu produire la cauſe principale, en rendant l'atmoſphere plus humide qu'elle n'auroit été ſans elle.

Il en eſt de même du changement dans la maniere de vivre des ſoldats qui mangeoient avec les payſans : il peut avoir agi comme cauſe auxiliaire en diſpoſant le corps à recevoir plus aiſément l'impreſſion de l'humidité; mais on ne doit pas le conſidérer comme la cauſe prin-

cipale, parce que ceux qui mangeoient de la viande furent ſujets à la maladie, auſſi-bien que ceux qui vivoient de racines, de lait de beurre, &c. D'ailleurs les payſans, qui menoient leur genre de vie ordinaire, en furent également attaqués.

On a penſé que cette maladie étoit dûe à la putréfaction des marais qui nous environnoient. Il eſt très-certain que cette humidité fut néceſſairement accompagnée d'exhalaiſons putrides, & que la maladie eut pluſieurs ſymptomes des fiévres putrides, car la chaleur & l'humidité doivent occaſionner la putréfaction tant au dedans qu'au dehors du corps humain; mais il eſt auſſi trop évident, pour n'entrer dans aucune diſcuſſion, qu'elle dut ſa premiere origine à l'humidité. D'ailleurs, les grandes pluies, qui tomberent dans le temps de l'éclipſe, doivent plutôt avoir diminué la quantité des exhalaiſons putrides, & augmenté en même temps celle des parties aqueuſes ou humides. De plus, l'uſage des végétaux, du lait de beurre, du *punch*, &c. auroit plutôt réſiſté aux effets de la putréfaction, tandis que l'uſage de la viande les auroit augmentés: mais on a obſervé le contraire. Enfin, ſi cette maladie avoit

été une fiévre putride, elle auroit été néceſſairement plus contagieuſe, & elle ſe feroit promptement communiquée au reſte de l'armée.

Après avoir conſidéré que l'humidité de l'air eſt ſa ſeule & unique cauſe, eſſayons de découvrir, par une marche réguliere & ſoutenue par l'expérience, comment elle agit ſur le corps humain.

L'eau allonge & relâche les ſubſtances animales; ce que prouve aiſément un morceau de cuir, d'inteſtin deſſéché &c. trempé dans l'eau : car, non ſeulement il devient plus long & s'allonge encore par l'action de la plus petite force, mais encore il perd ſon élaſticité ou la faculté de revenir ſur lui-même lorſqu'il eſt étendu. Les vapeurs aqueuſes paroiſſent relâcher davantage que l'eau elle-même. Lorſque nous voulons produire le relâchement d'une partie enflée, nous aimons mieux la bien envelopper avec la flanelle trempée dans la matiere de la fomentation, que de l'y plonger elle-même : or par-là elle n'en reçoit que la vapeur. J'ai même obſervé que cet autre moyen relâchoit encore plus puiſſamment, ſçavoir de diriger la vapeur, de façon qu'elle agiſſe ſur la partie : ſans doute, parce que ſes parti-

cules ſont plus petites & plus ſubtiles que celles de l'eau, &, par conſéquent, pénétrent davantage. Ces particules acquierent, en s'élevant, une force *répulſive* qui peut les aider à pénétrer dans le corps humain & à l'affecter d'une maniere plus puiſſante.

Ce ſont ces particules ſubtiles de l'eau répandues dans notre atmoſphere qui forment l'humidité de l'air : elle doit donc produire les mêmes effets. Il faut conſidérer le corps humain comme continuellement environné d'une fomentation qui relâche, allonge, & amollit ſes fibres, ſur-tout celles de la peau. Le ſang devient plus pauvre & plus aqueux à cauſe des particules aqueuſes qu'il contient & de la force diminuée des ſolides. Ainſi les fluides ne ſont plus mus par la force ordinaire, & la circulation devient plus languiſſante : d'où l'on comprend aiſément pourquoi les eſprits ſont abbatus dans les temps humides.

Mais il faut prouver par l'expérience. J'obſerve que mon pouls bat plus lentement dans le temps humide que dans le temps ſec, & preſque d'un ſeptieme, en ſuppoſant que la chaleur & toutes les autres circonſtances ſoient les mêmes. Dans un temps modérément ſec il bat ſoixante & ſeize fois dans l'eſpace

d'une minute, au lieu qu'il ne bat que ſoixante & ſept fois, ſi le temps eſt humide. Il eſt probable que ſes battements ſont auſſi plus forts dans le premier cas, mais nous ne pouvons en être certains, parce que nous n'avons point une meſure auſſi exacte pour connoître ſa force que pour juger de ſa vîteſſe. Au reſte il nous ſuffit pour le préſent de pouvoir calculer ſûrement ſa vîteſſe. Il paroît par l'obſervation de *Swenke* que le pouls moyen, en Hollande, eſt entre cinquante & ſoixante pulſations, tandis que dans ce pays il eſt entre ſoixante & dix & quatre-vingt. Voyons quelle ſera la conſéquence de cela relativement au corps humain.

La tranſpiration conſerve, en ſe faiſant réguliérement, la ſanté & la vie de l'homme. C'eſt par les pores de la peau que ces particules nuiſibles, incapables de circuler plus long-temps dans les vaiſſeaux, ſont chaſſées du corps. Lorſqu'elles y ſont retenues, les maladies s'en ſuivent immédiatement. Or deux choſes ſont néceſſaires pour entretenir cette évacuation ſalutaire, 1° que les vaiſſeaux conſervent aſſez de force pour chaſſer la quantité néceſſaire, 2° que les orifices des vaiſſeaux perſpiratoires ou les pores de la peau ſoient

ouverts. Si l'une ou l'autre de ces conditions manque, la tranſpiration eſt arrêtée ou diminuée.

L'humidité de l'air relâche donc les ſolides, & retient en partie l'humeur de la tranſpiration dans les vaiſſeaux. Si elle y eſt retenue en trop grande quantité, la ſanté ſe dérange, le ſang s'enflamme, les arteres ſe contractent avec plus de vîteſſe, & la fiévre s'allume.

Cette humidité pourroit encore agir ſur le corps humain de pluſieurs autres manieres que nous connoiſſons moins. Ce qui rend cela probable, c'eſt la célérité avec laquelle elle l'affecte. Peut-être ſes petites particules ſont-elles propres à boucher les pores & à empêcher par-là la matiere de la tranſpiration de ſortir. Peut-être auſſi la qualité *répulſive* peut-elle en quelque façon retarder la libre évacuation de ce liquide, qui ſort lui-même de la peau comme une vapeur inviſible. L'air ne paroît devoir contenir qu'une certaine quantité de ces particules *répulſives*, dûes à leur faculté réciproque de ſe repouſſer l'une l'autre, ce qui donne à la derniere conjecture quelque degré de probabilité.

Quoi qu'il en ſoit, le relâchement des pores & des vaiſſeaux, occaſionnera, ſur-tout s'il arrive ſubitement, la ſup-

pression de la transpiration, d'où s'en suivra un effet relatif à l'état présent du sang. Lorsqu'il est rempli de sels âcres & d'huiles, comme il arriva parmi nos troupes, après un temps très-chaud, il s'en suit immédiatement une fiévre qui tient en quelque sorte le milieu entre l'inflammatoire & la putride, ressemblant à la premiere dans les premiers jours de son invasion, comme on en peut juger par le bon effet de la saignée, & à la derniere dans la partie de sa durée la plus dangereuse; car je m'imagine que l'accès mortel qui faisoit périr les malades étoit dû à une putréfaction immédiate du sang. Lorsque la fiévre est une fois allumée, le cœur & les arteres se contractent avec plus de force & de vîtesse qu'auparavant : cette force surmonte la résistance des vaisseaux de la peau, qui sont considérablement relâchés, de-là les sueurs. La fiévre diminue, mais le relâchement de tout le corps subsistant encore, la matiere de la transpiration est encore retenue, d'où la fiévre est excitée de nouveau, & se termine également, dans le temps convenable, par les sueurs : c'est ainsi que le malade passe de l'accès à la rémittence, de la rémittence à l'accès, & souvent avec la plus grande régularité. Voilà

la cauſe qui paroît avoir donné naiſſance à la fiévre rémittente dont il eſt queſtion.

C'eſt par la même cauſe qu'il faut expliquer les intermittences par leſquelles cette fiévre ſe terminoit communément, & les fiévres intermittentes de toute eſpece. La cauſe de la maladie & le retour de l'accès ſont attribués à une ſécrétion graduelle d'une bile âcre dans les premieres voies, qui, lorſqu'elle eſt accumulée en certaine quantité, excite néceſſairement l'accès en rentrant dans le ſang. Il eſt en effet certain qu'une grande quantité de bile eſt filtrée dans les fiévres intermittentes, & pouſſée vers les premieres voies : mais cela n'eſt que l'effet & non pas la cauſe. L'humidité eſt la cauſe générale éloignée, & le relâchement des fibres la cauſe prochaine des intermittentes : d'où la matiere de la tranſpiration retenue produira une fiévre plutôt ou plus tard, ſelon ſa propre acrimonie, ou ſa quantité, ou le degré d'inflammabilité du ſang, ou la ſenſibilité des nerfs. C'eſt de la combinaiſon de ces différentes circonſtances que naiſſent les quotidiennes, les tierces, les quartes, & les irrégulieres. De-là, ceux qui ſont attaqués de fiévres quartes ont beſoin de doſes

doſes beaucoup plus fortes de vomitifs & de purgatifs, pour qu'ils puiſſent agir ſur leur corps plus lentement affecté par toutes ſortes de remèdes, à cauſe de l'état languiſſant de leurs ſolides & de leurs fluides. De-là les fiévres quartes, ſi communes en Hollande, ſont rarement obſervées dans la Bretagne ſeptentrionale. De-là la quotidienne eſt ſujette à devenir continuë, ſur-tout dans les temps chauds, & par l'uſage des remèdes échauffants. De-là la raiſon pour laquelle les ſudorifiques prolongent l'intermittence plus certainement que les vomitifs ou les purgatifs, ce qui ne ſeroit pas ſi la cauſe avoit ſon ſiége dans les premieres voies.

SECTION IV.

Lumbago.

Dans le commencement de Janvier, 1743, les troupes Angloiſes étant à Ghent, les rhumatiſmes furent fort fréquents, & l'eſpece particuliere, appellée *lumbago*, ſe manifeſta ſouvent. C'eſt, je crois, pour la premiere fois que l'on a vu cette maladie régner épidémiquement. *Sydenham* en a fait une deſcription exacte.

Je tentai d'abord de la guérir par la

ſaignée, les *purgatifs*, les *pilules* de *ſavon*, les *lavements purgatifs*, &c. mais tous ces remèdes eurent un fort mauvais ſuccès; au moins, la guériſon étoit fort lente. Je ne puis pas dire que j'aye jamais ſaigné autant que *Sydenham* l'ordonne, ſçavoir cinq fois en laiſſant les intervalles convenables; car cette méthode m'a paru trop ennuyeuſe. J'ai cru plus raiſonnable de tenter la guériſon par les remèdes topiques, qu'en altérant toute la maſſe du ſang: j'ai donc fait uſage, & avec un grand ſuccès, du *liniment* ſuivant, étendu ſur une peau, & appliqué ſur la partie affectée.

P. *De la poudre de graine de Cumin & de Camomille, deux gros.*

De Sel de corne de cerf, un demi-gros.

De Camphre (diſſous dans deux gros d'eſprit de Térébenthine) un ſcrupule.

D'Onguent de Sureau, trois onces.

De Savon noir commun, une once.

mêlez le tout, & faites-en un liniment.

Je ne doute point que les autres remèdes de la même claſſe ne ſoient également bons: mais, comme j'employai d'abord ceux que je viens de nommer, & comme ils remplirent mes vues, je m'en tins à cette formule. Elle enlevoit

la douleur en vingt-quatre heures, & je n'ai eu occasion de la réitérer que pour un seul homme.

Je fus alors appellé pour un Dragon qui, outre le *lumbago*, avoit des douleurs de rhumatisme dans les deux genoux & aux chevilles du pied, avec un pouls fort & fréquent. Après une *saignée*, je fis mettre le *liniment* sur les genoux & les chevilles du pied, dans le dessein de découvrir s'il n'agissoit que sur la partie où il étoit appliqué; ou si, passant en même temps dans la masse du sang, il corrigeoit sa nature peccante. Le lendemain matin, la douleur avoit abandonné les parties sur lesquelles avoit été appliqué le *liniment*, mais elle s'étoit jettée sur l'articulation du *femur*; le *lumbago* étoit aussi plus considérable. Le jour suivant, les choses étoient dans le même état. Connoissant donc que le *liniment* ne portoit point son action au-delà de la partie sur laquelle il étoit appliqué, j'en fis le même usage contre le *lumbago*, qui diminua par degrés, & cessa tout-à-fait dans l'espace de deux jours.

Je m'en suis servi avec un égal succès contre ces douleurs qui attaquent souvent les articulations qui ont été luxées. Je l'ai essayé une fois à la fin d'une foulure, & il a produit un bon effet. Je

l'ai encore appliqué ſur la poitrine d'un malade qui éprouvoit dans cette partie une douleur, provenant d'un coup: les remèdes pectoraux ayant été adminiſtrés en vain, le *liniment* diſſipa ce ſymptome. J'ai continué depuis à l'employer, & avec un grand ſuccès.

SECTION V.

Une eſpece particuliere de Gangrene.

Vers la fin de Septembre, 1743, dans la campagne d'Allemagne, l'armée alliée fut attaquée de la fiévre rémittente que j'ai déja décrite, trois ſemaines environ avant que nous laiſſâmes le camp, dans le deſſein de marcher vers la Flandre. Cela nous obligea de faire deſcendre le Rhin à nos malades dans des bateaux. Or il y en eut environ trente qui furent attaqués dans leur paſſage d'une gangrene aux pieds. Elle attaqua ſur-tout ceux qui avoient été très-épuiſés par les fiévres, & particuliérement la précédente fiévre rémittente épidémique.

Les orteils & les pieds s'engourdiſſoient & perdoient tout-à-fait le ſentiment: bientôt ils commençoient à s'enfler, & ils avoient un aſpect œdémateux: enſuite le malade y éprouvoit une ſenſation comme ſi on les perçoit avec des

aiguilles, & enfin ils acquéroient une couleur bleue : cependant la peau étoit toujours dans ſon premier état. En faiſant une inciſion dans la partie, on trouvoit la membrane adipeuſe mortifiée. Cette gangrene commençoit par les extrémités des orteils, & gagnoit inſenſiblement le pied.

L'eſpece ordinaire de gangrene fait ſes progrès fort rapidement, & tue le malade en peu de jours, ſi elle ne s'arrête point. Mais cette eſpece particuliere avoit cela de remarquable, que les orteils & les pieds auroient été gangrenés deux ou trois ſemaines, ſans faire de progrès conſidérables, car elle ne s'étendoit pas au-delà de la membrane adipeuſe. Par l'inciſion, on la trouvoit abſolument noire, tandis que la peau étoit toujours parfaitement ſaine extérieurement; & cet état auroit continué, l'inciſion étant faite, pendant quinze jours, ſans changer ou ſans faire aucun progrès. Ordinairement, les malades étoient tout-à-fait épuiſés, & leur pouls étoit fort profond.

On les traita uniquement avec les fomentations & les cataplaſmes. On n'eſſaya point le *quinquina*, qui auroit certainement très-bien réuſſi, parce que le pouls étoit éteint, & que la chaleur na-

turelle avoit non-ſeulement abandonné la partie affectée, mais même tout le corps. La plûpart des malades moururent.

La cauſe de cette gangrene me paroît être celle-ci : la plûpart des malades n'avoient pour ſe coucher que de la paille qui, dans ces bateaux, étoit toujours humide ; & qu'une couverture pour mettre ſur eux, ce qui n'étoit pas ſuffiſant pour les entretenir dans la chaleur. Il n'eſt donc pas étonnant que la circulation languiſſante dans tout leur corps, expoſé au froid & à l'humidité, & réduit au plus grand état de foibleſſe, ſe ſoit entiérement arrêtée dans ces parties, où la chaleur a le moins de force, ſçavoir les orteils & les pieds ; & dans ces vaiſſeaux, où les fluides ſont le moins propres au mouvement, ſçavoir ceux de la graiſſe. De-là la gangrene qui attaqua la membrane adipeuſe des orteils & des pieds. Ces cauſes n'étoient pas puiſſantes, par conſéquent leurs effets furent lents. Le froid modéré qui continua, contribua à retarder ſes progrès ; parce qu'il eſt ennemi de la putréfaction & qu'il empêche les parties déja putréfiées de communiquer leur vice à celles qui les environnent.

J'ai vu, une fois, un ſymptome extraordinaire dans une gangrene des orteils. Un dragon de mon hôpital eut une

gangrene aux extrémités des orteils. L'usage du *quinquina* & des cataplasmes excita une suppuration, lorsque tout-à-coup il fut attaqué d'une contraction spasmodique des muscles élévateurs de la mâchoire inférieure, &, en même tems, d'une douleur considérable dans la gorge & de l'inflammation de cette partie. Son pouls étoit vîte & plein. Il fut saigné : son sang étoit très-enflammé & gluant. Son cœur commença alors à faire des bonds prodigieux & d'une grande force : cela arrivoit toutes les deux ou trois secondes, & d'une maniere visible : le malade disoit qu'il alloit étouffer. Son pouls étoit encore plein : il fut saigné une seconde fois. Il eut une grande sueur. Il vécut avec ces symptomes, pendant vingt-quatre heures, jouissant d'un sentiment parfait, sans pouvoir être soulagé par aucun remède, & il mourut.

SECTION VI.

De la Petite-Vérole.

Quelques soldats furent attaqués de la rougeole & de la petite-vérole. En général, ces maladies furent d'une espece benigne. Voici un cas tout-à-fait digne de remarque.

Samuel Ryland, qui n'avoit jamais eu

la petite-vérole, fut envoyé à Aix-la-Chapelle. Il coucha, tout le temps qu'il y passa, dans la chambre d'un homme qui avoit alors cette maladie, mais non pas d'une mauvaise espece. En retournant à la maison, il étoit moite & très-fatigué. Il s'enyvra la nuit suivante. Je le vis le dix-huit d'Avril, deux jours après son retour. Il se plaignoit d'une douleur dans la tête & le dos, & d'une grande envie de vomir. Son pouls étoit fort & fiévreux. Il fut saigné ce jour-là & prit un vomitif.

Le 19, douleur considérable au défaut des côtes, & mal de cœur. Je crus observer un commencement d'éruption sur sa poitrine, d'où je conclus qu'il alloit avoir la petite-verole.

Le 20, vers midi, il n'avoit plus de sentiment. Sa poitrine & son dos étoient couverts de taches pourprées. Son pouls étoit profond & vîte. Il avoit eu fort mal à la gorge, &, par l'inspection, elle paroissoit beaucoup enflammée, & d'une couleur blanche. A chaque *cantus* interne de l'œil, la tunique albuginée formoit une protubérance considérable, & étoit très-enflammée. Il étoit plus mal, depuis la veille dans l'après-midi: il n'avoit point uriné; il avoit vomi beaucoup, & craché une matiere abon-

dante à laquelle étoit mêlée une grande quantité de ſang. Sa langue étoit noire. Il mourut en deux heures.

Toutes les circonſtances, dans le cas que je viens de rapporter, annonçoient la petite-vérole. Cet homme avoit couché dans la chambre de quelqu'un attaqué de cette maladie ; il tomba malade peu de tems après ; il eut mal au cœur, & des douleurs dans la gorge & le dos ; enfin une petite éruption ſe manifeſta le troiſieme & le quatrieme jour. Tout cela prouve évidemment que la maladie procédoit originairement de la contagion de la petite-vérole, quoique ſon éruption ne ſe ſoit point faite entiérement.

Il eſt probable que l'excès de fatigue, la tranſpiration arrêtée par l'humidité, & une quantité d'eſprits ardents ajoûtée aux effets naturels de la matiere variolique, furent les cauſes de la putréfaction qui s'empara ſi promptement du ſang, qu'il n'eut pas le temps, ou, peut-être, qu'il ne fut pas capable de ſéparer la matiere variolique.

Cette obſervation peut nous apprendre, combien la nature de la petite-vérole dépend de la conduite du malade pendant le temps où la contagion ſe communique aux humeurs.

Les troupes Angloiſes étant en quartier dans la Hollande, en 1747, la petite-vérole fut épidémique. J'ai eu occaſion d'eſſayer la méthode purgative dans la fiévre ſecondaire de cette maladie, mais ſans ſuccès.

Nous eûmes avec la petite-vérole une fiévre éruptive qui répondoit exactement à la fiévre éryſipélateuſe de *Sydenham.* D'abord je la pris pour la petite-vérole elle-même, tant l'éruption la rendoit ſemblable à cette maladie; mais j'en vis bientôt la différence, parce que de nouvelles puſtules ſortoient, tandis que d'autres diſparoiſſoient. Pendant trois ou quatre jours les malades avoient une fiévre aſſez aiguë, qui diminuoit beaucoup, ou ceſſoit tout-à-fait après l'éruption. Les puſtules étoient remplies d'une matiere griſe jaunâtre. Elles duroient environ quatre jours, & ſe ſéchoient enſuite. Je les traitai, comme l'ordonne *Sydenham*, par les *ſaignées* & les *purgatifs*, ce qui réuſſit bien.

Un malade vérolé fut attaqué de cette fiévre. Elle dura trois ſemaines, pendant leſquelles il ſe fit une éruption conſtante de nouvelles puſtules. La fiévre étant ceſſée, les puſtules formerent ſur la ſurface de ſon corps la croûte ſéche

vénérienne, & elles ne disparurent tout-à-fait qu'après la salivation.

SECTION VII.

Fiévre miliaire.

Au milieu de l'hyver de 1744 il se manifesta à Ghent une fiévre miliaire, qui, sans être fréquente, fut fort dangereuse. Un malade que j'en ai traité mourut le vingt-deuxieme jour. Il est probable qu'il n'auroit pas vécu aussi long-temps, si l'on eût commencé par le saigner; car j'ai eu occasion par la suite d'observer les mauvais effets de ce remède dans cette fiévre, tous ceux auxquels on l'a administré étant morts.

La solution de *gomme ammoniaque* paroît avoir rendu sa respiration plus facile.

Les sudorifiques n'ont paru produire aucun bien ni au commencement, ni au milieu, ni à la fin de la maladie. La mollesse du pouls dans le commencement me fit croire qu'ils seroient avantageux. Pendant l'éruption, je jugeai que, le pouls étant foible, un *stimulus* étoit nécessaire; ou, au moins, qu'il seroit salutaire en provoquant la sueur naturelle, qui paroissoit être une crise; mais je fus trompé dans les deux cas. J'ai découvert

depuis que la ſueur, dans toutes les maladies éruptives, eſt ſuivie de mauvais effets, apparemment parce qu'elle fait ſortir les fluides plus ſubtils qui devoient ſoutenir & entretenir l'éruption.

SECTION VIII.

Remarques ſur les Bleſſures d'Armes à feu.

Mon deſſein n'eſt pas d'établir un ſyſtême ſur les plaies d'armes à feu, mais de donner dans quelques obſervations le réſultat de ma propre expérience pendant une guerre de huit années. J'ai eu occaſion de voir les cas les plus remarquables & les plus déſeſpérés, après la bataille de Dettingen. Les bleſſés ne purent être tranſportés juſqu'à Feckenheim, leurs bleſſures ayant été, pour la plûpart, cauſées par le canon & fort dangereuſes.

J'approuve beaucoup le précepte de M. *Le Dran*, ſçavoir de ſcarifier les lévres de la plaie au premier panſement. Par-là, l'inflammation n'eſt pas ſi grande. J'ai ſcarifié toutes les bleſſures que j'ai panſées après la bataille de Dettingen, juſqu'à ce que le ſang coulât librement. Dans le cas où l'on ſoupçonneroit une grande inflammation, je préférerois de di-

later le fond de la plaie, lorſqu'on le peut.

Il eſt très-eſſentiel de panſer les plaies deux fois le jour lorſque le temps eſt chaud, comme il arrive ſouvent dans ces occaſions. Si l'on manque à ce précepte, les vers s'engendreront dans la plaie, comme je l'ai obſervé fréquemment. Outre cela, ſi la matiere eſt en grande quantité, elle ſe corrompra par la chaleur, ſe mêlera au ſang, & excitera un dévoiment: car, en effet, c'eſt ce ſymptome qui a été cauſe de la perte de la plûpart de ceux qui ſont morts de leurs bleſſures quelque temps après les avoir reçues.

L'ouverture de la plaie doit être la derniere à ſe refermer. Pour peu que l'os ſoit attaqué, il ne faut pas laiſſer la plaie ſe conſolider; car elle ſe rouvrira certainement de nouveau & ſera pire qu'auparavant. J'ai vu pluſieurs fois dans l'hôpital de Ghent, les plaies ſe rouvrir les os étant cariés, après avoir été fermées pendant quelque temps.

Il arrive quelquefois qu'en laiſſant la premiere ouverture ſe refermer, on peut en obtenir une plus convenable. *Pott* quartier-maître reçut une bleſſure au travers du jarret. L'orifice extérieur ſe ferma auſſi-tôt, & en même temps on ſentit entre les tendons une dureté, qui, par l'application des cataplaſmes, ſe

convertit en pus. On laiſſa l'autre orifice ſe fermer, & la bleſſure fut nettoyée & guérie par la nouvelle ouverture. Il éprouva long-temps, après ſa guériſon achevée, une douleur à la plante du pied, qui provenoit certainement de la bleſſure d'une petite branche du nerf poplité dont une partie va à la plante du pied. Il eut encore une tenſion dans l'articulation du genou, pour laquelle il alla aux bains d'Aix-la-Chapelle. Il y demeura trois mois, & leur uſage lui fit beaucoup de bien; mais il n'avoit pas encore recouvré parfaitement l'uſage de ſa jambe lorſqu'il fut tué à la bataille de Fontenoy.

J'ai été témoin d'une opération fort rare que fit, le lendemain matin après la bataille de Dettingen, M. *Wilſon*, qui coupa à un Dragon une grande partie de la rate. Ce viſcere étoit ſorti par la bleſſure qui étoit fort large, &, ayant été enflammé par le froid de la nuit, on ne put le faire rentrer: d'ailleurs il ne fut pas poſſible d'avoir une fomentation pour l'appliquer deſſus. Nous jugeâmes donc qu'il n'y avoit point d'autre moyen, pour prévenir la gangrene, que de le couper. Ce ſoldat, quoique d'ailleurs très-bleſſé, ſe rétablit, & je l'ai vu depuis jouiſſant d'une bonne ſanté. Il n'eut

point une inclination pour les femmes plus forte qu'auparavant.

Toutes les larges blessures faites par le canon, lors même qu'elles n'attaquent que les parties musculeuses, sont dangereuses, à cause de la grande évacuation qu'elles occasionnent. Le capitaine *Ogilvie* reçut à la bataille de Fontenoy un coup de canon qui lui emporta une large portion des muscles iliaques & psoas, entre la crête de l'os des îles & l'articulation de la cuisse, sans blesser ni les os ni l'articulation. Je le pansai sur le champ de bataille, & l'envoyai à Aeth où étoit l'hôpital. Je passai quelques jours sans le voir, mais j'appris que sa blessure alloit bien. Je le visitai le huitieme jour, & le trouvai en bon état, mais avec un pouls si profond que j'en fus étonné. Après avoir seulement passé quelques minutes auprès de lui, il tomba en foiblesse, perdit la raison, & mourut aussi-tôt. Comme sa blessure attaquoit les parties musculeuses, elle ne m'avoit point paru dangereuse, non plus qu'à ceux qui avoient eu plus de temps pour la considérer. Les évacuations qui l'accompagnerent nécessairement, & la grande suppuration qui survint, vuiderent tellement les vaisseaux que cet homme me paroît être mort d'inanition. Il est pro-

bable qu'on auroit pu le ſauver, ſi on lui eût donné le *quinquina* pour reſſerrer les orifices des vaiſſeaux, & ſi l'on eût ſoutenu ſes forces par les moyens convenables.

C'eſt une régle générale de ne point différer l'opération d'une ſeule minute, lorſqu'elle eſt néceſſaire. Preſque toutes les opérations furent faites trop tard dans l'hôpital de Hanau : enſorte que la plûpart des malades, qui étoient déja épuiſés par les évacuations & la douleur, mouroient quelques jours après.

Je crois qu'il faut toujours faire l'amputation, dans les fractures des os larges, lorſqu'ils ſont diviſés en pluſieurs petits fragments. L'inflammation & la gangrene, qui arrivent ſouvent, les rendent fort dangereuſes ; & la matiere âcre qui en ſort enſuite & long-temps, empêche le cal de ſe former. J'en ai vu quelques-uns conſerver leurs membres fracturés ; mais d'autres, en plus grand nombre, ont été obligés de ſubir l'opération lorſqu'ils étoient déja très-affoiblis.

C'eſt encore une régle générale que la fracture d'un os près de l'articulation eſt un cas déſeſpéré, & demande que l'on faſſe auſſi-tôt l'amputation au-deſſus de l'articulation. Je m'imagine que l'os eſt ordinairement fendu en long dans l'arti-

l'articulation, comme je l'ai obſervé en ouvrant la jambe d'un ſoldat François qui avoit reçu une balle dans le *tibia*, un peu au-deſſous du genou : la tête de l'os dans l'articulation étoit entiérement fendue.

Toutes les bleſſures voiſines d'une articulation conſidérable ſont dangereuſes, lors même que les ligaments & les os ne ſont pas originairement offenſés. Un jeune homme, d'une forte complexion, & qui avoit coutume de vivre ſplendidement, fut bleſſé à la bataille de Dettingen. Il ſe retira à Clein-Oſtend, enſorte que je ne le vis que neuf jours après. Je trouvai que la balle avoit paſſé tranſverſalement, préciſément ſous la peau, immédiatement au-deſſous de la rotule, & étoit ſortie à un pouce environ de la premiere ouverture. En y introduiſant une ſonde, je ne trouvai que les téguments au-deſſus, & je les coupai. Lorſque la bleſſure fut ouverte, je découvris que les ligaments, qui uniſſent la rotule au *tibia*, n'avoient été que touchés par la balle, & qu'ils étoient fort peu endommagés. Je la panſai avec un plumaſſeau trempé dans l'*onguent baſilic jaune* chaud. Elle avoit rendu fort peu de ſang, & elle n'avoit point cauſé de douleurs fort conſidérables. Ce jeune homme

avoit auſſi l'épaule diſloquée par une chute de cheval : mais on ne pouvoit point la réduire alors, parce qu'elle étoit enflée. Comme il étoit exténué par la fatigue du jour, je ne pus le réſoudre à ſe laiſſer ſaigner ; mais je le priai d'y conſentir auſſi-tôt qu'il ſeroit poſſible. Je le laiſſai, & il vint à Hanau le lendemain, 18 de Mai. Je ne le vis point juſqu'au 23. Il avoit été panſé avec le *baſilic jaune*, mais il n'avoit eu aucune évacuation. Le lendemain il eut une fiévre accompagnée de ſéchereſſe, de douleur de tête, d'inflammation & de douleur conſidérable dans le genou bleſſé. Pendant cette fiévre il fut ſaigné deux fois.

Le 1 Juin, la fiévre étoit tout-à-fait ceſſée ; & la douleur beaucoup diminuée.

Le 3, il ſe manifeſta, environ au milieu de la bleſſure, un petit trou, dont il ſortoit une grande quantité de matiere, en comprimant la partie interne de la cuiſſe. On découvrit avec la ſonde un *ſinus*, s'étendant le long du côté interne de la rotule, par dehors les ligaments de l'articulation, paſſant près le côté interne du muſcle droit, ſe gliſſant alors ſous le membraneux & le couturier, & ſe perdant enfin dans le vaſte interne. Ce ſinus paroiſſoit monter juſ-

qu'à l'endroit où le muſcle *triceps* donne paſſage à l'artere. L'ouverture fut élargie par un morceau d'éponge : &, à chaque panſement, pendant quatre ou cinq jours, il ſortit une grande quantité d'une matiere épaiſſe. Enſuite elle devint plus claire & moins abondante : enſorte que, par la preſſion, il ſortoit environ une once de cette matiere aqueuſe, qui ne reſſembloit pas mal à la ſynovie. Cependant, le pouls étant ſans fiévre, on fit prendre au malade, cinq ou ſix fois par jour, des *bols* compoſés d'un *ſcrupule* de *thériaque* d'*andromaque* & d'un *demi-gros* de *quinquina*. Il les prit cinq ou ſix jours, ſans que la matiere fût aucunement changée, & ſe plaignant qu'ils lui donnoient la fiévre & de la ſéchereſſe : on les ceſſa, lorſqu'il eut de plus un grand dévoiment, & un ſaignement de nez très-abondant. En effet, une telle quantité de thériaque devoit faire tort à un homme, ayant déja, par ſon tempérament, beaucoup de diſpoſition à l'inflammation, & ſe trouvant encore dans des circonſtances qui la favoriſoient. Lorſque les *bols* furent ceſſés, l'hémorrhagie nazale s'arrêta auſſi ; mais le dévoiment continua, probablement à cauſe de la matiere abſorbée en grande quantité. On fit alors des injections dans le

ſinus avec l'*eau* de *chaux* & la *teinture* de *myrrhe*, & l'on appliqua des compreſſes extérieurement. Ce dévoiment dura juſqu'au 14, où la fiévre recommença : le malade fut ſaigné.

Le 16, il ſe manifeſta des taches miliaires. En deux ou trois jours la fiévre s'en alla.

Le 21, elle ſe ralluma de nouveau, accompagnée d'un pouls profond & vîte, & d'une grande douleur de gorge qui permettoit à peine au malade d'avaler : cette douleur ne le quitta plus. Il prit une mixture cordiale.

Le 24, il n'eut plus de fiévre. Alors il étoit fort foible, & ſon pouls n'étoit jamais parfaitement régulier : la douleur du genou étoit auſſi fort vive, & la matiere fort claire. Son articulation rendoit un ſon, toutes les fois qu'il lui faiſoit faire quelque mouvement, ce qui lui faiſoit dire, que ſa jambe étoit hors de l'articulation.

Le 30, l'amputation fut faite au-deſſus du genou : environ une heure après, le ſang commença à couler. Les appareils furent levés, & l'on appliqua quelques poudres ſtyptiques, mais toujours en vain ; car le ſang qui n'avoit aucune conſiſtance ruiſſeloit de chaque petite artere : le malade, après être tombé en

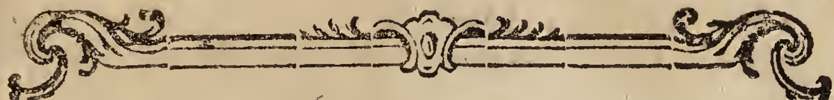
foibleſſe pluſieurs fois, mourut à une heure du matin. En examinant la jambe amputée, je trouvai les ligaments de l'articulation détruits en pluſieurs endroits, & la tête du *tibia* & du *femur* cariée & raboteuſe, les cartilages ayant été entiérement rongés, ce qui étoit la cauſe du ſon que rendoit l'articulation miſe en mouvement.

Quelle férie de ſymptomes funeſtes cauſés par une bleſſure ſi legere en apparence! car les ligaments, bien qu'effleurés, ne pouvoient point avoir été gravement offenſés, puiſqu'il n'y eut ni grande douleur, ni inflammation, ni enflure. Si l'on eût ſaigné ce malade auſſitôt après ſa bleſſure, peut-être eût-on prévenu la fiévre & l'inflammation, qui n'eurent point lieu pendant ſept jours. Je ne puis approuver que l'on ait donné une telle quantité de thériaque à un homme dont le tempérament étoit ſi diſpoſé à l'inflammation : elle produiſit certainement de mauvais effets, & elle fit que les vaiſſeaux abſorberent une plus grande quantité de la matiere purulente.

La fiévre miliaire ne fut-elle pas dûe au régime chaud? Lorſque le peu de conſiſtance de la matiere eſt dû au relâchement des ſolides, on éprouve toujours de bons effets de l'uſage du *quinquina* :

mais le cas dont il eſt ici queſtion étoit plutôt inflammatoire, & par conſéquent on devoit attendre peu de ſuccès de ce remède. Comme l'orifice fut toujours plus élevé que le fond de l'ulcere ſinueux, j'ai penſé que l'art auroit dû pratiquer dans cette partie une ouverture. Elle étoit en effet un peu profonde, mais on auroit pu éviter aiſément les vaiſſeaux & les nerfs. Par cette ouverture, la matiere auroit eu une iſſuë libre & conſtante: l'ancienne ouverture ſe feroit fermée, & le *ſinus* ſe feroit par degrés rempli de chairs: au lieu que la matiere, corrompue par le ſéjour, détruiſit les ligaments & rongea les têtes des os.





SECONDE PARTIE.

Histoires de cas particuliers.

SECTION PREMIERE.

Du Pouls.

LES obſervations que j'ai faites ſur différentes perſonnes m'ont appris 1° que la douleur n'accélere pas néceſſairement le pouls, mais, au contraire, qu'elle le rend quelquefois plus lent. 2° Que la langue peut être blanche ſans aucun degré de fiévre. 3° Que la douleur peut être dangereuſe, quoiqu'elle n'accélere pas le pouls.

Mad... âgée de ſoixante-dix ans eut pendant pluſieurs années un écoulement de matieres viſqueuſes, qui ſe termina enfin par un aſthme humide. Son pouls étoit intermittent à chaque troiſieme pulſation : cette intermittence lui avoit été naturelle pendant pluſieurs années. Il lui vint des hémorrhoïdes; elles furent fort douloureuſes, mais elles ne fluerent point. Lorſqu'elles parurent, ſon pouls devint régulier, & ſon aſthme la quitta preſque tout-à-fait. Quelques mois après, ſon pouls devint fréquent, mais non

pas irrégulier, ſans être ſuivi d'aucuns mauvais ſymptomes. Quels effets conſidérables ſur le pouls & les autres parties du corps, dépendants d'une cauſe ſi légére en apparence?

M... après avoir marché tout un jour, eut le pouls vîte & foible, & un mal-aiſe général. Ces ſymptomes paroiſſoient dépendre de la fatigue & de la foibleſſe. On lui conſeilla de boire quelques verres de vin: auſſi tôt après ſon pouls devint calme.

Une demoiſelle, à la fin d'une fiévre hectique, ſon pouls étant fort vîte & fort foible, fit auſſi uſage du vin: & auſſitôt après ſon pouls devint plus calme.

J'ai ſouvent vu des effets ſemblables à ceux-là, en donnant du vin dans les fiévres nerveuſes.

Mais pourquoi ou dans quel état du corps arrive-t-il que le vin produit un effet ſi différent de celui auquel il donne lieu communément? Il y avoit toujours, dans ces cas, une débilité univerſelle, accompagnée d'un pouls foible & lent, ce qui annonçoit une foibleſſe dans le mouvement du cœur & des arteres. Ces arteres n'étant point capables de pouſſer la quantité ordinaire du ſang, il faut ſuppléer à leur manque de force, en augmentant le nombre de leurs con-

tractions & en excitant un degré de fiévre. Le vin, qui augmente la force de ces puissances motrices, doit donc diminuer une fiévre qui dépend de leur foiblesse.

SECTION II.

De la Goutte.

M... avoit été incommodé de la goutte pendant plusieurs années: mais depuis peu il n'avoit point d'accès réguliers: ils duroient seulement deux ou trois jours. Le 6 de Février, il se plaignit d'un embarras dans la tête, d'insomnie, & de perte de mémoire. Sa langue étoit blanche, & son pouls fréquent. Comme on crut que ces symptomes étoient dûs à la goutte, on mit, cette nuit, ses pieds dans le bain.

Le 7, point mieux.

Appliquez les ventouses non scarifiées sur les épaules.

Faites des fomentations sur les pieds.

Le 8, un peu mieux.

Appliquez les ventouses scarifiées.

On tira, par leur secours, une once de sang. La fomentation des pieds fut réitérée. Le lendemain matin tous les symptomes étoient cessés, & la goutte occupoit les genoux & les pieds qui

étoient enflés. Cet accès dura quelques jours, & cessa ensuite tout-à-fait.

SECTION III.

Enflures leucophlegmatiques & hydropiques.

Serjeant Newball fut attaqué d'enflures leucophlegmatiques aux jambes & aux cuisses, qui furent guéries par l'usage du *jalap* & du *mercure*. Il les eut encore par la suite & plus considérablement : il prit le *syrop de noirprun* avec le *tartre émétique ;* ensuite une *mixture diurétique*, mais sans aucun succès. Enfin, en gagnant du froid, ses jambes s'enflerent au point qu'il ne pouvoit plus marcher, & en même temps il eut une toux. Ses jambes resterent dans cet état pendant quelques jours, & elles furent encore rétablies dans leur état naturel par le secours des fomentations & des cataplasmes.

Deux ou trois jours après, le 21 de Janvier, il tomba dans un accès d'apoplexie. Son pouls étoit fort & dur. Il fut, ce jour-là, saigné deux fois de la jugulaire : son sang avoit très-peu de consistance & une couleur foible. On lui appliqua des *vésicatoires* sur la tête & le dos, & des cataplasmes sur les poi-

gnets & les plantes des pieds. En le visitant le lendemain matin, on m'apprit qu'il avoit eu connoissance depuis sept heures du soir jusqu'à une heure du matin, qu'il s'étoit levé de son lit, & avoit été à la garde-robe pour rendre un lavement qu'il avoit pris, & dans lequel il y avoit deux gros d'*assa-fœtida*.

Il eut meilleure connoissance le 22 que le jour précédent, &, lorsqu'on lui demandoit où étoit le siége de sa douleur, il montroit sa tête. Dans la matinée, on lui fit une saignée de la jugulaire plus abondante, & l'on lui appliqua les *vésicatoires* aux jambes. Le soir, son pouls fut plus foible.

Le 23, il commença à devenir intermittent. On insista davantage sur les *vésicatoires*, & on lui donna un cordial. Le soir, son pouls devint très-intermittent, & il mourut environ à une heure.

Comme on s'attendoit à trouver un amas d'eau dans sa tête, on l'ouvrit: mais on n'y trouva rien contre l'ordre naturel; il n'y avoit qu'une fort petite quantité d'eau dans les ventricules. On n'observa rien de particulier dans la poitrine ou l'abdomen, & il n'y avoit pas plus d'eau dans aucune cavité du corps que ce qu'on y trouve communément. Aucun de ses visceres n'étoit squirrheux.

Il faut avouer que je m'attendois à trouver un amas d'eau en comprimant le cerveau. Celui qui eſt très-verſé dans l'inſpection des cadavres connoît parfaitement, combien eſt précaire la recherche des cauſes des maladies. Nous penſions qu'un puiſſant purgatif hydragogue, adminiſtré à ce malade dans l'intervalle, auroit pu produire de bons effets : mais, à préſent, nous diſons que l'eau, à laquelle nous donnâmes tous nos ſoins pour la faire ſortir, ne fut pas la cauſe immédiate de ſa mort.

Un jeune garçon de quatorze ans, d'une complexion délicate, & ayant une diſpoſition conſomptive inflammatoire, avoit été ſouvent ſaigné l'été précédent, & par-là avoit été guéri d'une douleur de poitrine continuë. Il étoit attaqué depuis un mois environ d'une aſcite & d'un hydrocèle. Ce dernier étoit dur, & avoit évidemment ſon ſiége dans les tuniques du teſticule. Vers une heure après midi l'eau fut vuidée par le moyen du *trocar* & à 4 il y en avoit autant qu'auparavant. D'ou cette eau étoit-elle venue ſi promptement ? Venoit-elle de l'abdomen ? Je ne vois pas par où elle auroit pu paſſer, parce que le cordon ſpermatique eſt hors du péritoine, quoiqu'il ſoit renfermé dans ſa duplicature. Venoit-

elle des vaiſſeaux de la tunique vaginale? C'eſt la ſeule voie vraiſemblable, & toutefois il eſt étonnant qu'une ſi grande quantité ſoit venue en ſi peu de temps.

Mad... eut les jambes, les bras & le viſage leucophlegmatiques avec une grande difficulté de reſpirer. Elle prit deux doſes de la poudre ſuivante.

P. *Racine de Scille torréfiée;*
Gingembre, de chacun, cinq grains.
Mêlez.

Elles la purgerent & l'émétiſerent puiſſamment, mais ils ne furent en aucune façon diurétiques. Tous les ſymptomes ceſſerent.

Mad... âgée de ſoixante ans, avoit eu les jambes leucophlegmatiques pendant quelques mois. On lui ordonna l'*huile volatile* extérieurement, & la racine d'*oignon de ſcille torréfiée.* Deux grains la purgerent deux fois; trois, quatre fois; mais ils n'agirent jamais comme diurétiques. Cette méthode continuée a opéré ſa guériſon.

SECTION IV.

Fiévre bilieuſe rémittente.

Mad... âgée de trente ans, graſſe, avoit été attaquée, le 26 Décembre

1753, d'un tremblement, & enſuite d'une fiévre. Elle avoit eu un grand mal de tête.

Son chirurgien lui avoit tiré un peu de ſang, l'avoit fait ſuer avec l'*eſprit de Mindererus*, & lui avoit appliqué les *véſicatoires*. Je la vis le 3, & je trouvai que ſon pouls, quoiqu'ayant à peine une force moyenne, battoit environ cent vingt fois. Elle ſe plaignoit d'une douleur conſtante & d'un battement dans la tête, ſur-tout lorſqu'elle étoit dans ſon lit. Ce ſymptome ne la quitta point dans tout le cours de ſa maladie. Elle avoit parfois une douleur de côté. Elle vomiſſoit tout ce qu'elle prenoit. Elle eut, ce jour-là, un friſſon ſuivi de chaleur & d'une petite ſueur.

Appliquez deux véſicatoires à la partie interne du bras.

P. *Suc de Limon,*
Sel d'Abſinthe.
Faites-en une mixture.

Le 2 de Janvier. Les friſſons venoient quelquefois deux ou trois fois par jour, & étoient ſuivis de l'augmentation de la fiévre, & de la fréquence du pouls dont les battements alloient juſqu'à cent trente: dans les intervalles ils alloient à cent cinq, & elle étoit ſoulagée, excepté

qu'elle éprouvoit le battement dans la tête. Sa langue étoit humide & blanche. L'accès étoit conſtamment accompagné d'un vomiſſement de bile. Son urine étoit tranſparente dans l'accès : elle dépoſoit un ſédiment épais dans les intervalles. Elle dormoit peu, & ſon ſommeil étoit interrompu par de fréquents treſſaillements. Son pouls étoit foible. On lui appliqua les *véſicatoires* à la partie *interne* de la jambe, &, chaque jour, elle prit un vomitif de *fleurs de camomille.*

Le 4, pouls calme dans les intervalles, effet des *véſicatoires* que j'ai ſouvent obſervé.

Le 6, accès fort irréguliers. Beaucoup de bile encore rejettée par en-haut.

P. *Teinture d'Ipecacuanha.*

P. *Teinture de Rhubarbe.*

Le 8, les battements du pouls dans les intervalles, à quatre-vingt-dix. Des ſueurs abondantes après chaque accès. Un bon ſédiment dans les urines. Nulle ſéchéreſſe, nulle douleur dans les intervalles. Les premieres voies avoient été fort bien évacuées. Tout favoriſoit, en apparence, l'adminiſtration du *quinquina.* Il fut ordonné en décoction.

Le 13, la malade avoit pris preſque deux onces de *quinquina*, mais ſans ſuccès. Elle avoit plus de fiévre dans les

intervalles, & les ſueurs étoient diminuées. Sa langue étoit plus ſéche. Les accès continuoient encore. Je fus alors obligé de revenir à ma premiere méthode, ſçavoir d'appliquer les *véſicatoires* de temps en temps, & de donner, chaque jour, un vomitif de *teinture d'ipecacuanha* ou de *fleurs de camomille*, avec de fréquentes doſes de *teinture de rhubarbe.* Ces remèdes produiſirent ſenſiblement ſur la malade de bons effets, car ſon pouls fut toujours plus calme dans les intervalles après l'application des *véſicatoires*, & elle eut, après chaque vomitif, un deſir de manger, qu'elle n'avoit point encore éprouvé. Chaque vomitif fit ſortir une grande quantité de bile : elle fut ſouvent obligée de prendre un vomitif de *camomille* deux fois le jour.

Le 25, les accès n'étoient pas auſſi conſidérables, & les ſueurs étoient abondantes. J'eſſayai l'*élixir* de *vitriol*, mais il n'eut ſur la maladie aucun effet remarquable.

P. *Aloës ſoccotrin,*
Rhubarbe en poudre,
Extrait de Gentiane, de chacun, autant que vous voudrez.
Elixir des propriétés, q. ſ.
Diviſez toute la maſſe en pluſieurs gros, & faites de chacun douze pilules.

La

La malade en prendra trois à six heures lorsque son ventre sera resserré.

Le 1 Février, son pouls n'étoit pas encore tout-à-fait sans fiévre. La parotide du côté gauche commençoit à s'enfler avec grande douleur; le pouls étoit vîte, & le battement dans la tête étoit plus considérable. Comme cette enflure paroissoit critique, on la poussa par les emplâtres & les cataplasmes suppuratifs, & un régime plus nourrissant qu'auparavant.

Le 7 Avril, on ouvrit la tumeur, & il en sortit beaucoup de matiere.

Le 1 Mai, la malade commençoit à se rétablir. Cependant il y avoit encore une dureté considérable dans la glande, & l'ouverture n'étoit pas encore fermée. Je lui ordonnai le petit-lait de brebis tous les matins, ce qui la purgea, & diminua la dureté.

Le 1 Juillet. La dureté avoit été la même pendant trois semaines.

P. *Æthiops antimonial, un scrupule, pour chaque nuit à six heures.*

L'*æthiops* la fit suer modérément chaque nuit. La dureté diminua beaucoup.

Le 26, elle disparut tout-à-fait.

Nous voyons que, dans ce cas, le *quinquina* ne réussit pas, quoiqu'il ait été donné après les évacuations, & dans

les circonſtances les plus favorables, les battements du pouls allant à quatre-vingt-dix dans les intermittentes, les urines dépoſant un ſédiment briqueté, la malade ne ſentant aucun mal, n'éprouvant aucune ſéchereſſe, & ayant des ſueurs abondantes. La nature ne s'étoit-elle pas ſuffiſamment débarraſſée des humeurs bilieuſes? Après qu'elles ont été en partie rejettées, & que les premieres voies ont été ſouvent nettoyées, le *quinquina* réuſſit ordinairement fort bien. Le ſang étoit-il encore gluant? Il eſt plus probable que ce fut cette cauſe qui empêcha le *quinquina* de réuſſir, car en effet je ne l'ai jamais vu faire du bien lorſqu'elle avoit lieu.

L'*æthiops antimonial* produiſit les meilleurs effets en détruiſant la ſquirrhoſité de la glande parotide. Ces criſes par les glandes, qui étoient fort communes dans la Grèce, ſont fort rares parmi nous.

SECTION V.

Dyſſenterie périodique.

Je vis, le 26 Mars, Mad... âgée de trente ans, & d'un bon tempérament. Elle avoit été incommodée tout le jour précédent, &, le ſoir, elle avoit eu un grand dévoiment, des tranchées, & des

déjections sanguines, pour lesquelles elle avoit pris une *mixture opiatique* & la *décoction crétacée.* Son dévoiment étoit alors diminué, & il n'y avoit plus de sang dans ses déjections; mais elle étoit encore malade, elle avoit mal à la tête, & son pouls étoit plein. Je lui fis tirer douze onces de sang : il étoit gluant. Elle se trouva soulagée après la saignée.

P. *un Vomitif.*

P. *Rhubarbe en poudre à six heures.*

Le 29, le dévoiment étoit diminué. Les battements du pouls, à quatre-vingt-quinze. Langue blanche. Douleurs universelles. A onze heures environ du soir, le vomissement, les déjections sanguines, & les violentes tranchées revinrent.

P. *Eau de menthe,*
Esprit de Mindererus, de chacun, une demi-once.
Eau de Cinnamomum sans vin, deux gros.
Laudanum liquide, vingt gouttes.

Cela diminua le dévoiment & excita une sueur.

Le 30, point de dévoiment; mais les tranchées existoient encore. Chaleur & pouls fort. Je fis tirer huit onces de sang.

P. *Baume de Lucatelli, deux gros;*
Jaune d'œuf, q. s. dissous dans huit

onces de décoction commune pour les lavements.

Laudanum liquide, vingt gouttes.

Mêlez, & faites-en un lavement.

La malade ſe trouva mieux tout le jour. Les battements de ſon pouls, à quatre-vingt-dix. A onze heures après midi elle eut un accès, qui fut ſuivi de chaleur. Déjections liquides non ſanguines. Pouls fort & très-vîte. La tête ne fut pas parfaitement libre. Je fis tirer huit onces de ſang : il n'étoit pas gluant.

Appliquez un emplâtre véſicatoire ſur le dos.

Le 31, point de ſommeil. La chaleur ne fut pas tout-à-fait auſſi grande. Le pouls foible, & ſes battements, à cent. Déjections liquides ſanguinolentes, & tranchées. Langue blanche & humide. La malade étoit abbatue, mais ſa tête étoit parfaitement libre.

P. *Eau de Menthe,*

de Cinnamomum, de chacune, deux onces.

Diaſcordium, un gros.

Laudanum liquide, trente gouttes.

Mêlez, & donnez-en deux cuillerées après chaque ſelle.

La douleur & le dévoiment diminuerent. Les battements du pouls, à cent. Pour boiſſon ordinaire,

P. *Corne de cerf calcinée,*
Yeux d'écreviſſes préparés, de chacun, deux gros.
Gomme arabique, une demi-once.
Faites cuire dans deux livres & demie d'eau de fontaine, juſqu'à évaporation d'une demi-livre.

Le lavement fut ſouvent réitéré. Vers les onze heures du ſoir il vint un autre accès fiévreux avec le retour de la fiévre & des tranchées.

Le premier Avril,

P. *Rhubarbe en poudre, un ſcrupule;*
Calomelanos, trois grains.
Mêlez, & donnez auſſi-tôt.

Elle fut malade, & vomit dans la matinée : elle eut un petit accès dans le même temps.

Le 2, les battements de ſon pouls, à quatre-vingt-dix. Elle ſe trouva ſoulagée.

P. *Rhubarbe en poudre.*
P. *Boiſſon avec Laudanum liquide, à ſix heures.*

Vers les onze heures du ſoir ſon ventre ſe reſſerra, & elle fut mal à ſon aiſe.

Le 3, ſon pouls avoit aſſez de force, & ſes battements alloient à quatre-vingt-douze. Ses urines furent pâles tout le jour. Vers la même heure, elle ſe trouva fort mal à ſon aiſe.

P. *Boiſſon avec le Laudanum liquide.*

Le 4, mieux.

P. *Rhubarbe en poudre.*

P. *Boiſſon avec le Laudanum liquide.*

Le 5, il parut ce matin ſur le viſage & ſur-tout ſur les bras, une petite éruption, accompagnée d'une grande demangeaiſon. Le pouls parfaitement régulier.

Le 6, l'éruption diſparut.

SECTION VI

Toux périodique.

Le 18 d'Avril, M... fut attaqué d'une toux accompagnée d'inſomnie, de ſéchereſſe, & d'un pouls plein & un peu fréquent. Il fut ſaigné.

P. *Eau de Cinnamomum ſans vin;*
Syrop balſamique, de chacun, quatre onces.
Vinaigre ſcillitique, deux onces.
Mêlez.

Le 20, la fiévre s'en alla, mais il reſta une toux qui importunoit conſtamment le malade. Ses urines étoient troubles, & dépoſoient un ſédiment groſſier.

P. *Teinture de Rhubarbe, deux cueillerées.*

P. *Baume de Lucatelli,*
Conſerve de Roſes rouges, de chacun, une once.

Gomme d'Oliban en poudre, deux gros.

Syrop de Diacode, q. ſ.

pour faire un électuaire, dont le malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade de quatre heures en quatre heures.

Le 22, ſa toux n'étoit pas meilleure, elle étoit toujours plus cruelle pendant la nuit. Il ne rendoit que fort peu d'urine.

P. *Eſprit de Mindererus,*

Syrop de Guimauve, de chacun, trois onces.

Vinaigre ſcillitique, une demi-once.

Mêlez, & prenez-en deux cuillerées deux fois par jour.

P. *Pilules de Matthæus;*

Aloës ſoccotrin, de chacun, ſept grains.

Mêlez, diviſez en trois pilules pour prendre à ſix heures.

Le 2 Mai, il avoit continué à faire uſage de ces remèdes juſqu'alors ſans aucun effet. On lui appliqua les *véſicatoires* ſur le dos. Sa toux fut un peu plus facile.

Le 6, ſon eſtomac étoit gâté par le lait d'âneſſe, dont il avoit uſé longtemps. Il prit un *vomitif.* Après cela, il recommença à prendre ſa *mixture diurétique*: je ne m'apperçus pas que la quan-

tité de ſon urine en fût jamais augmentée.

Le 10. Il eut, les jours précédents, une toux, réguliérement vers onze heures du ſoir, qui duroit environ une heure & demie ; & alors il n'en étoit plus tourmenté juſqu'à la nuit ſuivante. Elle finiſſoit ſi ſubitement, qu'il connoiſſoit & diſoit quand il touſſoit pour la derniere fois. Pendant l'accès, il crachoit une matiere ſemblable à une ſalive écumeuſe, qui paroiſſoit venir de la trachée-artere, car ſouvent il pouvoit s'en ſaiſir avant qu'elle tombât ſur ſes poumons, & alors la toux ceſſoit auſſi-tôt, pour cet inſtant. Pendant l'accès & quelques heures après, ſon urine, trouble en tout autre temps, étoit claire. Sa toux diminuoit une nuit, & augmentoit la nuit ſuivante : cela fut régulier. A cauſe de la reſſemblance qu'elle avoit avec une maladie intermittente, il fit uſage d'une *mixture* dans laquelle il entroit du *ſel ammoniac crud*, & il en prit une once en cinq jours ſans que la toux fût meilleure : elle augmenta la quantité de l'urine, & la rendit moins trouble.

Le 13, il avoit été incommodé d'une douleur ſciatique pendant quelques jours : la derniere nuit elle le quitta, & il fut très-malade ; mais elle revint en frottant

la partie, & alors il fut ſoulagé. On appliqua enſuite les *véſicatoires* ſur la partie, & la douleur s'en alla.

Le 19, ſa toux continuoit encore périodiquement. Pour ſçavoir ſi la ſituation horizontale qu'il gardoit dans ſon lit n'avoit point quelqu'effet, il ſe tint ſur ſon ſéant; la toux revint à ſon temps ordinaire, & ceſſa avant qu'il fût couché. Il n'y eut encore aucun mieux.

P. *Teinture de Quinquina, une demi-livre;*
pour en prendre une cuillerée trois fois par jour.

Le 21. Cette nuit, l'accès n'eut point lieu & il ne revint plus. Son urine fut encore trouble pendant pluſieurs jours. Il fut long-temps ſenſible aux vents d'orient & à l'humidité. Il continua quelque temps l'uſage de ſa *teinture* pour prévenir le retour de ſa maladie.

On peut l'appeller une toux intermittente & périodique, & elle paroiſſoit double-tierce, par la maniere dont les accès ſe répondoient de deux nuits en deux nuits. Les fiévres intermittentes étoient alors fort communes.

Mais pourquoi la matiere de cette maladie intermittente fut-elle chaſſée par les poumons, & non pas par la peau? Ce fut peut-être parce qu'elle n'excita

pas une fiévre propre à ouvrir ſes pores, & à favoriſer l'évacuation des ſueurs. Pendant l'accès, la vîteſſe du pouls ne fut jamais accélérée au-deſſus de huit ou dix battements dans une minute : encore peut-on attribuer cet effet plutôt à l'action méchanique de la toux, qu'à la matiere qui ſtimuloit les vaiſſeaux. Peut-être les tuniques internes des vaiſſeaux peuvent-elles être ſtimulées par le même agent qui ne ſtimulera pas les externes, *& vice versâ.*

Nous pouvons juger du bon effet du *quinquina* dans toutes les affections périodiques. Je guéris, il y a quelques années, une violente douleur dans la prunelle, qui revenoit réguliérement chaque jour, par l'uſage de ce remède. Nous évitions, autant qu'il étoit poſſible, de le donner dans la maladie de cette dame, dont je viens de faire l'hiſtoire, parce que nous avions raiſon de penſer que ſon foie avoit été ſquirrheux pendant quelques années.

SECTION VII.

Aſthme humide, Suppuration du Foie & Eryſipèle.

Mad... âgée de ſoixante ans, maigre, me conſulta vers la fin de Février ſur un

aſthme qu'elle avoit eu pendant trois mois. Elle avoit une reſpiration laborieuſe; le pouls fort, plein, & dont les battements alloient à cent ſix; un point de côté; une legere enflure des jambes pendant la nuit; un écoulement conſidérable d'une matiere épaiſſe; & une toux. Elle fut ſaignée, prit un *vomitif*, & des *pilules ſcillitiques*. La ſaignée la ſoulagea: ſon ſang étoit bon & vermeil. Comme ſon pouls conſervoit la même force, elle fut encore ſaignée deux fois, ayant laiſſé huit jours d'intervalle de la premiere à la ſeconde. Ce remède réitéré détruiſit entiérement l'embarras de ſa poitrine, rendit ſa reſpiration facile & la matiere de l'écoulement moins épaiſſe. Cependant la force de ſon pouls ſubſiſtoit encore. Elle ſe plaignoit d'une douleur dans le côté gauche au-deſſous des fauſſes-côtes, ce qui me fit croire que la cauſe de la fréquence du pouls avoit ſon ſiége à cet endroit.

Le 20 Avril, elle commença à ſe plaindre d'une douleur au foie, & en deux ou trois jours il ſe manifeſta à l'extérieur une tumeur, mais ſans aucune molleſſe.

Le 4 Mai, la douleur ceſſa preſqu'entiérement, l'enflure diminua beaucoup, & il ſurvint une évacuation d'excré-

ments puants & de diverſe couleur, avec une matiere blanche, des téneſmes conſidérables, de petites ſelles à chaque fois, des tranchées vives, des conſtrictions autour du *pubis*, des nauſées & un mal-aiſe général. Pendant les trois premiers jours, elle eut, par jour, dix ſelles. Les battements du pouls alloient à cent ſix, & il étoit ſuffiſamment fort. Je lui ordonnai de boire du bouillon & une infuſion de *tuſſilage* pour défendre les inteſtins.

Le 10, les battements de ſon pouls alloient à cent, & il avoit une force paſſable. Elle avoit cinq ou ſix ſelles par jour. Elle crachoit aiſément. Elle avoit dans ſon lit de legeres ſueurs. L'enflure exiſtoit encore.

Le 14, il ſe manifeſta un éryſipèle au gras de jambe. Les battements du pouls alloient à cent douze.

Le 15, comme elle n'avoit évacué que fort peu, j'ordonnai un *ſcrupule de rhubarbe en poudre*.

Le 16, elle avoit évacué dix fois pendant la nuit. L'éryſipèle gagnoit la cuiſſe, & étoit d'un rouge pâle. Grande douleur dans la partie inférieure du ventre. Les battements du pouls alloient à cent douze & il étoit paſſablement fort. On appliqua les *véſicatoires* ſur le dos. Le ſoir, il

fut plus plein, & ſes battements allerent à cent vingt.

Le 17, ils n'allerent qu'à cent douze; & il n'étoit pas auſſi plein que la derniere nuit. L'éryſipèle étoit parfaitement le même. La malade eut environ quatre ſelles cette nuit. Elle eut des accès d'aſthme qui accélérerent ſon pouls. Elle mourut dans la nuit au milieu d'un de ces accès.

La tumeur & l'enflure du foie paroiſſent avoir été la cauſe de preſque tous ſes maux, de ſes jambes leucophlegmatiques, & peut-être même de ſon aſthme, puiſqu'il ceſſa lorſque la tumeur vint à diminuer. Il ſurvint une ſuppuration, & elle fut ſuivie de nouveaux ſymptomes, qui furent enfin funeſtes. En effet je n'ai jamais vu la ſuppuration du foie ſe terminer heureuſement, quoique la matiere ait une iſſuë par les inteſtins. La nature fait de puiſſants efforts, mais l'ouvrage eſt trop long & trop difficile. Pourquoi, dans cette circonſtance, lorſqu'une tumeur paroît extérieurement, ne feroit-on pas une ponction avec le *trocar?* La matiere peut, il eſt vrai, tomber dans l'abdomen; mais, ſans cela, il n'y a nulle eſpérance, & l'on peut croire avec raiſon que, dans le cas préſent, la tumeur s'étoit ouverte dans la cavité. Il

y a un moyen de prévenir cet accident ; c'eſt de laiſſer le *trocar* dans la bleſſure. On m'a dit que cette opération ſe pratiquoit ſouvent par nos chirurgiens dans les Indes orientales, où les inflammations & les ſuppurations du foie ſont épidémiques.

SECTION VIII.

Pierre dans l'Uretère.

Le 23 Juin, M... âgé de ſoixante ans, qui avoit été pendant quelques mois d'une conſtitution pléthorique, fut éveillé vers les trois heures du matin par un malaiſe univerſel, qui, en quelques minutes, ſe termina par une douleur des deux reins & une envie de vomir. Il rendit des urines fort noires & qui dépoſerent promptement un ſédiment terreux. Son pouls étoit plein, mais non pas fréquent. On lui tira quatorze onces de ſang.

P. *Térebenthine ;*
pour un lavement.

P. *Racine de guimauve.*
Faites-en une infuſion pour boiſſon.

Avant midi, la douleur abandonna le côté gauche, & ſe fixa tout-à-fait au droit. On tira dix onces de ſang. Le ſoir, autant. Ce ſoir-là, la douleur deſcendit plus bas ſuivant la route que ſuit l'uretère. Le ſang étoit un peu gluant.

Le 24, la douleur continuoit encore. Le pouls étoit plein, mais non pas fréquent. On faiſoit de fréquentes fomentations ſur la partie. On fit une quatrieme ſaignée, & l'on donna un lavement.

P. *Décoction de tamarins avec le ſenné, une livre.*

Manne, deux onces.

Mêlez.

Cela donna au malade de vives tranchées, & ne paſſa qu'à deux heures du matin, après les lavements réitérés, & les fomentations faites à chaque inſtant ſur le ventre. Il eut alors deux ſelles. La douleur étoit moins vive lorſqu'il étoit ſur ſon ſéant, que lorſqu'il gardoit une ſituation horizontale : &, dans cette ſituation verticale, la douleur augmentoit s'il étendoit la jambe, ce qui me convainquit qu'il y avoit une pierre dans l'uretère.

P. *Laudanum liquide, trente gouttes.*

A ſix heures.

Le 25, ſon pouls étoit dur, & ſes battements alloient à ſoixante-quinze. On lui tira douze onces de ſang. Il reſta vingt minutes dans un demi-bain. Il eut une legere ſueur qui ſe répandit ſur tout ſon corps, excepté ſur ſes jambes, pendant trois heures. Le ſoir, ſon pouls étoit calme & plus mou.

P. *Laudanum liquide, à six heures.*

Le 26, la douleur existoit encore. Les paumes de ses mains étoient plus chaudes qu'à l'ordinaire. On continua l'usage de la graine de lin, les fomentations, les lavements, & le *laudanum liquide, à six heures.*

Le 27, il n'eut aucun repos dans la matinée. Son pouls étoit trop ferme & ses battements alloient à soixante & huit. On fit une saignée. Le sang étoit plus gluant qu'auparavant. L'urine étoit dans sa quantité ordinaire, &, depuis la veille, elle étoit plus colorée, trouble, mais sans sédiment. La douleur n'étoit pas aussi aiguë.

P. *Laudanum liquide, à six heures.*

Le 28, il passa une mauvaise nuit. Il avoit une douleur au défaut des côtes. Il y avoit un peu de sécheresse, mais son pouls étoit encore calme, quoique ferme. Sa langue étoit blanche, mais humide. On le saigna. Son sang plus gluant que le dernier. Son pouls devint plus mou après la saignée. Il se plaignit d'une douleur au-dessus de l'os du métatarse du petit orteil, mais il n'y avoit à l'extérieur ni enflure ni rougeur.

P. *Laudanum liquide, à six heures.*

Le 29, chaleur & insomnie la derniere nuit. Il paroissoit alors évidemment que le

le *laudanum liquide* avoit échauffé le malade & augmenté l'inflammation sans faire aucun bien.

P. *Savon de Venise, une demi-once; pour un lavement.*

Le 30, il eut un bon repos. La douleur assez considérable pendant le jour. Comme nous n'osions lui donner les diurétiques plus chauds qui sont communément, quoique mal-à-propos, donnés dans ces cas, nous essayâmes une *mixture* d'*esprit* de *Mindererus* & de *vinaigre scillitique*. Mais la premiere dose lui fit mal & il la vomit: je n'en attendis jamais aucun avantage à cause de sa qualité stimulante. Il prit trois lavements de savon, & on lui fit des fomentations.

Le 2 Juillet, il se plaignit d'une grande envie d'uriner, ce qui, avec la diminution de la douleur, me fit penser que la pierre étoit descendue. L'après-midi, il ressentit une violente douleur dans le rein gauche, qui dura une heure, & après laquelle il rejetta deux pierres raboteuses grosses comme un pois: il rendit aussi beaucoup de gravier pendant quelques jours. Il commença l'usage du *savon* & de l'*eau de chaux.*

Nous pouvons juger par l'histoire de cette maladie, que, l'urètere étant beaucoup enflammé, & le sang étant gluant,

le *laudanum* augmente plutôt les ſymptômes ; que tous les diurétiques ſtimumulants doivent être évités ; & que les ſaignées copieuſes, accompagnées de topiques émollients, ſont les ſeuls remèdes à adminiſtrer avec confiance.

SECTION IX.

Ulcere des Poumons accompagné de Symptomes hyſtériques.

Mad... âgée de vingt-deux ans, avoit eu la fiévre pendant trois ſemaines avec une toux fatiguante & un point au côté gauche. Elle avoit été trois fois ſaignée : elle avoit bu une infuſion de guimauve, & on lui avoit appliqué l'*emplâtre chaud* ſur le côté. Son ſang fut toujours gluant. Elle étoit groſſe de huit mois.

Le 24 d'Octobre, je trouvai ſon pouls d'une force moyenne ; ſes battements alloient à quatre-vingt-quatre, le matin ; & à quatre-vingt dix-huit, le ſoir.

Elle avoit une douleur dans le côté gauche, & une toux fatiguante. L'accès commençoit à deux heures après-midi & finiſſoit à neuf heures du ſoir. Ses urines du ſoir dépoſoient un bon ſédiment.

Appliquez l'emplâtre epiſpaſtique ſur le côté.

P. *Fleurs & feuilles de tuſſilage ;*
faites infuſer. Pour boiſſon.

Le 25, sa douleur avoit été beaucoup plus vive pendant l'action du *vésicatoire*, mais elle étoit alors diminuée.

Le 26, elle étoit tout-à-fait cessée, & sa toux étoit beaucoup plus douce. Son pouls étoit le même. L'accès vint quatre heures plus tard, mais avec autant de violence. On trouvoit toujours, lorsqu'elle dormoit, son cou & ses mammelles couvertes de sueur.

Le 28, elle se plaignit d'une douleur à la partie antérieure des cuisses & au défaut des côtes, qui s'étendoit jusqu'aux hanches. Ces symptomes la menaçoient d'un avortement.

Le 29, ses douleurs vinrent cette nuit accompagnées d'un pouls dur & fort, & malgré la saignée & les doses répétées de *laudanum liquide* elle accoucha dans la nuit. Pendant les douleurs, les battements de son pouls n'allerent qu'à quatre-vingt, mais il fut plus vîte après l'accouchement.

Le 31, bonnes sueurs & bon sommeil. Elle eut la douleur de côté & la toux, pour lesquelles elle prit un *looh* de *blanc de baleine*.

Le 1 Novembre, son pouls étoit fort & ses battements alloient à cent vingt-quatre. Sa respiration étoit un peu affectée. Une sueur empêcha de la saigner.

Ses lochies étoient en petite quantité & pâles. Elle eut un petit dévoiment, & une petite éruption d'espece miliaire.

Le 2, le dévoiment continuoit. Le pouls n'étoit pas aussi fort, & ses battements alloient à cent vingt-huit. L'urine sortoit involontairement avec les selles, ou en toussant. Au lieu du *laudanum liquide* pour la nuit, dont elle faisoit usage ;

P. *Antimoine diaphorétique ;*
Perles préparées, un scrupule.
Syrop, q. s.
Mêlez.

Le 3, les battements du pouls alloient à cent vingt. Le dévoiment étoit diminué.

Appliquez l'emplâtre épispastique sur la partie malade.

P. *Confection japonique, dissoute dans quatre onces d'eau de Mélisse, une demi-once.*
Eau de Cinnamomum sans vin, deux onces.
Mêlez. Donnez-en deux cueillerées après chaque selle.

Le 4, mieux. La malade poussoit de fréquents soupirs ; elle avoit de fréquentes sueurs, qui furent réprimées.

Le 12, les battements de son pouls alloient à cent quatre le matin, & à cent

douze le ſoir. Son dévoiment continuoit. Elle avoit pris de la *rhubarbe* & une infuſion de *camomille*, parce qu'elle avoit un relâchement dans les inteſtins, & que ſon eſtomac étoit rempli de vents. Elle avoit de fréquents accès hyſtériques, accompagnés de cris, de terreurs paniques, de contractions ſpaſmodiques, & de paroles entrecoupées. Elle eut, le ſoir, des accès de chaleur & de fiévre, avec une toux conſidérable. On eſſaya de lui donner une décoction de *quinquina* à petites doſes.

Le 18, le *quinquina* paroiſſoit avoir reſſerré ſa poitrine. La fiévre & la toux étoient les mêmes. L'écoulement étoit alors purulent. Les ſymptomes hyſtériques étoient diminués.

Le 24, elle quitta le *quinquina*, & eſſaya le lait d'âneſſe; mais ſon eſtomac ne put le ſupporter. Elle cracha, ce jour-là, plein une cueiller de matiere. Le dévoiment revenant, elle devint plus foible de jour en jour. Elle mourut le 10 Décembre. Elle n'eut aucun accès hyſtérique pluſieurs jours avant de mourir. Lorſqu'on l'ouvrit, on trouva pluſieurs petits ulceres & des tubercules dans ſes poumons. Il y avoit dans le lobe gauche un ulcere aſſez large pour remplir ma main.

Cette maladie reconnut pour cause, une disposition naturelle, & la négligence de n'avoir pas saigné pendant la grossesse. Lorsqu'elle arrive chez les femmes, c'est ordinairement après la grossesse, ce qui n'est pas étonnant, puisque cet état est naturellement sujet à la pléthore. L'ulcere étoit évidemment formé avant que je visse cette femme, & la fiévre purulente commença.

SECTION X.

Consomption.

Je fus appellé, le 15 Décembre, pour Mad.., qui avoit fait depuis peu une fausse-couche, & qui avoit alors une toux & un dévoiment, après avoir pris quelques *pilules* d'*aloës*. Son pouls étoit petit, & ses battements alloient environ à cent: de plus, elle avoit un écoulement d'une matiere sans consistance, des urines claires, dégoût & insomnie, des migraines, auxquelles elle étoit fort sujette, & dont le *quinquina* l'avoit souvent guérie. Je lui ordonnai le lait d'ânesse, & un *opiat* le soir. Au bout de quelques jours elle eut un dévoiment considérable & des tranchées; elle quitta le lait & prit une *mixture* de *diascordium*. Le dévoiment s'étant arrêté, elle se remit

au lait, qui l'excita encore de nouveau. Elle le rendoit par haut. Elle commença à uſer du *quinquina*. Ce remède paroiſſant avoir le même effet, nous lui en donnâmes l'*extrait* & celui de *gentiane*. Il vint alors une ſueur. Elle eſſaya l'*élixir de vitriol*, mais ſon dévoiment & ſes tranchées augmenterent. On lui donna, au lieu de l'*élixir*, la *teinture anti-phtiſique* à la doſe de *trente gouttes, trois fois par jour*. Elle diminua le dévoiment, & la mit dans un meilleur état.

Le 20 Janvier. J'ai ſouvent obſervé que ſon pouls étoit meilleur le ſoir que le matin. Son dévoiment revint, & ſon pouls s'éteignit.

Le 23, elle eut la reſpiration accélérée & laborieuſe, le pouls foible & fréquent, & un leger délire. Penſant que cela pouvoit être dû à la foibleſſe du cœur qui n'étoit pas capable de pouſſer le ſang à travers les poumons, je lui fis prendre un peu de vin & d'eau : auſſitôt après, les poumons furent ſoulagés, & la vîteſſe du pouls diminua de quatre battements dans une minute.

Le 5 Février, dévoiment exceſſif. Douleur de gorge. Les battements de ſon pouls qui avoient été derniérement juſqu'à cent vingt-quatre, n'alloient plus vers ce temps-là qu'à quatre-vingt-ſeize,

mais il étoit beaucoup plus foible. Elle mourut quelques jours après.

Je ne ſuis convaincu par aucun des ſymptomes décrits que ſes poumons étoient ulcérés. Sa maladie paroît plutôt avoir été une atrophie univerſelle. Il y eut ceci de particulier, que ſa fiévre fut ſouvent moins conſidérable le ſoir, que le matin; & que ſon pouls fut moins fréquent avant ſa mort. Ni l'une ni l'autre de ces circonſtances n'auroit eu lieu, ſi ſes poumons euſſent été ulcérés.

SECTION XI.

Inflammation du Teſticule.

Je ne connois aucune maladie inflammatoire qui demande, pour être bien traitée, autant de prudence qu'une ſimple inflammation des teſticules. L'état inflammatoire doit être combattu principalement par les évacuations; mais, ſi elles ſont pouſſées trop loin, l'enflure qui reſte, l'inflammation étant ceſſée, réſiſtera davantage aux remèdes; parceque les vaiſſeaux de cette partie, où la circulation eſt ſi lente, ſeront dans un état d'affoibliſſement trop conſidérable. Les deſcriptions de cette maladie nous ſont auſſi utiles que rares.

M... âgé de trente ans, d'une com-

plexion inflammatoire, après avoir eu commerce avec une jeune demoiſelle qu'il aimoit paſſionnément, fut attaqué, le 26 Décembre, d'une douleur violente dans le teſticule droit, qui étoit enflé, dur, & retrouſſé. Cette douleur étoit ſi violente, qu'elle lui occaſionna des nauſées continuelles. Par le ſecours des fomentations le teſticule devint conſidérablement plus mou, & la douleur ſe diſſipa, mais l'enflure reſta. Le malade, ſe trouvant alors ſoulagé, négligea la ſaignée.

Le 27, la douleur revint le ſoir, & l'on appliqua un peu de *vinaigre* & de *rum* : mais elle augmenta tellement qu'il fut obligé d'avoir recours à ſon cataplaſme ordinaire de *vinaigre*, d'*huile*, & de *gruau*.

Le 28, le teſticule étoit ſi volumineux & ſi douloureux, qu'il ne pouvoit le mouvoir qu'avec une grande difficulté. On lui ordonna une ſaignée, & on lui fit appliquer les cataplaſmes & les fomentations émollientes. On ne lui tira que quatre onces de ſang.

Le 29, le teſticule étoit encore plus volumineux, & plus douloureux. La ſaignée fut réitérée.

Le 31, pire. Le cordon ſpermatique avoit été dur & enflé dès le commen-

cement, mais à préſent la plus petite toux y excitoit une grande douleur. L'urèthre étoit auſſi enflammé, & l'urine y excitoit, en paſſant, un reſſentiment de chaleur brûlante. J'avois d'abord des raiſons pour penſer que cela n'étoit point vénérien; enſuite, comme je n'obſervai aucun ſymptome qui l'annonçât, je me confirmai dans cette opinion, & je fus bientôt convaincu qu'il n'y avoit d'autre cauſe que la communication de l'inflammation le long du *vaiſſeau déférent*. L'enflure étoit alors fort conſidérable, &, le malade étant couché dans ſon lit, elle comprimoit l'urèthre. Le malade fut pendant la nuit fatigué par de continuelles érections, & affoibli par des éjaculations fréquentes; ce qui étoit dû en partie à l'inflammation de l'urèthre, en partie à la preſſion du teſticule enflé, &, en partie, à la ſécrétion plus abondante de la ſemence. Il paroît évident, par les fréquentes éjaculations nocturnes, que cette derniere cauſe eut lieu, car, autrement, ce ſymptome n'auroit pu exiſter, à cauſe des ſaignées fréquentes & de la diéte ſévere. Il y avoit eu dès le commencement un petit degré de fiévre. On répéta la ſaignée. On donna une once de *ſel* de *Glauber*. Le ſang étoit gluant.

Le 1 Janvier, pire. On appliqua les ſang-ſuës ſur le *ſcrotum* tuméfié, & enſuite on y fit des fomentations. Le malade perdit par ce moyen dix onces de ſang. Il adoucit conſidérablement la douleur, & diminua l'enflure du *ſcrotum*; mais le teſticule conſerva le même volume. On lui adminiſtra les lavements émollients.

Le 2, tous ces ſymptomes devinrent plus violents pendant la nuit, ce qui nous fit craindre une mortification. On fit, dans la matinée, deux ſaignées abondantes. Elles ſoulagerent le malade & arrêterent le progrès de l'inflammation. Les fomentations & les laxatifs ayant été continués, l'enflure diminua pendant trois ou quatre jours: enſuite, elle conſerva le même degré pendant quatre.

Alors on commença à frotter le teſticule avec l'*onguent mercuriel*, aſſez pour ébranler les dents; & à purger. Cette méthode fut continuée quatre ſemaines, & avec ſuccès: le teſticule diminuoit après la purgation, mais non pas dans les intervalles. Il égaloit alors le volume d'un œuf de poule, & il le conſerva pendant huit jours, malgré le *mercure* & les purgations. On ne ſentoit pas encore l'épididyme. Le malade obſerva, qu'en élevant les cuiſſes fort haut, il contri-

buoit beaucoup à ramollir le teſticule ; & lui donnoit la facilité de ſe contracter. Le teſticule paroiſſoit plus dur dans le lit le matin que dans tout autre temps, & il devenoit plus mou par un exercice modéré : d'où je conclus que l'unique but qu'on devoit alors ſe propoſer, étoit de faire enſorte que les vaiſſeaux puſſent ſe contracter, ce qui ne leur étoit pas facile, parce que le teſticule, partie glanduleuſe & placée dans un lieu où elle eſt très-peu ſoumiſe à la force de la circulation, avoit encore été beaucoup relâchée par les évacuations néceſſaires, les fomentations & les cataplaſmes. J'appliquai donc deſſus l'*emplâtre de ciguë avec gomme ammoniaque* pour l'entretenir dans la chaleur, & je permis au malade de s'expoſer à l'air libre, de prendre des aliments plus nourriſſants, & de faire un exercice modéré.

Le 10 Mars, l'on ſentoit très-bien l'épididyme.

Le 28, la tumeur étoit preſque totalement diſſipée.

Cette obſervation nous montre, 1° que la cure conſiſte principalement dans les ſaignées réitérées dès le commencement, & qu'on ne peut les négliger ſans prolonger la maladie.

2° Que la pratique ordinaire de réitérer les purgations, si on la continue au-delà d'un certain point, deviendra nuisible, en affoiblissant les forces & en diminuant la puissance contractile des fibres. Dans le cas que je viens de rapporter, on insista suffisamment sur les purgations, & une méthode contraire fut ensuite employée avec succès.

3° Que la situation du corps est une circonstance importante pour favoriser la contraction du testicule : car, lorsqu'il est plus élevé que les émulgentes, d'où les arteres & les veines spermatiques prennent naissance, ses vaisseaux sont moins remplis & il paroît mou. Il étoit toujours dur le matin parce que ses vaisseaux relâchés étoient remplis de fluides qu'ils n'avoient pas la force de chasser. La situation reconnue pour la meilleure, fut celle où le malade se tenoit couché sur le côté affecté, parce que le testicule étoit soutenu par la cuisse & se trouvoit plus haut que l'origine de la veine & de l'artere spermatique; ce qui auroit été tout différent, si le malade se fût couché sur l'autre côté.

4° Que l'exercice modéré est salutaire à la fin de la maladie. Le meilleur est celui dans lequel le testicule pend le moins. Il étoit toujours douloureux lors-

que le malade ſe tenoit debout ſans faire aucun mouvement ; mais il devenoit plus mou & moins volumineux par un mouvement doux. Le temps froid le fit toujours enfler.

Le ventre ne doit jamais être beaucoup rempli, parce qu'alors il comprime la veine ſpermatique. Il faut éviter la toux parce qu'elle pouſſe le ſang dans le teſticule, & empêche ſon retour par la veine.

SECTION XII.

Chute ſur la Tête.

M... âgé de dix-huit ans, tomba de cheval en courant le galop. Il fut ſaigné auſſi-tôt. Perte totale de ſentiment, ſtupeur, pouls ferme & un peu fréquent : voilà les ſymptomes que j'obſervai lorſque je le vis le ſoir. On ne découvrit ni contuſion, ni enfoncement, ni fracture à la tête, ſur laquelle il étoit tombé. Il fut ſaigné une ſeconde fois, & j'ordonnai un lavement ſtimulant. Le lendemain, il étoit encore dans le même état, avec cette ſeule différence que ſon pouls étoit plus irrégulier & plus fréquent. Il éprouva des pincements qui exciterent de petites convulſions dans ſes extrémités & ſa lévre ſupérieure. Il portoit fréquemment

la main à sa tête; &, comme on y avoit appliqué un *cataplasme discussif* de *gruau* & de *vinaigre*, il en paroissoit fort incommodé, & l'arrachoit, ce qui nous fit prendre le parti d'y renoncer. Nous continuâmes chaque jour à lui tirer un peu de sang, & à entretenir son ventre libre avec la *décoction* de *tamarins* & les lavements : il n'alloit point à la selle sans ces remèdes. Nous appliquâmes aussi les sang-suës sur ses tempes, mais rien ne parut changer son état.

Le 8, assoupissement. Pouls plein & plus régulier, mais perte totale de sentiment. On lui fit un séton au cou, ce qui le fit crier, & tellement sortir de son assoupissement, qu'il ouvrit les yeux, prit quelque nourriture dans sa main, & parut donner quelques signes de sentiment. Nous lui fîmes alors prendre une purgation plus stimulante, sçavoir la *résine* de *jalap*, car les précédentes paroissoient à peine l'affecter; mais celle-ci l'incommoda par les tranchées, & ne se fit point jour sans le secours d'un lavement.

Le 11, le sentiment plus grand. Les pincements n'eurent presque plus lieu. Le ventre devint plus libre naturellement. Les sang-suës furent fréquemment appliquées sur ses tempes.

Le 14, il recouvra la parole & la vue. Diéte encore févere.

Le 18. Il commença la veille, après avoir eu trois felles liquides par l'effet d'une médecine, à parler fans fuite, ce que l'on jugea dépendre de l'inanition; en conféquence on le mit au lit, il s'endormit, & fe réveilla refait. Son pouls étoit plat & languiffant. Il prit des *bols* d'*efprit de lavande* & de *caftoreum.* Diéte encore févere.

Le 24, le ventre régulier. Pouls lent. Sommeil profond. Il s'étoit levé pendant quelques jours, mais il éprouvoit des vertiges confidérables. Il s'endormoit bien le foir, mais il étoit dans un petit délire pendant le jour. Il avoit l'air hébêté. Il avoit grand appétit.

La néceffité des évacuations, pour fauver fa vie & rétablir les organes du fentiment, n'exiftant plus; le but, pour lequel on les avoit excitées, étant obtenu; & fon leger délire paroiffant dépendre de l'inanition & de la foibleffe, on regarda comme une chofe indifpenfable de changer le traitement. Au lieu du régime qu'il avoit obfervé jufqu'alors, & qui étoit anti-phlogiftique, on lui en prefcrivit donc un autre plus nourriffant & plus cordial. On lui permit de manger du poulet & de boire un peu de vin, &c, mais

mais d'abord avec précaution : on lui fit prendre le *lait* d'*âneſſe* avec la *conſerve de roſes*, le *quinquina*, & on lui ordonna les *douches* ſur la tête avec l'eau froide. Nous ordonnâmes que l'on entretînt ſon ventre réguliérement libre, & qu'il reſpirât un air frais. Auſſi-tôt qu'il eut commencé à ſuivre ce régime, il reprit des forces, ſes vertiges diminuerent, ſon petit délire diſparut, & il recouvra en peu de ſemaines l'uſage entier de ſa raiſon.

Il paroît que ce jeune homme dut ſa vie à l'uſage prompt & continuel des évacuations, qui donnerent aux vaiſſeaux du cerveau, enflammés & peut-être déchirés, la facilité de ſe contracter, de ſe rétablir eux-mêmes, & d'abſorber les liqueurs extravaſées. Mais ces évacuations néceſſaires avoient affoibli les facultés de ſon eſprit. Nous eûmes recours au régime reſtaurant, & aux remèdes fortifiants, qui furent ſuivis d'un heureux ſuccès.

SECTION XIII.

Inflammation du Cerveau.

Comme j'ai éprouvé cette maladie, je puis en donner une deſcription plus exacte. Nous examinons bien plus ſcru-

puleusement chaque circonstance, lorsque notre propre conservation y est intéressée.

Le 7 Juin, je me levai avec une legere douleur de tête. Elle augmenta la nuit. Le lendemain, elle étoit considérable & mon pouls étoit vîte. Le 9, elle étoit excessivement forte.

Le 10, les symptomes furent les mêmes. Mon pouls étoit mou & foible. Je fus saigné; &, après avoir perdu huit onces de sang, je tombai en syncope. Cela ne m'étoit jamais arrivé auparavant, & ne m'est point arrivé depuis, ayant toujours aisément supporté des saignées réitérées. Cette nuit, mes tempes furent rasées, & l'on y appliqua des *vésicatoires* aussi larges que la paume de ma main.

Le 11. Le lendemain matin, la douleur ne me tourmenta pas beaucoup, mais il me resta un vertige. Mes prunelles étoient, lorsqu'on les pressoit, douloureuses; & mes yeux ne pouvoient souffrir le moindre rayon de lumiere. On n'y voyoit extérieurement aucune inflammation. Le plus petit bruit, que j'aurois à peine entendu dans un autre temps, me causoit une douleur insupportable. Mon pouls fut toujours mou & foible, & ses battements n'allerent jamais au-dessus de cent. J'eus toujours une grande foiblesse & de

fréquents soupirs. Ma langue fut toujours blanche & humide, & je n'éprouvai point une grande sécheresse. Je n'allai jamais à la selle que par le secours d'un lavement. Le symptome qui me tourmenta le plus fut une insommie continuelle, ensorte que, pendant les huit premiers jours, je n'eus pas la moindre apparence de sommeil; &, pendant les six jours suivants, je m'assoupis peut-être trois ou quatre heures dans la nuit, mais sans goûter un repos fort paisible. Cette nuit, toute ma tête fut soumise à l'action des *vésicatoires*, ce qui la soulagea considérablement, & d'autant plus qu'il en coula une humeur abondante pendant huit ou neuf jours.

Le 12, même état. Cette fiévre ressembloit, par tous ses symptomes, à une fiévre nerveuse: en conséquence, on me fit prendre une *cuillerée* de l'*émulsion camphrée* toutes les trois heures. Je vomis une partie de la premiere dose, mais ce que je gardai me fit suer pendant quatre heures. Pendant ce temps je fus très-malade, & presque dans le délire: c'est pourquoi je ne voulus point faire un plus long usage de cette *émulsion*.

Le 13, même état absolument. La tête parfaitement dégagée. Comme je n'avois point dormi pendant plusieurs nuits,

P. *De Castoreum en poudre, quinze grains.*
Mucilage de Gomme adragant, q. s.
Faites un bol pour prendre à six heures.

P. *Sel d'Absinthe, deux scrupules.*
Suc de Limon, une once.
Eau de fontaine, trois onces.
Sucre blanc, un gros.
Mêlez.

On appliqua des *cataplasmes* sur mes pieds. Je suai deux ou trois heures, mais je fus fort malade, & je ne dormis point.

Le 14, je me levai ce matin pour faire changer mon lit à cause du bruit, &, sans avoir la moindre nausée, ou le moindre signe d'un estomac impur, je vomis une grande quantité de bile : j'aidai ensuite ce vomissement en buvant de l'eau chaude. Je pris un vomitif de *teinture* d'*ipecacuanha*, qui produisit son effet aussi-tôt sans être précédé d'aucune souffrance. Il me fit faire une selle de matieres liquides, qui soulagea considérablement ma tête.

P. *Au bol de Castoreum, ajoûtez*
De Sel d'Absinthe, cinq grains.

J'eus très-mal à la tête cette nuit; & je fus convaincu que le *castoreum* m'étoit nuisible, au lieu de me procurer le sommeil. Je sentis cette nuit une fraîcheur extraordinaire. Je fus parfaitement convaincu, tant étoit grande la sensibilité

douloureuſe de mon cerveau, que ma maladie étoit une inflammation de cette partie ; &, par conſéquent, je laiſſai tous les remèdes échauffants que je croyois avoir donné plus d'intenſité aux ſymptomes.

Le 15, même état, & je m'aſſoupis un peu cette nuit, de même que le 16, pendant deux ou trois heures. Les battements de mon pouls alloient à quatre-vingt-quatorze.

Le 17, ils alloient à quatre-vingt-dix, & il étoit fort mou & foible. Je m'endormis cette nuit pendant quelques heures, & j'eus un leger délire, qui étoit probablement dû au petit ſomme dont je ſortois. Le matin, ma tête étoit ſuffiſamment dégagée. Ma fiévre diminua par degrés, ſans aucune criſe ſenſible, & me laiſſa exceſſivement foible vers le 20.

Environ trois jours après, mon urine dépoſa deux ou trois fois une ſubſtance blanche laiteuſe. Je ne conſidérai pas cela comme la criſe de ma fiévre, car cette matiere ſortit une fois avec les premieres gouttes de mon urine, & tomba directement au fond, mais plutôt comme la partie nutritive de mes humeurs, qui s'étoit échappée à cauſe du relâchement des vaiſſeaux ſécrétoires ; d'autant plus

que j'avois eu le même ſymptome quelques années auparavant, étant épuiſé par une fiévre hectique. J'ai quelquefois penſé depuis, que cette ſécrétion pouvoit avoir été purulente : ſi elle le fut, elle n'eut aucune odeur. Les ſymptomes ſuivants donnent un degré de probabilité à cette opinion.

Vers ce temps, j'eus une ſtrangurie, ſans aucune cauſe ſenſible : ni les injections, ni l'infuſion de graine de lin n'eurent aucun effet. Enfin, la quantité d'urine devenant fort incommode, après avoir été ſupprimée vingt-quatre heures, je la fis ſortir par le moyen du *cathéter*. La ſeule raiſon que je puiſſe donner de cet accident eſt, que j'avois négligé d'uriner juſqu'à ce que ma veſſie fût pleine, & qu'elle devint incapable de ſe contracter elle-même.

Pendant trois ſemaines, depuis le temps où ma fiévre ceſſa, j'éprouvai une douleur de tête lorſque je la tournois : mes yeux étoient douloureux lorſqu'on les touchoit, & les objets danſoient devant eux. Mes oreilles étoient ſenſibles au moindre bruit : j'avois des vertiges : je ſentois un battement incommode dans ma tête lorſque je l'appuyois ſur l'oreiller, & un poids extraordinaire dans la même partie lorſque j'étois ſur le point

de m'endormir & auſſi-tôt après mon réveil. J'eus encore, pendant deux ou trois jours, depuis l'inſtant où la fiévre me quitta, une fineſſe extraordinaire de goût & d'odorat.

Lorſqu'on conſidere toute la ſuite des ſymptomes de cette maladie, elle paroît clairement avoir été une inflammation du cerveau, j'entends de ſa ſubſtance corticale; car ſa ſubſtance médullaire n'a point de vaiſſeaux ſanguins qui s'y terminent, & elle paroît n'être compoſée que de filaments nerveux. Il parut par la ſuite, plus certainement, que cette maladie fut inflammatoire, car je fus une nuit malade de la même maniere, mais plus violemment; on me ſaigna auſſi-tôt deux fois, & les ſymptomes diſparurent dans l'inſtant. Je puis, je crois, déterminer que la *dure-mere* n'étoit pas affectée, quoiqu'il ſoit probable que la *pie-mere* l'étoit à cauſe de ſes connexions avec le cerveau; car, dans le cas différent, le pouls auroit été dur, circonſtance qui accompagne néceſſairement l'inflammation de cette membrane & de toutes les autres. Il n'eſt pas étonnant que les extrémités des vaiſſeaux extérieurs ſe ſoient entretenus ouverts ſi long-temps après l'application des véſicatoires, quand on conſidere que la cir-

culation étoit en partiearrêtée dans les vaiſſeaux intérieurs.

Quoi qu'il en ſoit, cette fiévre eut une grande reſſemblance avec la fiévre nerveuſe, par la foibleſſe du pouls, l'embarras de la tête, les fréquents ſoupirs, l'abbatement des eſprits, & l'affoibliſſement qui ſuivoit les évacuations. Il n'y eut que ma vive ſenſibilité, & l'augmentation des ſymptomes par les remèdes nervins, qui purent me convaincre de ſa différence. La foibleſſe du pouls dépendoit probablement de ce que la ſécrétion du fluide nerveux dans la ſubſtance corticale du cerveau étoit empêchée par l'obſtruction des glandes deſtinées à la faire, les vaiſſeaux étant trop remplis de ſang : d'où il eſt très-probable que toutes les fiévres nerveuſes naiſſent ou ſont accompagnées de l'obſtruction du cerveau.

Mais comment arrivoit-il que le mouvement fût ſi foible & la ſenſibilité ſi exquiſe, tout le monde accordant que l'un & l'autre dépendent du cerveau, des nerfs, & du fluide nerveux ? Les nerfs des yeux, des oreilles, du palais, & du nez étoient-ils enflammés, diſtendus, & par-là rendus plus ſenſibles ? Je ne crois pas que l'on puiſſe adopter cette explication, parce qu'on n'obſerva aucun

ſigne d'inflammation dans ces parties. Les nerfs de ces parties étoient-ils moins comprimés à leur origine dans le cerveau ? Nous n'en avons aucune preuve. Les puiſſances du mouvement & du ſentiment ſont-elles placées dans différentes parties du cerveau ? Je crois que nous avons des faits ſuffiſants pour admettre cette concluſion. Le mouvement paroît dépendre & être en proportion de la ſécrétion opérée dans la partie corticale ou glanduleuſe du cerveau : au lieu que le ſentiment paroît, par expérience, avoir ſon ſiége dans le corps calleux, & devoir être en proportion de la tenſion & des autres circonſtances relatives à cette partie, auſſi-bien que de la quantité du fluide filtré : d'où cette partie doit jouir d'un ſentiment plus exquis, ſi ſa tenſion eſt augmentée dans une proportion plus grande que celle dans laquelle la quantité du fluide nerveux eſt diminuée. Dans le cas précédent, nous trouvons le ſentiment plus exquis, tandis que les effets des puiſſances motrices étoient ſouvent plus foibles. L'inſomnie étoit dûe à l'abord du ſang dans la tête, effet conſtant de cette cauſe. Rien alors ne fut capable de produire le ſommeil que ce qui pouvoit changer ce mouvement du ſang & le détourner

vers les pieds. Une inflammation excitée par l'art ſur cette partie, auroit pu, en quelque façon, remplir cette indication.

Lorſque de telles maladies ſe manifeſtent, la ſaignée eſt d'abord le remède convenable. Lorſque la maladie eſt fixée, elle paroît plutôt être nuiſible. Les *ventouſes non ſcarifiées* fréquemment appliquées ſur les épaules & les cuiſſes, ne pourroient manquer d'être avantageuſes. Ce moyen eſt ſuivi des effets les plus puiſſants, & les médecins modernes le négligent trop.

Les médicaments nervins échauffants furent nuiſibles dans ce cas.

SECTION XIV.

Fièvres nerveuſes.

M. . . d'une complexion lâche & replette, & d'une ſanté délicate, tomba malade le 4 Mai. Il éprouvoit des douleurs dans les épaules & le cou, & il avoit mal à la tête. Son pouls étoit fréquent & mou.

P. *Un Vomitif.*

Le 5, un petit point dans la poitrine. Les battements du pouls alloient à cent ſix. On lui tira dix onces de ſang: il étoit fort gluant.

P. *Eſprit de Mindererus, ſix gros.*

Sel de Corne de çerf, cinq grains.
Syrop de Sucre, une demi-once.
Mêlez, pour prendre à ſix heures.

Le 6, il avoit ſué abondamment; mais ſon pouls étoit mou, & ſes battements alloient à cent douze. Ses urines étoient en petite quantité, mais elles dépoſoient toujours un ſédiment. Une grande quantité d'un *mucus* viſqueux & épais ſortoit de ſon nez, de ſa gorge, & de ſes poumons.

Le 7, même état.

P. *De Syrop balſamique,*
D'Eau de Cinnamomum ſans vin, de chacun, deux onces.
Vinaigre ſcillitique, une once.
Mêlez, donnez-en deux cueillerées pour chaque doſe.

Ce remède le fit vomir & le purgea deux fois. Le ſoir,

P. *La même potion ſudorifique que ci-deſſus.*

Le 8, après la ſueur, ſon urine devint, pendant quelques heures, pâle & bourbeuſe, mais elle dépoſa rarement un ſédiment comme auparavant. Le *mucus* filtré par ſa trachée-artere ſe tarit. Il avoit ſué pendant quatre heures. Les battements de ſon pouls alloient à cent vingt, & il étoit aiſément compreſſible. Il n'é-

prouvoit nul autre mauvais ſymptome. On ordonna en mon abſence une ſaignée, & la boiſſon ſudorifique. Il ſua environ deux heures, mais il n'en fut aucunement ſoulagé.

Le 9, il eut toute la nuit une inſomnie continuelle. Son pouls étoit foible, & ſes battements alloient à cent vingt-quatre. Surdité. Urines troubles, mais ſans ſédiment. Le ſoir, les battements du pouls alloient à cent trente. Je prévis dès-lors, & je prédis la fin malheureuſe de cette maladie.

P. *Emplâtre épiſpaſtique.*

Appliquez ſur le dos.

Le 10, les battements du pouls alloient à cent quarante. Comme le *véſicatoire* avoit occaſionné une ſtrangurie, je frottai les chevilles des pieds avec l'*huile* de *camphre*, & elle ceſſa. Le malade ne ſe plaignoit de rien. Ses mains & ſes bras étoient fort froids, quoiqu'il n'en fût pas de même de ſes pieds. Après un peu de ſommeil, les battements de ſon pouls allerent à cent trente-quatre. Sa tête étoit parfaitement libre. Sa reſpiration, qui avoit été laborieuſe, devint plus facile. Le ſoir, il eut des ſueurs froides, ſon pouls fut foible, & ſes battements allerent à cent quarante-ſix. On lui appli-

qua encore les *véſicatoires*, & il but cette nuit une bouteille de vin rouge, mais ſon pouls continua à s'éteindre.

Le 11, même état.

P. *De Caſtoreum, quinze grains.*
De Camphre, cinq grains.
De Syrop, q. ſ.
Mêlez; faites un bol.

Ce *bol* n'eut aucun effet. Nous y ajoûtâmes *huit gouttes* d'*huile* de *corne de cerf*, & l'on appliqua des *cataplaſmes*.

Le 12. Ce jour-là, ſa tête fut affectée. Pouls fort profond. Il prit preſqu'une once de *teinture* de *ſerpentaire*, qui ne produiſit aucun effet ſur ſon pouls. Il mourut dans l'après-midi.

Ce malade n'eut point de ſymptome, dans le commencement de cette fiévre, qui annonçât une fin ſi ſubite & ſi triſte. Je doutai beaucoup ſi la ſaignée devoit être adminiſtrée au commencement, parce que ſon pouls avoit une force médiocre; mais, comme il conſerva une force ſuffiſante après qu'elle eut été faite, &, comme ſon ſang étoit ſi gluant, je penſe qu'elle ne lui porta aucun préjudice. Mais il n'en eſt pas de même de la ſeconde, que l'on fit, ſon pouls étant mou & facilement compreſſible: elle lui fut manifeſtement nuiſible; & ce qui prouve que cela n'eſt que trop vrai, c'eſt

que ſon pouls n'eut enſuite aucune ſolidité, & commença dès cette nuit à s'éteindre.

Je vis clairement, après le premier ſudorifique, que la vîteſſe du pouls avoit été augmentée par ce remède : par conſéquent, je fus porté à l'abandonner, & à tâcher ſeulement de ſoutenir la force du pouls & de rendre les ſécrétions viſqueuſes moins épaiſſes par les véſicatoires réitérés. Il prit un ſecond ſudorifique, & il en fut plus mal, car la vîteſſe de ſon pouls augmenta, la ſécrétion par la trachée-artere ſe tarit, ſes urines devinrent pâles &, par la ſuite, dépoſerent rarement. Il en prit un troiſieme, & il eut encore de mauvais effets : il accéléra le pouls, & produiſit une inſomnie qui dura toute la nuit. Ainſi les parties les plus fluides, & peut-être les plus ſpiritueuſes du ſang ayant été diſſipées, le pouls s'éteignit inſenſiblement, & bientôt il ne fut plus poſſible de le ranimer par les médicaments les plus ſtimulants.

Cette fiévre étoit très-compliquée, & demandoit la plus grande prudence de la part de celui qui la traitoit. Le ſang étoit dans un état très-inflammatoire, mais les puiſſances motrices étoient au contraire dans un état de foibleſſe. Il

ſalloit, d'un côté, diminuer l'inflammation du ſang, & de l'autre, fortifier les puiſſances motrices. Mais, en donnant ſes ſoins au premier, il falloit en même temps prendre garde de porter préjudice aux autres, *& vice versâ*. On auroit dû ſoutenir plutôt les forces du pouls.

Dans cette fiévre, comme dans toutes les autres, le pouls étoit mon principal guide. En établiſſant un prognoſtic d'après lui, je me ſuis rarement trompé.

J'ai rencontré un autre cas fort ſemblable à celui que je viens de rapporter; avec cette différence qu'il y avoit un degré de dureté dans le pouls, probablement parce que la *dure-mere* étoit affectée en même temps que le cerveau: ce qui fit que le malade ſupporta les ſaignées fort bien. Mais ſon pouls devint plus vîte & plus profond après un dévoiment qui lui ſurvint, & il fut entiérement épuiſé par la ſueur. Cela nous apprend qu'il ne faut exciter les évacuations dans ces fiévres qu'avec de grandes précautions; que, ſi on les excite un peu trop, il eſt impoſſible de réparer le mal qu'elles font; & qu'en général il eſt beaucoup moins dangereux d'exciter l'état inflammatoire, auquel on remédie plus aiſément, que l'état contraire.

Mad... âgée de vingt ans, attaquée

auſſi d'une fiévre nerveuſe, retira de grands avantages de l'uſage du vin : car ſon pouls devenoit plus lent & plus plein auſſi-tôt après en avoir pris ; & lorſque ſes bons effets manquoient de ſe manifeſter, ſa quantité étant trop petite, ils redevenoient ſenſibles en l'augmentant.

Cette dame éternua fort ſouvent pendant deux ou trois jours, à la fin de ſa maladie, ce qui paroiſſoit être une partie de la criſe. Je ne me rappelle point avoir jamais fait une obſervation ſemblable chez les différents malades que j'ai vus attaqués de ces fiévres. Cet éternument prouve qu'il y avoit dans ce cas une acrimonie ſaline.

Les obſervations ſuivantes m'ont été communiquées par un ami, & elles concourent puiſſamment avec les premieres à prouver les mauvais effets des évacuations dans les fiévres nerveuſes.

M.... âgé de trente ans, avoit ſur-tout vécu de végétaux pendant deux années, n'uſant ni de viande ni de vin. Il éprouva, le 2 d'Août, une très-grande laſſitude & une inſomnie.

Le 4, dans la matinée, il eut une legere ſueur qui dura dix heures. Le ſoir, ſon pouls étoit mou & foible. La laſſitude & les douleurs, ſur-tout de ſes yeux, continuoient encore.

Le

Le 5, douce moiteur. Urines troubles, avec ſédiment. Diſpoſition à une ſtupeur. Il prit, dans le jour, le *julep diaphorétique* de la *pharmacopée des pauvres*; le ſoir, un lavement qui le ſoulagea un peu; & la *boiſſon diaphorétique* de la *pharmacopée des pauvres* à ſix heures.

Le 6, inſomnie toute la nuit. Les urines plus colorées, & ſans ſédiment. La langue humide & blanche. Un goût déſagréable dans la bouche. Il prit un *vomitif*, qui lui fit rejetter par haut beaucoup de matiere viſqueuſe, & lui fit faire deux ſelles.

P. *Boiſſon diaphorétique*,
à ſix heures.

Le 7, inſomnie plus grande pendant la nuit. Il commença à ſuer à quatre heures du matin. Il prit une *mixture* où il entroit une doſe conſidérable d'*eſprit* de *Mindererus*. Il ſua tout le jour. Les battements du pouls allerent à quatre-vingt-huit.

P. *Poudre de Contrayerva, un ſcrupule.*
Camphre, trois grains.
Mêlez; faites un bol.

Le 8, inſomnie toute la nuit. Leger délire. La ſueur continuoit encore. Le regard ſombre. Le pouls foible, & ſes battements alloient à quatre-vingt-dix-huit.

P. *le même bol que ci-dessus.*

Appliquez un cataplasme de mie de pain & de lait avec un peu de Graine de Moutarde en poudre.

Il dormit une grande partie du jour, & eut une douce moiteur. Le soir, les battements du pouls alloient à quatre-vingt-dix. Les urines plus pâles. Délire.

P. *le même bol que ci-dessus.*

P. *Synapisme.*

Le 9, insomnie. On accorda au malade du vin. Le pouls plus lent. Le même délire. Un leger nuage dans l'urine. Le soir, tous les symptomes plus graves. Les battements du pouls alloient au-dessus de cent. Le délire augmenté.

P. *Emplâtre épispastique.*

Appliquez sur la tête.

P. *le même bol que ci-dessus.*

Le pouls plus foible. Le délire augmenté. Insomnie parfaite.

Le 10, il dormit beaucoup ce jour-là. Son pouls plus foible & plus vîte.

P. *Julep camphré.*

P. *Poudre de Valériane sauvage, un scrupule.*

Il mourut dans la nuit.

Le mauvais succès de la méthode sudorifique paroît dans ce dernier cas aussi clairement que dans le premier dont j'ai fait l'histoire; car, par son moyen, les

ſymptômes devinrent toujours de plus en plus graves.

M... âgé de dix-neuf ans avoit eu une fiévre qui dura ſix jours. Il fut ſaigné, ce qui le ſoulagea.

Le 20 Janvier, il ſe plaignit d'un malaiſe général & d'un mal de tête. Son pouls étoit vîte & profond. Il prit un lavement.

Le 21, ſon pouls étoit encore plus vîte & plus profond. Il eut une ſueur naturelle. On lui donna le *julep diaphorétique*. Nauſée. Yeux éteints. Langue blanche. Nulle douleur. On lui donna dix gros de la *teinture d'ipecacuanha*, qui opéra ſeulement par les ſelles.

Le 22, même état. Pouls lent & profond, & ſes battements alloient à cent vingt. Crachement fréquent d'une ſalive viſqueuſe. L'ouïe dure.

P. *Emplâtre épiſpaſtique.*

Appliquez à la nuque du cou.

P. *Julep cordial.*

Le ſoir, les battements du pouls alloient à cent vingt-huit. Les urines d'une couleur naturelle.

P. *De Camphre en poudre,*

De Nître en poudre, de chacun, quatre grains.

Pour prendre auſſi-tôt.

Le 23, dégoût, & crachement continuel, qui empêchoit le malade de dormir. Son pouls encore plus profond, & ses battements à cent vingt-six. Ses yeux éteints.

P. *Poudre d'Ipecacuanha*,

Tartre émétique, de chacun, quatre grains.

Pour vomitif.

Ce remède, avec le secours du *vitriol*, opéra très-bien, & fit sortir une bonne quantité de matiere visqueuse. Pendant son action, le malade eut une hémorrhagie nasale qui, comme il le dit lui-même, diminua sa pesanteur de tête: il sortit plus de sang qu'il n'en tiendroit dans une *roquille*. Le soir, les symptomes devinrent plus graves. Son pouls devint plus vîte & plus profond. On lui donna une once de *teinture* de *rhubarbe*, & on appliqua les sang-suës sur ses tempes, ce qui soulagea sa tête. On lui accorda du *vin* du *Rhin*. Il fut purgé deux fois avec la *rhubarbe*.

Le 24, son pouls plus profond, & ses battements à cent trente. Fort incommodé. Sa langue séche. On lui appliqua un *vésicatoire* sur la tête. Il eut, cet après-midi, pendant quelques heures, une stupeur qui se dissipa.

Le 25, ſon pouls exceſſivement vîte & profond. Sa langue ſéche & noire.

P. *Julep muſqué.*

Le ſoir, ſon pouls plus éteint. Sa peau moite, inſomnie, & ſoubreſauts des tendons. Il mourut le 26.

Il paroît par cette derniere obſervation que toutes les évacuations différentes, telles que la ſaignée artificielle & naturelle, le vomiſſement & la purgation, ont augmenté la vîteſſe & la profondeur du pouls. Dans ce malade, comme dans pluſieurs autres, la ſécrétion muqueuſe paroît avoir été conſidérablement augmentée.

D'après la reſſemblance qui ſe trouve entre ces fiévres nerveuſes & celle qui dépendoit d'une inflammation du cerveau, nous pouvons hardiment conclure, que toutes les fiévres nerveuſes ſont accompagnées d'une obſtruction de la partie glanduleuſe du cerveau, & que la foibleſſe du pouls eſt dûe à cette obſtruction.

Cette obſtruction eſt-elle dûe à la quantité du *mucus* augmentée dans le ſang ? Je crois que cela eſt très-probable, lorſque je fais attention à la ſécrétion plus abondante de ce *mucus*, au progrès lent de l'obſtruction, au tempérament de ceux

que cette fiévre attaque, & à la méthode la plus efficace pour la guérir.

La premiere maladie épidémique dont j'ai fait l'hiſtoire, & qui étoit une fiévre nerveuſe, nous montre qu'il arrive alors quelquefois une ſuppuration : d'où je regarde maintenant comme probable, que le ſédiment blanc obſervé dans mes urines, auſſi-bien que dans celles d'un malade attaqué de la fiévre nerveuſe dont je viens de parler, étoit dû à quelque petite ſuppuration du cerveau, & que la nature s'eſt débarraſſée par les reins de la matiere purulente.

Il paroît que toutes les évacuations, lorſque le pouls eſt profond & mou, comme il arrive ordinairement dans ces fiévres, ſont pernicieuſes, & qu'on ne peut remédier enſuite au mal qu'elles produiſent. Un lavement même, qui opere quatre ou cinq fois, paroît préjudiciable. J'ai ſouvent vu les effets funeſtes des ſueurs abondantes, qui ſont ſi fort & ſi imprudemment excitées dans toutes les fiévres, & ſur-tout dans celles dont il s'agit ici. Elles diſſipent les fluides plus ſubtils qui devroient être employés à entretenir & à ſoutenir les forces du malade. Elles paroiſſent produire un changement ſalutaire, en rendant la

reſpiration moins laborieuſe; mais, quand elles ceſſent, ce ſymptome devient plus grave qu'auparavant : d'ailleurs les *véſicatoires* ſont plus puiſſants pour le faire ceſſer. Il faut un excellent jugement pour décider ſi les ſudorifiques ſeront avantageux ou non dans ces fiévres, ou dans les autres. Lorſqu'ils guériſſent la fiévre, comme il arrive ſouvent, la nature auroit certainement rendu le même ſervice, ſi on lui eût laiſſé un temps plus long ; &, lorſqu'ils ne la guériſſent pas, ils affoibliſſent tellement le malade, qu'il n'a plus aſſez de force pour attendre que la nature excite une criſe.

Le grand but du médecin doit être de ſoutenir le pouls dans un état moyen juſqu'à ce qu'elle arrive. Le vin eſt le principal remède, & d'ailleurs fort agréable au malade. Dans les cas pareils il n'enyvre point. J'en ai un exemple digne de remarque. Un officier, jeune, & fort tempérant, fut attaqué à Dublin d'une petite-vérole cryſtalline accompagnée d'un pouls éteint. On lui donna du vin. Il en but avec plaiſir, & il en uſa librement, enſorte qu'il parvint inſenſiblement à boire en un jour huit bouteilles de vin rouge d'Irlande, deux bouteilles de forte bière, &, en outre, une grande

quantité d'électuaire & de julep cordiaux. Il diminua par degrés la quantité sur la fin de la maladie, &, lorsque je le vis, il sortoit, & buvoit deux bouteilles par jour. Cette liqueur ne produisit jamais le plus petit effet sur son cerveau.





TROISIEME PARTIE.

Expériences.

SECTION PREMIERE.

De la Vîteſſe du Sang & de la Chaleur du Corps, dans les Maladies.

COMME la vîteſſe du mouvement du ſang, & la chaleur du corps augmentent dans les fiévres, il m'a ſemblé que c'étoit un objet important de chercher ſi elles conſervoient, ou non, quelque proportion réciproque. Or il n'y avoit que les expériences qui puſſent me conduire à cette découverte.

J'ai préféré de les faire ſur les perſonnes attaquées de ces maladies où il arrive le changement le plus grand & le plus ſubit dans le pouls, ſçavoir les fiévres rémittentes & intermittentes.

Voici les corollaires qui en dérivent.

Corollaire 1. Il n'y a nulle proportion certaine, dans les maladies, entre l'augmentation ou la diminution de la vîteſſe du pouls & l'augmentation ou la diminution de la chaleur. J'ai découvert la même vérité par un grand nombre d'expériences faites ſur la même perſonne

en état de ſanté. Par conſéquent la chaleur ne dépend point ſeulement de la vîteſſe du pouls.

Coroll. 2. Une perſonne malade peut ſe trouver ſoulagée, & ſe croire en bon état, au moment où elle a un degré conſidérable de fiévre & une augmentation de chaleur. Un homme mourut d'une fiévre nerveuſe, pendant laquelle il ne put dire qu'il ſouffroit quelque mal. En examinant ſon pouls, j'ai pu prévoir le danger & prédire ſa mort trois jours avant qu'elle arrivât.

Coroll. 3. Le *quinquina* augmente la chaleur naturelle, & rend ordinairement le pouls plus fort.

Coroll. 4. La chaleur eſt conſidérablement augmentée dans le friſſon d'une fiévre intermittente. *Swenke* dit dans ſon *Hæmatologie* que la chaleur eſt, dans le friſſon, au-deſſous de la chaleur naturelle. Mais il a peut-être fait ſes expériences dans les premiers inſtants du friſſon, lorſque l'obſtruction des vaiſſeaux capillaires eſt conſidérable, & la circulation fort peu accélérée.

SECTION II.

Expériences ſur la quantité de l'inſenſible tranſpiration en Ecoſſe.

Il n'eſt aucune découverte, après celle

de la circulation du ſang, qui ait autant influé ſur nos raiſonnements en médecine, que celle de l'inſenſible tranſpiration. On explique par elle l'origine de la plûpart des maladies, & la maniere d'opérer de la plûpart des médicaments.

Sanctorius, auquel nous ſommes redevables de cette découverte, auroit rendu plus de ſervice à la médecine, s'il eût ſimplement fait l'hiſtoire de ſes différentes expériences, & des circonſtances particulieres propres à chacune, laiſſant le lecteur juge des concluſions qu'il en a tirées. Ayant agi autrement, ſes concluſions particulieres obtiennent moins de crédit, ſur-tout lorſque nous découvrons que ſes raiſonnements ſont ſouvent vains & erronés. Ses fautes ont été, en grande partie, corrigées par le docteur *Keil*, qui a fait en Angleterre des expériences de cette eſpece.

Il eſt non-ſeulement néceſſaire, afin que ces expériences ſtatiques puiſſent ſervir de baſe au raiſonnement, qu'elles ſoient faites avec la plus grande exactitude, mais encore que l'on faſſe préalablement mention du poids total de la perſonne, de l'étendue de la ſurface de ſon corps, & que l'on rappelle l'état de ſon pouls chaque fois qu'on le met dans la balance. On doit encore marquer le

degré d'humidité, de chaleur, & du poids de l'air, au moment de l'expérience, parce que ces qualités paroissent avoir une influence considérable sur la transpiration.

Je n'ai pas besoin de faire observer que la partie de la transpiration, dont il s'agit dans ces expériences, vient des poumons. *Sanctorius* suppute qu'elle va à six onces en vingt-quatre heures; *Hales*, à vingt-trois; la derniere supputation paroît trop forte, & une partie de cette humidité est dûe probablement à ce qui est contenu même dans un air sec. La quantité restante, celle-là étant déduite du tout, est l'excès de ce qui passe par la peau, au-dessus de ce qui est absorbé par elle.

Je pese cent quarante-cinq livres, & je me trouve alors leger & dispos.

EXPERIENCE I.

Le 3 Juin, 1751, entre trois & cinq heures de l'après-midi, je transpirai deux onces. Je dînai avec du mouton, & je ne bus que de l'eau. Le mercure étoit dans le thermometre (celui de *Farenheit*) à soixante-quatre degrés. L'*index* de mon hydrometre marquoit à trente-six, ce qui indiquoit une sécheresse considérable.

EXPERIENCE II.

Le 4 Juin, entre dix heures & demie & midi & demi, je tranſpirai quatre onces. Je me trouvai leger & diſpos, ce que je n'étois pas le matin, à cauſe d'une ſuppreſſion de ma tranſpiration; car, depuis minuit & demi juſqu'à deux heures du matin, je n'avois tranſpiré qu'une demi-livre, quantité plus petite qu'à l'ordinaire. J'avois déjeûné ce matin avec du thé. Le jour étoit ſerein. Le thermometre étoit à ſoixante-quatre degrès, & l'ydrometre à trente-ſix.

EXPERIENCE III.

Le 5 Juin, entre onze heures du ſoir & neuf heures du lendemain matin, je perdis treize onces; j'avois mangé à ſouper deux œufs, avec quelques navets bouillis, & bu de l'eau. L'air étoit humide, car l'hydrometre étoit à quarante-trois, & le thermometre à cinquante-neuf. Ce que je pris à dejeûner, tant de thé, que de pain & de beurre, peſoit une livre trois onces. Entre dix heures & midi je tranſpirai ſix onces. Entre midi & deux heures après midi, m'étant promené tout le temps au ſoleil, je perdis douze onces. Le docteur *Hales* a obſervé dans l'expérience 38 de ſa Statique végétale que la

tranſpiration des plantes eſt très-conſidérable vers midi. Je pris à dîner un bouillon fait avec une tête d'agneau, du mouton rôti, de l'eau & quatre verres de vin; en tout, une livre quatorze onces. Le thermometre étoit à ſoixante-deux degrés, & l'hydrometre à quarante-trois.

Entre trois & cinq heures je tranſpirai ſix onces trois quarts. Entre cinq heures & neuf heures & un quart, neuf onces. J'avois pris dans l'après-midi onze onces de thé & de pain. Entre neuf heures & un quart & onze heures & demie, je perdis quatre onces trois quarts. L'évacuation par les inteſtins pendant ces dernieres vingt-quatre heures égala trois onces & demie; par les urines, pendant même le temps, trois livres deux onces & demie.

Ma tranſpiration monta donc dans ces vingt-trois heures & demie à trois livres trois onces & demie. Comme je n'avois point peſé mon ſouper, je ne pus ſçavoir exactement la quantité que j'avois bue & mangée pendant ce temps.

EXPERIENCE IV.

Le 6 Juin, m'étant mis au lit la nuit précédente ſans ſouper, & ayant gagné d'autant pendant la nuit, comme il pa-

roîtra dans l'expérience ſuivante, je perdis deux onces entre ſept heures de cette matinée & neuf heures vingt minutes. Les battements de mon pouls alloient à ſoixante-ſeize dans l'eſpace d'une minute. Le thermometre étoit à ſoixante-deux degrés, & l'hydrometre à quarante-trois. Je pris à déjeûner, tant de thé que de pain, une livre ſix onces. Entre ce déjeûner & deux heures vingt minutes, je perdis ſix gros. Je bus & mangeai à dîner une livre onze onces. Entre trois & cinq heures je perdis une once & demie. Je bus ſix onces de thé dans l'après-midi. Depuis cinq heures juſqu'à onze je perdis ſix onces. Le vent étoit au nord-eſt. Le thermometre & l'hydrometre étoient au même degré. La quantité des urines, pendant ce temps, égala une livre ſept onces; celle des excréments, quatre onces.

Il paroît que la tranſpiration fut beaucoup moindre ce jour-là, ſur-tout dans l'après-midi, que le précédent, ce qui fut probablement dû à l'humidité de l'air & au vent froid du nord-eſt.

EXPERIENCE V.

Le 11 Juin, depuis onze heures de la nuit précédente juſqu'à neuf de cette matinée, je perdis treize onces. Je pris à déjeûner une livre trois onces & demie

tant de thé que de pain. Entre dix heures & deux, je perdis neuf onces. L'hydrometre étoit à vingt-neuf degrés, ce qui prouve que l'air étoit fort ſec; & le thermometre à ſoixante-trois. Je pris à dîner une livre quatre onces. Entre deux heures & cinq je perdis cinq onces. L'hydrometre étoit à vingt-ſix, & le thermometre au même degré. Je bus ſix onces de thé dans l'après-midi. Depuis cinq heures juſqu'à neuf heures & demie je perdis neuf & demi. Je mangeai à ſouper une livre cinq onces & demie. Depuis neuf heures & demie juſqu'à onze & demie je perdis deux onces. Pendant ce temps, j'évacuai par les urines quarante onces, & par les inteſtins trois & demie : ſi l'on ajoûte ces deux quantités aux deux livres ſix onces & demie de ma tranſpiration, on verra que le total de mes évacuations s'eſt monté à cinq livres deux onces. Cependant la quantité de ma nourriture, tant liquide que ſolide, durant le même temps, ne montoit qu'à quatre livres trois onces. Il faut que cet excès des évacuations ſur les aliments ait dépendu de ce que j'avois fait un ſouper copieux la nuit d'auparavant, lequel, & non celui de la nuit ſuivante, doit entrer dans le calcul. La tranſpiration eſt moindre de treize onces dans

cette

cette expérience, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, que dans l'expérience n° 3.

EXPERIENCE VI.

Le 8 Juin, depuis onze heures du ſoir jusqu'à huit & demie du lendemain matin, je perdis dix-huit onces. Entre cette derniere heure & dix, je perdis deux onces. Je pris à déjeûner une livre cinq onces & demie. Depuis dix heures jusqu'à une moins un quart, je perdis trois onces. Le thermometre étoit à ſoixante-deux degrés, & l'hydrometre à trente-un. Depuis une heure moins un quart jusqu'à deux, je perdis deux onces. Je mangeai à dîner une livre treize onces. Je ne meſurai pas ce que je mangeai à ſouper; mais ce fut une quantite conſidérable de ſaumon, d'aſperges, de crême & de tarte, & je bus une bouteille de *punch*. Entre minuit & neuf heures du lendemain matin, je perdis dix-ſept onces. Je fus alors un peu incommodé. Entre dix heures & demie & une heure & un quart, je perdis cinq onces. Mon indiſpoſition ceſſa vers les onze heures : elle étoit probablement dûe à l'augmentation de la tranſpiration. J'eus un petit dévoiment.

II. Ces expériences ſuffiſent pour déterminer la quantité de la tranſpiration

dans le temps d'été ſec : voyons comment elle eſt dans le temps d'été le plus humide.

EXPERIENCE VII.

Le 1 Juillet, l'air étoit fort humide, car l'hydrometre marquoit à quarante-ſix, le thermometre à ſoixante, & le barometre à vingt-neuf. Entre onze heures du ſoir & neuf du lendemain matin, je perdis une livre.

Le jour étant toujours humide, entre trois heures moins un quart de l'après-midi & ſix, je perdis, en reſtant aſſis tout ce temps dans ma chambre, trois onces & demie, quantité moindre qu'à l'ordinaire.

EXPERIENCE VIII.

Le 2 Juillet, l'hydrometre étant à quarante-huit, ce qui prouvoit que l'air étoit exceſſivement humide, quoique le mercure fût dans le barometre à vingt-neuf, je ne tranſpirai que deux onces entre onze heures du ſoir & ſept de cette matinée. Ma tête étoit alors embarraſſée, & ma bouche ſéche. Les battements de mon pouls alloient, dans une minute, à ſoixante-ſeize.

Depuis neuf heures trois quarts juſqu'à midi & un quart, je ne perdis que deux

onces & demie. C'eſt ainſi que l'humidité arrête conſidérablement la tranſpiration. Le docteur *Hales* a obſervé qu'elle influe de même ſur la tranſpiration des plantes.

III. Voyons quels ſont les effets de la gelée ſur la même excrétion.

EXPERIENCE IX.

Le 19 Janvier, lorſqu'il geloit, je perdis huit onces, entre dix heures du matin & midi moins un quart, ayant paſſé tout le temps à écrire dans ma chambre, avec du feu.

EXPERIENCE X.

Le 16 Février, dans un temps de gelée, & un vent froid ſoufflant du nord, je perdis, ſans ſuer, ſept onces, entre midi & deux heures & demie, ayant joué tout ce temps à la longue paume.

Ces deux expériences montrent que la tranſpiration eſt plus grande dans le temps de la gelée que dans le temps ſerein.

IV. Examinons les effets du manger, de la boiſſon, & du jeûne, ſur la tranſpiration.

EXPERIENCE XI.

Le 3 Juin, ayant mangé à ſouper une petite quantité de pain & de lait, & n'ayant rien bu, je me peſai à onze heu-

res du ſoir, & le lendemain matin à neuf heures moins un quart. Je perdis dans cet intervalle de temps douze onces. Je n'avois point ſué.

EXPERIENCE XII.

Le 12 Juin, je ſoupai avec une petite quantité de lait & de pain, & je bus enſuite au-delà d'une pinte angloiſe de *punch* au *rum*. Je me couchai à minuit & demi. Je ne tranſpirai que huit onces depuis ce moment juſqu'à neuf heures du lendemain matin. Lorſque je me mis dans mon lit, l'hydrometre étoit à trente-neuf, le thermometre à ſoixante-trois. Lorſque je me levai, l'hydrometre étoit à quarante-trois, & le thermometre à ſoixante-un. En m'éveillant le matin, ma bouche étoit ſéche; ma langue, blanche; & ma tête un peu embarraſſée : effets qui étoient tous dûs à la diminution de ma tranſpiration.

EXPERIENCE XIII.

Le 5 Juin, je ſoupai abondamment avec du poiſſon, un canard, des aſperges, & je bus la ſixieme partie d'une bouteille de *punch* au *rum*. Je me couchai à minuit & demi. Depuis cet inſtant juſqu'à huit heures du lendemain matin, je perdis une livre deux onces.

La nuit parut chaude. Auſſi-tôt après m'être levé, mon pouls battit quatre-vingt-huit fois dans une minute. Le thermometre étoit alors à ſoixante, & l'hydrometre à quarante.

EXPERIENCE XIV.

Le 11 Juin, après avoir mangé à dîner beaucoup de bœuf rôti, je me tins aſſis dans ma chambre depuis trois heures juſqu'à ſix, & je ne perdis dans cet eſpace de temps que deux onces. L'hydrometre étoit à trente-quatre; le thermometre à ſoixante-un. La quantité de la tranſpiration fut, dans ce cas, fort petite.

Ayant bu alors trois taſſes de café, je perdis quatre onces & demie depuis ſix heures & un quart juſqu'à neuf & demie. Je m'étois promené lentement pendant une heure.

EXPERIENCE XV.

Le 12 Juin, j'avois fait la veille un ſouper modéré qui conſiſtoit en un œuf & un morceau de poulet. Depuis onze heures & demie juſqu'à huit heures & demie du matin, je perdis quinze onces.

EXPERIENCE XVI.

Le 14 Juin, j'avois ſoupé la veille avec

du lait & du pain. Je perdis quinze onces & demie entre onze heures du ſoir & neuf de cette matinée.

ENPERIENCE XVII.

Le 6 Juin, l'hydrometre étoit à quarante-trois, & le thermometre à ſoixante-deux. Après m'être paſſablement fatigué dans l'après-midi, je me couchai ſans ſouper, & j'avois une telle faim que je fus quelque temps ſans pouvoir m'endormir. Depuis onze heures du ſoir juſqu'à ſept du lendemain matin, je gagnai deux onces. L'hydrometre & le thermometre étoient au même point que le ſoir. Mon pouls battoit ſoixante-ſeize fois dans une minute. En m'éveillant, j'avois un appétit extrême. Pendant ce temps j'avois ſéparé de mes vaiſſeaux, quoique non évacué, ſix onces d'urine. Le docteur *Keil* rapporte, qu'un jeune homme gagna, après beaucoup de fatigue, dans l'eſpace d'une nuit, au mois de Décembre, ſeize onces. Le docteur *Hales* a obſervé que le poids des plantes augmentoit ſouvent après une nuit humide. De-là le danger de s'expoſer, lorſque les vaiſſeaux ſont vuides, au mauvais air. L'expérience m'avoit déja appris que les ſoldats contractoient ordinairement le matin la fiévre épidé-

mique de 1748, dont j'ai donné la description, lorſqu'ils étoient obligés de ſortir & d'aller chercher leurs fourrages ſans avoir déjeûné.

V. Voyons les effets du mouvement & du repos ſur la tranſpiration.

EXPERIENCE XVIII.

Le 6 Juillet, je me ſuis aſſis dans ma chambre, depuis neuf heures & demie du matin juſqu'à onze & demie avant midi. Dans cet intervalle de temps, je perdis deux onces trois quarts. J'avois pris à déjeûner un petit morceau de pain ſec, avec deux grandes taſſes de thé. Le thermometre étoit à ſoixante-un, & l'hydrometre à quarante-un.

EXPERIENCE XIX.

Auſſi-tôt après la derniere expérience je me promenai dans les rues d'Edimbourg depuis midi juſqu'à deux heures; je perdis dans cet intervalle de temps quatre onces.

L'expérience n° 3 montre que j'ai perdu douze onces dans le même eſpace de temps, en me promenant dans un temps chaud au ſoleil.

EXPERIENCE XX.

Le 23 Juillet, le thermometre étant

à ſoixante, & le barometre à vingt-huit huit dixiemes, il plut tout l'après-midi, mais, le ſoir, le temps fut ſerein. La mer étoit encore couverte d'un brouillard. A ſix heures du ſoir je montai à cheval, & je fis près de quatre milles. Je m'arrêtai une heure, & je revins à la ville à neuf. Je n'avois point été hors de la maiſon la précédente partie du jour. Je perdis, dans cet intervalle de temps, ſept onces.

Je ſçais parfaitement combien il eſt dangereux de tirer des conſéquences générales d'une ou de quelques expériences particulieres, ſur-tout lorſque l'on doit avoir égard à une immenſe variété de circonſtances, avant d'en venir à la concluſion. Je ſuis convaincu que les autres, qui ſe ſont occupés du ſujet préſent, ont erré dans ce principe, & ont attribué à une cauſe ce qui appartenoit à une autre. Je crois donc qu'il vaut mieux donner le ſimple expoſé des expériences, & laiſſer chacun juger par lui-même.

SECTION III.

De la Rougeole qui ſe manifeſta en 1758 à Edimbourg, & de ſon Inoculation.

La rougeole ſe manifeſta à Edimbourg

vers le commencement de Décembre, & fut très-épidémique tout l'hyver. En général, elle fut d'une bonne eſpece, & elle ne fit pas mourir plus de la douzieme partie de ceux qui en furent attaqués. En général, la toux fut fort conſidérable, même dans l'eſpece la plus benigne, depuis le premier ou le ſecond jour de ſon invaſion; elle continua, comme une coqueluche, à fatiguer le malade juſqu'au changement de la rougeole, & alors, dans l'eſpece benigne, elle diminuoit beaucoup, & étoit ordinairement remplacée par un dévoiment. J'ai obſervé que c'étoit toujours un ſigne favorable quand il y avoit une moiteur ſur la peau pendant tout le temps de l'éruption, les parties internes en étant exemptes. Dans la derniere rougeole épidémique, en 1752, le dévoiment & la moiteur furent des ſignes favorables. Lorſque la maladie n'étoit pas ſi benigne, la toux & la fiévre augmentoient après le changement de la maladie, & faiſoient périr le malade, ou continuoient pendant quelque temps. Une ſuppuration des urines, dépendante d'un vice des reins, fut un ſymptome ordinaire. Elle eut lieu chez deux malades auxquels je fus obligé d'appliquer les *véſicatoires*, à cauſe de la reſpiration; & je fus ſi éloi-

gné de craindre qu'ils n'augmentassent l'autre symptome, qui paroissoit dépendre d'un état inflammatoire des reins, que je prédis qu'ils feroient couler les urines en plus grande abondance. Leur succès relativement à la poitrine & aux reins fut conforme à ma prédiction.

Dans le mois de Mai, lorsque le temps commençoit à devenir fort chaud, la toux se calma un peu; mais les symptomes péripneumoniques devinrent beaucoup plus communs au changement de la maladie, & la fiévre continua longtems après. Ils furent plus doux dans le mois de Juin, où le temps fut plus frais. Ils disparurent vers la fin de Juillet.

Ce ne fut point une chose extraordinaire de voir cette maladie attaquer deux fois la même personne. Deux de mes malades furent dans ce cas. On m'a dit que quelques-uns l'avoient eue trois fois.

Elle fut souvent d'une nature si maligne, qu'elle faisoit périr le malade par le desséchement des taches éruptives. J'en pourrois rapporter plusieurs exemples : je me contenterai d'un seul.

Mad... âgée de vingt-huit ans, commençoit à se rétablir d'une fiévre quotidienne, qu'elle avoit eue pendant trois semaines, par le secours de deux *sai-*

gnées, des *vomitifs*, & de l'*infusion amere*.

Le 28 Avril, ſa fiévre, comme on le jugea, devint continuelle. Elle prit pour cela, le ſoir, une *mixture* d'*esprit* de *Mindererus* & de *castoreum* en *bols*. Ils l'entretinrent dans une ſueur continuelle, mais partielle.

Le 1 Mai, on appliqua le matin les ſang-ſuës ſur ſes tempes, à cauſe d'une douleur de tête qu'elle éprouvoit. Elle eut une toux, & ſa reſpiration fut un peu affectée. Son pouls étoit fort foible, mou, & ſes battements alloient à cent vingt. Je la vis pour la premiere fois cette nuit; & j'ordonnai un *véſicatoire*.

Le 2 Mai, la rougeole ſe déclara. Reſpiration plus laborieuſe. Une ſueur partielle, abondante, & continuelle. Pouls plus foible; & ſes battements, à cent vingt-ſix. Elle avoit eu la derniere nuit un grand dévoiment. Comme il n'y avoit aucun bien à attendre de ces ſueurs abondantes, j'ordonnai qu'on l'entretînt dans un état plus frais, & que l'on lui donnât tant ſoit peu de vin rouge. Le ſoir, ſes yeux s'enflammerent beaucoup, ſa reſpiration devint plus fréquente, ſon dévoiment & ſes ſueurs partielles continuerent. Chaque circonſtance étoit alors d'un augure funeſte.

P. *Syrop de Diacode, une demi-once.*

Pour prendre à ſix heures.

Le 3, la reſpiration plus gênée. La gorge douloureuſe. Petite toux. Langue blanche. Sécheresſe conſidérable. Peu de ſommeil. Dévoiment continuant encore. Pouls mou, foible, & ſes battements à cent quarante-quatre. Les taches ſortoient encore.

P. *Emplâtre épiſpaſtique, nº ij; appliquez aux pieds.*

P. *Décoction blanche.*
Pour boiſſon ordinaire.

P. *Emulſion camphrée.*
Donnez-en une cueillerée toutes les quatre heures.

Le *camphre* étoit deſtiné à détourner les humeurs des inteſtins, à détruire l'état inflammatoire des poumons, à ranimer le pouls, & à procurer du ſommeil. Je ne connois aucun remède qui produiſe ces différents effets avec autant d'efficacité.

Le 4, pouls foible, ondulant, & ſes battements à cent ſoixante. Reſpiration fort fréquente. Leger délire. La malade mourut le lendemain matin à ſept heures.

Je n'ai jamais vu, dans cette maladie, une plus malheureuſe complication de ſymptomes : reſpiration laborieuſe accompagnée d'un pouls foible; évacuations exceſſives par les ſueurs & les ſel-

les, avec manque de forces néceſſaires pour les ſupporter. La fiévre intermittente précédente avoit relâché les fibres, & les ſueurs, continuelles pendant la fiévre éruptive, avoient diſſipé les fluides plus ſubtils qui devoient ſervir à délayer la matiere *morbilleuſe*, & à remplir les taches de la rougeole; tandis que, d'un autre côté, le dévoiment qui ſurvint enſuite s'oppoſa au nouvel abord des fluides. De-là, les taches de la rougeole ne s'éleverent jamais au-deſſus de la peau: de-là l'inflammation de la gorge, des poumons, des yeux, & du cerveau. L'inflammation des poumons augmenta, même pendant l'application du *véſicatoire*, ce qui me fit déſeſpérer du ſuccès.

Cette maladie devint fatale à pluſieurs, en les diſpoſant à l'hectiſie, ou en les faiſant tomber dans la conſomption pulmonaire, ſur-tout s'ils y avoient déja une diſpoſition naturelle.

En conſidérant combien cette maladie eſt dangereuſe dans quelques ſaiſons; combien elle eſt funeſte à pluſieurs perſonnes qu'elle fait périr, même dans les épidémies les plus benignes; enfin, combien elle eſt nuiſible aux yeux & aux poumons; j'ai cru que je rendrois un ſervice important à l'humanité, ſi je pouvois parvenir à la rendre plus douce &

moins dangereuſe par le même moyen que les Turcs ont imaginé pour rendre la petite-vérole moins cruelle. Je ſoupçonnois beaucoup que la toux, ſouvent ſi fatiguante, même dans l'eſpece la plus benigne, étoit dûe à la contagion qui ſe communiquoit principalement par les poumons; & j'eſpérois que la violence de ce ſymptome ſeroit conſidérablement diminuée, ſi je pouvois trouver une méthode pour communiquer la contagion au ſang par les pores ſeuls de la peau.

Mais les taches de la rougeole ne donnent aucune matiere. Un gant de laine qui auroit été dans les bras de quelqu'un attaqué de cette maladie ne rempliſſoit pas mon intention, parce qu'une partie de la contagion pouvoit être attirée dans le corps par les poumons. Enfin, il ne m'étoit pas poſſible de ramaſſer une quantité ſuffiſante de matiere, après que les taches étoient deſſéchées, pour parvenir à mon but. J'eus donc directement recours au magaſin de toutes les maladies épidémiques, le ſang.

Comme la matiere de la rougeole ne devoit être qu'une petite portion de toute la maſſe, je préférai de faire uſage du ſang, dans le temps où il contenoit la matiere morbifique parvenue au plus haut degré d'acrimonie. Or le

ſang me paroiſſoit avoir atteint ce degré, le jour qui ſuit le changement des taches de la rougeole, lorſque leur matiere, devenue plus âcre par la juxta-poſition & la ſtagnation, comme nous ſçavons que cela arrive dans toutes les maladies éruptives, repaſſoit dans la maſſe du ſang & devenoit la cauſe des inflammations qui arrivoient alors & par la ſuite. Je préférai encore de me ſervir du ſang des malades qui avoient la plus grande fiévre.

De plus, je jugeai que j'aurois un ſang plus rempli de la matiere dont j'avois beſoin, ſi je le tirois des veines cutanées au milieu des taches de la rougeole, que s'il m'étoit fourni par une groſſe veine, contenant le ſang qui revenoit des parties plus internes dans une proportion beaucoup plus grande que celui qui revenoit de la peau. Je fis donc faire une inciſion fort ſuperficielle au milieu des taches les plus épaiſſes, & le ſang qui en ruiſſeloit lentement, fut reçu ſur du coton.

Ce que j'avois le plus à craindre étoit de n'avoir pas aſſez de la matiere *morbilleuſe* : par conſéquent, il étoit clair que le ſang produiroit un effet d'autant plus ſûr qu'il ſeroit appliqué plus promptement, & qu'il ſeroit con-

ſervé plus ſoigneuſement. C'eſt par une inciſion faite à chaque bras, comme dans la petite-vérole, que je lui donnai une plus grande facilité pour s'inſinuer. Je regarde comme un point fort important de laiſſer les inciſions ſaigner pendant un uart d'heure avant d'y appliquer le coton, afin que le ſang qui en ſort ne puiſſe point trop délayer la matiere *morbilleuſe*. J'ai toujours laiſſé le coton trois jours dans l'inciſion. J'ai fidélement eu égard à toutes ces circonſtances, ayant remarqué que, pour être ſûr du ſuccès, il ne falloit en négliger aucune.

J'ai fait des expériences pour lever mon incertitude ſur la faculté de donner cette maladie, & j'ai trouvé qu'elles réuſſiſſoient. Ce ſuccès m'a encouragé à travailler pour perfectionner cette découverte. Les préjugés m'ont fait éprouver des difficultés à tirer le ſang comme j'en avois beſoin, & de beaucoup plus grandes à trouver des ſujets pour l'inoculation. Je rapporterai exactement les expériences qui ont déja été faites, & qui me paroiſſent être du nombre des plus importantes qui ayent jamais été entrepriſes pour le bien de l'humanité dans cette partie du monde, car l'inoculation de la petite-vérole étoit déja établie

blie en Turquie avant d'être connue en Angleterre.

EXPERIENCE I.

Le 21 Mars, un enfant de ſept mois, ayant la tête couverte d'une gale qui s'étendoit derriere les oreilles, & une éruption qui couvroit tout ſon corps depuis trois mois, mais jouiſſant d'ailleurs d'une bonne ſanté, fut inoculé avec du ſang tiré d'un enfant attaqué de la rougeole deux jours auparavant. Cet enfant n'auroit pas été le ſujet que j'aurois choiſi comme le plus convenable pour commencer, mais je n'en pus avoir d'autre. Nous eûmes une occaſion de voir la benignité de la maladie & ſes effets ſur ces éruptions.

Le 27. L'enfant avoit eu une petite chaleur pendant toute la nuit derniere, & il avoit ſouvent éternué cette matinée. Sa langue étoit blanche, & ſes yeux humides. L'inciſion du bras droit étoit ſéche, mais il couloit une humeur abondante de celle du bras gauche. Il n'y eut point d'inflammation ni ſur l'un, ni ſur l'autre.

Le 28, il eut de la chaleur toute la nuit, & ne dormit point : il continua à éternuer, mais il n'eut point de toux.

Le 29, j'obſervai trois puſtules ſur

ſon viſage, & une ſur ſon dos, de couleur fort vive. Il éternuoit encore. Il touſſa trois fois cette nuit, eut de la chaleur, & ne dormit point.

Le 30, environ une douzaine de puſtules, & d'une couleur fort vive. Eternument moindre. Nul mal aux yeux. L'enfant étoit fort gai.

Le 1 Avril, quelques puſtules ſortirent encore, & elles étoient plus larges que les premieres qui commençoient alors à ſe ſécher. Il éternua un peu, mais n'eut point de toux. Il paſſa une petite partie de la nuit ſans dormir.

Le 2, il éternuoit encore. Il touſſa trois fois. Il paſſa une petite partie de la nuit ſans dormir, mais il fut dans une fraîcheur parfaite tout le jour. Il parut ſur le viſage un plus grand nombre de taches, les premieres diſparurent.

Le 3, il parut encore des taches. Les gales de la tête & du derriere des oreilles ſe ſécherent.

Le 4, les taches s'en allerent.

Cet enfant a toujours été depuis exempt de toutes ſortes d'éruptions.

EXPERIENCE II.

Le 27 Mars, un enfant de huit ans fut inoculé avec le même ſang que j'avois gardé négligemment pendant dix jours

dans mon porte-feuille : je craignis, en m'en servant, qu'il ne fût trop foible. Le sixieme jour cet enfant éternua beaucoup, mais il n'eut ni chaleur, ni éruption. Il eut la rougeole naturellement, environ deux mois après ; ce qui me porte à penser que l'inoculation manqua, non par l'effet d'une disposition particuliere de cet enfant, mais parceque le sang dont je me servis ne contenoit plus assez de matiere *morbilleuse*.

EXPERIENCE III.

Cette expérience & la suivante ont été faites sur deux sœurs qui eurent une toux tout l'hyver, mais qui d'ailleurs avoient un teint vermeil & jouissoient d'une bonne santé. Le sang fut tiré le jour précédent, ensorte que le coton étoit encore humide. Elles furent inoculées le 20 Avril.

L'aînée, qui avoit environ six ans, eut de la chaleur, de la soif, une petite fiévre ; sa langue devint blanche, & son appétit diminua le lendemain du jour où elle fut inoculée. Je suis disposé à croire que ces symptômes furent plutôt dûs à la crainte que causerent à cet enfant les incisions, ou au froid, qu'à la nature de la maladie, parce que je n'ai jamais vu

la matiere affecter les autres aussi promptement.

Le 27, chaleur & insomnie pendant la nuit. Eternuments. Dévoiment, la derniere nuit. Nul appétit. Langue blanche. Soif. Douleur à la partie postérieure de la tête.

Le 28, même état, mais le dévoiment cessa. Une grande quantité d'eau couloit de ses yeux, ensorte qu'elle mouilla plusieurs linges dans le jour. Ses yeux ne pouvoient supporter la moindre lumiere, cependant ils n'étoient point du tout enflammés.

Le 30. Les taches se manifestoient depuis la veille. Pouls parfaitement calme. Une grande quantité d'humeur âcre couloit encore de ses yeux. Nul appétit.

Le 1 Mai, ses yeux étoient moins foibles, & leur écoulement étoit moindre. Les taches sortoient.

Le 2, les yeux en bon état, les taches disparurent.

EXPERIENCE IV.

La plus jeune avoit trois ans : elle commença le 27 Avril à éprouver de la chaleur pendant la nuit, & à éternuer.

Le 28. Elle tressaillit quelquefois la derniere nuit. Elle fut fraîche & en bon état pendant le jour. Langue blanche.

Le 29. Elle n'eut point de chaleur la derniere nuit, mais elle éternuoit quelquefois.

Le 30, quelques taches. Ni chaleur, ni toux. Langue blanche.

Le 1 Mai, non pas tout-à-fait aussi bien que la veille.

Le 2, taches passablement larges. La sécheresse plus grande.

Le 3, quelques taches se manifesterent encore, mais elles disparurent le jour suivant.

EXPERIENCE V.

Une sœur des deux premieres, âgée de huit ans, fut inoculée le 3 Mai, avec le même sang, qui avoit alors quatorze jours, mais qui avoit été soigneusement gardé dans un verre.

Le 10, quelque mal-aise pendant le jour.

Le 11, douleur de tête. Le pouls fort peu affecté. Ecoulement par les yeux, mais nulle inflammation. Perte d'appétit & sécheresse. Eternument fréquent, & fort peu de toux.

Le 12, même état. Quelques taches parurent.

Le 13, il y en avoit environ deux douzaines. Chaleur & éternuments.

Le 15, toutes les taches disparurent.

Cet enfant fut exposé tout le jour à l'air libre, jusqu'au jour de l'éruption.

EXPERIENCE VI.

En même temps un enfant de huit mois fut inoculé avec la même matiere.

Le 10, il commença à avoir de la chaleur, à éternuer, à tousser, à avoir un écoulement par les yeux, & quelquefois à vomir. Sa mere le mena à la campagne jusqu'au 13; alors, environ trois douzaines de taches parurent. On en voyoit encore le 15, mais elles commençoient à disparoître.

EXPERIENCE VII.

Le 25 Mai, un enfant de huit ans fut inoculé avec le même sang, gardé pendant cinq semaines : mais il n'eut aucuns symptomes de la maladie.

EXPERIENCE VIII.

Le 3 Juin, une fille de treize ans fut inoculée avec du sang tiré, le 27 Mai, d'une autre fille qui avoit une grande fiévre, & une difficulté de respirer.

Le 9. Chaleur, la derniere nuit; éternument; douleur de tête; & une petite toux.

Le 12, douleur de tête & du dos, hémorrhagie nazale la veille, & pen-

dant ce jour. Les battements du pouls à quatre-vingt-quatorze, mais point d'éruption.

On m'a dit par la ſuite que cette fille avoit eu la rougeole, il y avoit deux ans, & que ſa mere avoit conſenti à cette expérience par vue d'intérêt.

EXPERIENCE IX.

Le 14 Juin, un enfant de cinq ans fut inoculé avec le même ſang.

Le 18, friſſonnement le ſoir, mal de tête, & éternument. Chaleur pendant la nuit.

Le 19, bien, tout le jour; mais les mêmes ſymptomes le ſoir, avec un petit dévoiment.

Le 20, un peu de ſéchereſſe, & la langue un peu blanche. Eternuments, mais point de toux. Les yeux foibles & humides. Douleur de tête. Les battements du pouls, à cent vingt.

Le 21, trois toux cette matinée. Les battements du pouls à cent dix. Nul dévoiment depuis la derniere nuit. Eternuments fréquents. Les taches commençoient à paroître.

Le 22, dévoiment, & point de toux. Chaleur & vomiſſement, le ſoir, ce qui fut probablement dû à ce que l'enfant ſe tint ſur la porte, cette nuit qui fut froide:

ensuite les taches parurent en plus grande quantité. Dévoiment modéré.

Le 23, nouvelles taches.

Le 24, elles disparurent presque toutes. Les battements du pouls, à quatre-vingt-trois. Tranchées, pendant le jour, qui se terminerent par un dévoiment.

EXPERIENCE X.

Le 6 Juillet, un enfant de dix-huit mois, & d'une complexion fort délicate, fut inoculé. Craignant que le sang tiré le 27 Mai fût trop ancien, & doutant si celui qui avoit été tiré le 27 Juin rempliroit mes vues, parce qu'il étoit d'une personne qui n'avoit pas de fiévre, je les mêlai tous deux ensemble avant d'en faire usage.

Le 9, fiévre & sécheresse.

Les 10 & 11, mieux.

Le 12, l'enfant toussa & éternua quelquefois dans la journée. Il eut un peu envie de vomir.

Le 13, il toussa un peu dans la nuit, & éternua un peu. Grande sécheresse, & point d'appétit.

Le 14, il toussa assez souvent, & éternua quelquefois. Plusieurs taches parurent le matin, mais elles rentrerent presque toutes.

Le 15, une grande quantité de taches,

mais ſur-tout ſur les côtés & les cuiſſes, où elles ſe touchoient preſque l'une l'autre : elles étoient encore beaucoup plus diſtinctes qu'elles n'ont été cet hyver dans la rougeole naturelle. Les yeux à peine humectés ; ſoif ; éternument, mais rare ; toux plus fréquente.

Le 16, dévoiment.

Le 17, le dévoiment ceſſa ; les taches diſparurent ; ni toux, ni éternument.

Cet enfant eut plus de toux que tous les autres, mais l'éternument & l'écoulement par les yeux furent moins conſidérables. Il ſembleroit que, ces dernieres ſécrétions étant diminuées, il ſe filtra une plus grande quantité de matiere ſaline par la trachée artere & les poumons.

Cet enfant eut encore la rougeole, le 20 Août. Les taches furent plus nombreuſes, & plus rapprochées. La maladie fut accompagnée d'une toux plus grave, & d'une petite difficulté de reſpirer. Un dévoiment naturel fit ceſſer ces ſymptomes.

Cette ſeconde rougeole fut-elle dûe à une nouvelle contagion, ou fut-elle l'effet de l'inoculation ? Je ſuis de la derniere opinion : parce que, auſſi-tôt après la rougeole inoculée, l'enfant eut une enflure de la glande parotide, preuve

que toute la matiere n'étoit pas ſortie par l'éruption ; cette enflure dura dans l'intervalle, avec un éternument & une toux continuels : outre cela, il n'y avoit point d'autre rougeole naturelle, autant que j'ai pu l'apprendre, ni dans la ville ni dans la campagne. J'ai vu, par rapport à la rougeole naturelle, pluſieurs cas, où une ſeule contagion a produit deux éruptions. Pourquoi ne pourroit-il pas en être de même de la rougeole inoculée ?

EXPERIENCE XI.

Le 29 Août, j'inoculai un enfant de huit mois avec du ſang tiré depuis deux jours du malade précédent. Il faiſoit des dents & il avoit eu une toux & un dévoiment pendant huit jours.

Le 7 Septembre, il eut chaleur, inſomnie, ſéchereſſe, & il éternua pendant quelques nuits. Quelques taches parurent la veille.

Le 8, langue blanche. Il touſſa & éternua un peu. Il avoit environ une douzaine & demie de taches.

Le 9, elles diſparurent preſque toutes.

EXPERIENCE XII.

Un enfant de dix-huit mois, fort bien

portant, fut inoculé, le 30 Août, avec le même ſang.

Le 7 Septembre, il cria toute la nuit. Il eut chaleur & ſoif. Dévoiment. Toux & éternument.

Le 8, il parut environ trois douzaines de taches. Il vomit toute ſa boiſſon cette matinée. Sa langue fort blanche. Il étoit de fort mauvaiſe humeur. Il frottoit ſes yeux fréquemment. Les battements de ſon pouls, à cent trente-deux.

Ces deux dernieres expériences furent faites, dans un temps où il n'y avoit point de rougeole naturelle, &, par conſéquent, dans un temps de l'année fort contraire à la maladie.

EXPERIENCE XIII.

Pour voir la différence de la maladie, lorſqu'elle eſt communiquée par les poumons, ou lorſqu'elle l'eſt par la peau ſeule,

Le 25 Mai, j'introduiſis dans le nez d'un enfant un peu de coton qui avoit été pendant quelque temps dans celui d'un malade ayant la rougeole & étant au quatrieme jour de l'éruption, & l'y laiſſai une heure : mais il ne s'en ſuivit aucune maladie.

Le 11 Juin, je mis, dans le nez d'un enfant de deux ans, un peu de coton qui

avoit été la veille, pendant une heure, dans celui d'un autre enfant, ayant la rougeole : mais il ne s'en ſuivit aucune maladie.

Le 13 Juin, je mis, dans le nez d'un enfant, un peu de coton qui avoit été trempé, le 20 Mai, dans le ſang d'un malade ayant la rougeole : mais il ne s'en ſuivit aucune maladie.

Je ne puis, d'après ces trois Expériences, aſſurer que la rougeole ne peut être communiquée par cette voie, car les enfants laiſſerent trop peu de temps le coton dans leur nez.

J'ai juſqu'ici ſimplement rapporté les faits, tels qu'ils ſe ſont préſentés à moi, afin que chacun puiſſe juger par lui-même. Tirons à préſent quelques Corollaires des Expériences précédentes.

Coroll. 1. Le ſang d'un malade ayant la rougeole, pris de la maniere que j'ai décrite, contient aſſez de matiere morbifique pour produire, par quelque puiſſance *fermentative* qui lui eſt naturelle, cette maladie. Il paroît que les miaſmes *morbilleux* s'évaporent, ſi le ſang a une libre communication avec l'air extérieur, ou eſt gardé cinq ſemaines, même dans une fiole bien bouchée.

Coroll. 2. Celui à qui l'on inocule la rougeole devient ordinairement malade

le ſixieme jour. Dans ce cas, la maladie ſe manifeſte plutôt, & paroît avoir un temps plus déterminé que dans l'inoculation de la petite-vérole, qui varie depuis le ſeptieme jour juſqu'au onzieme. Ses premieres attaques ne ſe font ſentir ordinairement que dans la nuit, les enfants ſe portant bien tout le jour.

Coroll. 3. Il paroît que la rougeole inoculée eſt beaucoup plus benigne que la naturelle, car la premiere n'eſt accompagnée, ni de ce degré de fiévre qui précede l'autre, ni de la toux, ni de l'inſomnie, ni des autres ſymptomes inflammatoires qui l'accompagnent; ni de la douleur d'yeux, ni de la toux, ni de la fiévre hectique ou de l'ulcere des poumons qui la ſuivent ſi ſouvent. L'inoculation paroît affoiblir la force de toutes ces maladies. Pourquoi? Eſt-ce parce que les miaſmes des maladies naturelles entrent dans les vaiſſeaux ſans être mêlangés & délayés, & par conſéquent agiſſent avec plus de violence ſur les fluides? Eſt-ce parce qu'ils s'introduiſent par la tête, les poumons, & l'eſtomac, parties remarquables par leur ſympathie nerveuſe avec le reſte du corps? Ou, faut-il que le ſang ſoit dans un petit état inflammatoire avant qu'une ſi petite quantité, telle qu'elle eſt reçue dans la

rougeole naturelle, puiſſe exciter la maladie ? Je crois que ces cauſes concourent enſemble.

Coroll. 4. Les ſymptomes pathognomoniques de cette maladie, ſçavoir l'écoulement par les yeux & l'éternument, ſont auſſi forts dans la rougeole inoculée que dans la naturelle. Je n'ai jamais vu, dans cette maladie, le premier de ces ſymptomes auſſi conſidérable que dans une de mes expériences. La matiere *morbilleuſe* paroît principalement agir ſur cette humeur ſaline filtrée par la glande lacrymale ; car l'éternument eſt probablement dû à la même matiere qui irrite la membrane pituitaire, lorſqu'elle deſcend du nez. Cela me porte à croire que la matiere *morbilleuſe* eſt elle-même d'une nature âcre ſaline, &, par conſéquent, s'aſſocie plus promptement à ces humeurs du corps qu'à aucune autre.

Coroll. 5. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que la toux, ſymptome qui accompagne ſi conſtamment la rougeole naturelle, diſparoît preſque totalement dans l'artificielle.

Coroll. 6. La rougeole inoculée a communément ſa criſe par le dévoiment, comme la naturelle. Il eſt probablement dû à quelque partie des humeurs ſalines qui ſort par les inteſtins : elle excite

quelquefois, en passant, de violentes tranchées.

Corell. 7. La rougeole inoculée paroît avoir guéri un enfant des éruptions cutanées, qui le faisoient souffrir depuis trois mois auparavant. En se combinant avec elles, elle épura toutes les humeurs.

Coroll. 8. Les incisions, par lesquelles on communique la rougeole, ne s'enflamment point de nouveau & ne suppurent point, lorsque la fiévre éruptive cesse, comme cela arrive dans la petite-vérole inoculée. Cela est-il dû à la quantité plus considérable de la matiere variolique, ou à sa plus grande acrimonie? J'admets le concours de ces deux causes.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai examiné, par ordre de Mgr le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre: *Principes & Expériences de Médecine de M. Home.* Je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 3 Septembre 1771.

LASSONE.

Le Privilége ſe trouve à la fin du Dictionnaire du Diagnoſtic.





